



Correspondance, 1812- 1876: 1812-1876

George Sand

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

VI

s CORRËSPONDAHCE DE GEORGE SIHR

pas trop, amuse-toi Tite et reviens vite. Oa ne se passe pas de toi comme ça. Lolo est devenue toute rouge à l'article de ta lettre (ehocolat), et elle a dit : « C'est Plauchut qui a écrit ga! >

Nous avons toujours même sécheresse , malgré nuages et tonnerre. Encore une semaine sans pluie et nous n'aurons plus d'eau k boire.

Je pense que tous n'avez pas souffert en roule, puisque ni Juliette ni toi ne me parlez du voynge. Le charmant père Séchan n'nura pas été fatigué, j'espère. Dis-moi où lu vas aller décidément, et arrange tout pour revenir bientôt; car j'ai dans l'idée que l'automne va se fiiire pendant l'été et qu'il Tera bon et Trais. Nous pourrions courir et tu t'ennuyerais moins. Bonsoir, mon gros enfant, nous t'adorons toujours. Amitiés des jeunes gens.

Titile, grâce à toi, a appris h dire eho-co-lat t une une grande exclamation

DCCXXXVIII

A UADAUB EDMOND ADAH, A PAUI3

Merci au bon Adam de son télégramme. Les bureaux de dépêches sont tellement encombrés de celle triste nouvelle, que la sienne œ nous est arrivée qu'a-

D,mi,.,=db,Gooylc

CORnESPOTtDAN'CE DE CEOtlGE S\HD \$

vec la poste, n'étant pas arrivée plus vile à la Châtre.

Plauchul m'écrit que Paris est rugissant d'enthousiasme. Je n'est pas la même chose en province. On est consterné; on ne prend pas le change, on voit là, nan point une question d'honneur national, mais un sit et odieux besoin d'essayer les Fusils, un jeu de princes! Les familles tremblent pour leurs enfants, et les jeunes gens ne sont pas soutenus par l'enlhousiasme de h patrie en danger.

Ciianter la Marseillaise sur l'air de l'Empire nous. paraît un sacrilège. Enfin, nous verrons bien ; mais j'augure très mal du drame qui se prépare et j'y voi:i tout le contraire d'un pas vers le progrès. Si les paysans, qui ne peuvent plus nourrir leurs bestiaux, les vendent avec profit pour l'armée, ils trouveront que c'est pour le mieux, sans songer à ce qu'ils restitueront à l'État en impôts d'argent et de sang.

Je suis très triste, et, cette fois, mon vieux patriotisme, ma passion pour le tambour ne se réveillent pas. Les républicains, qui font faute sur faute, ont poussé le gotvemenent à an excès de snsceplifaiiité qui fait bien son affaire et nullement la leur. IWt le monde devient fou. Il faut en prendre son parti et avaler la décadence jusqu'h la lie. Quand la coupe sera desséchée, elle se remplira d'un vin nouveau, je n'en doute pas; je ne doute pas de l'avenir, mais le présent est fort laid, et il faut du courage pour le subir sans blasphémer.

Comme vous 6tes pea restés, cbers amis! oo s'est

à peiae vus, et nous restons avec plus de regrets que de souvenirs. Vous ne nous dites pas comment vous avez fait le voyage et si le cher Séchan n'a pas été trop fatigué. Et Toto, la fleur deUcale, a-t-elle pu dormir en route? Nous vous embrassons tous bien tendrement. Clerh est reconnaissant de voire bon souvenir.

Écrivez-nous et revenez bientôt.

C. SAND

A GUSTAVB PLAUBBRT, A CROISSBT

Nshint, W juillet 1870.

Je trouve cette guerre infâme; cette Marseillaise autorisée, un sacrilège. Les hommes sont des brutes féroces et vaniteuses ; nous sommes dans le dâHO; /ois moins de Pascal ; quand viendra le plus que jamais ?

Nous avons ici des 40 et 45 degrés de chaleur à l'ombre. On incendie les forêts : autre stupidité barbare I Les loups viennent se promener dans notre cour, où nous les chassons la nuit, Maurice avec un revolver, moi avec une lanterne. Les arbres quittent leurs feuilles et peut-être la vie. L'eau à boire va nous manquer; les récoltes sont k peu près nulles; mais nous avons la guerre,quelle chance I

L'sgriculture périt, la famine menace, la misère couve en attendant qu'elle se change en Jacquerie; mais nous battons les Prussiens. Malbrough s'en vnt-en guerre I

Tu disais avec raison que, pour travailler, il fallait une certaine allégresse; où la trouver par ce temps maudit?

Heureusement, nous n'avons personne de malade à la maison. Quand je vois Maurice et Lina agir, Aurore et Gabrielle jouer, je n'ose pas me plaindre, de craindre de perdre tout.

Je t'aime, mon cher vieux, nous t'aimons tous.

1IADB1IoISBI.LE LBROVBR DB CHANTEPtE, A ANGERS

Je plains toutes vos douleurs, Je ne vous dis pas les miennes; je n'en ai pas le droit, puisque j'ai une famille et le bonheur domestique, qui compense les perles les plus cruelles. J'ai pourtant perdu des petits-enfants, et ce que j'ai souffert alors est atroce, parce qu'on a à supporter un double déchirement, celui de ses enfants et le sien propre. On en triomphe, tant qu'il en reste ou qu'il en revient.

« GORRESPONDIHGE DE GEORfIE SAND

Ces chers petits êtres sont tout pour la vieillesse; mais la vie se passe à trembler pour eux; il n'y a donc ni repos ni joie sereine en ce monde, et nul ne peut se dispenser d'un très grand courage pour accepter la mission d'ûmer, de soulTrir et de se dévouer sans relâche. Vous avez vécu de dévouement, vous en vivez encore. L'amitié vous a payée de vos soins, et vous avez pardonné aux ingrats. Vous trouverez toujours du bien à faire, des misères à adoucir, de pauvres êtres manquant d'appui. Vous vous soutiendrez par la bonté, et votre vie n'aura pas été stérile; elle aura sa pure récompense dans l'éternité, où vous renaîtrez, sous quelle forme? je l'ignore, mais meilleure encore et plus heureuse certainement. La justice éternelle le veut ainsi. Ayez confiance,

croyez à tout ce que vous méritez. Ne croyez à rien de ce que vous ne méritez pas. Croyez aussi à l'affection bien dévouée que je vous porte.

GEORGE SAND.

A GUSTAVE ET LAUBERT, A CROISSET

Nobint, 8 août 1870.

Es-tu à Paris, au milieu de cette tourmente ? Quelle leçon reçoivent les peuples qui veulent des maîtres

D, mi, = db, Goyle

COBRESPOH DAMCIS DE GKORGE SINB 1

absolus et France et Prusse s'étaient posés des questions qu'elles ne comprenaient pas ! Nous voilà dans les grands désastres, et que de larmes au bout de tout cela, quand même nous serions vainqueurs ! On ne voit que de pauvres paysans pleurant leurs enfants qui partent.

La guerre nous emmène ceux qui nous restaient, et comme on les traite pour commencer ! Quel désordre, quel désarroi dans cette administration militaire, qui absorbait tout et devait tout avaler ! Cette horrible expérience va-t-elle enfin prouver au monde que la guerre doit être supprimée, ou que la civilisation doit périr ?

Nous en sommes ici, ce soir, à savoir que nous sommes battus ; peut-être demain saurons-nous que nous avons battu, et, de l'un comme de l'autre, que résultera-t-il de bon et d'utile ?

Il a enfin plu ici, avec ua orajre eïïroyable qui a (ont brisé. Le paysan laboure et refait ses prairies, piochant toujours, triste ou gai. 11 est bête, dit-on: non, il est enrant dans la prospérité, homme dans le désastre, plus homme que nous qui nous plaignons; lui, ne dit rien et, pendant qu'on tue, il sème, réparant toujours d'un e6(é ce qu'on détruit de l'autre. Nous allons lâcher de faire comme lui et de chercher une source jaillissante à cinquante ou cent mètres sous lerre. L'ingénieur est ici et Maurice lui enseigne la géologie du sol.

Nous t&ch(»i3 de fouiller les «ntrailles de la terre
pour oublier ce qui se passe dessus. Mais on ne peal se distraire de cette consteroatioD !

ÉGris-inoi où lu es; je t'envoie ceci au jour dit, rue Murille. Nous t'aimons et nous t'embrassons tous.

A UADAHE BDHOND ADAH. A PARIS Nahul, 8 tttt ISW.

Écrivez-moi donc, ma Juliette ! je suis inquiète de tout et brisée de tristesse. Quelle leçon pour les peuples qui veulent des maîtres I mais qu'elle est cruelle ! que de sang et de larmes pour expier l'ignorance et l'erreur ! Nous savons enfin tout; mais, demain, qu'allons-nous apprendre? n'êtes-TOUS pas malade de tout c«la?

Dites-nous quelques mots de tous et de nos amis. Est-ce que les pauvres enfants de nos amis étaient dans cette révolte des mobiles? Est-ce qu'on va sévir contre eux avec rigueur? Moi, je rêve que les alliés, l'Angleterre en tête, vont nous écraser, et nous ofl'rir la paix avec un d'Orléans pour roi constitutionnel ; ce qui serait peut-être le vœu de la majorité des Français

CORRESI-ONUAKCE DE GEORGE SAND 9

à l'heure où nous sommes. Mais que de rêves ne faisons pas, dans ce grand désarroi de l'âme !

Parlez-nous et aimez-nous. Que pensez-vous, que dit Adam ?

EDMOND PLAUCBUT, A PARIS

Nous savons, ce soir, le changement de ministère, rien d'autre chose ; de ce qui se passe à l'armée et à Paris, rien. Quelle anxiété ! Cette morne attente est terrible. Nous aurons les d'Orléans si Paris laisse faire. Et, après tout, mieux vaudrait peut-être les avoir tout de suite ; car la succession de cet Empire n'est pas une condition viable pour la République. Je les aimerais donc mieux à Teille que le lendemain du choc définitif.

Hais je puis à peine penser à ce qui peut et doit être. Je suis inquiète de tout ce que j'aime à Paris, inquiète du mal qui pèse sur tous et des luttes formidables qui peuvent surgir.

Écrivez-nous.

A U. HBNRV HARHISSE, A PARIS

Nohint, IS (oOI IBIO.

Cher ami,

Vous devinez bien ce que je pense. Je suis désolée et non abattue. Inutile d'échanger nos réflexions sur ces terribles événements. Elles sont les mêmes ; mais il faut que je vous dise ce que vous ne savez pas à Paris, ce qui se passe dans nos campagnes, les plus paisibles, les plus patientes, les moins révolutionnaires de la France, à cause de leur position centrée et du manque relatif

de communications rapides. Eh bien, c'est une consternation, une fureur, une haine contre ce gouvernement, qui me frappe de stupeur*. Ce n'est pas une classe, » n'importe ; c'est tout le monde, c'est le paysan surtout. C'est une douleur, une pitié exaltées pour ces pauvres soldats qui sont leurs enfants ou leurs frères.

Je crois l'Empire perdu, fini. Les mêmes hommes qui ont voté le plébiscite avec confiance voleraient à l'ennemi

^morquable que le petit nombre de républicains soit le groupe le plus nombreux et le plus

{Hole de George Saml.)

CORRESPONDANCE » EUGÈNE GEORGE SIND 11

aujourd'hui la décision avec unanimité. Ceux qui parlent ont la rage dans l'âme. Recommencer à servir quand on a fait son temps, c'est, pour l'homme qui a repris sa charrue, une iniquité effroyable. Ils se disent trahis, livrés d'avance à l'ennemi, abandonnés de tout secours. 11 n'en est pas un qui ne dise : « Nous lui f..... notre première balle dans la tête. » Ils ne le savent pas, ils seront très bons soldats, ils se battront comme des diables, mais par point d'honneur et non par haine des Prussiens, qui ne les menaient pas, disent-ils, et qu'on a provoqués follement.

Hélas ! non, ce n'est plus l'enthousiasme des guerres de la République. C'est la méfiance, la désaffection, la résolution de punir par le vote futur. Si toute la France est ainsi, c'est une révolution, et, si elle n'est pas terrible, ce que Dieu veuille elle sera absolue, radicale. — On se réjouit à Paris du changement de ministère ; ici, on s'en soucie fort peu ; on n'a pas plus foi en ceux qui viennent qu'en ceux qui s'en vont.

Voilà où nous en sommes. Nous tâchons, nous, d'apaiser; mais nous ne pouvons nous empêcher de plaindre cette douce et bonne population qu'on décime et qu'on exaspère, après qu'elle a fait gaïement tant de sacrifices pour être forte dans la paix. Et tout cela au beau milieu d'une année désastreuse pour les récoltes !

Donnez-moi des nouvelles ; amitiés de nous tous.

Je ne vous parle pas de mes chagrins personnels.

LI CORRESPONDANCE DE GEORGES SAND

Deux de mes petits-neveux, mes petits-fils par le cœur, vont partir aussi.

DCCXLV

A GUSTAVE FLAUBERT, A CROISSÉ

Nous sommes, IS uM »lr, ISTO.

Je t'ai écrit à Paris, selon ta indication, le 8. Tu n'y es donc pas? C'est probable : au milieu d'un tel désarroi, publier Bouilhet, un poète ! ce n'est pas le moment. J'ai le cœur faible, moi ; il y a toujours une femme dans la peau du vieux troubadour. Cette boucherie humaine met mon pauvre cœur en loques. Je tremble aussi pour tous mes enfants et amis qui vont peut-être se faire hacher. Et pourtant, par moments, mon Âme se relève et a des élans de foi ; ces leçons féroces, qu'il nous faut pour comprendre notre imbécillité, doivent nous servir. Nous faisons peut-être notre dernier retour vers les errements du vieux monde. Il y a des principes nets et clairs pour tous aujourd'hui, qui doivent se dégager de cette tourmente. Rien n'est inutile dans l'ordre matériel

de l'univers. L'ordre moral ne peut échapper à la loi. Le mal engendre le bien. Je te dis que nous sommes dans le deux fois moins de Pascal pour arriver au plus que jamais ! C'est toute la mathématique que je comprends.

CORRESPONDANCE DE GEORGE SAND f3

J'ai fini un roman au milieu de cette tempête, mais l'an pour n'être pas brisée avant la fin. Je suis lasse comme si je m'étais battue avec nos pauvres soldats.

Je t'embrasse. Dis-moi où tu es, ce que tu penses.

Nous t'aimons tous.

La belle Saint-Napoléon que voilà !

DGGXLVI

à HADAMS BDUOHD A&AU, A PARIS

N<A>BI. 19 Mdl ISÎO.

Chère enfant,

Quoi qu'il arrive, le ciel veuille que les ouvriers ne fassent pas eux seuls la révolution ! Elle est dans de si bonnes conditions pour se faire sans combat entre Français ! Les batailles de la rue laissent des déchirements et des fureurs qui rendent ta victoire stérile ou éphémère. Le pouvoir personnel s'écroule de lui-même, Dieu veuille qu'il soit enseveli par le concours de tous : armée, bourgeois, manœuvres, braves, poltrons, prétendants et radicaux ! Alors on aura une révolution sociale viable. Autrement, je n'espère rien de bon du lendemain.

Diles-nous ce qtic voit et pense Adam. Nous vivons dans l'an-
xiété. Il faut que nous chassions les Prussiens et les empires du
même coup.

U GORHESPONDANCE DE GEORCE S&ND

Tendresses de nous tous. Est-ce à présent qu'il faut donner
antre chose que du linge aux blessés? n'est-ce pasTtJé parlesad-
ministrations? Je veux que cela aille aux ambulances; diies-mni
comment.

Hon ami,

Maurice voulait ce soir aller tous trouver. Il est dans une agita-
tion extrême, comme nous tous. Si vous ^tiez à Paris, il y cour-
rait; je le retiens, en lui disant que, là où vous êtes, il ne ferait que
tous gêner; pent- ^tre tous attrister au milieu de vos préoccupa-
tions. Mais ce qu'il trouvai! urgent de vous dire, je peux bien vous
l'écrire. Ce sera même (ilus tôt fait. Je crois que c'est inutile, que
vous le savez mieux que nous; mais le devoir des vrais amis est de
dire quand même.

Quel que soil le sort de nos armes, et j'espère qu'elles triom-
phent, l'Empire est fini, à moins de se maintenir par la vio-
lence, s'il le peut. Je m'abstiens ici de toute opinion, de toute ré-
flexion ; je vous dis le fait comme je le vois. Désaffection com-
plète, fureur «I désesnoir de ceux qui ont voté le plébiscite. Ceux

CORRBSPQIKDANCE DE CEOfiGE SAND 15

qui ne l'ont pas voté sont les plus modérés. Us disent qu'ils
avaient prévu la guerre. Les autres, qui n'; comptaient pas et qui
volaient par crainte des troubles, se voient lésés dans leur quié-
tude, dans leurs aTteclions de famille, dans leurs intérêts. Ils pré-

voient un monstrueux surcroît d'impôts à la suite d'une saison désastreuse. Voilà pour la campagne.

A Paris, je sais que c'est pire ; on sait que rien n'était prêt pour la guerre, et on regarde comme un crime de ne l'avoir pas évitée ou retardée à tout prix. Je ne vous dis pas mon opinion personnelle : je n'en ai pas, ne sachant si ta nécessité était absolue. EnGn l'empereur risquera plus en rentrant à Paris qu'en faisant face aux Prussiens.

Qu'avez-vous à faire, vous ? Vous vous tiendrez devant l'ennemi tant qu'il le faudra ; mais après ? Je ne vous dis pas de me répondre, ce n'est pas la curiosité qui me fait vous interroger. Répondez-vous à vous-même ; mais sachez bien que la République va renaître et que rien ne pourra l'empêcher ; viable ou non, elle est dans tous les esprits, même quand elle devrait s'appeler d'un nom nouveau, j'ignore lequel.

Hoi, je voudrais qu'une fois vos devoirs de famille remplis, vous puissiez vous réserver, je ne dis pas comme prétendant, — vous ne le voulez pas plus que moi, vous avez la fibre républicaine, — mais comme citoyen véritable d'un état social qui aura besoin de lumière, d'éloquence et de probité. Un homme comme TOUS a un beau rôle à jouer, dans l'avenir, quel que

D,mi,.,=db,Goyle

soit l'avenir, mais il la condition de ne pas se compromettre au-delà du nécessaire, pour des idées qui ne sont pas les siennes.

Nous TOUS aimons, quoi qu'il arrive 1

GEORGE SAHD.

A U ANDHë BOCTBT, A PALAI3EAI

Vous ne m'écrivez pas, chers amis; oA en éles-vous chez vousî avez-vous de l'espoir ou du découragement? [ci, on est très abat-tu. Voyant les choses de loin et à travers l'esprit berrichon, qui n'est pas entreprenant, on a bien delà peine à croire qu'une guerre si mal organisée, si mal entamée et si peu préparée ne nous attire pas de grands malheurs. !l y en a Aéjk d'irréparables qui font saigner le coeur 1

Vos affaires doivent souffrir de cette crise; tout en souffre; et, avec cela, le désastre de la saison horrible qu'il n'est plus guère possible de réparer.

Vous devez avoir quelque argent à moi, envoyez-le

rélevant deux cents francs que je vous prie

émettre à VatnbulaHce du Palais de l'in-

)our les blessés.

qu'Emile Aucanle fasse rentrer ce qui m'est

D,mi,.=db,Gooylc

CORRESPONDANCE SE CEORCE SAIJD IT

ûi, comme prix des billets de théâtre. J'ai besoin de tout : il y a des partante pour l'armée dont il faut garnir l^s poches.

Parlez-nous de vous; étfls-vous à Palaiseau, à Parité ?Ë1isa est-elle tourmentée ou brave? Vous êtes heureux d'avoir des en-ranls tout jeunes; moi, j'ai des grands petits-neveux qui partiront!

La pluie nous a enflé reverdis ; mais c'est bien tard pour espérer des regains, La campagne est Tralche comme au printemps ; mais on a le cœur trop gros et on ne la regarde pas.

Nos moissons sont minimales.

Tout cela ne serait rien, si l'espoir de la délivrance du pays était au bout. Hais nous sommes dans l'alternative de subir l'invasion ou de conserver le gouvernement victorieux qui nous l'a amenée. Est-ce que la France ne trouvera pas un moyen de salut contre l'un et l'autre ?

Nous vous embrassons tendrement.

DCCXLIX

A HAUAUB XDXOND ADAK, A PARIS

Kahut.DiwftMSTO,

Je n'en prends pas aussi aisément mon parti ; je ne

ie CORRESPONDANTICË DE CEONCË SAKO -vois pas la liberté à la suite d'une invasion. Si nous sommes vaincus, ce n'est pas le roi de Prusse et la diplomatie des autres souverains qui nous donneront la liberté, — et nous serons vaincus. Il n'y a qu'à voir le désordre, l'impossibilité des armements. Le temps n'est plus où l'on se battait avec des faux et des bâtons. Et puis Paris, qui est chaud et frivole, fait contraste avec la campagne, qui est froide et morne.

Cette guerre a un côté impopulaire que tout le monde sent, quand même on ne le saisit pas. Si nous repoussons les Prussiens, nous ne le ferons qu'à la condition d'une dictature militaire

; et comment nous en débarrasserons-nous après? Enfin, je vois en noir, «t plus j'aspire à la liberté, moins je l'espère.

Puissé-je me tromper!

Ici, on est consterné. Il n'y a pas le moindre entrain pour s'enrôler. I^ désordre affreux qui règne inspire la méfiance ; on ne craint pas de se battre, on craint de ne servir à rien et de mourir de faim et de maladie dans l'encombrement effroyable dont on est témoin. Il y a à Bourges, à ChSleauroux, des troupes «nias-sées depuis quinze jours, qui couchent dehors et mendient; sans la fraternité des habitants qui les secourent, ils seraient plus malheureuï qu'en campagne. On parle d'exercer les mobiles, d'organiser des gardes nationales sédeirtaires. Avec quoi? on n'a pas à leur donner. Ce n'est pas la faute de Bartainement, mais on lui a mis sur le dus une Jui n'est pas humaine. Si Paris prenait un

D,mi,.=db,Gooylc

CORi^SPONDAnCE DE GKOnCB RAND 19

parti, on se réveilleraïl peut-être. Mais peut-il prendre un parti? Peut-on oi^aniser un gouvernement quasd reniiciiii esta la porte?

J'ai peur de voir Irop clair. Dîtes-moi que Je n'y vois plus, c'est possible.

Écrivez-nous; on vous nimc et on vous emlirasse.

A IT. ANUITli BOUTET, A PALAISBAU

Cher ami.

Nos lettres se sont croisées. Nous sommes d'accord. Envoyez-moi l'argent que tous avei pour moi, nmi que je sois prise de paniquip, mais parce que je vois bien qu'il y aura des malheurs autour de moi et que j'aurai à déboursier,

Voici d'hier soir une dépêche signée Bazaine, qui semble être un succès. Nous avons, par la sous-pré< fectnre, les nouvelles officielles presque aussitôt que vous. Ce que nous ignorons, c'est le sentiment général de Paris; les lettres que l'on nous écrit se contredisent. On nous dit que c'est surtout la bourgeoisie industrielle et commerçante qui veut la déchéance. Cela me paraît bien logique; mais l'homme est-il logique ?

An milieu de tout cela, je suis contente d'avoir de vos nouvelles, nous étions inquiets de vous. Nous TOUS envoyons toutes nos tendresses.

c. 3 AND.

A UADAHB EDMOND ADATf, A PARIS

Je suis un peu remontée, comme tout le monde, par ces héroïques elTorts de notre armée et par le silence gardé, dans toutes lesbonnesmesures, sur le coupable qui les signe encore I J'ai peur qu'à la suite d'une victoire, Paris ne lui pardonne. Paris est chaud mais frivole; il croit punir par le mépris; mais les gens qui ne le sentent point ne sont pas punis du tout. Comment 1 cette Chambre ne prononcera pas la déchéance? Il y a, je le sais, une autre issue qui serait un idéal : c'est que, parlementairement, et face à face, on le forçât d'abdiquer, et que la joie publique remplacât les luttes sanglantes. Mais c'est trop idéal, et rhumanité n'a pas encore su trouver l'expression calme et puissante de l'opinion publique. Le suffrage universel, si désastreusement corrom-

pu, nous donnera-t-il un jour ce résultat? il était libre en 48, et il ne nous l'a pas donné.

CORRESPONDANCE DE GEORGE SIND SI

La dardé riante ne se fait pas dans mon esprit; j'ai de la patience et de la foi pour attendre, de la résignation pour mourir sans avoir vu la résurrection; voilà tout. Je ne sens pas, comme vous, l'absolu se dégager d'une situation si complexe.

Séchan a-t-il des nouvelles de son enfant? Nos enfants, & nous, ne marchent pas encore, on les instruira à domicile; ce qui vaut encore mieux qu'« de les envoyer sans vivres, sans abri, sans paye, coucher en plein champ sans servir & rien. On n'a pas besoin des pompiers et on fait bien de les renvoyer.

Tout homme qui a un fusil marchera au-devant de l'invasion si nos troupes succombent ; mais cette confusion qui ne s'organise pas use l'énergie et remplit les hôpitaux, qui ne devraient servir qu'aux blessés. Trochu, quel qu'il soit, ne peut faire le miracle de tirer l'ordre de ce chaos infâme en quelques jours. Et pourtant il faut les compter, les jours.

Donnez-nous de vos nouvelles souvent. On vous aime et on vous embrasse.

GORRESPONDANCE DE GEORGE SIND SI

. ANDRÉ BOUTBT, A FALAUBAU

Cher ami,

Il ne s'agit pas de la placement bon ou mauvais, je n'en suis pas là. H j aura trop de lumière autour de moi, avec «es hommes qui partent et ne reviendront peut-être pas, pour que je sois à

faire fructifier mon arj^enl. J'ai reçu les deux mille francs ce ma-
tiA.. Envoyez-moi mon reste, moins les fractions, les cent e(quelques francs, que vous donnerci à l'ambulance de Palaiseau. Envoyei-moî aussi nu modèle de quittance pour que je vous le re-
tourne. Je ne puis donner du linge à madame Bordin : nous ve-
nons d'expédier une caisse énorme à l'Interaatiouale, nous n'en
avonsplus.

Nous voilà encore sans nouvelles aujourd'hui. Ces jours d'at-
tente sont cruels I

Un seul de mes petits-neveux est dans la mobile ; l'aîné est
magistrat et fds aîné de veuve ; l'exemption légale est maintenue.
Cette mobile va être exercée et n'est pas encore capable d'aller au
feu.

Nos inquiétudes personnelles s'apaisent; mais le mal général
nous accable. Je suis, moi, de la sociale

D,mi,.,=db,Gooylc

CORDESPOIHDA nCE DE GEORGE SATtU 3> la plus rouge,
aujourd'hui comme jndis; mais la conformité de doctrines ne me
soumet pas Ji l'adhésion du programme politique. On ne doit ja-
mais imposer les convictions par la violence : c'est coupableet in-
sensé; car ce qui natt de la violence est condamné à mourir de
mort violente; si cette république future «vaîl bonne conscience
d'elle-même, elle s'ahstiendrail de toute autre action que l'action
morale, puisqu'elle est l'obstacle à une république plus liée, qui
aurait au moins la chance de se constituer.

Bonsoir, cbers amis ; j'embrasse ÉliSa. J'ai été, comme elle,
prophète de malheur, au milieu d'amis trop coudants ; triste

consolation que celle d'avoir prévu! Donnez-nous de vos nouvelles, quoi qu'il arrive,

A TOUS de cœur.

DCCLIII

A U. HAnTlNBAt-DBSCH8NBZ, A PARIS Nohul, «1 ■ OUI
1370.

Mon cher ami,

Je reçois les dcus tristes nouvelles. Les perdre tous deux, coup sur coup, c'est, malgré le terme

inévitabile de leur longue carrière, un coup bien terrible. Et cela au milieu des douleurs générales, cela peut-être mêlé à des inquiétudes personnelles pour tes frères, actifs probablement dans la marine et dans l'armée I Je te plains bien, mon pauvre enfant; quelle année fatale ! que de mallieus en peu de lemps pour toi, pour tous I

Nous étions heureux, nous, dans notre coin. Maurice, après avoir été dangereusement malade au printemps, était guéri. Nous n'avions qu'un souci: sortir de la sécheresse. Et voilà une pluie de sang! on ne vit plus, on n'existe plus pour soi-même. Rien ne sert d'être heureux chei soi quand la patrie souffre de tels maux.

j'avais toujours prévu un dénouement sinistre à celle ivresse aveugle de l'Empire; mais fallait-il la voir payée si cruellement! Quelle que soit l'issue, 1« cœur est navré pour longtemps. Pour quelques-uns, pour beaucoup, ce sera pour toujours.

Dis-nous un mot de toi, et sache bien que tes peines sont toujours nôtres.

CORRESPONDANCE DE GEORGE SAND

A U. EDUQUO PLAUCHUT. A PARIS

Comment vas-tu? quelles nouvelles des tiens? Nous vivons toujours dans l'anxiété. Maurice est entamé; mais que peut-il? Si on ne peut se joindre à personne, à quoi sert le fusil de chasse, que chacun prépare? où joindre l'ennemi ? à quoi servir ? faut-il se faire tuer pour ne rien faire? Il me semble que le grand mal, c'est la confusion, le défaut d'armes, de vivres, de tout! Je sens, aux ordres que l'on donne ici et ailleurs, que l'on craint trop de monde à Paris. Est-ce mesure de prudence en cas de siège? est-ce crainte du gaudissement, dont la grande préoccupation serait de ne pas se voir entouré de trop d'hommes armés et mécontents de lui? on vit dans un inconnu perpétuel et on s'épuise, on s'abrutit en commentaires. Moi, je ne dis plus rien. Je souffre en silence et je souffre atrocement.

Vous êtes moins malheureux à Paris : vous vous organisez, vous vivez ! Ici, ce calme pur de la campagne, ce silence des champs, au lieu de m'enivrer comme d'habitude, m'irrite et me tue.

Ah! si je n'avais pas de famille! Écris-moi, mon cher enfant. Que disent et que font les Adam ? Nous

96 CORRESPONDANCE DE GEORGE SAND

t'embrasse tendrement. Les petites vont bien, mais les parents ne dorment pas.

Cher ami,

J'étais inquiète de n'avoir plus tes nouvelles : enfin en voilà ! Tu peux penser comment nous sommes avides de l'opinion des gens qui valent justes; les journaux sont si insensés ou si réserés... D'ailleurs, ils sont tellement criblés de nonnelles et d'appréciations contradictoires, qu'on en sait un peu moins après les avoir lus.

Mot, je ne crois pas que les Prussiens assailleraient Paris, le sachant sur ses gardes. Et puis ce qu'on prévoit arrive toujours autrement qu'on ne l'a prévu. Je me figure qu'on pourrait bien nous surprendre un de ces matins par l'annonce d'une paix invraisemblable, comme celle de l'Italie. Vainqueurs et vaincus étaient épuisés, et c'est peut-être le cas où nous sommes.

Quant à ce qui est le devoir, c'est de combattre l'ennemi avant tout; je trouve indignes les injures, les coq-à-l'âne, les calembours, la gaieté de mauvais goût de certains journaux. Peut-être ces fautes, qui rient dans le sang des nations, allaient-elles dans leur

D,mi,.,=db,Goyle

cave si les Prussiens entraient dans Paris. Tuons-Ils, ces Prussiens, mais ne les haïssons pas. Ils sont féroces, dit-on. Qui donc, à la guerre, n'est pas monté à ce diapason qui crève l'instrument de Témpe?

Faire une révolition maintenant serait coupable; «elle était possible à la nouvelle de nos premiers revers, quand les fautes du pouvoir étaient flagrantes; à présent il cherche à les réparer. Il faut l'aider. La France comptera avec lui après. Les élections seront son arme, qui vaut les mitrailleuses; mais désorganiser an

gouvernement et le réorganiser en deux jours, quand l'ennemi est là, ce serait le comble de la démente aujourd'hui.

Tu me demandes si j'ai quelque chose de précieux à cacher rue Ga;-Lussac. Tous mes bibelots me sont précieux, ce sont des souvenirs; mais il y aura tant d'autres choses plus précieuses, tant de têtes cassées, si les Prussiens nous pillent, que je ne songerai guère à mon dommage.

Ce qui a le plus de valeur chez moi, c'est ma belle esquisse de Delacroix, dans le salon ; mais où la mettre? He l'envoyer, non. Nous ne pensons pas que Nohant soit autant à l'abri qu'un se le figure. Si l'enfer est écrasé, nous aurons partout des bandes de mauvaise humeur qui s'enfuiront par le centre et nous n'avons pas une cartouche pour nous défendre.

La mobile est partie, sans armes ; par conséquent, on ne nous en donne pas. Et puis nous aurons probablement d'autres bandes pires : les vagabonds et

formais libérés que Paris expulserait grand temps d'organiser nos gardes nationales. Hais Paris presse davantage, je le conçois.

Aucun de nos jeunes garçons n'est parti. Tous ont été réformés pour délicatesse de complexion. Hais, en général, on pourrait dire que cette jeunesse — et on le lui dit — qu'il ; a de sa faute, qu'elle a trop noce, et que son devoir serait de se faire une gueule, puisqu'elle a des forces pour vivre le jour au café et la nuit au... Hal heureusement on les a gâtés, énervés; l'Empire les a corrompus, ils ne sont bons qu'en temps de paix. Si cette mobile, qui est une bonne institution par elle-même, eût été exercée et enrayée, elle serait plus robuste et plus courageuse. Enlin espérons

que ceux d'ici, tout penauds qu'ils étaient au départ, se conduiront aussi bien que les autres Français. Ce qui l'excuse, cette jeunesse de petits crevés, c'est qu'ils vivent loin du théâtre de la guerre et qu'il n'y a pas eu, au début, la cause, par conséquent le souffle patriotique.

Je l'en écris trop long, tu n'auras pas le temps de me lire. Je comprends que tu sois fatigué, et je ne suis pas sur des roses en pensant que, toi et tous nos amis, vous êtes dans le péril le plus prochain. Notre Jour viendra, je le crois; mais nous ne pensons qu'à vous.

Nous t'embrassons tous bien tendrement; les Ailettes parlent toujours de toi.

G. SAHD.

D,mi,,=db,Gooylc

CONILSPOKDANCE Dli GEORGK SAHO

DCCLVI AD KftUE

N«html, S uptanbra iSl9.

Quelle grande chose, quelle belle journée au milieu de tant de désastres ! Je n'espérais pas cette victoire de la liberté sans résistance. Voilà pourquoi je disais: N'ensanglantons pas le sol que nous voulons « ■ étendre. Hais, devant les grandes et vraies manifestations, tout s'efface. Paris s'est enfin levé comme un seul homme ! Voilà ce qu'il eût dû faire, il y a quinze jours. Nous n'eussions pas perdu tant de braves. Mais c'est fait; vive Paris!

Je l'embrasse de toute mon âme. Nous sommes un peu ivres.

DGCLVII

A UADAHB EDMOND ADAU, A PAITl3

NobiBt, Imilî 5 Mplembre IBTO.

Oui, oui, ayons au moins un jour de bonheur an milieu de dos désespoirs. Vive la république quand même I J'écrivab il y a quelque» jours : < Altenilei 1 »

30 CORRESPOItDANCE DE GEORGE SAND Paris n'a pas attendu, Paris a conquis sa liberté sans coup férir; j'espère que, plantée ainsi, elle est viable, A présent, il faut reconquérir la patrie !

Jo vous embrasK, nous vous embrassons tous tendrement.

. CHARLES DUVERNBT, A LA CBATRB

t^ers amis, Nous jouons de malheur I une fois tous êtes venus, et nous étions au Brolet ', au diaUe ! Laseconde fois, mes enfants étaient sortis et j'étais dans mon Ht avec la fièvre. Êtes-vous à la Châtre ou au Goudrayî Si au Coudrav, il est possible que nous al- lions vous demander asile pour deux ou trois jours, afin d'éviter la variole charbonneuse qui s'est déclarée à notre porte et qui a enlevé le mari de ma pauvre Sylvie*; son fils est malade aujourd'-hui, et on ne sait encore si ce sera le même mal. Nous sommes ef- frayés pour nos petites; car la vaccine ne préserve pas^de cette affreuse variété de la variole. Si le mal se propageait,

Femme de chambre de George Ssnil à TJolisnt

D,mi,.=db,Gooylc

CORRESPONDANCE bE GEORGE SANO 31

Lina on moi preaiirions une bonne et les deux pclites, et ntxK nîans demander asile aui amia qui De seraieat pas entourés du mënie fléau. Dites-nous par va mot si cela ne vous génèrait pas et si Vemeuil ou vos fermes n'ont pas de cas de variole. Ceci n'est qu'une éventualité; dites-nous seulement un mot, et sans Vo1I8 gftner; car j'ai écrit par précaution à deux «u (rois amis de nos environs.

Je ne vous parle pas des événements terribles que nous ven«os de traverser et qui nous menacent. Tout est douleur et péril pour tous. U s'agit d'aller chaque jour au plus pressé et d'avoir le cœur politique à la hauteur des circonstances. Nous vous embrassons.

I. H. Cyprien Gircred, qui venait d'Être nommé préfet de U

D,mi,.=db,Gooylc

İ3 CORRESPONDANCE DE GEORGE SAMD t'embrasser. J'ai été malade tous ces jours-ci, non de peur, je n'ai pas peur, mais du chaud et du froid qui se succèdent si brusquement, qu'on est pincé. Cela n'est rien ; Je suis heureuse que ton neveu soit retrou-

vé. Espérons que le frère aura eu bonne chance. Ayons espoir et courage. Moi, je ne puis croire que les Prussiens ne réfléchiront pas avant d'engager une lutte à outrance. Je n'y vois pas leur avantage, nous fissent-ils beaucoup de mal.

Veus-tu, aa besoin, régler un détail pour moi? On ■ ne dit que tout le monde est tenu de loger des mobiles. Mets ton neveu chez moi, si tu veux; mais, pour tout autre, comme on peut payer pour s'en dispenser, veille à ce que Boutet paye pour moi. Dis à Martine', s'il y a lieu, de s'en occuper.

Quant à préserver mon petit nid de l'invasion, de l'incendie et du pillage, nul n'y peut; si les choses en venaient là, je ne songerais guère à mon propre dommage. Nous sommes menacés ici des bandits et des rMeurs, plus à craindre que les soldats allemands. Nous avons un nouveau préfet qui ne nous donne pas signe de vie pour orj;aniser et armer les gardes nationales sédentaires. Nous ne sommes pas ridiculement préoccupés de nos intérêts personnels, mais enlin nos récoltes, nos bestiaux sont pour la France et non pour les repris de justice.

Solange nous est arrivée ces jours-ci avec un pro*

Femme de conlUnce do mad«me Sand

D,mi,.,=db,Gooylc

CORHESPOSDAItCE DE GEOTtCE SAND 3i gramme alar-
miste n" 1. Nous tâchons de la cnlmer. Nous t'embrassons bien
tendrement, mon brave enfant.

6EDRGK3AHD.

A U. ANDHâ BOUTBT, A PALAtSEAU

Sabtat, li seplcmbro ISTO.

Ciier ami.

Nous allons peut-être, Lina ou moi, emmener les enfants dans un autre coin du Berr;, pour fuir la petite vérole charbonneuse qui a l'air de se déclarer dans ce hameau, dont les maisons nous serrent de si près.

Toutes les anxiétés à la fois

Pendant que les lettres passent encore, jeveux vous dire de porter mille francs, de mon mois prochain, au gouvernement pour les blessés ou pour la défense- II jugera de l'emploi opportun.

A vous de toute notre Âme.

Maurice est pour moitié dans mes offrandes; on se privera pour Paris d'abord et pour chez nous ensuite quand le malheur y viendra.

CoRRESPoRD4IICE BS CEORCK fLAND

A UADAHB EDMOND ADAH, A PARIS

flgbDi. IS seplcmb* 1810-

Recevrez-vous encore ceci? Je ne saisi Vous avez été embrasser votre fille. Nous sommes inquiets pour les nAtres. La variole charbonneuse qui s'est déclarée dans le village ajoute un tourment personnel à tous ceux qui nous serrent le cœur. N»as allons peut-être denuiu nous réfugier dans un autre coin du Berry, Lina ou moi avec les deux enfants. L'une de nous restera près de Maurice, qui sera occupé par l'organisation des gardes nationales. Vousêtes généreusement exaltée par un péril prochain et défini. Nous sommes tristes, dans une attente mortelle, mais point abattus. Achaque jour sa peine et sa crainte. Nous nous arrangerons pour être toujours debout et vivants par la volonté. Nous vous embrassons tendrement.

fi. SAND.

CORBESPOKDIHCB DE C£OaGE SAHB 3â

DCCLXII

A U. iULKS BOUCOiaAM, * XlMEl

Bmiiuc, 3 octobra l8To.

Cber ami,

Nous avons été obligés de fuir Nobant, rav^ par une épidémie de variole puerpérale. Nous sommes à Boussac, chez de bons amis. Mais le (léau se prolonge chez nous, les froids approchent; je suis souffrante pour mon compte, et nous songeons à passer l'hiver dans un climat plus cbattd; car, dans tout notre centre, il n'y a pas une habitation confortable à louer. Dites-nous si, chez vous, il n'y a pas de petite vérole ou d'autre contagion sérieuse, et, dans quelques jours, nous prendrons la roule de Ntmes. Nous descendrions à l'aabeEgs etnooabiterions l'éUbliiBcmant à

^r«vBoit dans la ville, snt à JHoatpellier, on ailkim. Voue nous
dflQHtrtÉi «mk^Is ett reaseieaeneBti. La tranqviljkilé et 1>
aétxabà, nooe ne ies IrwnenHis mille partcc Fnane par le letops
qninurt; nuis, puisqu'un fléa« puticalier joiat k tant d'autres nous
extk, fufiMus au mante la cmtagion bntfale d«nt rien* ne pré-
serve et ii| y B iMAona-notta du aoldl. 11 est encore tiés clund:
ki^ mais il gèle U Boit, et Lse Jubitiens

m CORRESPOHDAHCE DE GEOItCE SAND

devieanent très contraires h taon étal de dérangement
perpétuel.

Un mol de réponse vite, chez H. Maulmond, souspreret, à
Boussac. J'imagine que vos communications avecClermont,
Brioude, etc., ne sont pas interrompues.

Tout mon cher monde vous embrasse.

Ne pas oublier te nom de l'auberge où il faut descendre et où il
; aura le moins de moustiques possible.

A UADAHB SIHONNBT, A LA CHATRB BoHue, G Mtolire
1B70.

Ma chère enfant, Nous voiU décidés à passer l'hiver à la
Gh&tre, nous pensions aller dans le Midi ; mais Maurice nous y
aurait conduites pour revenir et nous ne voulons pas le quitter. Il
faut que lu nous loges dans ton étage loué à Pestel. Nous te le
louons & sa place et nous le meublerons, nous payerons ce que
doit Pestel pour le reste de l'année, et ce que lu le louerais ensuite
ji d'autres. Nous nous arrangerons des trois chambres du haut et
nous ferons notre pot-bouille ensemble, & frais com-

D,mi,.=db,Gooylc

gobrespondâhce de CBORCB SAND 17 mans ; nous serons moins tristes en famille que de vivre loin les ans des autres, el Maurice sera à portée de faire son devoir si on a besoin de lui dans les circonstances où nous nous trouvons.

Je t'envoie ma lettre pour Peslel, prends-en connaissance el fais-la-lui remettre tout de suite en demandant la réponse, que ta m'enverrais avec la tienne; car Je n'établis tout cela qu'à la condition de t'être agréable.

Je t'embrasse tendrement.

A ODDSTATE FLADDERT, A CROlfSET

Nous sommes vivants à la Chitre. Nohant est ravagé par une variole compliquée, affreuse. Nous avons dû emmener nos petites dans la Creuse, chez des amis qiii sont venus nous chercher, et nous ; avons passé trois semaines, cherchant en vain un gîte possible pour une famille durant un trimestre. On nous a appelés dans le Midi et offert l'hospitalité ; mais nous n'avons pas voulu quitter le pays, oii, d'un jour à l'autre, on peut se rendre utile, bien qu'on ne sache guère encore par quel bout s'y prendre. ,;

SB Coft»ESPONDÂ^>ICE fiE GEOBGE fiilID

Nous atmmes donc revenus chez les plus proches de notre foyer ^>andonné, et nous attendons les éré- «eaienls. Dire tout ce qu'il y a de périlleux et de troublé dans l'établissement delà R^ublique au fond ■de nos proviaces serait bien inutile. Il a j pas d'illusiODS i se faire : on joue le tout pour le tout, et la ^n sera peut-être Varléauûme. Mais nous sommes 4ellein6Dt pous-

sés dans l'imprévu, qu'il nie semble puéril d'avoir des prévisions-,
l'affaire est d'échapper au plus prochain désastre.

Ne disons pas que c'est impossible, ne le croyons pas. Ne
désespérons pas de la France. Elle subit une expiation de sa dé-
mence, elle renaîtra, quoi qu'il arrive. Nous serons peut-être em-
portés, nous autres. Mourir d'une fluxion de poitrine ou d'une
balle, c'est toujours mourir. Mourons sans maudire notre race!
Nous t'aimons toujours, et tous nous t'embrassons.

DCCI-XV

A H. JULES BONCOIRAN, A HIHES

Il Cbltre, n otbAra IBTO.

Cher bon ami, ^près avoir couru la Creuse, nous sommes re-
vema •4 la Châtre poor «pielquee jouis, flous j sommes iaslallés
chez les Duvernoel. lUiirice ■'« pu cm devMr

edKBESPOKOiKCe DE GEORGE SAVD 38 l'^loignw du payi
sans «avoir s'il pourrait y rendra quel<{ues eervices k U diéfease,
Jutqu'jci, nous oe v(^oD8 pu d'organisalivi) déci4ée, pa« mËïae
pour le vot«, qui M trouve (adéfinimeat r^ms. U tmt sttradn 1h
évtmmeoii. Nous avons dune ajourné nos projets de voyage, es-
pérant toujours qu'après U crise nous pouiT^jis »U«r passer de
votre cAté, à Honnpellier probablement, une partie de l'hiver.

Merci pour vos bons renseignements.

Nous vous embrassons de cœur.

BCCLXYI

A a. CHARLES PONCV, A TOULOI

UOatM, Il MtobnlVO.

Merci, cher enfant, merci de cœur. Nous disons non, quant à présent. Nous sommes revenus de H Creuse pour que Maurice puisse voter. Mais on ne vote pas. Il se tient donc h la disposition de ses concitoyens penr ce qu'il y aurait à faire, et, comme il ne nous eût conduites dans le Midi que pour revenir ici, nous aimons beaucoup mieux ne pas noos séparer.

La variole sévit toujours jt Nohant. On nous a donné une bonne hospitalité ici, où nous sommes à portée dé chez nous. Si la crise affreuse que nous traversons

40 CORRESPOHDAHCE DE CEORGB SAKD

aboutit k un résnltrat passable et qu'un peu de calme renaisse, nous irons Gnir l'hiver dans le Midi, soit de voire côté, soit vers Pau, et, dans tous les cas, j'espère que nous nous embrasserons. Sans adieu donc, et à vous de tout noire coeur, bien triste, mais toujours bien k vous.

SAHII

A M. IDHOHD PLATrCHDT, A PABIS Par pif «Ml «roftw.

Nous avons reçu les lettres, tes cartes, cela nous a fait un grand bien, nous sommes encore à la Châtre chez Duvemet, Nohant étant toujours empesté de maladies. Nous nous portons bien et nous avons bon espoir. Comme on ne sait où s'égareraient les lettres, nous ne te parlons pas de ta guerre ; mais nous l'embrassons bien tendremeul, ainsi que les Adam. Les pelîtes vont

bien; mais la misère menace le pays à cause des mauvaises récolles et on ne sait comment se passera l'hiver. Quelle soif nous avons de vous revoir, et quel bonheur quand on reçoit une carte ou une lettre ! Envoyez-en tant que vous pourrez.

G. SAND

CONNESPONONCE DE GEOFFREY SAND

DGCLXVIII

h ■■ JULES BODCOIRAK, À ITILUES

Cher ami, Je regrette bien, pour mon compte, de n'être pas auprès de vous, dans ce Hidi calme et loin des Prussiens. Que les gens soient rouges ou blancs, ce sont des Français, et on peut leur faire entendre raison quand on n'a de haine et de prévention contre personne. Mais ces Allemands aveugles et sourds, je ne crois pas encore que nous en soyons préservés. Au contraire, ils viendraient, dit-on, surissoudun, à moins que notre armée de la Loire ne les repousse, et, comme le secret des opérations est très bien gardé, nous ne savons rien de notre lendemain. Après avoir reculé devant la variole, nous sommes revenus chez nous & tout événement, dès qu'elle a cessé de sévir. Maurice, qui attend toujours l'emploi de son dévouement au pays, va et vient, et nous sommes là avec les enfants, essayant d'être gais pour ne pas les attrister, et d'espérer sans savoir quoi. Je voulais vous faire savoir que nous nous portons bien — c'est tout ce qu'il y a de bon à se dire quand le cœur est triste et l'esprit sombre, et que nous vous aimons toujours.

a CORKESPOIIDANCE DE GEORGE SAND

L'amitié augmente dans le malheur.

O. SAHD,

A SON ALTB₃SB LB PRINCE NAPOLÉON (jdnOUE)

Hon grand ami,

Je ne sàfs pas si les lettres tous pârriflflfient; |« TOUS écris encore & l'adresse que vous m'atez iadi<|aée, car les journaux fous font beaucoup fojager et je ne sais ce qu'il y a dé vrai ; naos vttons (ell«ment bloqdés par les opératlom de la guerre ddns notre France centrale, que nous savons k peine les événements. Après avoir été Chassés Ultérslainenl deNoJiant par une épidémie effroyable, nous avons passé trois semaines dans ta Creuse, un mois à la Châtre, et nous voici rentrés chez nous, plus ou moins exposés à l'Invasion, on ne saitl

Nous avons bien pensé k nous réfugier dans l« HidI; mais Maurice ne voulait pas quitter ion département et avoir l'air de fuir. Koas n'avons pas voulu, nous, quitter Maurice, si bien que nous attendons l'inconna sans bravade inatile et sans frayeur inutile aussi. 1^ seule chose que nous sachions bien, c'est qu'on s'arme et se défend à pirésent avec atttant d'énergie que pos-

CORRESPONDANCE BE GEOROE SAN» il rible après dé tels désastres. Chacon se tient prêt à marcher à son foor el à Taire les sacrifices nécessaires. Ke croyez pas ce qu'on peut dire du trouble et da désarroi de la France. Les premiers mouvements ont été mauvais, aigres, découragés, désordonnés. Hais partout l'union devant l'ennemi s'est bite avec une promptitude que nous n'espérions pas; et, à présent, si noua ne sauvons pas la vie, nons nave-roos l'honnenr, nous forcerons l'Europe à nous Mlimer.

Pourquoi me disiez-vous que tous ne savaient comprendre la lettre que j'ai publiée au lendemain de Sedan? Je disais alors que nous devions attendre. La République a été proclamée en même temps que ma lettre paraissait, et, le lendemain, surprise, mais vaincue par ce grand événement, je disais : « Ayons espoir et confiance ! »

Ne suis-je pas républicaine en principe depuis que j'existe? La république n'est-elle pas un idéal qu'il faut réaliser un jour ou l'autre dans le monde entier ? La question de temps et de possibilité rentre dans la politique, et je ne me fais pas juge des questions de fait, je ne saurais pas; seulement la République proclamée sans effusion de sang est un grand pas dans l'histoire des idées. Elle prouve la force de l'idée, et quand l'idée prévaut dans une grande résolution des masses, on doit suivre ce mouvement et ne plus dire : « C'est trop tôt ! » Les luttes qui nous attendent après la guerre, je ne me les dissimule pas; mais que pou-

la CORRESPONDANCE DE GEORGE SAHD

voilà-nous voir de plus tragique et de plus affreux que la situation où nous a jetés l'Empire ?

On s'est assoupie vingt ans, sur une idée d'empire socialiste qui a été un rêve, suivi d'atroces et honteuses déceptions ; je ne sais si vous avez été dupe de ce rêve, je ne le crois pas. Malgré vos moments d'action, d'espoir, de volonté généreuse; malgré vos éloquentes paroles pour la liberté morale, pour les guerres de protection aux opprimés, pour tout ce qui était noble et vrai, toujours déjoué dans vos mêmes espérances, toujours désavoué quand on vous jugeait trop sincère et trop intelligent, vous avez souffert vingt ans, et je vous considère aujourd'hui comme déli-

vré. Il me semble que je vous retrouve tel que je tous ai connu, il y a vingt ans, indigné contre les proscriptions, et prévoyant des malheurs qui ne se sont que trop réalisés. Dn temps de calme reviendra où voire parole sera encore recueillie, d'où qu'elle vienne. Devant le tribunal de l'histoire, vous n'aurez plus d'entraves, vous parlerez de plus baut; ne fussiez-vous qu'un simple citoyen, votre rftle sera plus net et plus grand.

Voilà pourquoi je ne considère pas comme on malheur pour TOUS les changements de situation qu'entraînent la chute des empires; je vous sais au-dessus de cela, et simple de mœurs comme un sage. Si votre dynastie eût dû s'établir, j'aurais voulu vous voir à la place de celui qui nous a menés, ii travers tant de contradictions et de potontéê intermittentes, comme dit Renan, à un patatras effroyable. La République,

COBHESPONDAnCE DE 6EoRGE 8AND 4S que je n'espérais plus, se croit la force de tout réparer : Dieu la protège! elle est mon principe et ma Toi; sera-t-elle le moyen que la France voudra adopter ? Oui, si avec elle nous chassons l'étranger. NoD, si elle échoue. Le succès justifie ou condamne dans l'esprit très court et très étroit encore des niajo> lîlés. Hais la dynastie napoléonienne n'a plus de chances aujourd'hui. Les intérêts froissés ne pardonnent pas. Tant mieux pour vous, allez, mon grand ami ! faire encore le bien et servir le vrai guoique, est encore plus beau que de régner parce que.

Il ; a de la haine, de l'injustice, de la calomnie probablement contre vous; aujourd'hui, qu'est-ceque cela fait? Longtemps encore peut-être, on se méGera de TOUS comme d'un prétendant ; si vous ne l'êtes pas, que vous importe ? La vérité triomphe toujours et TOtre attitude désintéressée, dans celte mêlée des inté-

rêts matériels, vous replacera au rang que tous devez occuper dans les annales de cette dure époque.

Je ne vous parle pas de nous en ce moment. Nobant est triste, désert et muet. Nos jeunes gens, parents et amis, partent ou sont partis. Maurice attend l'organisation du département pour se mettre à la disposition de tout ce qui sera défense nationale. D'emploi politique, il n'en a jamais voulu et n'en veut pas. Pas plus que je ne veux être écrivain politique dans un moment où les questions de personnes sont tout. Je me devais à moi-même d'acclamer la République, quelle qu'elle fut, sauf à discuter ses actes, s'il est utile et nécessaire a.

46 CORRESPONDANCE DE GEORGE SAND de le faire. Je me devais aussi de mettre ma petite bourse, denier de la veuve, dans le tronc de la défense patriotique. Après cela, attendre les Réaumont de la Guerre sans vain frayer et sans inutile bravade, c'est tout ce que Je pouvais et devais faire.

Ce que je n'oublierai Jamais, c'est la bonne et tendre amitié que vous m'avez accordée et dont rien ne m'empêchera de sentir le prix et de chérir le souvenir. Maurice se préoccupe de vous constamment et vous reste Adèle de cœur. Nos petites vont bien, Aurore parle toujours de son parrain. Nous reverrons-nous, eh bien, compère Nous ferons des projets quand l'invasion aura passé sur nous ou à côté de nous ; Jusque-là, on vit au Jour le Jour.

Si vous avez un moment, donnez-nous de vos nouvelles, vous nous rendrez tous heureux.

DCULXX

AU HtVB

Je veut vous écrire encore, cher ami, pendant que nous avons encore quelques tristes jours de calme. Qui sait ce que nous serons demain ? Tout n'est pas perdu. Tout serait sauvé si les prodigieux efforts

CORRESPONDANCE DE CLOVIS SIHD <I -Mti depuis deux mois pouvateni aboutir k nne bataille heureuse; mais neui ne nous dissimulons pas le danger. Si nous sommes frappés sur la Loire, c'est Paris abandonné à lui-même et la France entière envahie et saccagée. Nous espérons encore. L'esprit national s'est beaucoup réveillé.

' Hier matin, un de mes petits-neveux que tous avez vu est parti avec d'autres enfants que vous avez vus aussi et tous les mobilisés du département. Ils étaient résolus et enthousiastes, Maurice plus mais voit les choses plus sombres; mais il se tient prêt aussi à marcher. Hol, Je ne vis plus, je irais ma vieille mère résignée & tout à fait détachée de toute espérance personnelle.

Je lis et relis votre lettre, et tant. Nous sommes bien d'accord sur les faits accomplis, sauf que je n'ai peut-être pas été assez attentive aux discours de Gambetta en juillet et à l'attitude de la gauche en présence de la guerre; je veux repasser tout cela avec attention, car j'ai beau me condamner au silence sur le passé, il faut que la conscience soit éclairée pour être juste.

Quant à l'avenir, les faits ne prouveront pas contre le principe. Il faudrait être dignes d'une république, il faudrait le devenir. Nous sommes à une rude école pour nous déshabituer des mœurs légères de l'Empire, et, si cela s'aggravait encore ou se prolongeait, vous nous retrouveriez peut-être Français tout autrement que nous ne l'avons été. Jusqu'ici, nous ne sommes

48 COBRESPOMBINCE DE GEORGE SiND point en république du tout ; nous acceptons une dîclaturc très rude, et, les Prussiens aidant, nous subissons le régime du fait dans toute sa rigueur. — Hoï, je me demande si une dictature, quelle qu'elle soit, nous conduira it la science de la liberté.

Le malheur nous retrempera certainement, nous serons moins TrïToles, moins sceptiques, moins ùmables et probablement moins égoïstes; mais, éclairés d'une notion républicaine raisonnée, solide, durable, le serons-nous ? Tant que nous serons menés, bien ou mal, dans nos crises, par un individu de rencontre, qu'il soit empereur ou avocat, ce sera toujours le culte ou la haine de l'iïulividu qui décidera de l'opinion. D'autre part, les assemblées sont lentes et discoureuses, s'amnsant toujours à la moutarde quand la cuisine brAle.

Ah! croyez que j'ai hâte de voir éclore un essai de gouvernement régulier ! Il faut bien que nous acceptions ce qui est, et que le patriotisme fasse taire mes scrupules, k moi qui tiens, depuis que j'existe, au suffrage universel, quelque ignorant qu'il soit encore; mais ce que vous dites est bien possible : il se peut très bien que cet essai échoue et qu'on appelle bientôt les d'Orléans. Alors ce serait toujours le même cercle vicieux pendant une vingtaine d'années 1

Et alors que faudra-t-il penser de la France ! Il faut se réfugier dans la foi au progrès universel, qui, en dépit des événements malheureux, des erreurs commises, des défauts inhérents à la nature des nations,

fait toujours son œuvre et nous conduit toujours à mieux voir, à mieux agir. Rien n'est jamais perdu sans retour; personne n'est absolument incorrigible. Où que nous soyons et quelle que soit notre destinée, croyons, mon ami, croyons à l'humanité; car qui n'y croît plus doute de soi-même. Voilà pourquoi je veux encore rêver l'établissement d'une société fondée sur l'égalité, la justice, le dévouement. Que les institutions soient bonnes, et nos mœurs se modifieront.

Rêvez à cela dans votre retraite ; vous n'êtes pas seulement philosophe, vous êtes pratique. Faites un contrat social à votre point de vue, au point de vue de la société moderne, dont Rousseau n'a pas compris les qualités et les défauts, les droits et les besoins. Son idéal ne manquait pas de grandeur et de logique; mais, tout novateur qu'il semblait, il était trop de son temps, c'est-à-dire pas assez critique et ne tenant nul compte des variations auxquelles la race humaine est soumise; vous avez beaucoup connu d'hommes de toute nature et de tout rang, vous seriez très capable de nous faire une grande clarté en quelques pages. Personne en France n'en est capable à l'heure qu'il est : on est trop agité, trop brisé ou trop passionné.

Est-ce que vous restez en Suisse? Si une éclaircie se faisait dans la situation et qu'on pût penser à vouloir quelque chose, nous irions vous voir. Nous nous mettrions dans quelque village aux environs et nous irions causer un peu avec vous.

Ceci je ne sais quand les voyages seront possibles

M. CORIÈRE POLIDORE 91 GÉORGE SIH»

et quand on aura dit « quoi les t>ay[^]i font est par là même on vit sans recevoir d'argent et sans être forcé d'en donner, situation

très bizarre, possible quand on rit dans son pays, au milieu de gens que l'on connaît, mais qui ne peut pas se prolonger indéfiniment, et qui n'est pas favorable pour payer les gros Impôts nécessités par la guerre. C'est probablement par là que nous périrons, s'il est écrit que nous devons périr : le manque absolu de numéraire.

Croyez toujours, cher grand ami, & notre Bédèle et tendre affection, à tous.

GEORGE SAND.

Je tiens de parcourir tous les journaux de juillet, je ne vois pas que Gambetta ait voulu la guerre ni qu'il ; ait applaudi. Il est bien vrai qu'il la pousse à outrance aujourd'hui avec une témérité épouvante ; mais qui sait si cette audace n'est pas le salut dans des circonstances si exceptionnelles ? Je ne le connais pas du tout, lui. J'entends dire qu'il est capable de faire de grandes choses et il est certain qu'il a fait déjà beaucoup.

On hésite à dire de George Sand

A U- BDHB SmONKET, A NEVBR

H*liil, 7 djtsnibrc 1870.

Nous tenons de recevoir ta lettre, mon enfant. Je vois qu'en, pour (oui, ça ne va pas trop mal, et je suis sûre que cette vie nouvelle va retremper ton corps et ton esprit. Alors l'espoir que tant de sacrifices et de dévouements nous sauveront. S'ils ne nous amènent pas à une paix honorable, ils auront racheté notre honneur à tous : celui des ténés, comme celui des enfants. Tu étais exempté, tu as fait preuve de grand courage, et, malgré l'affreux

chagrin de te quitter, nous avons dit : < C'est bien 1 1 et nous avons accepté cette douleur, qui te profitera.

Tout le monde va bien Ici. On gèle au coin du feu. Aussi, quand on pense à vous autres, on se désole; ou se reproche le pain qu'on mange et le bois qu'on brdle.

Je ne manquerai pas d'écrire an général Vergne, quand vous serez lités quelque part. On me dit qu'il est & Tours en ce moment. Je voudrais porter ta lettre k la mère. Mais la route est s) mauvaise, que les chevaux ne tiennent pas.

Atirote a écouté très sérieusement la lecture de ta

6J CORRESPONDItCE DE CEORGB SiMD lettre. Elle dit qu'il Tant le bien embrasser pour elle. Nous t'aimons tendrement.

Ta tante,

S&HD

AH. ADOLPHS CRÉmBDX, HINISTRB DS LA JUSTICE, A BORDEAUX

Nabinl, tS Mtvabn 1870.

Cher maître et ami.

Cette réquisition de chevaux est trop rigonrense dans certaines localités : chez nous, par exemple, où elle nous livre à la famine oa aux Prussiens. L'arrondissement de la Châtre ne laboure qu'avec des bœufs et fait peu d'élèves de chevaux; chaque per-

sonne n'a que le strict nécessaire, surtout cette année, privée de fourrages. Votre décret, pris à la lettre par les officiers de remonte, apportera une perturbation profonde, surtout dans nos hameaux éloignés des villes. Quant à nous, personnellement, qui n'avons, pour toute notre régie, que deux juments et qui sommes très isolés , campagne, que ferons-nous si nous sommes i ? Je veux bien qu'on me débarrasse de la vie; la belle-fille et mes deux petits-enfants, les li-je exposés aux injures et aux cruautés de

? Notis avons une grande voiture et deux pauvres bêtes qu'il nous sera complètement impossible de remplacer ; ea temps ordinaire, ce serait déjà difBcile. Nous comptons sur cette ressource de pouvoir sauver la famille en cas d'invasion ; car les chemins de fer sont inabordables et les voilures de communication, qui sont des entreprises particulières, vont cesser leur service dès qu'on prendra leurs chevaux. Des centaines de familles sont dans le même cas. Par dévouement pour le pays qu'elles font vivre, elles n'ont pas voulu s'éloigner avant la. dernière extrémité, et elles n'ont pas d'autre moyen de locomotion que leurs modestes véhicules. Parler de luxe et de carrosses dans la vallée Noire, c'est une moque> rie! Et nos fermiers, avec quoi sauveront-ils leurs denrées de l'ennemi ? Et nos malades, qui ira leur chercher le médecin ? Sommes-nous perdus â ce point qu'il faille nous mener si durement? Ces mesures le font croire et ajoutent le découragement à la panique.

Ne poarrait-on admettre des exceptions pour ceux qui ne tirent aucun profit de leur écurie?

Pour ceux qui ont une petite aisance, ne pourrait-on admettre qu'ils contribueront en argent ponr une somme égale à l'évaluation des animaux? Si vous ne donnez pas d'instructions particu-

lières, à cet égard, aux fonctionnaires, ils feront du zèle mal entendu ou n'oseront vous avertir des malheurs que le décret nous Btsure, et de la désaffection qui en sera la suite. Je

M COHREaPOMAtNCB bt fLEORGB iAJiti

ne sais pas suspecte d« cupidité on de réactloa. Je

tons dis ce qni est trai.

Ce qni est vrai ans», c'est mm affection «t mon dévooenient ponr \ota.

GEORGE SAHD.

A H. BDKOR* rbitUCUOT, A TARI»

J'essaye un nourean rttùjea qu'on indique et ^ue f ignore. J'ai écrit liier pour qn'on te dise ce que Jo le confirme aujourd'hui. Ton Trire es! saiu et saur, mais prisonnier de guerre à Cobléntz : sa fille me l'a écrit de Hantes; c'est un bonlieur quand on a craint davantage! Nuus noas portons tous bien, à Nohant encore ; l'invasion nous en cliassera-t-ellef La guerre est un va et oient sur la Loire; on ne sait si c'est bon ou mauvais. On garde le secret des opérations et un fait bien; mais éire à vingt on vingt-cinq lieues el ne rien savoir, c'est bien irritant, et il y a (les jours où on perd l'espérance. Ponrlanl nous avons encore de belles chances el de beaux corps d'armée.

Le malheur est qu'il y ail eu si peu de temps pour Taire des soldats de tant de jeunes gens qni ne comp-

CORRBSPOnBâNCK »E fIKORGK 9AH» H fnieni jamais servir! El pttit eet bher d« Rif*ri« tes éprouve cruellement.

Voaa avons passd bien trislcmenl le Jour â« NML, et le jflar de l'an sera non moins Irisle. L« petit Gdme et Antoine sont partis, mobilisés. Le premier est Bous-lieutenant(; Fitalre, sergent. Ils supportentl bien cède première épreuve et ont toqIu la supporter. Eenri, notre petit jardinier, est sergent-major. Maurice voulait s'en aller aussi; mais il a compris qu'il ne pouvait laisser, sous le CfuP de l'invasion, une jeune femme, une vieille mÈre et deux petits enfanta tout seuls ; car on a pris tous nos hommes valides, en les emmène au loin. Les familles sont abandonnées à la garde de Dieu, pas d'hommes, pas de fusils, pas de chevaux. On réquisitionne tout. Je ne dis pas qu'il ne le faille pas; mais il ne faut pas appeler lâches ceux qui ne penfenl défendre lenrs foyers. SI l'ennemi vient, nous nous éloignerons. Pour le moment, il est Dceapé allletirs et peot'être aora-t'on Ift bonne Shince de lé repousser (mit à fatt. On i tant de eha- |rin d'être séparé de ions ceux qu'on aime et d'être inquiet de tous, que, dans la solitude, on n'a pas de quoi réagir. Kans pensons à loi sans cesse, tous les jours, a toute hearé. Lolo t'appelle son pauvre mignon Plauehnf, et Tlile, qui bavarde eomme une pie, te demande aussi tons les jours. Nous nonS reproebons de bien dîner eneore et de dormir encore dans nos lits en pensant à vos privations et k vos fatigues et à ce froid terrible des longues nuits. J'id écrit à

&S CORRESPONDANCE DE GEORCE SAN'D Juliette*, que sa Glle était en bonne santé à Jersey; a-t-elle nçuJ

Nous t'embrassons tous mille fois; il ; a longtemps (lue je n'ai rien reçu de toi. Mais, bier, j'ai reçu une lettre d'Harrissee, qui me dit qae tu vas bien, et auss Marchai. Nos tendresses à tons nos amis.

Quand se reverra-t-on !

1 SQH ALTESSE LE FRINCB NAPOLÉON (JÉROktB) A
AIGLE (iltISSE)

Mon cher grand ami,

Je veux TOUS embrasser au jour de l'an, quand même 1 Mal-
gré tant de catastrophes, de douleurs et de fatalités qui ont fait de
70 une date effroyable dans l'histoire el dans nos existences; je
venx espérer encore et croire que nous serons moins malheureui
en 71. D'ailleurs, l'affection fait toujours des vœux sincères qui ne
prouvent pas leur efGcacité, mais lémoignenl de leur lidèle
sollicitude.

Vous me dites que votie consolation personnelle est d'être re-
devenu un libre citoyen; je comprends cela, j'avais prévu qu'il en
serait ainsi. Mous n'avons

t. Madainc Edmond Adun.

D,mi,,=db,Gooylc

pis en Frauce cet allâgemeal & nos peines, nous sommes entre
l'oppression étrangère et la dictatare aa dedans. Dictature inévi-
table aujourd'hui, mais que la réunion d'une constituante en
temps utile eût pu rendre légale jusqu'à un certain point et par
conséquent moins rigoureuse.

Hais qui sait ce qu'eût produit cete assemblée ? Les représen-
tants improvisés de la République ont-ils cm rermument qu'elle
seule pouvait sauver le pays ? Us ont bien pu se tromper, on
n'aime pas les O[i]inions imposées et on serait plus patriote si on
n'était pas forcé à l'être. Seulement je ne crois pas qu'ils aient as-
sumé cete t&che et cette responsabilité pour satisfaire leur am-
bition; ce serait un trop mauvais calcul. Ils seront emportés avec

perte par le premier suffrage universel qui pourra fonctionner. Au lendemain de Sedan, ils eussent eu des chances ; à présent, après ce qu'on a souffert, la multitude, gouvernée par les intérêts, les maudira, quelle que soit l'issue de la guerre. Elle croira toujours qu'on pouvait l'éviter on la faire mieui. — Qui prononcera?

Là où nous sommes, il nous est impossible de juger, et il faudra le temps d'une longue et difficile enquête pour porter un jugement vraiment historique sur ces marches et contre-marches, sur ces ordres bien ou mal donnés, sur ces mesures utiles ou fatales. Chaque localité aura son histoire, chaque combat sa chronique particulière; sur plusieurs points, il y a des choses; sur les autres, mystère et confusion. Le Français est

S8 CoftRK8P«li»iflCI{ OK CEOBGK ftll»

toujours brave, mime ceux qui. trop neuvi an danger, E6 (Betleid en débandade ; qaaai on les ramène au combat, ils prennent leur revanche. Enfin, la parole ne peut être perdue. Paru «si admissible, si C. Juszycki fait des Durveilles de coopération et de bravoure.

Éspérons «icore que la France se sauvera par sa propre volonté. Quant au leadership, tout est en fait, et les plus avancés fléchissent. Les probables défaites comme toujours. L'armée parti légitimiste ne met pas en jeu son honneur* «t le «Aie aristocrate n'est pas éteint en prévision. La république républicaine est en partie revenue au parti pur. La République, celle qui gouverne la France, est beaucoup trop centralisée. Enfin Dieu sait où nous allons. Au début de la France, livrés à eux-mêmes laus Paris-Bourbon, nous avons peur de la République proprement dite, puisque les faits

BOUS échappaal et nous sent mal rapportés. Écrivez ce 4« « MUS
saves, ce que *«h* avez va.

Tous J'écnrea bien, vous l'aurei «u de btat. Pour ce qui ce
passe à présent, attendez encore, mou ami m «éfiM-vatts des
nensiigoeni^ts, jiuqu'à nouvel wdre. C'est une immente bataille
par petite épisodes; pas de cemmaaicationas pMir comultre
cba^jue scène d'un drame embronillé, tenible, k la fois splendide
«t misérable, et dont oaas ne eorliroas que par le splendide. Aa-
tremeat, c'est la fis d'no moode. Le inaoL^e de la Pnaee, c'est
l'Eaope en servage.

Les nouvelles qui u'amTeati l^taot sont bonnes ;

CORneSP»H&A|j£E BE fiKiQBCK «ANtt U depuis quelques
jours, la lutte se soutient bien.

Cher ami, nous pensons bien à vous dans noire solitude. Nous
ne savons pas comment et quand nous vous reverrons. On est
prisonnier chez soi en France, taal les communications sont en-
combrées. Il y a certes, une grande activité, un grand mouvement
pour la défense . Est-ce bien conduit ? nous ne savons pas.

Dites-moi, si autour de votre lac, à Aigle ou dans les vtféw
abritée! ^i jaboulàscul, dfl boNverait A eiser tr4a nwdestemeat
notn fettie &mtUe, pour de* pris mnikré*. Dîtes qu'on fons
Jn&rinc de cela. Si nous tna^tBMwme étiùràe, bom trioat
quelque part bmb TopBier ée lut ^ soscii ; M aaos dit qic, putem,
ks («fardsofiteacombrëla SiHS»e ; est-ce vrai? Notn seriass hea-
reas à» vaas voir, si nous deviMis sortir de France, et il le faadratt
liien si nous étions coB' dannée à4tK Pimneas ou jésuites.

Ma belle-fille vov« «aveie ses afTectaeax goafaails et ntre
filleule vans eafarasse; elle ett t<mj«ws safe «t ehanBaste, et ne
vms ««blie pas.

& wn tevjours.

V«tn ^eîHe Mme,

CORRKSPOHbANCK DK G&ORGE SIMD

DGCLXXV k IL CHARLES PONCV, A TOULON

Ne nous découraj^eons pas trop, mes enfants. Souhailons-
nous quand même ane meilleure année. Noire honneur s'est bien
relevé. Paris est admirable, et, ailleurs, nos troupes tiennent
mieux et supportent héroïquement l'horrible hiver. Quelle dou-
leur de songer à tous les maux que ces pauvres enfaots endurent !
Et tant de morts, de malades et de blessés ! Nous payons dier
l'Empire. Pourvu que nous n'y retombions pas!

Nous sommes toujours à Nohant , bloqués par le froid et la
neige, et par l'impossibilité de voyager, puisque les chemins de
fer ne fonctionnent plus que p3ur l'armée. Si l'ennemi, qui nou-
samenacésplusieurs fois de bien près, revient sur nous, nous se-
rons forcés de nous en aller à petites journées. Ce sera dur pour
nos enfants dans celte saison, et Dieu sait si les chemins sont pra-
ticables aux voilures.

El puis où irons-nous î Si la peste noire, qui nous a dernière-
ment chassés de chez nous, sévit i. Toulon, nous n'irons pas là. Et
puis encore, avec quel argent voyagera-l-on, puisque la cam-
pagne ne rapporte plus rien et qu'on ne peut ravitailler sa maigre
bourse i

CORRESPONDANCE DE GEORCE SAHD « Paris? Si j'étais seule, je ne quitterais certes pas mon nid, dnssé-Je être brûlée avec. On est si las de la vie I Hais les enfants ! Il faut les sanver à (out prix.

Enfin, on vit au jour le jour. On tâche de soutenir le courage autour de soi et d'espérer pour la France.

Embrassez pour nous la pauvre Solange. Son fiancé reviendra et il jaura peut-être encore de beaux jours.

Nos tendresses et nos remerciemeRts pour te bon (ouvenir.

Q, SARD

A H. BDIIB SIUOKNBt, A NBVIR8

Nahanl. 11 Jauvitrl ISll.

Mous avons reçu la lettre de bonne arrivée; nous l'embrassons tons bien tendrement et nous sommes irapaliens d'avoir des nouvelles plus récentes. Le général Vei^ne m'a écrit (outre les télégrammes) qu'il espérait bien de toi, qu'il le fallait apprendre à penser et à agir en même temps. Cela répond sans doute à ce que tu me disais : J'ai la tête à l'envers. Je pense bien qu'il y a de quoi, au sortir d'une vie si calme, si morne. Mais tu prendras le dessus et j'espère qu'à présent tu vois clair dans tes occupations.

Anras-lu trouvé à manger et i te nicher dans

Nevera? Veas ne éent fas eatafir par ee' t«ni^ affreux. NfttH avem ici an ped et iteqie et/ la siftt^ on grelotte dans atm- lit.

Qu'est-ce iftte ce «teit être !...

Ënlin', je ne veiK pas fattemlTir surtof-mène^pn»' que ta eif
fais bM» mMcKè et qa* ta -mn bmt sinilA-ir peur tette^ff».

Nous recevmw bten pe» de iMniveHes' ici, ifiietqaefois pas du
tout. Ce qui nous arrive semble prouivr que la résietance est te-
nace el Taillante, et qu'avec de l'énergie el de l'kéroitme, car il en
faut, nous sauverons notre chère France. Écris-nous quelques dé-
tails sur toi, dès que tu pourras. Nous en avons faim. Je ne sais
pas si René eât' revenu de Revers. Je pense que non; car il nous
aurait apporté de tes nouvelles.

Nous t'etnKrassoile éHcorr.-

Ta tante,

DGCLXIV»

A k. GKARLBS POHGİ, A. TOULOH

Nobtot, n j*iivier I8II.

Maurice rae- ccharge de vous remercier de vo» vers qu'il trouve
dnnnant»v et je tout l'emweie de- ceu» <^ vous m'adressez et qui
amt réeHentMit trèsbeaux.

Je voudrais être poète ; car, à l'heure qu'il est, la prose De mé-
rite pas d'être écrite. Elle est trop raisonneuse et elle retombe
toujoi^ 4a^s la plate réalité. Aussi, je n'ai le cœur à rien et je vis
de chagrin et d'elTrois.

Pauvre Paris I C'était la moitié d^ P>otf ikçie. Ces! là que je
jouissais de la civilisation avec quelques amis, qai l'appréciaient
en la critiquant. C'est là que l'imagination se remontait dans une

vie de liberté indifférente «t à Paris que l'on ne trouvait
rien de fait ailleurs dans le monde.

Vous ne pouvez pas connaître Paris. (Il faut en être, il faut ; avoir vécu
d'oser je ne puis à cette manière pour se rendre compte du charme de relations
avec les choses de la société. Je n'aimais pas à rester
longtemps : le climat m'était tout à fait contraire, et je ne sais
pas vivre séparée de la nature et privée de recueillement.

Un jour, dans ces dernières années, j'y ai passé des semaines que
rien ne peut remplacer. Tous mes chers amis sont sur la brèche,
héroïques ! Les retrouverai-je tous ? M'en restera-t-il un seul ?
Hou ! petit appartement, si propre et si frais, est au centre de la
mitraille. Voudrai-je jamais ? Peu m'importe, si mes amis «ont
épargnés et si l'honneur triomphe.

Ainsi que l'on souffre, et que les jours paraissent longs

Mais vous embrassons tous bien tendrement, mes chers
amis. Pourriez-vous dire vrai dans vos vers

CORRESPONDANCE DE GEORGE SAND

DCCLXXVIII

4 H. JULES BORDIGNON, A NIMES Nôtre, 17 janvier 1858.

Cher bon ami, merci du bon souvenir. Nous sommes tout at-
tendus d'être le sujet de vos préoccupations et de vos rêves. Jus-
qu'à présent, nous jouissons d'une tranquillité matérielle qui
rend, je crois, plus douloureux le sentiment de ce que souffrent
les autres.

Et ce brave Paris, qui est bombardé toute heure, et qui lutte
contre les horreurs de la guerre ! quelle époque ! quelle agonie !

On se demande Ei la France est assez bien dirigée pour faire tout ce qu'elle peut I Je crois encore à sa vilalité, i. son héroïsme ; mais il faudrait de l'unilé dans l'elTorl et nous ne sommes pas sûrs qu'il j on ail.

Nous ne voyons, il est vrai, que le détail. Peut-être ya-l'il lieu d'espérer beaucoup encore. Mai3,d'ou nous sommes, tout parait noir. Nous songeons toujours i nous en aller en cas d'invasion, sans savoir où nous irons, puisque, de tous côtés, la variole pernicieuse envahit le Midi. Ici, elle a fait son ravage; mais les fléaux se succèdent sans relâche. A présent, c'est la peste bovine qui nous entoure et nous menace. Nous sommes arrivés 1 la pauvreté, nous avons à attendre

CORRESPONDANCE DE GEORGK SAKD K

la famine. Couraget c'est la seule ressource; car, en nous rendant, nous serions encore plus perdus. Aimons-nous jusqu'à la dernière heure. Le ciel entendra peut-être te cri de nos cœurs.

Maurice, Lina, les enrants se joignent à mot pour embrasser votre femme et vous, et le troisième aussi. Quel âge a-t-il? et comment g'appelle-t-il?

C. 8AHD

Vos neveux seront reçus comme enfants de la maison. Hais qu'ils donnent leurs noms pour entrer; car il nous vient tant de défenseur de la patrie qui ne sont que des bandits, que nous avons consigné la porte aux inconnus.

DCCLXXIX

A H. cnAHLBS PONCT, A TODLOK

Nohuit, IS janviar ISII.

Uerci pour l'envoi, merci pour les offres, mon cher enfant. Les vers ont raison, dans l'espoir comme dans la douleur. Quant à l'argent, je sais que, s'il m'en fallait, TOUS feriez des miracles pour m'en Iroaver. Hais j'ai fait une petite rentrée inespérée, el, si nous devons nous sauver devant l'ennemi, j'aurai de quoi passer quelques semaines dans le Midi. Nous sommes sur la branche, moins préoccupés de nous que de Paris, qui résiste tvée héroïsme. Ce maljn, j'ai reçu

« CORRBSPDMAHCE BE GKORGI BAN* mis lettre de Plauchbut, du 15. Il allait au êpeetaeUf le soir. On jouai) le Champi, au [iروفit des aaibulancei. Il a dû être de la sortie du 18, ainsi que d'autres qui m'ont écrit le 17, pour œe recommander leuis miMs, leurs femmes, mAoïe leurs maîtresses, s'ils ne rentraient pasl Dans la nuit du 16, Lambert ' et la villa des peintres, nos aipfs, ont fait le déménaffâment des femmes et des enfants au milieu des obus, se couchant par terre à chaque instant pour n'être pas atteints.

A rOdéon, qui est devenu »fi6 4ii)bi))aoce, des actrices, dev^nups infiriflicres, appelaient |^s pnmpiers et descendaient Us blessés dans |e^ ca,\^3, p^ns ma maison, un obus fracassait les menbles. ^^ Plauchnt j a été le lendemain pour descendre les bib^loM dans la cave. Ils se portaient tous bien.

Nos chers amis se réjouissaient d'avoir perdu leur ventre et plaisantaient dans le feu. Et la France ne peut pas et ne s^it pas

les sauver I C'est i crever de rage et à mourir de chagrin.

Oui, nous irons vous trouver si nous sommes exposés aux outrages et aux cruautés de l'invasion. Ce serait déjà fait, si Maurice consentait à quitter le pays, il pensa toujours qu'on peut l'appeler à la défense. Mais rien ne se fait. Il ne rit pas de votre artillerie. Il vous embrasse. Nous vous embrassons tous. Mille tendresses à Solange et à Françoise. Et Analsi où est* elle? Vous ne m'en parlez pas.

I. ISugina Lunben, la pcinlre in ehaU

D,mi,.=db,Gooylc

COftniSPOLDAXCE >E OëOROB SAHB B1

IffiFci eacers pour 1» maisop. Je ne dis pas osn, s'il y a liAu. Prte de fous autres, qous aeront naeins nalheuraui qu'ailleurs.

G. SAnp.

N()huil, dUnnchs Ĩ9 ianilq' IS7i

Cber ami, Quelle joie nous appsrte votre lettre ai bien détaillée, si intéressante, et qui nous rassure autant que possible sur tous ceux que nous aimons ! Nous restons pourtant inquiets de Marchai, qui œ'a écrit le 11, à la veille de la sortie dont il devait être. Je suis étonnée aussi que ni vous ni Plauchut ne m'ayez parlé de ma pauvre Martine (ma bonne) qui demeure rue Gay- Lusac dans le baut de ma maison et qui eût pu être blessée. Ht, depuis votre lelti-e, il a pu se passer tant de choses! On se rassure à peine sur ses amis; car on se demande ce qui a pu leur arriver le

lendemain du jour où ils ont écrit. On est heureux de lenir et de relire cent Fois un mot de leur main, et puis l'inquiétude et la douleur recommencent. On ne dort pas, on mange à regret, on souffre moralement, par l'imagination, tout ce qu'ils souffrent matériellement. Que

Paris nous est cher, à présent, et comme nous aimons ceux qui donnent ce grand exemple à la France t Pauvre France! quelle Totalité pèse sur nos armées! Il ; a ponrlant du cœur et du dévouement en masse; mais le soldat souffre trop, et nous ne sommes pas bien conduits, il faut le croire. Je ne sais pas! Qui peut être juge des faits qu'on ne voit pas et qui ne TOUS sont transmis qu'avec une excessive réserve? Uais je crois plus juste et plus vrai de mettre la faute sur le compte de quelques hommes insuffisants, que sur celui d'une nation généreuse et brave dont la tête s'appelle Paris et se défend avec tant d'héroïsme. Quelle sera la fin! impossible de le prévoir, et nos Ames sont dans une sorte d'angoisse...

Ah! mon Dieu, cher ami I le sous-préfet de la Châtre m'apporte la nouvelle de l'armistice! Je ne sais pas si c'est la paix; je ne sais quel avenir, quelles luttes intestines, quels nouveaux désastres nous menacent encore; mais on ne vous bombarde plus, mais on ne tue plus les enfants dans vos rues, mais le ravage et la désolation sont interrompus ; on pourra ramasser les blessés, soigner les malades 1 — C'est un répit dans la souffrance intolérable. — Je respire ; mes enfants et moi, nous nous embrassons en pleurant. Arrière la politique! arrière cet héroïsme féroce du parti de Bordeaux qui veut nous réduire au désespoir et qui cache son incapacité sous un lyrisme fanatique et creux, vide

d'entrailles. Comme on sent dans Jules Favre une autre nature, un autre cœur! Je suis en

OORRESPOHDANCE DE GEORGE f-ÂKD SB

révolte depuis trois mois contre cette théorie odieuse qu'il faut martyriser la France pour la réveiller. Ne croiez pas cela! La France est bonne, vaillante, dévouée, généreuse. Mais vous ne vous douiez pas & Paris de la manière dont elle est administrée. — Que de choses j'aurais k vous dire! — Ah! venez, venez vite, si vous pouvez sortir de Paris. Amenez-moi mon cher Plauchut, s'il peut s'absenter, el mes Lambert; au moins la femme et l'enfant. J'imagine qu'on ne retiendra pas les femmes el les enfants. Nous sommes comme ivres d'émotion el de surprise. Nous redoutons pour Paris les derniers malheurs...

Vous euverrai-je cette lettre par Londres? c'est bien long. J'attends & demain pour savoir s'ils laisseront passer les lettres pendant l'armistice. Je ne l'espère pas.

Lundi. — Pas de nouvelles. Le numéro du jour, organe de Gambetta, ne publie pas encore la dépêche d'hier. Peut-être ne l'avait-on pas reçue au moment où le journal a paru. Hais il nous prépare, depuis quelques jours, à biffer tout effort de conciliation. Il a un ton défilé, et je crains une division marquée entre le Gouvernement de Paris et la Délégation, c'est-à-dire entre Jules Favre et Gambetta. Les créatures de ce dernier ont dit, sur tous les tons, que la reddition de Paris n'engagerait pas la France. Hais on a l'impudence de nous dire que la guerre ne fait que commencer sérieusement. C'est donc pour s'amuser qu'on a fait périr, depuis trois mois, tant de pauvres enfants par

TU CDBRESPOCIDAHCE »E GEORGE 6kVB le froid, U mi-
sère, U faùu, U n}aaqu<e i'tbtbUa, la campements ijnposGi))ljes,
les aaaladic», le rau^ue de tout, le reciuUmeot des infirmes opéré
cruelle^eid et stupiïlemeal, l'ioËurie des cbers, rinupaciti des
géoérait; oui, c'êlsU u» ess»i, la part du feu. Èa Irois mois, o^
n'a riego su ' faire que de ia dépesee iniitïle, dépeu;^ d'bomnieg et
de regsources^ ûq est indigné en lissai, depuis deui jours, lee dé-
crets <|ue l'on daigne preud'O à 1» dernière beufe, pouf liprinxer
des a)>us que loifte U Fram^ si^dait avec i^dignaliOD, s»Bfi que
le Dictateur Rt autre elutse que de prom,eier eu tous lieui sa pa-
role boufSe et glacée! Ail! ce iqalheureux faufaron a Uié la Répu-
blique! Il la fait baïr et mépriser en Franee, et vous pouvez m'en
croire, m<H qui, en maudissant les hommes ambitieux et nuls de
mon parti, persiste k croire que la forme républicaine, mime la
plus igalitaire, est l'uunique voie où t'bumaaité puisse eetper avec
honneur ei profit.

Je ne sais si nos appréhensions se réaliseront. INous
jcpaignons la lutte Favre et Gambetla. Nous craignons
quo Favre ne vienne pas lui-même i Bordeaux. Lui
seul a assez de poids eu France pour emptheher une
scission fgnesle qui, en définitive, tournerait au profil
des légilimjsles ou autres ennemis de U République ;
car vous allez voir le parti Gambetla lasulter Paris
il a insulté (put ce qui faisait obstacle à son
m. Ce parti ti'est pas la majorité, tant s'en

ais il est iH pouvoir, il a passé tout le teni[H

CORRESPONDAIfCE D& GeoRGB SARfr If dastège à S'ingtall<er, ne montrant d'autre ptéoccapation sËrieuse que d'avoir des hommes à \a\, honnêtes ou l»ff,- peiï M impofie. Il brise cenï qa* OBeM ivoir on avis. H pr»cède à fa manière de f Empire, et plos brufalenvet, avec sàandale. Et fa Fr^ïe a sirbi cette dictawre' »Kt mie patience Wfo!(ju«, et cite teri cdtemtiée amsl par es parti ilicapable et owrecaf* ftmt, elle qtth 3 toiA âifrt-néi homÂies' éf «Argent,- ^ttelf? que fût Vopinion personnelle, pour défendre l'honneur Datitnt^. itst^H cette heoTe,' rien n'a servi,' tcnit a été désastre. Où donc est la raison d'être de cette dictature? A l'heure qu'il est, tout vaut mieux que sa durée.

Voilà mon sentiment. Je ne demande pas mieux que d'être injuste eé^ nie hroiwper. Je ne puis juger que par les faits accomplis; mais par quoi juger si ce n'est par le résillat, quaiïd ùt\ i élé témoin de tout ce qui devait l'amener?' J'ai applaudi des Jeux mains au commencement ; tous les sacrifices me paraissaient doux, j'avais l'espoir en Gambetta et la foi en la France.

Chère France 1 plus que jamais elle est grande, bonne aurtont, patiente, facile à gouvernei', et, rendons jnstice' k nos adversaires politiques, ils ont presque tous fait leur devoir. Qu'on ne vienne pas dire, pour sauver la glitire de la Délë^tionny qu'on ne pouvait pas mieux faire et que l'esprit public 3 été mauvais. Ce sera un infâme mensonge contre lequel je protesterai de tout mon pouvoir et de toute

7< CORRESPOHDAHCE DE GBORCE SAND

mon ftme, quand viendra l'heure de juger sans faire appel aux passions.

Adieu, mon ami. J'envoie ma lettre par Londres. PuisBiez-vous recevoir bien!At ces remerciements que mon cœur vous envoie. Je crains d'abuser de la délicatesse de nos communications en vous envoyant des lettres pour nos amis de Paris, et peut-être aorons-nous la fteilité de nous écrire par une voie plus prompte.

A vous de cœur, pour moi at tous les miens,

a. SAMD.

A H. JOLIS BODCOIRAN AD COVRRISK DV GARB. A N1KB3

NoluDt, 30 jamleT 1811.

er bon ami,

s deux neveux avec leur gentil sons-lienis les avons gardés toute ane journée et la tant de ne pouvoir les garder davantage, s promettent de revenir avec leur lieute- I. Ils sont charmants et excellents, vos neont passé une vraie journée chez nous tn

famille. Peut-être, à présent, pourront-ils rester davantage puisque voilà un armistice qui nous donne l'espoir de la paix. Que Dieu le veuille et qu'on nous rende bien vite nos pauvres enfants ! Moi, j'en ai deux sous les drapeaux, les petits-fils de Polyte*.

Cher ami, prêchez la paix, appelez-la de tons vos vœux : nous faisons trop mal la guerre et nous l'anrions faite en vain, avec cette séparation de Paris et de Bordeaux, qui nous faisait deux gouvernements.

Je vous embrasse de cœur. Maurice et Lina vous chérissent. Les petites sont bien gentilles. Pauvres enfantlB ! avons-nous assez tremblé pour eux I o. s AND.

DCCLXXXII

1 11. BDHOND PLADGHUT, A PARI9

Nous t'aimons, nous te chérissons, mon enfant, nous t'estimons cent fois plus qu'auparavant pour le courtois moral qui l'a soutenu dans cette crise terrible, pour ta bonne humeur, tes bonnes lettres, ton constant souvenir. Quel brave ami tu feras, et quel inappréciable caractère ! N'aie pas de chagrin, n'en aie

Le frère d'« Geo^a Stnd

D,mi,.=db,Gooylc

11 eORHUSPOHDINGE DB GKOHGK SAND

fêss '. TauE kvei (oub fait votre devoir, et le mande entier, indme la B&tion qui combat contre «pua, vous rend hommage et juilfoe. Le malheur ne tache pas, et, si U France est dans le gang, elle n'est pas dans la boue. Je t'écris comme je pepte, et je dois t'enwytr na lettre ouverte, c'est la oensij^e militaire; cclA ne ne gêne pas. Je n'ai rien k dire, moi, que je ne puisse dire au monde entier. A présent, il faut faire la paai, robtenir,la meilleure possible, mais ne pas s'ohatiner à la guerre par colâre et par vengeance de ses malheurs . 11 y aura bien des choses à dire sur les eaux multiples de tant de revers. Ce n'est pas le moment. Je n'ai pas voulu publier une ligne contre qui que ce soit; mais je sais bien: que tout eât mieux marché si nous avions eu un gouvernement régulier en province. Le pays réclame ses droits, il faut les lui rendre. Il votera bien, je l'espère ; il voudra ce que veulent l'équité et l'humanité.

Écris-moi bien vile. J'ai reçu ta lettre du 17, celle d'Harrissie après, et, ce matin, une de Berton ; son fils est cruellement malade, le pauvre cher enfant! Que je vous aime tous, mes pauvres amis! que je désire la paix! que j'ai besoin de vous serrer tous contre mon cœur déchiré et meurtri par l'inquiétude 1 Nous ne dormions plus, nous mangions en nous reprochant d'avoir encore du pain quand vous n'en aviez plus. Je suis inquiète de Marchai : donne-moi de ses nouvelles; inquiète aussi de ma pauvre Martine, dont tu ne me parles pas. Et mes Lambert? Tu m'as dit qu'ils

CORRESPONDANCE DE «FORGE 8AKD 76 avaient déménagé k temps; mais l'enfant n'est-il pas malade par suite des privations? Ah ! que d'innocents sont morts de misère et de maladie, sans compter les bombes 1 cruelle, atroce chose que la guerre ! Harrisse m'a raconté votre dîner^ ehés Hagnji U jour où il a reçu ma lettre. Ce brave Magny, dis-lui mes amitiés, et à madame Lambquin, si bonne pour les blessés, et à Sarah ' si dévouée. Je suis inquiète de Clerh, il était grièvement malade au commencement du siège, Et Raynard? J'ai vu son nom dans les journaux ; mais depuis ? Et la pauvre Bondon ! Il faudrait savoir aussi si Martine a de quoi manger. J'espère qu'elle aura demandé à Boutet> Et Fréville? peut-être mort de faim I Que de malheureux sans ouvrage et sans ressources I Enfin donne pour moi quelques secours à ceux qui sont trop fiers pour demander. Je me demande, moi, si toi-même tu n'es pas au dépourvu.

Prends, puise, tant qu'il y aura dans ma petite bourse. Ici, nous n'avons rien que des impôts à payer.

Vois Boutet, dis-lui que je les aime, que j'ai reçu leur lettre, donne-moi de leurs nouvelles. Fais dire à Cadol, rue de Laval, 16, que sa femme et son enfant vont bien; que je leur ai cautionné un

crédit à Bruxelles, chez un banquier. J'espère qu'au moment même où tu seras libre, tu arriveras chez nous.

Si»k BarahwM

CUHRKSPOHDAHCE DE GEORGK SAND

DCCLXXXIII

Il U. BERTON PERR, A PARIS

Cher eafant, quel bien nous a fait ta lettre, malgré la triste nouvelle des sonfTrances de notre pauvre Pierre l VoilÀ anjonrd'-hui ua soleil de printemps, espérons qu'il le guérira. Dis-lui comme nous l'aimons et comme nous pensons à lui, à vous tons. Ah! que Dîea vous envoie la paix I je ne suis qu'une faible femme, la souiïrance des autres m'est intolérable, et mon cœur a tant saigné, que je ne sais pas s'il vit encore. Oui, il vous aime, il est rempli de vous. Il tressaille à l'espoir de vous retrouver. Et toi, grand artiste, tu as résisté k tout avec ta vaillante nature ! Je te donne ma tendre bénédiction et je t'embrasse, pour mes enfants et pour moi.

DCCLXXXIV

A H. HENRV HARRISSE, A PARIS

Je vous ai écrit, cher ami, par la voie que voui

COftRESPONDANCK DS GEORGE &1MD 77

m'aviez iadîquée. Mais, si ma lettre met autant do temps que la première, vous recevrez celle-ci auparavant. Kous sommes

sous le coup de ta reddition de Paris, nouvelle concise que nous avons reçue il y a deux jours et depuis laquelle aucun détail ne nous a été communiqué. Nous ne pensions pas que le dénouement fût si proche; mais nous sommes bien sûrs qu'il ne pourrait être retardé, car tout ce qui est sage et humain a confiance en Jules Favre. Une autre fraction de l'opinion l'accuse, el croit que nous étions en état de continuer la guerre à outrance. Cela je n'en tais rien. Je vous l'ai déjà écrit, parce qu'il ; a actant de raisons pour le croire que pour le nier dai s les choses que nous savons, et parce que, dans le pays isolé où nous sommes, nous ne savons guère que les faits accomplis et jugés. Hais, à vous, Américain, je peux bien parler par-dessus la politique, c'est-à-dire au point de vue social et historique. Fussions-nous vainqueurs, cette guerre à mort tuera l'avenir de l'Europe, et je sens que la paix est comme une volonté de Dieu qu'il faut savoir accepter. Si elle nous diminue dans le sens de la force matérielle, elle nous laisse toute notre valeur dans le sens moral. Voilà ce qu'une àme droite peut penser, ce qu'une bouche sans fiel peut dire sans crainte. La paix est désirable pour tous. Elle est un devoir, et les préoccupations pour la forme du gouvernement doivent venir après.

Quel sera-t-il ? La majorité n'est pas républicaine,

78 GOBRESrOHftAnGE DE CKOROK SAHD je ne)• eroEi pai
bdnapftrilKte non plus^ I) ttous faudruit du sang amérfcaiiii dans
leS reines pour comprendre que l'homme doit s'nnparteflir et se
goliveN ner Bana ivresse et sarii colère. Hais comment ettge^ le
sang-froid au milieu de telles crises? Ah! tnon ami, nous avoni
bien eoufTert, dltits le calme relatif où nous iivona encore ! Nous
n'aVons senti rli le manque d'argent, qui est pourtant une ealai-
nité tiQmédiate, ni le danger de la misère qui s'étend par iuile du

manque de récoltes, manque d'oliviers, peste bovine, commerce interrompu, etc., et les ravages de la variole qui est partout. Nous étions si préoccupés, si déchirés par la souffrance profonde de Paris et du reste de la France, que nous ne pensions plus à nous-mêmes. Nous respirons en pensant que tous aient recevoir des vivres et que les bombes ne tomberont plus sur vous. J'eusse volontiers payé ce soulagement pour les autres, de ma propre vie. On n'y tient plus, à la vie! Mais je ne suis pas de ceux qui font un marché de celle des autres. Je n'ai pas le fanatisme de la guerre. — Espérons que c'est le sentiment du grand nombre et que tous obtiendront des conditions équitables.

Quelle bonne lettre tous m'avez écrite et nous vous en remercions et nous vous embrassons

ne ai voir aussitôt que vous pourrez.

C. SAND

CDRltliSPOi^BAnCK DB GËOItGE SAttb

A U. BBHOKD ADAU, A PARIS

Hotaanl, 1 r^e TTin- 1871.

Voilà une lettre d'Alice, reçue ce matin*, j'ai fait quelques lignes très intimes, en apprenant que les lettres devaient être envoyées ouvertes. Mais c'est tout à fait indifférent et ne cache rien dont Juliette ait à s'inquiéter. Je lui en donne ma parole d'honneur. L'enfant est bien portante et en bon air, bien logée, bien

Soignée : que sa pauvre mère se tranquillise et attende avec patience le moment prochain de la revoir.

Mais comment va-t-elle, notre chère Juliette? un mot bien vite, Je vous prie, chers amis ! quel soulagement de penser que tous ne mourrez pas de faim et qu'il ne pleut plus de bombes sur Paris ! Je vous avoue qu'en vous voyant dans une telle situation, je n'étais pas du tout héroïque et que je demandais la paix à tout prix. Je n'ai aucun courage pour voir souffrir, non Seulement ceux que j'aime, mais encore ceux que je tiens à aimer. Je désire la paix pour l'Allemagne presque autant que pour nous. Aussi, il faut nous

Fille de « madame Adam

SO CORRESPONDANCE DE GEORGE SAND

nommer des députés qui ne veuillent ni la paix à tout prix, ni la guerre à tout pris.

Il y a un parti en province pour cette dernière solution; je ne sais pas si elle est patriotique, mais elle est inhumaine et la majorité la repousse. On ne fait rien de solide contre la majorité ! Dites à Jules Favre de venir s'occuper de nous. Il a fait son devoir à Paris. Il a été humain après avoir été citoyen.

A Bordeaux, quelqu'un se permet de le blâmer, de l'accuser de légèrement coupable. C'est ce quelqu'un - Ut qui nous a empêchés de nous relever, par ses maladresses et ses accès de délire. Cette dictature d'écolier nous a perdus. La France n'était pas disposée à l'accepter, et ceux qui voulaient l'accepter, à commencer par moi,

en ont été empêchés par ses fautes sans nombre et l'indélicatesse de ses boutades.

Envoyez-nous un homme sage et humain; ne jetez pas la France dans cette rage de combats dont l'issue est l'étouffement de la civilisation des deux races. Notre honneur est sauf à présent : nous avons tout souffert, tout accepté, tout subi sans nous plaindre, Paris a bien mérité de la patrie et de l'humanité. Soyez sûr que tout ce qu'il y a de juste et de bon en Europe nous rendra son estime. Parlez à Jules Favre, vous savez que je ne l'aimais pas beaucoup, j'avais tort. Je trouve sa conduite et sa parole admirables. Lui seul peut calmer les esprits. Qu'il vienne, qu'il parle, qu'il persuade, qu'il rende la République respectable comme Paris; qu'il ne croie pas à ce qu'on

CORRESPONDANT: DE GEORGE SAND SI lui dira dans la sphère des satisfaits du moment, c'est une camaraderie et elle est mal composée,

A TOUS et à Juliette de cœur et d'âme! Ah! que j'ai souffert pour vous et avec vous ! et que je vous aime ! je n'ai pas besoin de vous dire que Maurice et Lina vous chérissent d'autant plus qu'ils ont souffert de vos épreuves.

G. SAND

A SON ALTESSE LE PRINCE NAPOLÉON (JÉHOUE), A PRAN&INS

Nobinl, à Hurlor tB7I.

Vous avez raison, cet homme est un fou ; ses derniers actes sont une provocation à la guerre civile. Ils échoueront. Le gouvernement de Paris a le respect de la légalité et le vote va décider du

sort de la France. Ce vote sera la paix, si les sacrifices qu'on nous demandera ne sont pas impossibles, et je crois qu'ils ne le seront pas. La majorité sentira qu'il faut nous l'acheter par de grands sacrifices.

Hon ami. je persévère dans ma foi républicaine, et il faut qu'elle soit solide, je vous jure ! jamais religion du cœur et de la conscience n'a été mise à pareille épreuve. Jamais prêtres d'une religion (c'est votre métaphore et elle est juste) n'ont plus trahi leur Dieu,

Mais quand on se donne à l'abandon, l'esprit s'égare, la démence arrive. Tout ce n'est pas la faute de l'Idéal radieux que les nuées d'orage nous voilent à chaque instant. La république en théorie, c'est le soleil. En fait, pour le moment, elle est grêle, ténèbres et bourrasques.

Qu'elle soit vaincue encore cette fois-ci, hélas ! je n'en peux plus clouter, ou ce sera une république oppressive et cléricale d'un nouveau genre. Je ne vois plus clair dans ses destinées; mon âme est trop abattue. Je vois bien que l'Empire a encore un parti ; mais ne vous y fiez pas plus que je ne me fie au vainqueur. Il ne vaut pas mieux, il n'est ni plus pur, ni plus convaincu. Je ne crois même pas me tromper en vous disant qu'il est cent fois pire. Il n'a pas de fous fanatiques comme le nôtre; mais il a plus de cupides et d'ambitieux. Chez nous, il y a la folie, une foule de républicains ont la notion du sacrifice personnel et d'un véritable dévouement. Ceux-là, naturellement, ne sont jamais au pouvoir, ou, quand ils s'y engagent, ils s'en retirent vite. Dans le parti impérialiste, rien de tel. Ils veulent tous la satisfaction de leur intérêt, vous le savez mieux que personne ; vous les avez vus de près, ces

serviteurs du cousin ! Vous avez été indigné, désespéré, furieux : ils tous détestaient, ils paralysaient vos bonnes intentions. Ce sont eux, avec leurs calomnies sans nombre et sans mesure, qui vous ont empêché d'avoir la situation que méritait voire haute droiture et votre rare intelligence.

BORHBBPOdbilloE DE GBORQB LAHD SB

Ne venez appuyée Jamais sur ces gens-là. M'avez-vous fait l'honneur que tout comme beaucoup d'autres gens s'engageront et honnêtes qui voteront pour eux ou pour moi et les autres en haine de la dictature de Dordogne. Ils choisissent entre deux celui qui leur paraît le meilleur. Au fond, ils sont républicain ! quand même. Dans cette limite de la légalité et de la liberté des suffrages, toute la France est républicaine sans le savoir ; mais la réalisation de leur idée et de leur* inu s'inflect est sans cesse combattue par le fait ; c'est ainsi qu'il arrive que ce que l'on signe et ce que l'on fait n'est pas soit l'expression de ce que l'on veut* ! de ce que l'on veut. Nous en sommes là !

Je pense bien à vous, au milieu de cette tourmente, ma pensée se reporte sans cesse sur cette valeur méconnue, sur cette force brisée qui est vous.

Je ne m'y trompe pas, vous pourriez, non pas nous sauver (en ce moment, personne ne le peut), mais nous être grandement utile. Eh bien, ce que votre valeur personnelle pourrait faire, voire utilisation compromettre vous en empêche, c'est la faute de Sedan. Le blessé* est trop fraîche, votre grand nom est une épouvantail 8« prestige a disparu. Si Napoléon III ne peut plus l'invoquer, que lui reste-t-il ? il faut beaucoup de temps pour que l'on voie assez clair pour séparer votre cause de la sienne. Ses séides

vous repoussent, ■ es ennemis ne vous connaissent pas ou vous rnéeen» najseent.

llats le temps marche et avec lui la justice. Sup^

H CORRESPONDANCE DE OEORfiE SAND portez l'exil el la pauvreté ; vous avet subi un rang et une situation que tous maudissiez. Le malheur dignement accepté est bien plus doui k subir. Si l'imprévu romanesque des événements vous ramenait chez nous, et non la volonté générale, je serais aussi désolée de vous voir monter ce ballon que contente de vous revoir.

Je crois les d'Orléans trop prudents pour prendre la place, elle n'est pas bonne 1 elle restera peut-être longtemps vacante, parce que personne n'en voudra. Qui sait si, pendant ces tâtonnements de la République malade d'aujourd'hui, la République saine et vivante n'écloira pas? c'est celle que je rêve, et ce que je rêve pour TOUS, c'est d'y entendre votre voix s'élever librement pour le triomphe des idées vraies.

Je n'y serai peut-être plus : une année comme celleci nous en met dix de plus sur le corps; mais faites que je meure en vous bénissant et en voyant poindre à l'horizon votre véritable destinée. Vous avez mission de défendre la liberté de conscience, dont vous avez toujours élé pénétré. Vous avez le don de la parole qui ne parle pas pour ne rien dire; c'est un don bien rare! Dieu ne vous l'a pas fait pour rien : ce don vous fera très grand si vous vous réservez. Je vous aime mieux dans votre chalet suisse que dans ce tourbillon diplomatique de Londres : c'est l'ofCcine des partis et le rMe d'homme dé parti ne vous ira jamais. Il y faut la souplesse du nuage, et vous êtes né pour l'éclat du tonnerre. Si l'impératrice Eugénie vous ra-

D,mi,.,=db,Gooylc

COKHESPONDANCK DE GEORGE 3AKD ii tnenait comme régent, tous ne fixeriez pas son inconsistance et vous seriez forcé de la briser, ou de tous effacer encore.

Pardonnez-moi de vous dire tout cela; je tous ai toujours aimé comme si vous étiez mon fils aTec qui je ne fats pas de réserves. — Ledit fils est bien louché de ce que vous dites de lui, et, moi qui le connais, je sais qu'il le mérite par la sincérité constante de son affection pour vous. Je ne prétends pas qu'il soit un aigle; mais c'est ua homme qui a le bon sens de se contenter d'être un homme; que cela est rare aujourd'hui ! Tout le monde veut être quelque chose par les autres, pour se consoler de n'être rien par soi-même.

Adieu ; nous tous embrassons et nous vous aimons. Votre filleule demande quand vous viendrez! hélas I quand?

GEORGE 8i.Mn.

Merci de ce que tous me dites de la Suisse. Si tous 7 reste2, nous irons tous voir.

DCCLXXXVII

A aUSTAVK PLAUBBRT, A GRoI3SBT Nohut, 4M>riwmi.

Tu ne re(ois donc pas mes lettres? Écris-moi, je t'ei

SB CORRIfSPOLIbAHCB ttl «KODSK SAN»

prie, nn seul mot : Je mt pBtti bien. Flous Bommu si inquiets!

A Paris, ils vont tous bien.

Noos l'embrassons.

DCCLXXXVIII

A U. HENRY ilAHRIBSB, A

Ce n'est pu que nous ne eo;Dm pas républicieninsi Nous \9
semmes, tQUR, même eeun qui ne croient pas l'ttre. La Répu-
blique a éli fondée chez nous le jouf oà nous avons proclamé le
suffrage universel. Depuii ce jour, il n'est pas un aristocrate, si
encroûté qu'il fût, qui n'ait senti que le dernier des paysans était
son égal, et le suffrage universel, si mauvaise que fût sa volonté, a
fonctionné 4ane U sens d« la liberté individuelle avec une liberté
absolue et une entente admirable. Ne croyez pas ceux qui disent
qu'on l'in- Quence, qu'on l'achète, qu'on l'effraye; ce n'est pas
vrai. Si des vilenies de ce gente ont eu lieu sur quelques points,
mettez cela sur le compte des abus inévitables partiellement. Je
voudrais que vous vissiez l'indépendance, la fierté, le calme de
nos populations agricoles, votant comme un seul homme pour tb
qu'elles veulent, bon OU mAlifitlB, empêchées ou

CORRISPOndÀfloe DE QBDnOE SillB 8t nen, eieities ou
non. L'instrnment dtfUlibeMAesiile donc et marche comme une
locomotive. C'est l'instruction qui manque et naturellement celui
(fui n'en s pas, ne eait pas qu'il doit voter pour eeut qui véa* l«nl
la lui donner. Il vote pourtant déjli pour eëtiz qui en ont^ il rie
vote que pour ceux-là. On Ct-oy&iti au GommencBmenl^ qu'il
enverrait des rustres aux assemblées. Il s'en est bieri gardé. Le
premier pas est fait. Il GompreUdrd plus tard qu'il lui raut des
gens, non pas seulement habiles, mais honnêtes.

Vous ne vojet que les partis. Ils sont inuombl'tibles, et tans
mauvais ou aflblés. Que d'hérésies contre l'honneur et Ib bon

sens oit entettd et on litl La paysan, e'est~à>dire le nombre, n'a pas de parti. Il ne Veut, dit-on, que ses Intèfêts. Mais ses intérêts, c'est la vie, c'est le pain^ le vin, la viande que nous consommons, c'est la ttatiêrej la tie matérielle que lea théoriciens oublient, eUi qui ne savent (las qu'un épi n'est pas un chardon.

J'ai été au commencement, comme tant d'aulfes. Au début du BuTrage universel, j'en al été etTrayêe. J'aurais Voulé une restriction, l'obligation de savoir lire. Nais', depuis vingt ans, j'ai vu, d'abord, qUË tout doucement les Jeunes paysans apprenaient un peu, et que ce peu volontairement appris était befiucoUp; en* suite que, lettré ou non, il avait, de son droit, iin sèn* timent extraordinaire et toujours en progrès. — C'est le premier échelon delà République, cela, et, si oh veut i'Aler, il n'y a plus rien . Mais on ne le peut pas, il

sa CORRESPONDAHCB DE GEORGE SAND

est trop lard, et quiconque y porterait la main serait
brisé.

Ed ce moment, le parti (dont je suis quand même par le ti Ire, puisque je suis républicaine & jam^s) est scindé: Par»,iïor(/eaux. Queilesque8oieat les fautes commises à Paris, la dernière proclamation contre Bordeaux est très belle, très grande, très généreuse, très vraie, selon moi. — L'essai de coup d'État tenté à Bordeaux est inepte el coupable. Il est puni, n'en parlons plus. Vous allez voir quelle majorité contre lui! Hais il remuera toujours, il récriminera, il fomentera les passions, il fera naitre des troubles partiels. Il faut s'y attendre d'autant plus, qu'autour d'un noyau d'ambitieux, se groupent beaucoup d'bonnêtes gens entraînés par le patriotisme froissé. — La réaction

contre l'attentat au libre vote, ira-t-elle trop loin? On peut le craindre. Pourtant je ne désespère pas de voir se former une opinion vraiment républicaine entre les deux extrêmes. Ce sera peut-être une minorité; mais, si elle est dans le vrai, elle peut entraîner tout le monde et sauver l'honneur de la France, en même temps la civilisation en Europe. Je ne désespère moments; comme tous ceux qui souffrent lent, j'ai mes heures d'assaisissement. Mais la vie montre toujours le possible, et le beau est possible en France.

vérités dans votre lettre ! Oui, il faudrait que DUS Américains à moitié. Mais nous ne pourrions resterons Français; tout est à nous de

COHRESPONDANCE DE GEORGE SAND S9 nous purifier de tout ce qui est antifrancais en nous. Amitiés de cœur; merci de vos bonnes lettres, si justes et si pleines de sens. Ne nous les ménagez pas et venez dès que vous pourrez. — Avez-vous des nouvelles d'Alexandre? Nous en manquons absolument.

A H. EDHOND PLADCHUT. A PARIS

NDh*DL, n HTiM- IB71.

L'infante est enchantée de savoir que son envoi est bien arrivé. Dès qu'elle a su que tu ne venais pas tout de suite, elle a écouté le vœu de Lolo et saisi une occasion qui se présentait. As-tu trouvé les perdrix dans le ventre du dindon? as-ta repris le tien, de ventre? Avec quelle impatience nous t'attendons pour être bien sûrs qu'on ne nous a pas changé notre Plauchut!

Ta Lolo le demande tous les jours. Elle est grande et fraîche, Titite est devenue grasse et vermeille aussi.

Nos Lambert sont ici et rouvriront le théâtre Satandard pour ton arrivée.

Madame Pessj a passé l'hiver en Bourgogne, au milieu des Prussiens, sans en voir un seul. Je reçois de tous côtés des nouvelles de gens qui se sont trouvés bloqués et qui n'ont pas aperçu l'ennemi. — Je

W eaRRBSPORBiKGE DI GRORGK SAND reçois ■ ujourd'hui ont lettre de Jniistte, arrivée à Bni|r^reB dans ««n état d'eiallation habituelle. Adam eit aseei abîmé* ; mais j'b ne erois pai qu'il ait etk la braa cassé, car il repartait pour bordeaux le jour même da l'arrivée de Juliette, et elle ne parlait pas de l'f suivre tout de suite. Ah oui! tu as eu une fière chauce de ne pas être avec lui! — Et d'avoir retrouvé tes alTaires en ordre 1 — Tu auras bientôt, j'espère, celle de revoir ton petit colonel. Comme il me tarde de t'embrasser! Est-ce qu'6 tu vedx attendre que les Prussiens défilent devant tes fenêtres? J'aimerais bien mieux te tenir ici ; qui sait te qui peut arriver I II y a tant d'exaltés à Paris I — Tu nous retrouveras bien raisonnables, nous autres; nous avons eu le douloureux loisir de juger et le malheur de Baveiri Nous allons maintenant à un apaisement qu'il faudra peut-être acheter par des crises douloureuses. Espérons que le pire est passé. Je te remercie des Eoins que tu prends de mes nécessiteux et de mes bibelots. Tu es bon comme un ange, tu pense» h tout et lu vaux mieux que tout le monde.

Je le recommande de ne pas partir sans toucher pour moi chez Boulet et ehés Aucanle ce qu'ils auront à te remettre. Je leur ai écrit; lu leur donneras un reçu. Ils doivent aussi m'envoyêrde-seomptesiSiHar^ risse partait avant toi, (h lui remettrais l'argent et les papiers.

1. M. Edmond Adam avait été blessé dans un déraillement de cliemiQ de ht, en allant rejalerM «à feiliitia eu ^olfa lauan-

eonnBBPONDANCE bR GBonaB dAIto H Boneoir, mah bah et chét ehrrant. A biehlAL, n'est-ce pas? Nous t'Émbrâisons toUs à quf mieuit mieux.

k H. bBRTON PtUB. A PARIS

iwkuit,ai KtHèrmi.

J'avais un rêve, mon enfant : demander-une U(;Meft^ talion de subvention, faire de l'Odéon le véritable Second Théâtre-Français, n'en tirer aucun bénéfice pour moi, composer une excellente troupe admirablement payée, toi et ton fils en tête; savoir j perdre de l'argent pour monter et soutenir le temps voulu certaines pièces qui sont appréciées par l'élite et que le vulgaire ne couvre pas d'argent. Avec la renonciation aux profits personnels, ces essais dignes et généreux deviennent possibles, et les pièces à succès sont destinées à couvrir les dépenses, comme la subvention large est destinée à empêcher les pertes. Je crois que J'obtiendrais la réalisation de ce rêve si je m'y décidais absolument. Pour cela, il faudrait un sous-directeur convenablement gagé, et nous aurions pu le choisir. Mais je ne me sens pas la certitude de pouvoir vouloir ce grand effort, dans le moment d'incertitude morale et politique où nous sommes, et ton projet, à toi, m'arrive comme une solution que je ne demande qu'à accepter^

car je sais que tu feras, comme tu le dis, «un grand et noble théâtre i, dès que tu y mettras la main. Sans subvention, cela m'enlève pour moi; mais je ne crois pas que le décret contre les subventions ne soit pas reporté. Il paraît impossible que l'État n'ait pas des théâtres privilégiés où l'art soit protégé contre

la spéculation et contre la décadence qui en résulte fatalement. A moins que nous n'ayons une république de porcs, les gouvernements ne manqueront pas à leur devoir envers l'art et les artistes; autrement, nous aurons des BoalTes-Parisiens on des pièces du Palais- Royal à tous les théâtres.

Dans cette dernière hypothèse, tu serais, comme directeur de l'Odéon, une sauvegarde, et, si tu n'es pas effrayé des chances à courir, qui sont énormes, je serai à ta disposition de tout mon cœur. Dès que le personnel du ministère sera connu, tu me mettras au courant de ce que j'ai à faire, et, dans le cas où Oiilly irait planter ses choux, — a-l-il encore des cbuux? — j'agirai avec joie selon tes désirs et tes indications; tu as raison de n'en pas douter.

Mademoiselle La Quintinie est toute prête. La pièce est en portefeuille, et, quand les choses seront déci-
viendras avec Pierre, pour que nous la lisions
tigion» ensemble. En attendant, n'en parlez à
le.

is embrasse tons denxbien tendrement, comme
aime.

G. SAMD.

CUKttKiiPONDANCË DK UËOHGE SAND

DCGXCI A HADEUOISKLLB ALICB LA.HESS1KIE, A
JER8EV Notait, nrénl«rl87l.

Ha mignonne, J'ai reçu aujourd'hui une lettre de ta mère. Elle es k Brajères. Adam partait pour Bordeaux. Ils sont agités, souffrants, chagrins, mais pas malades. Adam a été nommé député à Paris. Tu sais tout cela par ta mère probablement. Je ne doute pas que la paix ne soit bienAt signée et que vous ne soyez près d'être réunis pour vous consoler ensemble du malheur général. 11 est bien grand, mais nous en reviendrons. Il ne faut jamais perdre courage. Ta petite mère sera contente des progrès que tu as faits et j'espère que ta santé s'est fortifiée aussi. Si la guerre avait recommencé, nous pensions, Lina et moi, à aller te rejoindre avec nos petites. A présent, j'aspire à vous revoir tous h Nohant, où nous nous aimerons tant, que nous oublierons nos peines.

a. SA no.

DCCXGU

* HAOAMI BSMONB ABAU, AU Q9LPII I9DAK

Nobut,tlfinl«rlS71.

Ma Juliette,

Il q^ Taut jfSti VQHS laisser tomber. Il pe faut pas Avoir de nerfs; il faut dompter l'imagination, qui est le moteur fftal de cette waladie- C'est bieu «sses de ce que le cœur et l'esprit souffrent, sansyjiindre l'exalttition, dangereuse à sqj et aus autres. Calmei-vous, mm enfant» je le veux, au nom de votre (il|e, qiu n'est l^a^ forte et que vos souffrances tneraientt SUE aspire tant il TQUS revoir ! ^e |a rentles pas témoin i» crises qui peuvent devenir coptaKieuses, Elle n'ast pas 4e U nature despyt-

liées ; elle ne résisterait pas à la tentation qui vous attirent et vous l'entraîne,

Je me suis cruellement tourmentée de l'ini*. J'ai été rassurée par télégraphe, très rassurée ; car, «près m'avoir dit qu'il était perdu, on me disait qu'il n'avait presque rien. J'ai écrit trois fois à Planchut pour qu'il vous empêchât d'être inquiète, et vous l'auriez été à l'instant ; car je ne serais pas arrivée à temps. Le mal

1, À propos» de votre accident de chemin de fer.

■ ■ Gouille

CORF K^Pari & Allie Q GEORGE SIMON «1

est bien assez grand pour ce) a, puisqu'il est esoué

squittant ; mais il guérira ? vite et (il faut tons) le la

contant ? le cas là.

Ce n'est (pas le inconvénient de) (me laisser aller) Il »

besoin que vous soyez forte. La vie est si lourde pour les hommes à présent, que les femmes leur doivent de ne pas ajouter leurs craintes et à leurs chagrins. Occupez-vous de guérir, de vous reposer, de ramener votre Alice près de vous. J'espère qu'Adam ne sera pas parti pour Bordeaux en apprenant que, pendant huit ou dix jours, il n'y a rien à faire. Il n'est pas de ceux qui travaillent à la guerre civile pour conserver une position. Qu'il laisse ceux qui s'égarent, se perdre plutôt que d'avoir achevé de perdre la France. Ils sont bien plus coupables que les Prussiens, ces hommes qui l'ont épuisé et qui n'ont fini par en avoir de soi » au début et de son argent, si largement versés par les Français de toutes les opinions |

Quant à l'époque pauvre honnête Blanc, Vénus de Paris, le Tifflâ perdu
dans les nuages, à cheval sur un sophisme $\sqrt{4}$!.-> AUOB8, la
réfute » été trop forte ! Elle a exalté et faussé les plus forts, les
plus nobles esprits.

Il faut que la lourde main de Jaques Bonhomme nous em-
pêche de nous égarer; que l'idéal soit obtenu quelque temps et
que le brutal bon sans nous déçoive du suicide. Alors la patience
de subir l'usage de la simple. puisque notre être et notre in-
telligence n'ont pu former la nature et le monde vit
l'un à la fois.

M CORRESPONDANCE DE GEORGE SAND

Donnez-nous de vos nouvelles, mon enfant, et promettez-moi
d'être forte; celle qui est plus grande que d'être héroïque. Nous vous
embrassons tendrement. Il me tarde de savoir Alice auprès de
vous.

DCCXCIII

\ M. BÉROND PLANCHET, A PARIS

Enfin, les journaux disent qu'il ne se produit pas de malheurs
nouveaux à Paris, malgré l'agitation malsaine des uns et la trop
légitime douleur des autres. Voilà les Prussiens partis, l'impres-
sion générale en province, c'est qu'ils ont fait un tour complet, et
qu'encore une fois le bon esprit et le fin esprit de Paris, eût préva-
lu. Toi qui vois le détail de près, tu n'es peut-être pas tout à fait
content; nous qui voyons l'ensemble, nous sommes encore une
fois fiers de vous. — Non, mon enfant la France n'est pas perdue
et Paris est toujours l'âme du monde. Il a ses jours de fièvre, de
délire ou de marasme; est-ce possible autrement, après de telles

aventures, des dramessinistres, des épouvantes, des fautes, des misères qu'il a si courageusement subies? — ÈD ce moment, les idéologues sans savoir et sans principes vrais, font plus de bruit

D,mi,.,=db,Gooylc

CORRESPONDinCE DK GKoR6K SAND V7 qu'ils ne sont gros. C'est un grsnd malheur pour les idéologistes qui comprennent le présent et l'avenir, d'avoir une pareille guerre à leur suite. Hais le jour se fera. Patience! encore des heures de danger et de crise, et oo s'entendra sur les points où il est possible de s'entendre. La France est plus sage et plus palriole que TOUS ne pensez, vous verrez cela peu h peu. — La forme du gouvernement futur sera très républicaine, et fasse le ciel qu'elle conserve le litre de république, c'est la seule qui puisse honorer notre malheur politique.

Tu dois être éreinté, mon pauvre enfant. Qu'il nous tarde de te voir 1 nous t'embrassons du meilleur de nos cœurs. Quand viens-tu ? Il faut vraiment que tu te détendes de toutes ces émotions et que tu retrouves l'espérance dans un milieu plus calme. Nous avons besoin de te voir, nous; un peu de joie nous est bien permise après tant d'angoisses.

DCCXCIV

A GUSTAVE PLADBBRT, A CROtSSET Niriuii^ IT min 1871.

Nous avonstou^oufTert par l'esprit plus qn*en aucun autre temps de notre vie, et nous souffrirons toujours de cette blessure. Il est évident que l'instinct sauvage

M GÛRREB1>UNIIAN(JK Dit UEUHfîK âAHD tea^ k
iprandre le dessus; mais j'en eraina ub pire : c'est l'inslinet éyelfte

et Uehe; c'est l'ignoble earrupliaa des (aui i^atrietas, des uUraré-publiceaini qui crient Ji la veageanoe et qui se eacheat; ban prétexte peur les beuf^eeis qui veulent une forte réaction. Je eraius que PQua «« sojtpns même pas vindicatifs, — taut ces fitQfaront-tadea daublées de poltroanerie nsag digeâteroot et nous peusseront 4 vivre au jour le jour eftmnae sous la Restauration, subissant tout et ne demandant qu'à nous reposer,

n se fera plus tard un réveil. Je n'y serai plus, et toi, tu seras vieav I Aller vivre au soleil dans un pays tranquille! Où? quel pays va être tranquille dans cette lutte de la barbarie centre la civilisation, lutte qui va devenir universelle? Le soleil tui-ntême n'estil pas un mythe? ou il se cache ou il votis calcine, el c'est ainu de tt)ut sur cette malheureuse planète. Aimons-la quand même et habttuons-neua à y seaffrir.

J'ai écrit jonr par jour mes impressions et mes réflexions durant la crise. La Revue des Deux Mondes publie ce journal. Si tu le lis, tu verras que partout la vie a été déchirée à fond, même dans les pays où la guerre n'a pas pénétré.

Tu verras aussi que je n'ai pas gobé, quoique très gobeuse, la blague des partis. Mais je ne sais pas si tu es de mon avis, que la liberté pleine et entière nous sauverait de ces désastres et nous remettrait dans la voie du progrès possible. Les ahiM de la liberté ne me font pas peur par eux-mêmes; mais ceui qu'ils

CORKEspdtlDANGE OB GIOROI SAHB M efTrayetit penchent toujours vers les abus du pouvoir. A l'heure qu'il esl, M. Thiers semble le comprendre : mais pourra-t-il et saUrM-il garder le principe par lequel il est devenu arbitre de ce grand problème?

Quoi qu'il arrive, tiimoDS-noas, et ue me laisse ignorer rien de ce qui le concerne. J'ai le cœur gonflé et un souvenir de toi le dégonfle un peu d'une perpétuelle inquiétude; j'ai peur que ces immondes hôtes n'aient dévasté Omissset; Car ils continuent malgré la paix à se fendre partout odieux et dégoûtants. Ah ! que je voudrais avoir cinq milliards pour les chassert h ne demanderais pbs à lei i'efoir.

VieHs donc <hez lioUSi on } est tranquille; matériellement, on l'a toujours été. On l'efTbreË de reprendre le tr&Vfcil, ôt l sf résigne; que faire de fflieiix? Tu ; es aimé, ort y vil toujours en s'aiinail; nous teiiohs n&s Latnbert, que nous garderons le plus longtemps possible. Tous nos enfants sont réveillus delà guerre sains et saufs. Tu vivrais là eu paix et pouvant travailler; car il le fautj qu'on soit en train ou non 1 La saison va être charmante. Phtit se calmera pendant ee tempslà. Tu cherches un coin paisible. Il esl sens (a mâiil, avec des cœui^ qui sont k toi \

Je l'embrasse mille fols pour moi et pour toule ma nichée. Les petites sotit superbes.

^ SON ALTESSE LE PRiNGB NAPOLEON (JEHOHB), A PRA^61NS

Je n'ai nçu votre lettre qu'au bout de douze jours. Les correspondances de Paris ea mellent quatre et cinq pour nous arriver. Nous étions mieux servis par les Prussiens que nous ne le sommes maintenant. Je préfère vous écrire encore par Nyon, puisque vous avez toujours reçu par cette voie.

Oui, mon grand ami, ce retour aux idées étroites de l'orléanisme est fort possible, bien que H. Thiers semble décidé à en combattre l'eicès. Le pourra-t-il d'ailleurs? La majorité que nous

avons nommée, pour échapperai dictature d'un parti insensé et impuissant, est une majorité réactionnaire et bête; je ne m'apprête pas à me réjouir. Il faut dix ans pour qu'un parti nouveau, las des uns et des autres, se dessine et sauvegarde la liberté en dépit de tout ; et, d'ici là, elle pourra bien être escamotée ou poussée Jusqu'à l'anarchie. Tout ce qui peut arriver est effrayant et désolant, j'en conviens I mais l'espoir est tenace dans mon pauvre cœur meurtri et désemparé.

Je llotte au hasard sur la houle, cherchant toujours la terre, parce que je sais qu'elle existe et que toute

D,mi,,=db,Gooylc

CORRKSPONDAHCB DE GEORGE SAHD 101

épave doit s'y échouer. Le vrai et le bien ne sont pas des mensonges; il suffirait de les sentir vivants en nous-mêmes, pour être certain qu'ils existent dans la conscience de l'humanité. Qui nous les donnera, ces biens qui semblent faire partie du domaine de l'idéal, et dont le besoin est si grand, qu'il faudra bien les faire passer un jour dans celui de la réalité?

£h bien, je ne crois pas qu'un homme tout seul puisse nous les donner, au delà d'un certain moment où il se trouve en rapport avec la volonté du nombre. Toute institution qui confiera le pouvoir à vie, me paraît d'nne durée illusoire et impossible. H. Thiers a ce pouvoir et cet élan pour le quart d'heure. Dans trois mois, il ne les aura peut-être plus, et les d'Orléans, s'ils ressaisissent la royauté, n'en auront pas pour trois ans.

Hais quels projets, quelles visions peut-on avoir sur des faits si troublés? nous sommes véritablement tous plus ou moins fous

en France à l'heure qu'il est. Les désastres et les efforts ont dépassé la limite du possible.

Il y a eu de grandes choses, il y en a eu de misérables; ma seule consolation est d'avoir vu et senti que la France était meilleure, plus sage, plus dévouée que ceux qui se sont mêlés de la conduire et de la juger. Il est impossible qu'une si bonne nation ne se relève pas.

J'ai été heureuse de voir que vous répondiez carrément aux mensonges débités sur votre compte. Gardée votre âme au-dessus de ces orages, elle repren-

lus CeRKUSPa^DAHGK DB OKORGE tlHD dm sa Traie pUce
Jftiis doi jouri dk guériwa. Vbhs me demandes quand iidus irons
vous voir en Suisse. Nous noua sommes (lattes jusqu'ici de
pvUTftir aller mpirer hors de Franbe pondent la belle saison;
mais lés gens qui deivent ne pajebt pas, nos blés sent gfelés, st la
vida s'est Tsit dans nos poebea. NoUs 4ei)à eleuis au travail du
bureau et de la terre, Mauriee et lUsi. Il Taut que j'écrive) il Tant
faut qu'il sème et labeure. Nous an sortirons, maie A la conditioh
de nous privef du repes désiré et du bonheur de vous tair; éerl-
vatnous, cher bon uni, iluandVsusn'eureiHedde mieu k faite ;
vùu* rbndf ei bien hsurelix des gens ^ùì vous aliseot toujours
bien tebdramant.

DCCXCVI

4 ■. BBHten p£rB, A PAAIS

noMat, la Durt lITI.

Mon enfant.

Je t'envoie la lettre. Je te demandais un brouillon parce que je n'aurais pas su rédiger VoffieM de la demande (mais, du moment qu'il ne s'agit ijue da dire de fai ee que je pensa, èela n'est plus dîfatila. — Ohillyquitte donc? Si tu réussis dans ton projet, je te

CeRRESPaNBANGE DI OEORes 6AHD 103 recoiuiuftiide le pauvre vi«ut Laille, qui est liti heniiAte homme, Irès digaa et très malheureux, et que tu sais capable de rendre encore de bons serriees. Je t'implore aussi pour Clerb, que Chili; vient de eongédiet-brutalemeat et à qui j'ai eiiToyê une lettre pour Plunkelt. S'il est engagé au Palais-Ro^al, tii n'auras pas à t'oeuperde lui. Mais je eraihs que les tbéati^s lie soient pleins de becs serriteurs sàhs emploi, elixqUels ils doDueront la préférence. — Enfin, cette pailvre Bondoisî qui a le métier si souple et qui a des trtiitibns dont manquent la plupart des employées choisies pat* Duquesnel; elle est dans la misère et intéressante à tous égards. Ne va pas croire que je veuille t'imposer une troupe. Tu as toujours le droit de me refuser sans me ficher; mais je m'imagine que tu as déjà songé à conserver les sujets estimables. — Et puis, avec une bonne direction, tous Us artistes qui ont l'habitude des plandies deviennent bons. Boc^e él Hontigny l'ont prouvé, malgré l'excès d'initiative de ce dernier, et ils ont trouvé leur intérêt à garder les bons pensionnaires qui ont peu d'eigeoces et se laissent diriger, seriner tu busia.

Inutile que je te dise combien je désire tdn succès. J'ai aussi un peu peur pour toi; c'est bien grave, sans lubventioa! et, d'ici à Un an. Dieu sait si Paris sera calmé! L'élément qui menace la tranquillité n'est pas littéraire. Je suis bien inquiète aujourd'hui; tu ne me parles de rien ; espérons que les journaux exagèrent ,

11 faut, cher enfant, si tu as, comme je l'imagine, ac-

1(U CORhKSPONDANCE DE GEORGE SAND ces et crédit auprès du ministre ou dans ses bureaux, que tu essayes, de savoir le sort des pauvres artistes pensionnés après de longs services, mademoiselle Tiiuillier, par exemple. Il faut dix mois qu'elle n'ait rien touché et elle serait morte de misère, si... Hais ma pauvre bourse est épuisée, il y a tant de malheureux — Faut-il que j'écrive pour elle à H. Jules Simon? Pour cela, il me faudrait savoir s'il n'y a pas suppression prononcée. Cela me paraît impossible, ce serait atroce. Je t'embrasse, toi et ton Pierre, et tes beaux petiots. Tiens-moi au courant.

DCCXCVII

à U, KDMOND PLADGUUT, A PARIS

Quelle tristesse et quelle anxiété! Si vous pouviez opposer une ferme et froide résistance sans effusion de sang! Ce parti d'exaltés, s'il est sincère, est insensé et se précipite de gaieté de cœur dans un abîme.

La République je sombrera avec lui. Le Paris légal n'a pas vu clair.

Par dépit contre une réaction qui n'était pas bien unie et par conséquent pas bien redoutable, il s'est jeté dans l'extrême. Il a fait comme un locataire qui

GURRESPONDIMCe: DE GEORGE SAND 10S laisse brûler la maison, et lui avec, pour jouer un mauvais tour à son propriétaire. J'avais prévu tout cela! Hais c'est une triste chose que d'avoir raison quand c'est le désastre qui vous le donne. Quelle réaction maintenant!

Paris est grand, héroïque, mais il est fou. Il compte sans la province, qui le domine par le nombre et qui est réactionnaire en masse compacte. Tu m'écris : (Dites bien à la province que nous haïssons le gouvernement. »

Comme vous êtes ignorants de la province! elle fait un immense effort pour accepter Tliiers, Favre, Picard, Jules Simon, etc., tous trop avancés pour elle. Elle ne peut tolérer la République qu'avec eux, M. Thiers l'a bien compris, lui qui veut une république bourgeoise et qui ne se trompe pas, hélas ! en croyant que c'est la seule possible. Sachez donc, voua aulres, que les républicains avancés sont dans la pra< portion de 1 pour100, sur la surface du pays entier, et que vous ne sauverez la République qu'en montrant beaucoup de patience «t en tâchant de ramener les excessifs.

Voas voilà dépassés par un parti qui voit encore moins clair et qui croit dominer au moins Paris.

Pauvre peuple 1 il commettra des eicès, des crimes ; mais quelles vengeance vont l'écraser! Hon Dieu, mon Dieu! sojez fermes et patients, tâchez de le ramener (ce parti I).

En province, on croit qu'il est vendu à la Prusse;

to6 COTtnESPOKDANGI »k OEORCE BARB

c'est tout ce qu'il rellrefa de ses Ifiomphes dai» la rue. Il donne toug les prétextes possibles k la réaetlonl Et lea Prussieusl ils Tonl peut-être terinllier la lutte. Quelle honte après tant de glolfel Cher eiifilfit, nous sommes mortellement inquiets de toi et de (ouï nos amia. Ëëris houa UDB ligne tous les Jdurs. Nous savons les értneitienls par leà jouruau; ne te fatigue pas à nous les ra-

conter. Parle-nous de lai BeUleffiedt. Que je suis e6nlette de la-
Vèir ton frère retefiU et reparti! J'espère qu'après cette crise, tu
tiendras eH-

itn cbfeiuueua!

NoUs t'embrassons (eus bien tendrement.

DOGKCVIII

A M. ANBHA BOHTITi A PABIB

NDbiiiiil,ïâiiitr)IS71.

Cher ami, le Journal officiel de Versailles dit au* jourd'hui que
Flourens a été tué, son corps porlé ft Versailles, — que H. Assi est
déposé par les siens pour avoir blâmé l'etpédltiôn sur Versailles.
C'est tnalnteriaiit le règne des plus furieux & l'bOtei de Tilie. L.a
déroute est complète : les gardes aatlonauk du parti qui ont pu
rentrer dans Paris, disent qu'ils oht été trahis, livrés ; qu'on leur
avait fait croire que le moR- Valérien était à eui, el que c'est le
mont Valérien jus-

COBRBSPONDANGE Dt GISoRG8 BAHD tOT tement qui les
a foudroyés ; que les fameuses piioei dfl 7 n'ont pu leur servir,
faute de (;argeuMes «1 de muaitions. |1 j en a qui ramèneat pri-
soaniera leurs ofTiciera canirïie leasyant tnhia. Dans t«ut eela, et
en faisant la part des eioiératiflus d« la réaction, eonme il j a des
citationi da tous les jouruaus à VOf^iêl; que les circulaires de
Tbien sont très aflimatins, et qm les citations des joumaut de la
Commiw» sont très «igaificativfs, on peut conclure avea osrlituda
que le parli de la Commune se désorganise rapidement et qu'il
est incapable de triompher par la force, mArne dans l'ntérieur da

Paria, ea supposant qu'il veuille énergiquement s'y défendre. Espérons qu'il n'aura pas le vouloir et qu'il ; aura transaction.

Ce qui arriva était à prévoir. Le parti républicain est trop divisé, la réaction plus unie aura toujours la force. Il nous eussent pu, par la dignité «t la fermeté des opinions progressistes, la contraindre moralement à nous laisser la liberté. Il fallait une politique de ménagement et de patience. Thiers était dans le vrai, la réalité des fait», la nécessité du bon sens parlaient par sa bouche. Il eût été bien temps de protester si l'on nous eût offert un prétextant. Mais cette politique ne faisait pas le compte d'ambitions délirantes et de la Ténacité effrénée de certains meneurs. Le peuple, toujours dupe des passions d'autrui, et très démoralisé par les mœurs de l'Empire, payera les folles leçons.

L'Orateur dit qu'au milieu de ces orages, l'Assemblée prépare un projet de loi qui paraît très ces-^

108 CORRESPONDANCE DE GEORGE SIMON

consolant; il en donne la teneur : ce n'est pas un idéal, mais c'est peut-être le possible. Thiers a-t-il réussi à donner de la confiance à cette Assemblée et à la rendre moins réactionnaire? Ses décisions vont dépendre du sort de Paris, qui déserte en masse (les classes aisées de toutes les opinions). Si les insurgés transigeaient, l'Assemblée transigerait aussi. Mais, s'il y a résistance, barricades, embrasement de Paris, les Prussiens couperont court au différend et la monarchie sortira de nos ruines.

Plauchut est ici, avec les Lambert. Il m'a remis les mille francs. Nous nous portons très bien ; mais quelles anxiétés! quelles tristesses !

Tous devez avoir à votre mairie les dépêches que Thiers envoie tous les jours aux préfets et que les moires doivent afficher ou communiquer. Les journaux que nous recevons de Versailles en sont la confir' mation. De Paris, on ne regoit plus rien. Les insurgés n'ont pu organiser la poste; d'ailleurs, elle est au caprice du premier venu. Ou ouvre, on ferme les communications; ce sont les Prussiens qui les maintiennent pour l'Est.

Encore quelques jours et le drame sera dénoué; espérons que la République n'y sombrera pas. Les insultés diront qu'elle est finie, puisqu'ils ont plus d'aversion pour leurs modérés que pour les Prussiens et les cléricaux. Ceux-là, on ne les contentera jamais : il n'y en a que pour eux. Ils nous tuent. Mais la France leur résiste, ils ont échoué dans toutes les villes.

...Gooyic

CORRESPONDANCE DE GEORGE SAND 109 Donnez-nous de vos nouvelles, chers amis; nous vous embrassons tous «t bien affectueusement. O. SAND.

DCCXCIX

A H. BDHOND PLAUCHUT, X PARIS

N«hul, SS man t37t.

Viens, mon ami; à présent, il faut venir. Tu as fait ce que tu as pu, ce que tu as dû faire. Paris essaye en vain de satisfaire le peuple : le peuple ne sait pas assez ce qu'il peut et doit vouloir, pour ne pas abuser des concessions que vous lui faites. Avant peu, il vous débordera encore, comme déjà il déborde son Comité. L'Assemblée, que vous haïssez trop, n'est pas tant coupable qu'idiote. Divisée comme l'est Paris (quoique sur d'autres ques-

tions), elle eût été frappée d'impuissance et n'edt pu tuer la République SI TOUS eussiez soutenu davantage H. Thiers contre elle; H. Tbiers n'est pas l'idéal, il ne fallait pas lu demander de l'être. Il fallait l'accepter comme un pont jeté entre Paris et la France, entre la République et la réaction ; car la France, hors de» barrières âe Paris, c'est la réaction. Voilà ce que vous ne voulez pas savoir, et ce qu'il faudra bien reconnatlre

D,mi,.,=db,Gooylc

110 coarespoudangk bk ukoilcb sand ■vee ou sans guerre civile. Snulaneat, sib& la fOMtre civile, on pouvait oourerlic !&• Fta««»: ely a««c^ ell*. recule encore plus dans lacrainle de l'avenir et l'amour bi^te du passé; ce sera la faute du Comité et aussi celle de l'Assemblée, et ud peu aussi celle desavaneés de notre parti, Louis Blanc et compagnie, qui se sont montrés trop violents à Bordeaux et qui en ont trop appelé au peuple de Paris. Us ont cru le commander: aujourd'hui, Ils le subissent. Enlîn, tout le monde est coupable. Il y a comme cela d'ans rbistoire des époques fatales où le fait domine l'esprit et le brutalise. Un bonheur providentiel au milieu de ces désastres, c'est que U majorité du peuple- snloainé, qui awaitpoicnaanglanter Pari» et anéantir la. oivilisaUoa, s'eeb ti»u<vée asaer ioteUiguite et asaez' bumaioe pour ne: eomettre qse- de» crûnas isolés, Pnuuée pap dea imbéciles et des saéUrab^. «Us net vouduibiei^t^ j'esfièraF ni de» ans ni d«s aiUces.

Hais ranasdiM d«it reeMnauimeitr cela me pantt inévitable, et, Parâ donnàML au waida- un. graaa exemple d'alinégaliob' et de fimternité, il f«ra> mu laissera faire tout « qui peut elfarouflUw et irnteii la province. Lutte ou mélianoë, I». scission s«pè[% . «t ces dernieriévénnfflilalapBéciiiteat..

Viens; mon ami^ ssr» un<pea d« tuit esla^tun'eu* tends
qa'une- olodie. II faut quft U' passion s^spatm et je
souhaiteiaifl^à tout leaPadsienft d« sc! remettes en rapport avec
laprovioee, non pour se ctmvertir à ;ei très maumteea doetrinaiv
BKis pMW voïn à quslt

CORRESPONDANCE BE CEORCE SAND 111 obstacles Us ont
affaire et ce qu'il faudrait de patience et de prudence pour les
vaincre ! Vous êtes fatalement lancés, à Paris, dans un courant
qui vous fait dériver. Paris fait les républiques, nous le savons;
mais c'est lui aussi qui les perd et les tue.

Si tu viens, comme je Tespère, tâche de m'apporter les
comptes d'Aucante avec Lévy et les comptes de Doutet; maïs, s'ils
ne sont pas prêts, que cela ne te tienne pas une heure de plus à
Paris. Je peux loujonfs attendre, même l'argent et les cigarettes.
Caque nous vouloBa, c'ba toi, sorti decette ivreiu-veitiginense
oiâ' l'on pent' p^ir sans avoir fait le bieOï quelque- déyouemeot.
que l'on ait pouR le bien. Nous t'emfatosoDs tendrement.

Je oiiaitstràs séiieuseœentwi retour, des Prussiens, malgré
leurs airs de patience et leurs amicales promesses auComité.

Tousi pvuDries élra surpris oomma toujiuiE&un de ces
maUDS^.etialois e'est l'apaisement de latombaJ

ni COilRliSl'ONDANGE DE dEORGE SAND

DGCG DAHS AAKOULD-PLBSaï, A PARIS

Chère grande fille,

Nous étions inquiels de voas, malgré les nouvelles rassurantes
et vos courtes lettres. Vous savoirau milieu des hasards de l'inva-

sion, au milieu de laguerre, chose horrible où ceux qui vous défendent sont parfois autant à craindre que ceux qui vous attaquent, c'était une double peine de plus pour nous, au milieu de tant de douleurs.

Enfin vous êtes à Paris, où un autre genre de danger vous poursuit, celui de troubles sans cesse renouvelés, mais qui, du moins, n'ont pas, j'espère, à vous menacer personnellement. Écrivez-nous, ne nous laissez plus si longtemps sans savoir, à coup sûr, ce qui vous concerne.

La perte de famille dont vous avez refusé l'annonce était, moralement parlant, consommée depuis longtemps. Il n'y avait plus ni intelligence, ni sentiment de la vie. Mes enfants avaient plaidé longtemps pour obtenir le résultat qu'un arrangement avait dû leur assurer, c'est-à-dire pour arranger les choses de façon

1, L'annonce de la mort de M. Dutlet.

CORRESPONDANCE DE GEORGE SAND 113 que la gouvernante eût tout intérêt à prolonger les jours du valétudinaire. Autrement, il eût été bien à plaindre.

Nous nous portons tous bien ; nos enfants sont superbes ; Toi-là tout le bonheur dont on puisse se vanter à l'heure qu'il est. Nous vous embrassons de tous nos cœurs.

A H. JULES BOUCOIRAM DIRECTEUR DU COVRIEMENT DU GARD. A NIUE3

Paris, 6 mai 1871.

Honorable ami, Je suis touchée du bon souvenir de vos chers et bons jeunes gens. J'aurais voulu les garder davantage ou les re-

voir. Hais tout est comme les feuilles que le vent promène au hasard, dans ce temps étrange, inouï, incompréhensible! Quel sera le dénouement? On ne peut le savoir. La République est si divisée ! Pour le moment, les exaltés agonisent. Mais les raisonnables ont des passions aussi et ne tarderont pas à se déchirer entre eux. Pauvre France! faut-il qu'elle" rétrograde en même temps qu'elle est vaincue ? La guerre démoralise l'homme. Le peuple a vu les Allemands pil-

LU CORRÉSPOHDAKCE de GÉORGE SIND

lacsjBt voleurs, il s'agit d'un voleur et pillard sous-jurétexte.de.-pollUgue. Le Jbeau .patriotisme I Espérons que ceux qui agissent à la prastenne sont des exceptions. Mais elles sont trop nombreuses et les attentats à la liberté sont trop scandaleux dans Paris pour que le peuple honnête et trompé n'en potte pas la responsabilité cruelle. C'est une grande douleur pour moi, pour moi qui aime classiquement le prolétaire et qui n'ai jamais songé qu'à son avenir. Dans quel absurde et funeste passé il retombe!

Aimons-nous et ne devenons pas fous malgré le vent de Thrace qui souffle sur nous.

Mes enfants vous embrassent et nous vous aimons de tout cœur.

DCCCIT

AH. ALBX'AKDRE D-ITUAB FILS, A VEITSWIIILBI

Cher fils, Je n'ai pas fait d'article sur votre père. Je n'ai dit que le mot que je vous ai envoyé, le jour où j'ai reçu de vous la nouvelle de sa mort. Je ne faisais alors qu'un journal, littéralement

au jour le jour, qui a paru en 4n>is articles de la Revue,, sous le titre de

CoA«K&Pi)l[£jiN££ J>£ C£OilC£ SUtB IIG

JattrMaid'.utt e^afeur^utdaiU le siècle. 11 eel dsiic ùotile ^ue voue liùffi ce f^ras jqui oi'a «u ^u'tin mérita «eloi .de préwir Mm Jùbd les ÀiâBanaOs mjound'liiu ACCOURS. '

Ce,^ -TautiDucuxiqiie JBon mol, c'«8i votceieUre, qui le j[]ge si bien et qui est ipar eUe-m&me on cbetd'œuvre. I^jneUiaw.ai-dûk«leipliiB^pDittué, lepluï jusie, le oiieax résumé serait cette lettre écrite au courant de la plume. Si vous voulez, je la publierai quand on recommencera à lire; ce qui ne vous empêchera pas de faire une élude approfondie avant ou après, comme vous Tondrez.

Je vous renvoie vos imprimés; j'avais lu U lettre de votre sœur et je ne m'y 'Ads-pas trontpée-; personne, que je sache.n'a été dupe. Ce qui se passe à Paris ne me parM pas du tont un sympt'tme social et Aumanitaire.M Me aut^qatSie lAédHoiion «n tirerintl les pbilesopiiee et loi iSnnnniilnfir Je n'y «ois qu'un fait tambanl WHU k cempide laeritiquedeiiaiL Le résultat d'uD ecoèfi 4e •dvÀlsalioiLiBBtérieUe jetant sen écvaee i la Burfaoe, un jmv où ib ichantU^ manquait de «irveillaots. La démacmlie a'eat ni pins ksnt, ni l^us bas après lUHeicriee <de iioimsBenienlg. Cest un «Uaia nomeBt àamBioatre vie -et dans notre histoire, fil les fiouffranoe de tant ide geae, qui n'en peuvent nai^ «ndeot iûen toi^fi. Ce aoBt les «turoales de la folie succédantÀ celles de l'Empire, et, apeèa^isla, lesa[ùiiioiiE:Be retc*Nwroal eufiFéennUBaiine si de làen aeie'Atùtipassé !

tl6 CORRESPONBAHCE DB GKORCE SAHD

On va bien ici. L'agriculteur Maurice sème toutes les herbes de la Saint-Jean et devient assez entendu ilans celle application des notions de sa petite science. C'est amusant comme autre chose. Les Lambert vous remercient de voire bon souvenir. Tout le monde ici vous embrasse et vous aime.

Votre maman, qui vous aime encore plus.

ASnSTAVE FLADBBKT, A CROtSSET

Non certes, je ne t'oublie pas! je suis Irisle, triste, c'est-à-dire que je m'étourdis, que je regarde le printemps, que je m'occupe et que je cause comme si de rien n'était; mais je n'ai pas pu être seule un instant depuis cette laide aventure, sans tomber dans une désespérance amère. Je fais de grands efforts pour me défendre ; je ne veux pas (Ire découragée ; je ne veux. pas renier le passé et redouter l'avenir; mais c'est jna volonté, c'est mon raisonnement qui luttent centre une impression profonde, insurmontable quant i présent.

Voilà pourquoi je ne voulais pas l'écrire avant de me sentir mieux, non pas que j'aie bonle d'avoir des

CORRESPONDANCE DE GEORCE SAND HT crises d'abattement, mais parce que je ne Tondrais pas augmenter ta tristesse déjà si profonde en y ajoutant le poids de la mienne. Pour moi, l'ignoble eipèrience que Paris essaye ou subît ne prouve rien contre les lois de l'éternelle progression des hommes et des choses, et, si j'ai quelques principes acquis dans l'esprit, bons ou mauvais, ils n'en sont ni ébranlés ni modifiés. Il y a longtemps que j'ai accepté la patience comme on accepte le temps qu'il Tait, la durée de l'hiver, la vieillesse, l'insuccès sous toutes ses formes. Hais je crois que les gens de parti (sincères) doivent changer

leurs formules ou s'apercevoir peut-être du vide de toute formule à priori.

Ce n'est pas là ce qui me rend triste. Quand un arbre est mort, il faut en planter deux autres. Mon cliagrin vient d'une pure faiblesse de cœur (que je ne sais pas vaincre. Je ne peux pas m'endormir sur la soulTrance et même sur l'ignominie des autres; je plains ceux qui font le mal ; tout en reconnaissant qu'ils ne sont pas intéressants du tout, leur état moral me navre. On plaint un oisillon tombé du nid ; comment ne pas plaindre une masse de consciences tombées dans la houe? On souffrait moins pendant le siège par les Prussiens. On aimait Paris malheureux malgré lui, on le plaint d'autant plus aujourd'hui qu'on ne peut plus l'aimer. Ceux qui n'aiment jamais se payent de le haïr mortellement. Que répondre? Il ne faut peut-être rien répondre ! Le mépris de la France est peut-être le châlement nécessaire de l'in-

us OOBREtiP>jl)i<01HUEL.'l>E G.EMCÈ BAKD

si^iie lâchdlé avec laquelle ks Paisieos ont sifbt l'Émeute decesaveolurieFs. C'^stune Buile d«»! a?eutuciersde l'Empite : .autres félo&s, même couardise.

ilais je ue vaulaU pas te pwlor de eela, tu en ruifis bien-assez ! Il fa-^diait s'ea< distraire ; car, en y.pensaut trap, on se détache de ses propres .membees, et on ge lai£ae âmputar Avec trop de stoïcisme.

Tu ne me dis pas comment tu as retrouvé ton charmant nid de Croisset. Les Prussiens l'ont occupé; l'ont-ils brisé, sali, volé? Tes livres, tes bibelots, as- ' tu retrouvé. tout cela? Onl-'ils respecté Ion nom, ton aielifir.de .travail? Si tu repeux y travailler, la paix se fera dans ton esprit. Moi, j'attends que le mien guériâse, et je

sais qu'il fondra aider à joa propre guérisan par une certaine foi
souvent lébranlée, mais dont je me fais un devoir.

Dis-moi si le tulipier n'a pas élé cet hiver ot si les pivoinés
sont belles.

Je fais souvent eu esprit le voyage; je revois .Iob jardin etses
alentours. Gomme cala est .loin ; que de choses depuis ! On ne
sait plus si on n'a pas om ans !

Mes petites seules me ramènent a la notion du temps; elles
grandissent, elles sont drdleset tendres; c'est parelles et les deux
êtres qui me les ont données que je me sens encore de ce monde ;
c'est par toi aussi, cUer ami, dont je sens le coeur .toujours bon et
vivBut. Que .je voudrais te voir! Mais on n'a plus le moyen d'aller
et venir.

Kous t'embrassons tous et nous t'aimons.

COKSli;Sd>I)J!lDjIf.CJ.: I>J£ CJU>iK.&£ KAHJ) JIO

A U. BRRTDIt PàRS. A SâfNT-AVBnTIN.

PAR TOUIta

minat, TlnnilSTI.

JUes jiauvres euraiils, quelles tristes nouvelles vous me don-
nez! J'en suis toute aliallue. Moi qui me consolais du malheur
d'autres abseutf, en jue ûgurant ^e vous étiez -du muiub tran-
quilles £l eu sûreté ! Clerh et Pore), qui sont ici, me disaient vous
avoir rencontrés partant aussi, et fuyant la honteuse alternative
de la guerre civile ou de l'Écrasement social. D'autres malheurs
vous attendaient chez vous, la variole noire, qui nous forçait aus-
si, l'année dernière, de fuir les accidents, les morts, l'int^uiélude

! comme si les désaxes publics ne suffisaient pas, ces déplorables années déchaînent sur nous tous les (léaui:. — Grâce à l'Ueu, vos chers petits sont sortis sains et saufs du danger et tout semble aller un peu mieux chez vous. Pour Paris, nous touchons au dénouement plus ou moins tragique, plus ou moins burlesque. Quand on voit quels hommes sont à la tête de cette insurrection, les uns odieux, les autres c'Félins, on ne peut s'intéresser à leur égarement. Et puis cette doctrine de dictateur nous va de moins en moins, il est temps

m CORRESPONDANCE DE GEORGE SAND d'eafiiiiiravec cet escamotage de notre liberté, de notre sécurité et de notre dignité de citoyens. C'est assez appartenir aux premiers venus. J'espère que nous allons avoir besoin de nous appartenir à nous-mêmes. Quelle situation va succéder à cette lutte répugnante? U» genre directoire ? Le besoin de s'amuser, de s'enivrer, d'oublier? Peut-être! L'esprit français ne peut pas rester tendu sur les émotions politiques. Hais, «omme nous ratons tout ce que nous voulons copier ■ dans le passé, nous n'aurons pas même le chic des liarras ; nous serons bêtes et nos incroyables n'en feront accroire à personne.

Prenons courage cependant. Défendons-nous de mourir. Il y a encore plus de vitalité chez nous que chez les autres peuples, et j'espère que la France se relèvera avec une facilité qui les étonnera encore. Il y aura quelques mois durs à passer, quelques années plus ou moins troublées^ et puis une éclosion de je ne sais quoi qui nous portera je ne sais où, mais qui sera la vie. Je parle comme si je devais vivre longtemps et j'oublie que je suis très vieille. Mais ça m'est égal. Se vivrai dans ceux qui vivront après moi. Vous autres, vous êtes jeunes, le père autant que le fils, et

vous serez longtemps encore des instruments et des éléments de retour à la civilisation. En ce moment, nous traversons une Ile de sauvages où la tempête nous a jetés. Hais, comme Robinson, nous les verrons se manger les uns les autres, et le navire se remettra à flot sans que nous soyons mangés.

CORRESPONDANCE DE GEORGE SAND AICI

Donnez-moi encore de vos nouvelles, chers enfants. Dites-moi que tout va mieux chez vous. Je vous embrasse bien tendrement, ainsi que vos chers petits. Les nôtres vont bien. Nous avons cette chance, la plus grande de toutes.

G. SAND.

P.-S. Que devient l'Odéon à Paris ?

DCCCV

A H. ALEXANDRE DUMAS PÈRE, A VERSAILLES N°114, 23
mars 1841.

Mon fils, c'est cela qui est un chef-d'œuvre. Je suis tout heureuse d'avoir senti et pensé comme vous sur tous les points, comme si nous nous étions donné le mot pour communier. Mais comme vous allez au fond des choses et comme vous savez mettre des faits où je ne mets que des intentions ! Et puis comme c'est dit ! développé et serré en même temps, vigoureux, ému et solide.

Il y a là quatre personnages qui ne se relèveront pas des coups qui leur sont portés de main de maître. Je n'aime pas le titre parce qu'il n'appelle pas assez l'attention sur le sujet.

Letire lU Juniui

t£t COKREftPON'DâKCE KE QBmbGE «A-KD

J'si'orn d'abord -qae c'était uae-eBbiainitiaU'liÉÉtorî<|i]e«tje-Teoeis'taiit del>ri)chiiTesâiidigegles,iepte je p'aurais pas lu celle-«i «sue matée toUve. Pcnn-taiit, si j'wais lu Beuiemecrt dkc iignes, je ne m'y a^aîs pas trompée. C'est tellement vous, mais vous entré dans une période de connaissance et de lucidité admirables. Vous souveneï-vous que je vous ai dit, après Diane de Lys, que vous les e^errowezlous.

Je m'en souviens, moi, parce que mon impression était d'une force et d'une certitude complètes. Vous aviez l'air de ne pas vous en douter, vous étiez si jeune ! Je vous ai peut-être révélé k vous-même et c'est une des bonnes choses que j'ai faites en ma vie. Je ne me piquais pas, je ne me pique pas encore d'une grande Ecience des agencements scéniques : ce qui me frappait, c'était un accent de vérité forte dans les situations et les sentiments où les autres n'échappent jamais à la convention. Vous avez fait de rudes progrès depuis ce temps-là. Vous êles arrivé à savoir ce que vous failes et à imposer voire volonlé au public. Vous îrei plus loin encore, et toujours gilus loin.

Voilà des événements sérieux, aujourd'hui, et Mental on pourra causer. Snvez-vous que cette brochure si impartiale et si amusante, si chaude, si patriotique et si vraie serait bien utile àla créalion de l'opinion qui doit prévaloir? Personne ne saura comme vous, dire à tous les partis ce que doit être l'avenir si nous voulons ressusciter. Ce travail est d'actualité encore, il le sera toujours. 11 faudiait le publier soas «otro

o»ltRQIitlMMIitA.HILEiDĚ AEOBGli: BiHD U3 iMH],
Ear^i:Alfir œla, c'^est lui Kfilirerean effet et sa grande avlaflilé.
Câst un lorl, mais >oatae lit guéxe les anonymes ; si vous œ voue
y déciiloz pas, j'y cousaoritrai i^elquee pages iduu la Retate de*
Deux Mondes «anse tlnbiafiiait.paE valre iBoogoitosi tous ae le
voulez pas,iraaiG an appelant il'jlttentiao aurTéditiou. &i «eus
voue y .décidez au cautraîre, votre nom aura. à lai seul plog de
poids^que toutes mas paroles.

C'eBlPoiiei, BD de nas néfugics du nonfitit, qui. nous a lu cela
ce sm tout diune haleiae at a4micablement lu, je daê le ^re. itam-
nae et Lioa veulent mus en écrire. Quoique i^MWtobnrix, ils leo
sont twiia et le petit lecteur, qui est ÉiàKiirteUigaiit, vaut ^ue je
tous dke quUhest.taH auai. ilonaraj Auvemuit est daas la même
joie et désire que vous le «aohiu.

Voilà mes commissiffiis Eaites.

Moi, je vous embrasse avec toutes les bénédictions
malernclles.

DCCGVI

A M. OSCAR CAZAMAJOU, A CMATBLLBR AU r,T Holwiit.îS
mai 1871.

Oui, c'est fliri, j'espère, à l'heore où je t'écris, et bientôt tu
pourras aller faire tes affaires dans cette ville folle qui vient de
payer si cher son mépris pour

IU RORRESPOHDANCE DE GEORCE SAKD

l'opinion de la France, opinion trop arriérée, j'en conviens,
mais que cette jolie insurrection ne fera pas marcher plus vite, au

contraire.

Enfin, nous ne savons pas encore si les combats ont été très meurtriers pour nos pauvres soldats, ie plains moins les autres : tJ« l'ont voulu.

Se compte bien sur ta promesse de venir nous voir en passant; il y a si longtemps que nous ne t'avons embrassé, et tant de choses cruelles se sont passées ! J'ai besoin de te revoir, Maurice et Lina aussi; lu trouveras nos fîHes en bon état et ta filleule tout à fait farceuse, c'est la drdierie de la maison.

Tu ne me dis rien de Georges'. J'espère qu'il est près de voos. J'embrasse ta mère et ma bonne Herminie de tout cœur.

Ta tante.

DCCCVII

k H. CHARLSS FONCy, A TOULON

Nolual. li mat ISTI.

La voilà vaincue, cette chimérique insurrection. J'espère que le mari de Solange va revenir sain et

I. Georges L£cu|er, betn-frère (rOKar Cuamajou, dans 1* E«rda mobilité e.

CORRESPONDANCE DE GEOLtGËSAM) 1^î sauf, OU qu'elle pourra le rejoindre. Donnez-moi île ses nouvelles dès que votre inquiétude sera dissipée. Ce sera bientôt, j'espère. Oa ne peut se défendre d'espérer après des jours si troublés. La logique des événements permet toujours de croire au bien quand la coupe du mal est épuisée. Ne l'esl-elle pas? Je ne sais ce que la France peut

subir de plus douloureux. Elle a eu la dernière des humiliations : le ridicule après l'odieux. C'est une douleur pour ceux qui aiment l'égalité et qui ont cru aux nobles instincts des masses, et j'étais de ceux-là.

Nous allons tous bien et notre contrée continue & être l'idéal du calme.

Seulement nous sommes menacés d'une sécheresse comme celle de l'année dernière. Nos blés ont gelé et, si nous n'avons pas d'herbe pour les bestiaux, ce sera la famine. Plate d'argent n'est pas mortelle, pour ceux qui en ont, de l'argent; mais ceux qui n'en ont pas?

Amitiés de nous tous, mon cher enfant. Merci de votre bon souvenir à l'occasion de la fête des maçons. Je ferai votre commission auprès de Plauchiut, quand il nous reviendra. Il est maintenant à Angoulême chez un de ses frères.

Donnez courage à la pauvre Solange. Ayez-en pour deux.

taa CORBBSP^IULANGEJKEj;£AIU!£ Si.IU>

Bcccvvm

A dADJillB ARHfinLD'FLBSSV, A FAHIS

Merci lie m'AToir-Aoïit, naiboBBe filk; j'étais dans sne oDqu-tétude manteUe. Sst-ce fini ? La ncsHiVieat comble, j'es|)ère ! Ces ioEànus fioirils assez asuBsioé la Bépiri^ipK ? l'Èt -pMwqnoî wuloir brûler Karis, anéantir la population? C'est juie .folie {aieaeae, odienBe, et qui, s'il était pawible, tuerûtJut^u'A la pitié^qu'oH doit aus vainous.

A-t-on iies nouvelles des otagea, de JWnbevâqae des pamies prêtres, qneje ii'aime pas, tous le.aBvez, mais dont je Teux qu'on respecte la vie et la liberté ! Nous nous attendons, demain, à apprendre les «treoitéfi de la deraière houé. Les nepnésaillee setont cnuelles Aussi. Et cofflise la »oe Jinmaiw se >oi«ilifie avec ce réşnne !

BaAti, TOUS avffiooDEage et rési^atiûn «u milieB de tout cela et vous n'êtes pas pMsooneUeiDeitt frappée. C'-est iioe <MHi8(datianipiuiiraaaiB;imat8.o<uBiue on est consterné, indigné, navré de tant d'autres malheurs et d'une si ignoble barbarie ! Écrivez-moi encore, chère fille ; dites-moi que vous n'êtes pas malade et que vous ne craignez plus rien. Voire lettre nous a fait tout

CORAE&POJtnAHCE-aE GËaRGiF. £AMD 1

Jebien.pasaible4,iious vous en cemarcions et rous ei lirassoioi tendcemeul.

DCCCIX

A UADANI! MARTINE, A PARIS

Hohint, 30 md ISTl.

J'ai reçu vos deux letlres, chère Martine, et je vous en remercie beaucoup. J'étais très inquiète de vous, des incendies du quartier et de tant de malheurs qu'on nous avait encore exagérés. Grâce à Dieu, le Luxembourg, rOdéon et le Pentbéon ne sont pas brûlés, et, grâce à vous, mon petit mobilier est intact. Espérons que c'est fini à présent et que, de longtemps, nous ne reverrons pareille chose. Si vous pouvez, peu à peu, me donner des nouvelles de certaines personnes qui fioirt peutTÂtre reatéas.& Paris,

«oiui'me.ferezipUiBir : la famille £u]qz, la .famille Ma^y, M. Jtjr-
câdt', la .feniilleRafin*;je craias^eaufnup pour celte dernière: les
jonnauijlisantiqie leur nuiaon .est .détruite. En- £a, paitei-anjù-
desceux que vous ireocoatreeez 'Au.de

i. Arrtult, dôcoré de juillet 1830, fatiticBat de produiU cUmi-
qaeg, rue Lepic.

3. H. RanDiOr^iOBire de flititteauraax, était Tibricant depar-
roaurje A Stum, -me . IliMli»<HaMtf .

128 CORRESPONDANCE DE GEORGE SAKD ceux chez qui
vous pourrez aller sans danger quand on ne se battra plus du
tout; car vos ietirea sont les seules, avec une lettre de madame
PIrssy, que j'aie reçues de Paris. Plauchut est eu Espagne; nous
l'attendons bientôt ici, et ensuite il retournera à Paris. Si vous
avez un besoin pressant d'argent, écrivezle-moi ; car je ne crois
pas que ni M. Boutet ni Aucante soient à Paris, et j'en chargerais
Plauchut, qui j sera dans huit ou dix jours.

Mes enTants vous remercient et vous envoient, ainsi que moi,
leurs amitiés.

A U. ALBXANDRE DUMAS FILS, A PARIS

.Nobant. SiuinlSTt

Mon Ris, j'ai reçu votre bonne grande lettre! Vous
avez raison; mais je ne suis pas si forte que vous, je
suis femme. J'ai comme mal <i mes entrailles de
femme quand le sang coule, oa quand la lllamme
étouffe des êtres de mon espèce. Je pense & tout sans

découragement personnel, mais avec un déchirement
fond. J'ai vu que vous aviez sauvé des innocents,
: vous faisiez du bien. On souffre moins quand on

I. Ici, nous ne pouvons rien et l'argent nous man

GOitESPONDjMGE DE GEORGE SAHD 130 querait pour quitter le gîte. Aucune sagesse ne préserve des sinistres, des blés gelés, des impôts à payer et des misères à secourir. Nous ne nous plaignons de rien; nous n'en avons pas le droit, puisque nous sommes encore des plus heureux ; mais nous ne bougeons pas et il nous faut travailler sans relâche.

Dites-moi donc vite où on peut se procurer la Lettre de Junius. Il ne suffit pas de dire aux lecteurs de la Bévée : < Lisez-la ! > Il faut leur dire où ils la trouveront. Si Bulos avait < l'esprit, il tous demanderait de la publier, ce qui vaudrait mieux que tout. S'il avait cet esprit-là, y consentiriez vous? Vite un mot de réponse. A-t-elle été très répandue et très lue en France?

Nous vous embrassons bien tous. Lina, qui a reçu vos exemplaires et votre lettre, vous remercie de tout de cœur.

Quelle belle occasion Hugo a perdue de se taire ! Les chercheurs de popularité, qui n'ont jamais aimé le peuple que pour avoir des ovations ou des votes, n'ont pas le courage de lui dire : € Aujourd'hui, mon bon ami, tu es infect ! > En ce moment, on

jugera de la sincérité des républicains par leur blâme plus ou moins ferme de ces atrocités.

Hais que devient mon ami Paul Heurice ? Je ne sais ee qu'a fait et dit le Rappel, nous ne le recevons plus depuis le siège; mais Meurice est un homme doux, aimant el humain : il est impossible qu'il ail des lorts

1» CORIICSPOffDJtUICE DE.GKiOitAlt SAHD graves; ne soRÙMl pas bien à vous de vouaoi drluiî

A UADAHB EIIHOND ADAM, A l'AILIS Nofaul, tajulnism.

Chère Juliette,,

Il ruât pourtant'Vivre-etbireàceuKqaevoHsaimoiu la vie la meilleare pauible. Il ne faut plus' dire que l'on EoufAie, et mène-il ne faut plus le savoir. La France est une grande ambiiianse oé il faut s'oublier et s'eïiacer pour les autres. Il ne faut plus âltre ouda^ ni de corps^ ni d'esprit : les autres ont absolument besoin que nous nous portions bien.

Nous disons trop que: nouB' sommes perdus^ que nous allons tomber sous le joi^ des jésuites, cela leur dmne de l'audace eb une importanoe factice, une' fonta apparente. Je ne lescroistpassi redouablea; jecroifl' plutAt à un libéralisme qui srrea aee, feoid eb bernée ce ne sera pa»un id(al,raais il faudraraacceptai; ou périr dans la boue et le- sang de l'ItUêmatiotuUê. Celte'là e>(bien plus inquiétante que les oagots ebelle a eu l'art d'être plus odieuse encore. Eleomasidea: larmes de aang sur nos illusions et nos erreurs. Non» avons cm qoe' le^ peuple des: villes était bon el hnm*

CORRESnOILDA^NClI Dİ GKOnCK SAJtD 131 Il est méchant quand il est brave, poltron quand il est bon ; l'Empire l'a rendu dangereux. La République possible ne pourra que le rendre inoffensif, et la République idéale est loin, loin dans l'avenir.

Nos principes peuvent et doivent rester les mêmes; mais l'application s'éloigne et nous serons condamnés à vouloir ce que nous ne voudrions pas. Adam, Louis Blanc et les autres 'sont bien forcés d'embotter le pas avec Thiers, et ils ont fait un grand acte de raison en le Buvant Calme les autres' de la Commune et ceux (les législistes.

Soyons donc raisonnables. à présent, il n'y a pas d'autre chemin pour les devoirs; ne soyons paillardes et-agités, ou nous sommes perdus.

Je vous embrasse tout bon. tenez. Plutôt m'écrit qu'Adam n'est pas démolé du tout par son terrible accident, et (^ Toi es tout plein belle. Pauvre fille! j'ai peur que'elle ne se calme' et de la force d'âme sans le savoir Mariez-la bien, pas trop dans- la politique, j'ai peur qu'elle ne s'écarte. Mieux.

Tendresse de Ham-let, de Line-et de nos petites, qui poussent OR ne peut mieux-Les voir rire et sauter dans les fleuves c'est comme un bain pour nos âmes épouvantées et ternies. Mais nous serrons les uns les autres, en nous disant. à. tonte heure. <> Surtout ne sois rien d'autre. team Nous toujours pitié. que les autres. soient. »••

1» COIRKSPONDANCE DE GORGES SAND

A son ALTESSE LE PRINCE NAPOLEON (JEROVS), A FRANGINS

Notiuil, U luin 1871.

Mon ami,

J'ai bien reçu votre lettre à Jules Favre. Apres les épouvantables conséquences de l'Empire, de la guerre et de la Commune, qui se tiennent indissolublement, l'événement vous donne raison historiquement. Certes la République a fait une aussi grande faute que de déclarer la guerre à la Prusse, en ne faisant pas la paix à temps.

Je crois que Jules Favre le sait bien. Sa soumission au peuple de Paris est un malheur irréparable; mais, à ce moment-là, il était inévitable, et je ne crois pas que l'Empire soit fondé à le lui reprocher, puisque c'est l'Empire qui avait chauffé l'esprit belligérant à btasc, à Paris surtout, et sans consulter la province, U France; car, s'il se disait autorisé à la guerre par le résultat du plébiscite, il menlirait k la France et h lui-même. Ce plébiscite était un piège atroce, et le paysàh^qui l'a signé a cru signer la paix et la'sécurité. Ce n'est donc pas le moment de faire le procès à la République quand on s'appelle Bonaparte. Le procès est bien plaidé, avec le talent que vous avez et que

CORRESPONDANCE DE GEORGE SAND 133 nul ne conteste, e(les accusations sont fondées; mais TOUS ne pouvez pas le gagner devant l'opinion, car TOUS nous reprochez les sottises (jue l'Empire nous a forcés de' faire et les désastres où il nous a précipités.

Je sais encore mieux que vous les torts et les misères des républicains. Quoique républicaine, en principe, je ne me suis pas gênée pour les dire jour par jour durant le siËge, et je suis sûre que certaines gens m'ont accusée de conspirer pour vous, qui ne

conspirez pas. C'est parce que vous êtes de bonne foi et ne songez pas à vous-même que j'aurais mieux aimé votre silence pour le moment.

Ce que vous reprochez à ces messieurs, la Commune le leur reprochait aussi, à son point de vue. Les légitimistes le leur reprochent de leur côté, et tous ces reproches des faits accomplis nous mènent à des périls extrêmes que la France n'est plus en état de supporter. Il est à craindre qu'elle ne se lasse de la politique et de tous ceux qui veulent l'irriter, l'agiter et la violenter, au point de tomber dans une torpeur où le premier coquin habile remplacerait tous les partis par une dictature insensée, avec l'anarchie dégnitive, le lendemain.

Hélas! ne serait-ce pas le moment d'abandonner tous les prétendants et de se réunir autour d'une république sage ? Je sais que vous ne conspirez ni pour Napoléon III ni pour son fils; mais le malheur de votre situation, c'est de ne pouvoir parler en ce moment sans qu'on vous accuse de travailler pour eux

131 GONRKSPoirDANCE DE GEORGE SAND OQ pour TOUS-m âme. Si rotisr pouviez nous sauver, je TOUS dirais d'agir poir vous, je vous reprocherais de ne pas le faire; mais vous ne le pourriez pas, bien que vous ayez une intelligence de premier ordre et un cœur généreux. Nous sommes trop malades du mal que nous a fait celui dont vous portez le nom, et il y a la guerre civile sous vos pieds si vous faites un pas maintenant.

Je dis maintenant, parce que jecrois toujours qu'un temps viendra où vous aurez la liberté d'être un citoyen) peatiêrle le premier des bons citoyens, le mieux doué, le plus dévoué, le plus utile. Beaucoup d'eau aura passé sous nos ponts; à présent, l'eau passe

pardessus; elle est troublée, il faudra bien qu'elle redevienne claire et que l'on se reconnaisse.

Mes enfants vous envoient leurs hommages affectueux et dévoués; moi, je vous embrasse de tout mon cœur.

GEORGE SAND

J'ai envoyé à des journaux la réclamation que vous m'aviez fait passer; je crois qu'ils ne l'ont pas publiée. C'est /«cAe; mais peut-être ne l'ont-ils pas reçue; la poste a été dans un dés:troi complet en ce qui nous concerne. Au reste, croyez bien que personne n'a ajouté foi à la calomnie dont vous vous tourmentiez : elle e\$ trop bête.

CORItCsrO.XDANCE DE GEDRGË SAnu 135

. EDUO.ND FLAUCHUT, A PARIS

Mon bon PJauchemar, le voilà donavedefenu Parisien dans uaautre Paris, .au^i triste. qu'il aété gai jadis I II me semble que ce Paris d'aulrerois est mort et j'aurais eur de voir à présent son cadavre.

Trop de passion, trop de légèreté, trop de crédulité et de scepticisme, trop de contraires ealin dans cette agglomération cosmopolite, cela devait finir par une explosion ou une anémie. — Ne me justifie pas quand on m'accuse de n'être pas assez républicaine; aa coDlraire! dis^Ieur que je ne le suis pas à leur manière. Ils ont perdu et ils perdront toujours laitépublique, absolument comme .les prêtres ont perdu le christianisme. Ils saut orgueU-leujt, étroits, pédants, et ne se doutent jamais de ce qu'ils peuventoune peuf eut pas. Je trouve que Troobu I«ur passe sur la télé et vaut mieux qu'eux tous. J'avais. deviné tout ce qu'il révèle,

rien qu'aux accusations dont il était l'objet et j'avais très bien jugé Gambetta. L'histoire des faits est là maintenant pour le dire. Qu'est-ce que cela me fait que mon jugement déplaie à la petite église qui 1« juge comme moi, nuis qui s'est donné le mat d'ordre

133 CORRESPONDANCE DE GEORGE SAND de politique hypocrite, de le défendre pour ne pas avouer que cet incapable était le moins incapable de \enr parti f — Les partis, j'en ai plein le nez, je n'en veux plus, te tiens pour crétins ou insensés tous ceux qui se donnent à des personnalités. Comme au lendemain de juin 48, le dégoût me jette dans l'isolement en face de ma conscience révoltée et libre, Dieu merci !

Mais ne parlons pas politique. Il n'y a plus rien à en dire, tout a été dit, écrit, publié : le Trai et le faux. Chacun peut se recueillir et juger. Tant pis pour celui qui ne veut pas voir clair dans les principes. Quant aux faits, ils resteront ce que les faits accomplis sont dans l'histoire, le sujet d'éternelles discussions où les plus habiles interprétations ne sont pas infaillibles. Chaque historien ouvre un horizon nouveau. Le meurtre d'Abel. le premier meurtre de la légende humaine, n'est pas encore jugé, prouvé encore moins. Les vérités historiques, ce sont les résultats.

Je te remercie d'avoir parlé à Boutet, je lui ai écrit aussi. Je n'ai pas du tout oublié ce que j'ai donné à la défense de Paris; mais je sais qu'il m'est dû quelques milliers de francs par Lévy, et je pense qu'à présent Boutet et Aueante en sont convaincus. Je n'en suis pas à regretter ce que j'ai fait, et je ne me plains de rien, mais je veux me remettre au courant. Si j'ai besoin que tu t'en occupes, je te le dirai. Pour le présent, la correspondance directe suffit.

J'ai des nouvelles de tous nos amis, nous avons

CORRESPONDANCE DE GEORGE SAND 137

encore la chance de n'en avoir perdu aucun. Quant à DOS bibelots, les tiens et les miens, ils sont assurés parla Providence. Quoique tu en dises, ils y auraient passé, si la lutte se fût prolongée; car je t'ai des gens qui ont tout perdu, non seulement par le feu, mais aussi par le vol et le pillage. On commençait par les riches. Les gueux comme nous seraient venus en dernier. Ne défendons pas cette bordée infâme. Nous ferions comme les prêtres qui ne conviennent jamais des turpitudes de leur Église. On doit reconnaître les vrais amis du progrès à leur indignation contre les novateurs in^mes.

J'espère que tu ne vas pas respirer longtemps l'odeur des cadavres et que tu vas venir pour ma fête. Ma fête sans toi n'est plus une fête, si fête il y a maintenant dans la vie ! Compter ses années au milieu de pareils désastres n'est pas gai ; mais se sentir près de soi ceux qu'on aime le mieux est la seule consolation d'avoir vécu jusqu'à ces affreux jours. Je l'embrasse de toute mon Âme. Tout mon monde t'aime et t'attend. Écris-nous et viens écrire ici la fin de ton ouvrage.

Je te défends de m'apporter un cadeau, ce serait mal cette année.

TES CORRESPONDANCES DE GEORGE SAND

DCCCXIV

A UDAHS EUUBLT RB RAYMOND, A PARIS IMU Di, ISJiJii
Mil.

'Madame, Tous êtes si intéressés à l'usage de l'intelligence : aussi vous aimez vos ombres, et leurs crimes vous révoltent, leurs égarements vous laissent stupéfaite. Quant à l'éloignement, je vous en offre autant. Gom- {H-endre l'amour du mal est impossible à qui a l'amour du bien. Mais nous voilà forcées de nous déconcerter des faits et de savoir qu'il y a des méchants en nombre, des fous en très grand nombre, des idiots en nombre immense. Il ne faut pas que cela ébranle notre foi au raffiné, notre respect pour la liberté, notre espoir en Dieu, c'est ainsi que nous désignons une notion du beau et du bien dont l'idéal nous apparaît toujours au milieu de nos désespoirs et de nos épouvantes. Je ne vous avais l'orgueil de vous dire que mon âme n'est ni troublée ni ébranlée par ces orages. Mais je travaille, je crois que nous devons travailler tous et toutes à reprendre possession de nous-mêmes, à forcer notre raison, notre conscience, notre charité à reprendre leur chemin et leur but. Soyons pour le peuple ce que nous étions avant sa chute, sauf beaucoup d'illusions dont la perte doit nous instruire. Ne

D, mi, = db, Google

COBRESPONDANCE DE GEORGE SAND U» nous dissimulons pas l'abtme où il est tombé, et, sous prétexte de républicanisme, n'excusons pas le crime. Les dévots ont fêté Léotadie, il y avait tant, un niair > Ijr et un saint, par esprit de corps.

On pourrait, reconnaître un hypocrite à ce parti pris de sanctifier un monstre. Aujourd'hui, on devra reconnaître un réfractaire sincère à son horreur pour une certaine école. Ceux qui les excusent et tâchent de les expliquer en s'acharnant aux fautes de l'Assemblée et à l'esprit de la province sont des hypocrites en politique ou des imbéciles, n'en doutez pas.

Écrasera-t-on cette école du meurtre? enchaînera-t-on cette rage sans frein? Ceci est l'inconnu ; mais on peut modifier, contenir, corriger, si l'on travaille & s'améliorer soi-même.

L'Empire avait donné l'exemple des turpitudes et de la décadence : tel père, tels fils! si un gouvernement, quel qu'il soit, donne des exemples de moralité et que les classes aisées suivent ces exemples, il faudra bien que le mont Aventin se dissolve après s'être effondré. Ayons courage ! la seule consolation à tout ce mal, c'est de sentir en soi qu'on veut devenir meilleur. Je vous remercie de vos bonnes sympathies et vous serre cordialement les mains.

GEORGE SAND

A UADAHE STBLLA BLAMDY.

Nobigt, 19 juin 1871.

Madame, J'ai lu votre livre. Je vous assure qu'il est charmant, très touchant, bien écrit et très sain, chose rare en ce temps-ci ! Je crois que vous devez continuer à écrire. Vous savez voir et peindre. En ce moment, on n'est guère porté à l'idylle ; c'est pourtant bon, de se reposer de la réalité, et croyez que la lecture gracieuse et attendrie fait souvent plus de bien que le raisonnement.

Vous dites, dans votre lettre, tout ce qu'il faut taire. Je suis bien de votre avis; mais je ne me fais pas d'illusion sur le peu que nous pouvons, vous, moi et tant d'autres de bonne volonté. La France a la lièvre, et, quand l'accès sera passé, elle ne sera pas

lur cela. Il faut du temps, beaucoup de temps, j'aurai pas d'apporter mon grain de sable;

le sera jamais qu'un grain de sable.

e qui me concerne, j'avais prévenu en quel-

i votre désir; car, en rendant compte d'un

los ; Miu doute U

CORRESPONDANCE DE GEORGE SAND «I ouvrage, j'avais
envoyé, il ; a déjà plusieurs jours, quelques réflexions, qui
doivent paraître, je ne sais quand, dans la Revue de» Deux
Mondes ' ; mais, je vous le répète, c'est le grain de sable, et, à
mon âge, on n'espère plus être autre chose. On s'y résigne en se
disant qu'on a fait ce qu'on a pu et que d'autres feront mieux.

Vous êtes jeune, l'avenir est à vous. Travaillez, développez-
vous. Gardez-vous du scepticisme. Vous avez bien raison : com-
baltez-le chez les autres, mais pour ne pas arriver au décourage-
ment. Sachez bien que le progrès est l'écroulement perpétuel de
tous les efforts, laissant debout une très faible partie de ce qu'ils
ont édifié.

Recevez tous mes remerciements pour votre livre et pour vos
lettres, qui m'ont donné la satisfaction de lire dans une &me gé-
néreuse et dans une réelle intelligence.

A U. HEBERT HARRISSE, A PARIS

Nobuil, « Jallot mi.

Merci, mon bon ami, pour votre excellente lettre et

1. Il s'agit de la préface à la Soixante Lettre de Junot, par M.
Alexandre Dumas fils; préface destinée d'abord à la Revue des
Deux Mondes, et qui n'y parut point.

ta GORRESPONAARCE DE GEOBCE SARI»

vDi souliaîls affectueux. J'entre dans ma SMNanle-liuitième année avec le cœur bien écorché par les malheurs et les déchirements de mon pays; mais je n'ai pas le droit de me plaindre personnellement de mon pays; mais j'ai autour de moi cette chère famille pour laquelle, avant tout, j'existe, et d'excellents amis, qui ont traversé sans catastrophe tous nos désastres. Je suis à la sincérité, à la droiture, & la grande intelligence de U. Thiers et du noyau mérité qui joint ses efforts aux siens. Il n'en est pas moins triste de reconnaître qu'il faut passer absolument par cette grande modération qui est un instrument de progrès et de froid, au lieu de pouvoir compter sur les forces vives et jeunes de l'esprit public ! Que de moyens et de puissances il va falloir enchaîner par crainte du désordre et de la démence !

Ah ! que j'en veuille à ceux qui ont dépassé le but et qui l'ont laissé ruiné et renversé derrière eux ! On rebâtira ce qui n'a été brûlé et démolí ; mais la confiance que le peuple doit tenir à cœur d'inspirer, combien faudra-t-il de temps pour la rendre aux masses généreuses ? Quelle souffrance que de se sentir en colère contre son enfant !

Ne nous laissez pas sans nouvelles de vous, cher

ami, et, si vous n'êtes pas tenu à Paris par de grandes

affaires, si vous avez besoin de repos, d'air et de soleil,

venez nous voir. Vous serez toujours le très bien venu.

A vous de cœur.

B. SAÏD.

CORRESPONDANCE DE GEORGES SIFFERT 143 Amitiés et tendresses des enfants et petits-enfants.

A U. ALBRECHT DUMAS FUS,

Mon cher fils, après m'être tenu le temps que vous savez, le bec dans l'eau, la Revue des Deux Mondes se décide enfin à me donner à propos de la Lettre de Juttivts, celle explicative laconique, qu'elle va me rendre mon article, dont l'insertion est difficile. Aucune raison n'est donnée, ni contre mon travail, si contre celui de Janius. C'est à nous de deviner que ces raisons, ne pouvant être écrites, sont, ou injurieuses pour nous, ou honteuses pour la Revue. Je me fâche tout rouge et je quitte ladite Revue, en tant que rédacteur altitré et engagé. Mon traité avec elle expiré, j'envisage à peu près à l'avenir mes comptes, ou tout au moins très à même de payer la dette. J'ai demandé mon règlement et j'ai signifié que je reprenais mon indépendance absolue. Si j'ai des romans à leur vendre, je leur ferai mes conditions. J'en ferai moins (de romans) et ils devront les payer plus cher. C'est tout profit pour ma santé.

Hais dites-moi donc pourquoi nous ne ferons pas une Revue, vous, moi, Aboul, Gherbniiez et nombre

tu UORRESPO» DANCHE DE GEORGES SAMD d'autres également mécontents du droit que s'arroge la Revue, de refuser, de changer, de couper ceci et cela, de faire passer tous les esprits sous le même gaufrier, enfin de rendre les relations insupportables à quiconque se respecte et tient à être soi ? J'ai pu, pendant dix ans qui viennent de s'écouler, me défendre et me préserver jusqu'à un certain point. Je n'avais affaire qu'à Buloz, qui, au fond de ses apparences bourrues, a toujours eu le goût assez

artiste et un certain respect de l'individualité. A présent, je suppose qu'il est hors d'état de gouverner sa barque; car il ne répond plus aux lettres qu'on lui écrit, et son nom n'est jamais prononcé dans les réponses que fait sa femme.

Gelle-ci est intelligente et bonne; mais il est évident qu'elle ne peut prendre et ne prend pas la direction, elle n'est qu'une intermédiaire entre moi et la direction. Or cette direction, c'est l'inconnu, et il ne me plaît pas d'avoir affaire à l'inconnu. A la manière embarrassée et vague dont elle me traduit les oracles, je vois qu'une cuistrerie bien conditionnée plane sur la chose et que nul n'aura de sens et de talent que le pouvoir occulte et ses amis.

Il y a longtemps que je me sens gênante pour les critiques de la Revue. Ils ne voulaient pas que je fisse ma critique à mon point de vue, et peut-être trouvaient-ils que j'usurpais leur droit en ayant une opinion sur vous, sur Hugo, sur tout ce qui me frappait et me commandait de dire mon impression. Ils me laissaient le domaine du roman, non sans

CORRESPONDANCE DE GÉORGE SAND 115 hameur, cela était visible; mais, enfin, ne pouvant en faire, il leur fallait bien les laisser faire à quelqu'un.

Cette position n'est plus tenable pour moi, et je vous demande si nous ne pourrions pas faire une Revue s'adressant à une couche de lecteurs plus jeunes, plus vivants, plus en harmonie avec le mouvement actuel que cette vieille Revue dont l'horizon ne s'élargira jamais et qui vit, d'ailleurs, riche et tranquille, avec son vieil auditoire et sa politique de 1835. Elle est solide, il n'est pas question de l'ébranler dans son essence. Ce n'est pas pour lui faire la guerre que je vous sollicite, c'est pour qu'un groupe

d'écrivains qui a sa valeur puisse vivre et respirer en dehors d'elle.

Il n'y a pas que le livre pour donner issue à notre action. Il y a la communication nécessaire avec un premier choix de lecteurs qui n'est pas toujours une élite, tant s'en faut, mais qui a plus de loisirs, de réflexion et de discussion à son service que le passant et le voyageur en chemin de fer. Vous seul, comme talent, comme sens philosophique vivant et pratique, comme esprit de conduite et appréciation des voies et moyens, pourriez fonder une Revue qui aurait chance de vivre, en admettant la diversité des aptitudes, l'originalité des esprits, leur liberté d'expansion, tout ce que la Revue des Deux Mondes leur conteslait et ne va plus leur accorder du tout, si Buioz est hors de cause.

Il me semble que cette création est précisément ce

14S CORRESPONDANCE DE GEORGE SÉNANÇON qu'il VOUS Faut à l'heure qu'il est, parce qu'elle ne vous ennuie rien, & personne, et vous assure une autorité, une défense, une action que vous n'avez pas vis-à-vis de la critique. Vous devez trouver des capitaux pour une entreprise de ce genre. Vous pourriez reprendre et relever des œuvres tombées, qui avaient leur valeur et qui n'ont sombré que faute d'activité et de savoir pratique. On vous accuse de vouloir être député ou directeur de théâtre ; alternative risible qui a dû vous faire rire le premier ; mais directeur d'une belle et bonne Revue politique et littéraire, c'est un poste avancé qui a sa dignité et sa force, parce qu'il est indépendant, parce qu'il fonctionne et ne subit pas. Si j'avais la jeunesse et quelque sens pratique des affaires, je n'hésiterais pas, pour mon compte ; mais, si vous prenez le commandement, je vous

suivrai en bon soldat et bien d'autres se rallieront à vous et TOUS soutiendront.

Pesez mon idée pendant que le fer est chaud. Je crois le moment favorable à l'inauguration d'une critique nouvelle, celle que vous savez faire précisément. L'esprit français flotte entre les turpitudes et les rengaines. La Revue des Deux Mondes a eu tort de n'avoir pas publié tout de suite in extenso la Lettre de Junius, Elle aurait perdu quelques abonnés en Allemagne (c'est là probablement que le bat la blesse), mais elle en aurait gagné en France ; elle va se poser en officine diplomatique, apparemment. Faites donc une Revue pour la France et soyez l'expression vraie, la

D,mi,.,=db,Gooylc

vif renosTeltentnl de l2 prépondérance française, dans le dsiiiiim de l'esprit, qui lui appartient en première ligne, comme Jtmui te dit, le démontre, le prouve.

Et, pour le moment, qu'allons^ons faire de mon article? jfe «'en s^t rien, le no connais pas bien l'esprit des jotrtninit. Me conseilleK-^oos te Tfmp\$, (jui est des {Ads sages ël des plus dignes ; H ne pourra pas me doniffit ^'sossi longues citationg ipi^tme R«vve; exisle-lnl «iwM* des Hmuettf

La vieille Retmt Briltnmiftie parsU-^lle eneore ? J'y serais bien a«meiHie,«tj qu'elle ait peade leclenrs, t^a n'emporte, elle en «tinitt ce jour-là. EnHn ditesmoi votre avis. Je fais revenir l'article^ je tous l'enverrai quand vous m'Bufêl domrt conseil .

TotA vmn monde n bieB,fln vous embmw.

C. 8ANI

tITÂVfi FLAUDERT, A PARU

Tion, je ne sois pas malade, mon cher vien trou
ladour, en dépit du ebagrín qui est le pain quotidien
de la France; j'ai une sanlé de fer et une vieillesse
exceptionnelle, bizarre même, ^laisqM mes forces
' ansiaentent kl^ où «Iles devraient diminuer. Le

ta CORRESPOHDAnce DE GEORCE SAND jour où j'ai réso-
lumenl enlerré la jeunesse, j'ai rajeuni de vingt ans. Tu me diras
que l'écorce ne subit pas moins l'outrage du temps. Ça ne me fait
rien, le cœur de l'arbre est fort bon et la sève Tonctionne comme
dans les vieux pommiers de mon jardin, qui fructifient d'autant
mieux qu'ils sont plus racornis. Je te remercie d'avoir été ému de
la maladie dont les journaux m'ont gratiûée. Maurice t'en remer-
cie aussi et t'embrasse. H entremêle toujours ses études scienti-
fiques littéraires et agricoles de belles apparitions de marion-
nettes. Il pense i toi chaque fois et dit qu'il voudrait t'avoir pour
constater ses progrès, car il en fait toujours.

Où en sommes-nous, selon toi?

A Ronen, vous n'avez plus de Prussiens sur le dos, c'est
quelque chose, et on dirait que la République bourgeoise veut
s'asseoir. Elle sera bête, tu l'as pré' dit, et je n'en doute pas; mais,
après te règne inévitable des épiciers, il faudra bien que la vie
s'étende et reparte de tous côtés. Les ordures de la Commune
nous montrent des dangers qui n'étaient pas assez prévus et qui

commandent une vie politique nouvelle à tout le monde : faire ses affaires soi-même et forcer le joli prolétaire créé par l'Empire à savoir ce qui est possible et ce qui ne l'est pas. L'éducation n'apprend pas l'honnêteté et le désintéressement du jour au lende-

Travaillles-tu? Saint Antoine marche-t-il? Dis-moi ce que tu fais à Paris, ce que tu vois, ce que tu penses.

CORRESPONDINCE DE GEORGB SAHD 143 Hoi je n'ai pas le courage d'y aller. Viens donc me Toir avant de retourner à Croisset. Je m'ennuie de ne pas te voir, c'est une espèce de mort.

A H. CHAHI-BS-BDIIOND, A PARIS

Nohut, 33 jdUal ISTI.

Cher ami,

Je suis charmée de tous savoir sorti de toutes ces crises violentes. Est-il vrai que votre maison de campagne ait été pillée, dévastée, abîmée, comme oa nous l'a dit ? Vous ne nous parle/pas des pertes matérielles; les vôtres ont dû être sensibles; car vous aviei des objets d'art, et ce sont presque des êtres qu'on a le droit de regretter.

Les journaux m'ont, pour la lingtième fois, gratifiée d'une grosse maladie ; je ne me suis jamais mieux portée. La vieillesse m'a Tait une santé de fer, à l'épreuve même du chagrin, qui, pourtant, a été long et profond. Nous voici dans une période d'allégement relatif, c'est-à-dire que nos malheurs, à l'état aigu, ont cessé d'empirer. Mais revivron&-naus de la Tie normale qui convient à la France?

150 COaS,ESrOfII>iN«l bi «iobgb sana

J'allais évtue au "Stmfl fQMf loi proposer «a trftt joli rojnaa de Uaurtce, %m. pourrait paraître tout de suite, et que j'entremêlerais, deux fois par mois, du feuilleton champêtre ou sentimental dont vous me parlez. Vous êtes donc toujours le bienvenu porteparole de ce journal, le seul que l'on puisse lire sérieusement aujourd'hui ; l'en snis ravie, el, comme mon traité avec la Revue des Deux Mondes est evpiré, qu» ma na m'oblig* à U Koouveler tout de suite, je peux vous réserver le roman que je suis en train de Rtire^ *t qut raceéderait au roman de Maurice, si cet arrangement était agréé pai Nefflzer.

Quant au prix, Ha,urice recevrait celui qui est d'usage au journal, et, moi, je m'en remettrais à vous pour fixer le mien. On me donne à la Revue des Deux Manies quarante et un francs vingt-cinq centimes par page. Je no sais pas le calcul à faire pour traduire ce cliifTre en format de feuilleton. Il est vrai que la Revue bénéficiait de la première édition de mes ouvrages, et que, par un nouveau traité passé entre Michel Lévy el mcii, elle n'a plus ce bénéfice.

Aussi je complais renouveler avec elle au prix de six cents francs la feuille, au lieu de stxcentsoixante; mais je ne suis pas décidée à renouveler. I-e vieui Buloz, — dont les qualités compensaient les défauts, et dont, depuis ces dix dernières années, je n'ai eu, en somme, qu'à me louer, en dépit de quelques accrochages, — le vieux Buloz est, ou malade, ou inférieur on démissionnaire; il ne me donne plus signe

D,mi,.,=db,Gooylc

CORRIfSPOHDANCE QE GEORGE SAHD 151 de vie depiÛs un an, et je n'ai plus aiTaïre à lui directement. Cela change ma

position morale à cette Revue, et ne me la ferait plus considérer que comme un gagne-pain auquel rien ne m'attache particulièrement.

Faites donc les calculs que je ne sais pas faire, et voyez si je ne suis pas trop chère pour le Temps; sa rédaction m'est si sympathique, que je voudrais pouvoir y travailler pour rien \ mais vous savez comment j'ai toujours vécu au jour le jour. Ce n'est pas un mérite, puisque c'était un devoir.

Répondez-moi, cher ami ; je ne demande qu'il vous dise oui.

A vous de cœur, et bonnes amitiés de Maurice. Si nous nous arrangeons pour une affaire de durée, j'aurais grand plaisir à en causer avec vous, et vous devriez venir passer quelques jours dans ce vieux Nohant que vous connaissez, et où vous savez qu'on vous aime.

DGGCXX

Mulunk as iuUM Mi.

Cher ami, Vous vous inquiétez de moi. Merci mille fois. Je

IM CORRESPONDANT DE GEORGE SAHU

veux VOUS dire moi-même que je ne suis pas, que je n'ai pas été malade du tout, malgré la maladie de la France qui nous rend tous assez malades de cœur et d'esprit. Que vous dirai-je de mes impressions? elles ne peuvent se fixer sur rien, nous assistons à un travail qui probablement est assez vulgaire de près, mais qui sera peut-être grand dans l'histoire, s'il aboutit. Une nation perdue et brisée par tous ceux qui ont voulu y établir l'autorité personnelle, même par celui à qui son génie avait semblé créer an

droit ! Il n'a en que l'éclat d'une légende, il a laissé en fin de compte la France plus bas qu'il ne l'avait prise.

Vous n'avez pas vu ces lemps-l&. Moi, j'ai vu te règne tout entier et j'ai très bien vu la fin du règne, l'invasion, le retour des Bourbons. Depuis, tous les essais de royauté dictatoriale ou constitutionnelle nous ont conduit à des abtmes. Vrai, nous n'en voulons plus, et cela, je suis sûre que c'est le sentiment qui domine : une effroyable lassitude des dynasties, une méûance invincible contre tous ceux qui ont voulu faire nos alTaires à notre place. Et voilà que nous voulons essayer de les Taire nous-mêmes. Nous ne pouvons les faire brillantes dans la situation où on nous amis; c'est une liquidation de gens ruinés, c'est une existence à recommencer, c'est une série d'expériences, de sacrifices, de tâtonnements.

Si on nous persuade de prendre, comme panacée, une royauté quelconque, nous sommes perdus, nous reculons pour mieux sauter dans le vide. Alors Vin-

D,mi,.,=db,Goo>ilc

CORRESPONANCE DS GEORGE SANIt 16S

ternationale reprend son oeuvre el nous jette dans Tanarchie. Je crois à l'avenir de VIntemalionale, si, reniant les crimes et les fautes que viennent de commettre ses stupides adeptes, elle se transforme, et poursuit son principe sans vouloir l'appliquer violemment. Elle n'a produit qu'un ramassis de fous ou de scélérats, mais elle peut s'épurer et devenir la loi de l'avenir. Pour cela, il lui faut du temps. Si des coups d'État nous la ramènent, elle est morte aussi, elle n'est pas encore viable. Sa formule est bonne au fond, son programme est détestable, impossible.

Donc tout est mort chez nous, si nous ne devenons pas des hommes. Les partis nous mangeront et il s'agirait de créer une république sans partis, sans républicains à l'état de parti; une société laborieuse, commerçante, bourgeoise et démocratique dans la honne acception des mots. La France est assez artiste et assez idéaliste pour résister à cette épreuve sans s'abrutir; mais il faut qu'elle apprenne à procéder avec ordre, à se préoccuper de la vie pratique avant tout et à faire, je le répète, ses affaires elle-même.

C'est moi qui vous dis cela, moi l'être le moins pratique qui existe, le plus incapable de gérer quoi que ce soit, le plus condamné, le plus habitué à être exploité et mené. C'est pour cela que j'ai raison de pousser les autres à la vie pratique, je sais personnellement ce qu'il en coûte d'être trop race latine, et une transformation de notre esprit aventureux et insouciant me paraît absolument nécessaire.

IU COLRKSMtKSINCE DE GBoK6K liHk

Si H. Thwn, maigtA tout m fù lu mafiqae, nal-gré notre ane-
leote aolijtathte, mîlj^ let ereeurs da. soR esprit sur de graves
^aestivas, sait ooa perstiaâ«r d'es»;ei U vie prati|ïie, je déûre
qa'oa l'éésiit^ sitttf i le jtt|er a'il s'égwe. Il u'est qu'un komoie, il
n'est paa oa souvetaiut bihu ae lommes pas Gucéa de nous i^aret
avec lui. Il s'a pas 4e prestige, pas de caaSf pas da créalures piùs-
saotes \ e« peci le «M»-, battre, <n> peiàl l'abaadctDner. Oésà-
coas qn'il dura aases po«r ton» appfeaiâie i disatter saB» foire d&
révolutions. C'est le taleaA i («'ik gaiûtra, c'est le s^ têHwqu'U-
muaioiUqveet unoUevoulsir soiire. Vnlit, comme m le dit> Mmi-
Reieu» le ci^ea, noua cod^ diûre saus aeeoiusft h uae resUitraliui
orléemstet ^uppocons-le t ehiKttte ^ f s'il &Ât ea ce sens deil. toi
^pirendre et liû fiûre sealir ^a» la teire taaa^eefût aeua sea pàe-

da s'il danqttait à. m parole, «t qu'il iuirait nalgé Ifti, une Mtoawe vtdeale» ma Térilalilft terranato *, i)jû l'eiaopotlervt, loi et se» priocea.

Hélas 1 lea priftce» 1 eN a^iula amigle^ tpù eiri la siMplieité de se eielttt lie aatare dlTine, béas à i<wt, capables de hwl, ni plita ai noins que H. Gaabella. et qui sent % de totu c&tés, en. France, atte»danl qu'on les appelle & ûùie notre banhew, assez iaJts, assea niais poiù s'en crotie et s'en ^oelaaaer capables I Ils me font l'riTet de cas pauvre aspiiaob cemicieas qw j'ai vos cent fais s* préseider dnns les

Trcm'leni? H t f

COBRESPONDAHCE DE GEOBGE SAND 155 théâtres ou chez les auteurs dramatiijues en s'ofTrant pour jouer les premiers rôles ! On les essayait dans le; derniers emplois, ils ne savaient pas dire trois mots. Voilà le métier ridicule des prétendants, n'en soyez jamais, vous, mon prince philosophe et intelli;,'enl.

Hais je n'ai pas hesoin de vous en prier. Tous ne donnerez jaimais dans les godants du manifeste hypocrite ou nair. Henri V est le plus honnête d'entre eux, il casse les litres : mais aussi il est le plus naU.

République, société française, organisation nationale, peu m'importe le nom, mais point de maître, pas de droit divin^ pas d'hérédité dynastique, voilà ce que veulent tous ceux qui ne sont ni ambitieux, ni fous. El il y en a encore pas mal, soyez-en certain; ceux qui s'emparent du pouvoir par surprise sont toujours

en minorité. Ils peuvent l'emporter k un moment donné, ils ne peuvent pas durer, on ne leur pardonne jamais l'usurpation du pouvoir; on ne la pardoi merait pas plus à M. Thiers qu'à un autre, malgré sa grande inil uence du momenl.

Voilà, mon cher et ^and ami, ce que je réponds à votre ques-
tion en toute liberté et saule de conscience. N.aioieaaol dev«z-
vnu3 venir eu France? Qui, ceriaia«meal, si la république s'y
consolide et si vous jugei qu'elle mérita voira adbésion comme
autrefois. Tour leraainenl, je ne sus s'il vous plairait d'y voir faire
U euisiao tl si les marmilojisne vous enverraient pas des éclaboussures. On vous accusera de conspirer, cela est inévitable, et, pour répondre, vous serez forcé de

156 CORRESPONDANCE DE GEORGE SAND Eouteair des
polémiques désagréables. Le journalisme n'est pas toujours biea
élefé et loyal. Je n'aimerais pas à vous voir dans cette bagarre. Ce
n'est guère le moment de revoir la France ; moi, je ne veux pas
voir Paris. On y remue pêle-mêle de l'or et de la vidange. Je n'ai
pas quitté Nohant, je ne le quitterai pas cette anoée. J'aime
mieux l'ombrage de mes tilleuls et la possession de moi-même,
de mon jngement, de ma liberté et de ma dignité. Ceux qui vont à
Paris, et qui ont du cœur, ne décolèrent pas ; que voulez-vous I
on liquide tout, de la cave au grenier.

Bonsoir, mon grand ami ; ma famille vous envoie ses vœux et
son affection. Je vous embrasse de tout cœur.

A H. CHARLES-EDUOND, A PARIS

Rohant, 18 mit tSII.

Cher ami.

Je vous renvoie l'épreuve reçue ce matin*. Je vous supplie de mettre beaucoup d'exigence à ce que l'on observe ma ponctuation, sans laquelle mon style (par sa nature et je ne sais pourquoi) est tout à fait incompréhensible. Je corrige donc avec beaucoup de soin;

1. Épreuve du premier reuilleton de > Imprettit* et Sawemn qui furent publiés* dans le Ttmpi.

CORRESPONDANCE DE GEORGE SAND 15T mais, dans la plupart des journaux, on n'en tient pas compte, j'espère que le Temps est plus consciencieux, et j'avoue être très sensible à une virgule qui détermine une idée. II ; a, À la Revue, des pédants obstinés à leur méthode de ponctuation, qui est mauvaise, illogique, absolue, bête par conséquent. Cela m'a fait damner. Si je retrouvais chez tous, la liberté et la responsabilité personnelle, non seulement de ma manière de voir et de sentir, mais aussi de ma ponctuation, qui est une partie essentielle de ma forme, je m'en réjouirais beaucoup. — Cela me fait penser qu'un feuilleton sur la ponctuation comme je la comprends ne serait pas ennuyeux et aurait son utilité : qu'en dites-vous?

J'ai écrit à H. Hébrard pour accepter l'offre dont vous avez bien voulu être l'intermédiaire, me réservant de vous dire, au bout d'une année, si je me trouve vraiment dans les mêmes conditions qu'à la Revue. Ma belle-tille, qui sait calculer et que je consulte, me dit qu'elle croit que j'aurai plus de travail pour atteindre à la même somme. Nous verrons s'il y a une différence qui vaille la peine que je vous la signale. Quant à présent, marchons.

M. Hébrard me dit que vous ne saviez pas que le roman de M. Hector Halot devait passer après celui de Maurice, c'est-à-dire avant moi. Il faut le laisser passer. Je ne veux prendre la place de personne. Si j'ai plus de travail que je n'en peux écouler au Temps, je pense que j'aurai quelque chose à donner

h U Bficite tov rigter ib«s eqmpWiik M tout aVn» gor».

AmilUs de- U faisilla «t t t|««i âe «our, clwf uni.

PGCCUU

AU U&UIS

Cher amt, Vtfus me donnez de bons evcQur»^nMnts «i je Torai de mon mieux. Pourisnt, U fi^at i^UQ vous m'aiidUz ua peu d'avis très, fraiics au bevin. Je rentre dans la vie pratique ea (Quelque sorte.au sortir delà itevue^ où je ne faisais guère i^ue des romans; quand j'avais <{uelqque vue personnelle à étnettrei ce brave Bulgz avait une peur de chien de me voir sortir du gaufrier politique et des convenances de son cénacle. Je ne me disputais pas avec lui, ou je me disputais selon ma p^ience du moment^ mais je n'élaU vraiment pas libre moraleiitent et, dans ces derniers lem]^ surtout, j'ai senti un grand besoin de pouvoir dire ce qui mevient ou ce qui m'est venu anlérieu rement, en dehors de la fiction. Vous avez deviné cela quand vous m'avez tracé ce plan de feuilletons ^ui me sera un f^rot respire.

COBBBSPOHBiKCE ^& CSoR6K UKH Ut cName on tUt eo Bari;y^ a^r^ 4e8 «aoées d'étouOe^ ment.

Il Taut paurtant aaas, oalwàjt^ sjk U ileu d« Ih berlédoat jep-
fiaxdi\$p(>&^;cafi«reottaiuùtbimguc la liberté «bst^ue a'e»l
poaùble nw, qiwa4 ta écii sur oae pa^e qo^ l'w ÛCQQ tQi^t wiJ.
Je »ft crois pi» ■ avoir des opUionft 4aiiS*r€HiM «t «KiMnwM
qui poisseat comprua^ttr^ l'amMide Uè9 dîgae ^ très calme du
Temps. Hais j'ai mes heures m je suis lut peu plus agitée que ses
premiers-Patcia. Pourvu que, par la date de mes articles, je mette
ces émotions à dislaace,il ne s'inquiétera pas, n'est-il pas vrai? Si
je dépassais son programme, je l'autoriserais de tout mon cœur à
faire ses réserves en note. Je lâcherai qu'il n'y ail pas lieu, nais
tant «m me promettant de faire de simples causeries sur des su-
jets variés, je sens bien qu'il ^^ me s^fL plus p«»ûiUe de ne pas
parler du temps présent. Tout se tient dans l'émotion et ma
\$érémti » soa gwre d'émotions qu'il m'est dinicile de retenir. Qui
est-ce qm croirait ca?

Eh bien, sll m'arrivait de prendre le toor» aiu dénis, je veux
bien i^ue vous m'»veTtis3i.ez,je me rends toujours aux bonnes
raisons; mais ne me laisseï pas ignorer les craintes que je pour-
rais iospirev et U pourquoi de ces craintes. A^l^e chose : je dé-
sire avoir du succès dans le TempSy pour gagner en conscience
l'argent qu'on me donne. Il Ěint que vous me disiea tout bonne-
ment après chaque article, dans les commencements, si la chose
a plo^ ei^ ai elle a «lanyé.

laO COUHtSPONOAHCe DE GEORGE SAND Les mêmes su-
jets n'iront pas à la mfime fraction du public, je le sais ; mais il eu
est qui peuvent ue plaire à personne, et, où je suis, je ne peux pas
le savoir.

Promettez-moi cette sincérité ; j'arriverai à connaître votre
public et & gagner ses sympathies. C'est vous qui avez rédigé l'an-

nonce de ma collaboration ; c'est très élogieux et très bien tourné. Je vous en remercie, je voudrais mériter tout cela. Mes amitiés à Taine; je le lis.

A vous de cœur.

Jl U. BBHTON PBRB, A PARIS

Mais certainement, mes enfants, c'est pour être joué en provinceet partout où vous voudrez, que je vous ai donné le petit prorerbe*. Il y avait dans l'envoi un mot où je te le disais. Tu l'auras laissé au fond de l'enveloppe. Vous faites mille fois bien d'aller en province, eu attendant la réussite de vos démarches à Paris. Vos succès, votre bonne entente, que le bourgeois, envieux des artistes, croit toujours impossible, vous donneront

t. Utt bienfait n'etl jamau perdu

D,mi,=.db,Gooylc

CORRËSPONDAHCE DE GEORGE SAND IU de l'aulorité. Voilà qu'on parle de la retraite de Jules Simon. Je veillerai à bien disposer son successeur, si je le connais tant soit peu.

Je TOUS embrasse; donnez-moi des nouvelles de votre expédition. Je suis de cœur avec vous. Si vous n'êtes pas trop loin quand vous jouerez le proverbe, j'irai vous trouver, passer un jour avec vous; mais il Taudra que vous me garantissiez l'incognito. La curiosité des provinciaux est insupportable.

G. SAHD.

s FLAUBERT, A CROISSET

Tu as enflé et besoin de me voir et tu ne viens pas ; ce n'est pas bien ; car moi aussi, et nous tous ici, nous soupirons après toi. Nous nous sommes quittés si gais, il y a dix-huit mois, et tant de choses atroces ont passé entre nous ! Se revoir serait la consolation due. Moi, je ne peux pas bouger ; je n'ai pas le sou, et il faut que je travaille comme un nègre. Et puis je n'ai pas TU un seul Prussien, et je voudrais garder mes yeux vierges de cette souillure. Ah ! mon ami, quelles années nous passons là ! C'est à n'en pas revenir, car l'espérance s'en va avec le reste.

les CORRESPONDANCE DE GEORGE SAND

Quel sera le contre-coup de cette infâme Commune ? Napoléon ou Henri V, ou le règne des, incoïtables ramenés par l'anarchie ? Uoi qui ai tant de patience avec mon espèce et qui ai si longtemps tu en beau, je ne vois plus que ténèbres. Je jugeais les autres par moi-même. J'avais gagné beaucoup sur mon propre caractère, j'avais Éteint les ébullitions inutiles et dangereuses, j'avais semé sur mes volcans de l'herbe et des fleurs qui venaient bien, et je me figurais quelout le monde pouvait s'éclairer, se corriger ou se contenir ; que les années passées sur moi et sur mes semblables ne pouvaient pas être perdues pour la raison et l'expérience : et voilà que je m'éveille d'un rêve pour trouver une génération pantajée* entre le crétinisme et le delirium tremensf Tout est possible à présent.

C'est pourtant sans doute, d« désespérer. ^C«w 4" grand effort, et peut-être me retrouverai-je équitable et patiente ; mais, aujourd'hui, je ne peux pas. Je suis aussi troublée que toi, et je n'ose ni parler, ni penser, ni écrire, tant je crains d'aviver les plaies béantes de toutes les Âmes.

J'ai bien reçu Ion autre lettre, et j'attendais le courage d'y répondre; j'« ne voudrais faire que du bien à ceux que j'aime, à toi surtout qui sens si vivement. Je ne vaux rien en ce moment. J'ai une indignation (qui me dévore et un dégoût qui m'assassine.

Je t'aime, voilà tout ce que je sais. Mes enfants t'en disent autant. Embrasse pour moi ta bonne petite mère.

CORn.ESI>oItJ>AHCB t>K aKOllGE SAN» IC3

DCGCXSV iU UËUE

Kohanl. 6 (cplfinire 1871.

Où es-tu, mon cber vieux troubadour?

Je ne t'écris pas, je suis toute troublée dans le fond de l'âme. Ça passera, j'espère ; mais je suis malade do mal de ma nation et de ma race. Je ne peux pas m'isoler dans ma raison et dans mon irréprochabU lité personnelles. J'« sens les grandes allaches relâcbées el comme rompues, It me semble que nous nous eo allons tous je ne sais oA? As-lu plus de courage que moi? Donne-m'en !

Je t'envoie les minois de nos Ailettes. Elles se son- Tîéanent de toi et disent qu'il faut ('envoyer tenrs portraits. Hélas I ce sont des Glles, on les élève avec amour comme des plantes précieuses. Quels hommes rencontreront-elles pour les proléger et continuer noire œuvre? Il me semble qu'il n'y aura phis qae des cafards et des voyous!

Donne-moi de tes nouvelles, parle-moi de ta panvre maman, de la famille, de Croisset. Âime^ous tonjours comme nous l'aîmoas.

D,mi,.,=db,Gooylc

lel CORRESPONDANCE DE GEORGE SAND

A U. CHARLES-BONNET, A PARIS

Noliul, S Mpuidbra ISTl.

Cber ami,

Nous ne demanderions qu'à tous complaire; Maurice et moi, nous ne faisons qu'un, et ce n'est pas de lui que viendrait l'obstacle. Hais le fait est que mon roman est trop peu avancé et que je n'arriverais pas après Taine. Comptant passer après Maurice et H. Malot, je ne me suis occupée que de mes feuilletons et j'en ai fuit plusieurs pour me donner ensuite au roman sans distraction. Tout ce que je peux vous promettre, c'est d'être prête après Maurice, si vous le voulez. Ce sera à vous de vous entendre avec H. Malot et de lui bien dire que ce n'est pas par ma volonté que je prendrai sa place. Ces feuilletons ne sont pas si faciles à faire que je croyais : je dois pécher dans des masses de griffonnages écrits au hasard du moment, pour faire un tout résumé et présentable. Je vais vous en envoyer un où Delacroix explique la peinture à Chopin et à Maurice. Il a été écrit le soir même et je le crois intéressant. Hais concevez-vous que, sur le manuscrit, après la date janvier 1841, il y a un gros pâté, et qu'il nous est impossible de nous rappeler si c'est 41, 43

CORRESPONDANCE DE GEORGE SAND TOME 43 ? Il faudra que tous retrouviez au juste l'époque où H. Ingres a exposé la Stratotice, dans une salle du Louvre, je crois; ce dernier détail est indifférent : ce qui importe, c'est de dater le feuilleton de l'époque précise; car il roule tout entier sur le jugement porté par Delacroix sur ce tableau.

Je crois que Villot doit savoir cela, ou tout autre conservateur de musées. D'après l'ordre de mon rangement, ce petit manuscrit serait de janvier 1841 ; mais je n'en ai plus la certitude.

Pauvre ami, je ne savais pas l'horreur des choses que vous avez traversées. Votre compagne doit vous être d'autant plus chère qu'elle a plus souffert. C'est vous qui la guérirez bien radicalement par la douceur et l'affection.

Et vous voilà à l'Odéon, bravant le public ahuri, et la troupe décapitée de Chilly? c'est bien à vous d'avoir ce courage. Je voudrais être là pour vous applaudir ; mais je ne sais si j'irai cet hiver; j'ai été si éprouvée moralement, que j'ai un besoin féroce de repos. Et puis il y a eu tant de secours à donner depuis un an, que je serai très pauvre.

Je relis voire lettre avant de fermer la mienne. Je vois que j'ai mal compris. Vous voudriez faire passer Malot après Taine et puis moi, et puis Maurice. J'avais compris, Taine, moi, Maurice, Malot. Eh bien, j'aimerais mieux, Taine, Maurice, moi ou Malot, Malot ou moi. Moi, je ne suis pas pressée, mais je me presserais pour vous satisfaire. M, Uébrard m'a écrit que

D,mi,,=db,Goyle

IE» COITRCSFONBANCG bK CEORCE SARD H. Halol trouvait T^tilctTierrt à placer son romm dans un autre journal et c'est moi qui ai tenté de lui prendre son tour; car je comprends qu'il tienne à jBiraftre dans le Temps. Voyez, cher ami, à arranger ceci dans votre intérêt, sans vous occuper du mien. Maurice céderait bien son tour sans se plaindre et j'aurais TOUS demander d'attentesjmais, moi, je ne voudrais pas le remettre si loin pour des raisons que je vous dirais, mais qui sont trop longues à écrire. En

somme, je crois que le mieux serait de laisser les choses comme m. hébrard me les a écrites : Taine, Slaurice, Malot et moi ; cela me permettra de donner à Buloz une nouvelle feuille, pour me liquider et ne pas le faire mourir à la cliagraine ; car le -voilà ça ! se réveille et jette feu et flammes. Si Renan va à vous, je vous laisse à penser l'avez-vous songé & une chose à laquelle vous devriez réfléchir. Vous voulez grouper autour de tous ce qu'il y a, dites-vous que l'utne neax. Vous pourriez, à côté de la place politique de premier ordre que vous «vez, prendre la première place littéraire. Mais la feuille ■ ton est une chose si limitée, si interrompue, que les romans en souffriront toujours, et que les articles de variétés sérieuses étant forcément scindés, n'y auront jamais l'autorité qu'ils ont dans une revue ou dans un livre. Il faudrait trouver le moyen de faire, tous les quinze jours, quelque chose qui serait, sous la forme d'un supplément, à la fois un journal «t une revue, ce qui contiendrait : la valeur d'une feuille et il y a, maître et due à la science, philosophie,

D, mi, = db, Google

ce qui est contre l'avis de Buloz 16

voyage ou critique, et le tout couronné par un résumé politique de la quinzaine. La politique du Temps acquerrait ainsi une autorité très grande. Elle ne perdrait pas celle qu'elle a au jour le jour, elle la décuplerait en la résumant et en l'expliquant. J'estime qu'une feuille de la Revue des Deux Mondes, qui est une bonne mesure pour un article de variétés sérieuses, tiendrait dans une page et un tiers du Temps ; d'autres s'arrangent aussi bien d'une demi-feuille. En fin, je m'imagine qu'il y aurait une magnifique tentative à faire et un immense succès à conquérir, si, — à peu de frais, et sans changer les habitudes du journal quoti-

dien, -^ on arrivai! à; joindre Une ttevue. Le public français ne compoile pas plus d'une ou deux Revues dans la forme qu'elles-ont maintenant, parce que c'est trop cher à établir, trop cher d'abonnement; ne pouvantl résoudre la difficiillé, on pourrait ta trancher en la tournant, el le journal qui ferait cette innovation aurait tant de succès, qu'il ne lui serait pas nécessaire d'élever son prix. Tout au moins il pourrait laisser à l'abonné la liberté de s'abonner à part au supplément, et, parla, il ne compromettrait rien. RénéchissËz et calculez. Je ne crois pas vous communiquer une pure rêverie. J'y ai pensé l)ien longtemps et bien souvent. Il ; a des conditions de succè s qu'on force en les déplaçant.

A vdus de cœur, cher ami.

G. sa.no.

A CUSTAVR FLAUBERT

Cher Tîeui,

Je te répondais avant-hier et ma lettre a pris ds telles proportions que je l'ai envoyée comme feuilleton au Temps pour la prochaine quinzaine ; car j'ai promis de leur donner deux feuilletons par mois. — Cette lettre à un ami ne te désigne pas même par une initiale : car je ne veux pas plaider contre toi en public. Je t'ï dis mes raisons de souffrir et de vouloir encore. Je te l'enverrai et ce sera encore causer avec toi. Tu verras que mon chagrin fait partie de moi et qu'il ne dépend pas de moi de croire que le progrès est un rêve. Sans cet espoir, personne n'est boa à rien. Les mandarins n'ont pas besoin de savoir, et l'instruction même de quelques-uns n'a plus de raison d'être sans un espoir d'inilience sur les masses ; les philosophes n'ont qu'à se taire et ces grands esprits auxquels le besoin de ton âme se rattache, Shakspeare,

Molière, Voltaire, etc., n'ont que faire d'exister et de se manifester.

Laisse-moi souffrir, val ça vaut mieux que de voir

CORRESPONDANCE DE GEORGE SAND 1C9

l'injustice avec un visage serein, comme dit Shakespeare. Quand j'aurai épuisé ma coupe d'amerlume je me relèverai. Je suis femme, j'ai des tendresses, des pitiés et des colères. Je ne serai jamais ni un sage ni un savant.

J'ai reçu un aimable petit mot de la princesse Mathilde. C'est brave et bon de sa part de revenir près de ses amis, au risque de nouveaux bouleversements.

Je suis contenté que ces petites mines d'enfants l'aient fait plaisir. Tu es si bon, j'en étais sûre. Je t'embrasse bien fort. Tu as beau être mandarin, je ne le trouve pas Chinois du tout, et je t'aime à plein cœur.

Je travaille comme un forçat.

DCCCXXVIII

A V. ÉDOUARD DE POHFÉRY, A PARIS

Merci de votre bonne lettre. Mon cœur bien gros a du soulagement quand il rencontre des sympathies vraies dans ce temps troublé, douloureux, navré. Et si on voyait l'avenir !

Est-ce que vous l'apercevez ? Ce que vous me dites est vrai, quant au présent, et, quant à l'avenir, j'ai bien, comme vous, que l'intelligence et l'honnêteté ne nous fassent défaut ! Ah ! que j'aurais voulu mou-

rir avant de voir que la barbarie était encore si w-

Tante et si active dans le monde

Je ne sais pas que c'est que le petit livre dont vous me parlez; vous me rendriez service de me l'envoyer. Il faudrait discuter cette Internationale au lieu de chercher à l'enterrer. Que n'en faites-vous, puisque vous êtes informé?

A vous de remercier et merci «neor» de votre tectique savante.

DCCCXXIX

A U. BENTON Paris, A Paris

Mon pauvre enfant, Je me doutais bien, à ton silence, que cette tournée n'était pas brillante. Je ne t'en voulais pas. Je m'en attristais. Le moment était si malheureux ! On a tant souffert, tant perdu ! Le provincial est économe et ne s'amuse pas quand ses affaires ne vont pas, et peut-être manquiez-vous d'un Barnum. C'est surtout cela qu'il faut dans les pays arriérés. Ne t'inquiète pas du proverbe. S'il pouvait le faciliter un arrangement quelconque, garde-le ; sinon, tu me le rendras, en le faisant déposer chez moi : rue Gay-Lussac, 9, à madame Lafontaine, pour madame Sand,

CORRESPONDANCE DE GBOUGE SIMON 171 Que vas-tu faire ? On dit Chilly très gracieusement m'écrit. Duquesnoy est-il titulaire au même degré ? Pourra-t-il continuer seul ? Seras-tu forcé, pour prendre un engagement quelque part, de baisser tes prix ? Il ne faut pas minimiser que tout le monde, artiste ou non, «est étas la panne, «t il faut travailler quand même. La Prune et la Go-

nuauBC nous •»! purii de rudes coups. Gardons la seule chose qu'elles n'aient pu nous Ater : le c«arage. Ti«iWB«i an edurant de ce qui peut survenir. J'ai Hé inquiéle de ton iang tiUn6e. Je t'embrasse bieu tondreoieoi, ainsi ^ile t»n ûk et tous les chers miocbea.

OND PLAUCHO'

Il n'ett bruit dedans Paris que de ta chemise de batiatie, de ton b.'ibit noir, de ta barbe bien teinte et d£ ton air brésilien, à la représentation de Ouinas. Et ce n'est pas une femme qui m'écrit cela, c'est un hsoime émerveillé. Si la pièce manque de succès, tu n'eu auras pas moins eu un de belle tenue. Espérons que le public ne sera pas trop prude pour Alexandre, et que le pauvre Gadol se relèvera. Hais, d'un côté, le

m CORRESPONDANCE DE GEORGE SAND

public Tent qu'oa ne le scandalise pas; de l'autre, il veut qu'on l'amuse, et il ne s'amuse préciséménl que de ce qui le scandalise. Il n'est pas facile à contenter. Il est immoral et hypocrite.

Je te remercie des détails que tu me donnes, tu es bien gentil de me tenir au courant de tout. Sans toi, je n'aurais que l'impres-sion des critiques, qui ne sont jamais naïfs.

Te voilà donc plénipotentiaire entre les Buloz et moi ; s'ils veulent te prendre ponr ambassadeur, accepte, je serai 81 contente de te voir.

Je t'embrasse et nous t'attendons.

DCCCXXXI

A H. ALFRBD GABItlÉ, A HONACO

Nohul, tl oelolin ISTI.

Monsieur.

Uerci mille fois, mais ne me dédiez pas ces vers-là. Écrivez-moi sur un sujet littéraire, champêtre, tout ce qu'il vous plaira; mais ne me posez pas une question de principes politiques.

Je hais le sang répandu et je ne veux plus de cette thèse : (Faisons le mal pour amener le bien ; tuons pour créer. > Non, non ; ma vieillesse proteste contre la tolérance où ma jeunesse a flotté. Les événements

multiples qui Tiennent de s'accomplir doivent nous foire faire un grand pas en avant. Il faut nous débarrasser des théories de 93; elles nous ont perdus. Terreur et Saint-Barttiélenif c'est la même voie. Vous Êtez jeune, n'est-ce pas? En tout cas, vous êtes poète; TOUS devez aimer le vrai, le beau, le juste. Maudissez tous ceui qui creusent des charmera. La vie n'en sort pas. C'est nue erreur historique dont il faut nous dégager. Le mal engendre le mal. Apprenons à être révolutionnaires obstinés et patients, jamais terroristes. De longtemps nous ne serons écoutés. Qu'im* porte ! Le poète doit vivre au-dessus de ses contemporains, au deU de sa propre vie. L'humanité n'entrera dans un progrès que quand elle méprisera le mensonge dans l'homme, et respectera l'homme en dépit du mensonge.

6EoRGE SAND.

A H. HBHRy HARRI3SE, A PARIS

Nobinl, ai oclobra IB71.

Merci de vos très bons feuilletant, mon cher ami.

Si vous avez le cœur encore malade, vous avez du
moins l'esprit très net et très vif. Quand j'aurai lu la
pièce, je vous donnerai mon avis. D'avance je vous dis

m CORRESPONDANCE DE CEORGB IAHC

qae je ne suis pas de cens qui prétendest qM Elir» senîr l'art ft
soulenir uoe Ifaèse, c'eit le rabaiïter, Ji suis de l'nvis tout
contraire. L« but élevé élève l'srt, et, quand on pense autrement,
c'est pent-èlre qu'on embrouille une qaeslion mal posée. On dit
qoê l'arl ne doit prouver qu'en manifestant. Eh bien, U Parthénon
manifeste le beau, et certes il a voulu ■• prouver. Dumas montre
le mal pour le &ire haïr. Si, comme Michel-Ange à la chapelle bix-
tine, il peini l'enTer de main de maître, il a réussi; si, comme les
sculpteurs des cathédrales da moyen tige, il ne rnoolre qae le hi-
deux et l'obscène, il a échoué j mafa je ne crois pas qu'il soit dans
le dernier eas. Gela ne se peut, car il est un maître et non un
manœuvra.

Trouvez-vous que Paris se relève intellectuelleræirtj l'aîmez-
vous toujours? Moi, je crains de le revoir.

Toutes les amitiés de Nohant, et tous mes remerciements pour
vos bonnes et ciïarmantes lettres.

DGCCXXXIII

A U. PAUL PB BAIN-VICTOR, A PARIS

Ndhiil, 89 «luire 1811.

Cher grand esprit, Vous êtes par conséquent un grand cœur, je le sais

D,mi,=db,Goyle

COBREEP^HDAMCE DE CEOIIfiE liND 1TS viiB bien. Je lis avec émotion et rTîfMmMit vos belles pages, que j'ai toujours tant aimées et qui sont plus belles que jamais. Je vous remercie de me les avoir envoyées; car j'ai été naturellement privée de ce qui paraissait durant le blocus de Paris, et, depuis, on m'a retiré les journaux que je recevais d'habitude : mesure d'économie qui me chagrine bien, puisque je ne lis que longlement après ce que vous écrivez.

Écrivez beaucoup ; nous voici dans un moment, peut-être bien passager, où ceux qui sentent le Trai ont le droit de le dire et où l'esprit écoulé ceux qui n'ont point d'attaches avec ces choses étroites de la politique. On ne fait pas grand bruit autour d'eux; mais les bonnes paroles pénètrent où elles doivent pénétrer et les vôtres sont de celles qu'on garde en soi après les avoir lues.

A vous de courir, et merci en outre.

GÈOttGE 3ANo.

DCGCXXXIV

A M. CHAHLES-FIDMOND, A PARIS

Nohin, 9 Doranbra 1ST4.

Cher ami.

Le roman s'appellera tout bonnement Nanon. Je l'ai lu (du moins, ce qu'il y a de fait, les deux tiers) k

U TQluDie ds Barbare* «l Btndîtê

170 CORREBPONDÂHCE DE CEOaCE SÂKD

Maurice. Il dit que (a peint bien ce que ça raconte, et, comme il est assez dirOciie pour moi, j'ai un peu d'espoir de finir aans trop de d£goât. J'ai le malfaeur de n'aimer que fort peu des choses que je fais, et de ne jamais trouver que l'exécution réponde à l'entreprise. Enrin, tout mon désir, c'est de ne pas tous voler mon salaire.

Que je TOUS plains d'êlre en répétition I je connais ce suplice, et je connais aussi la personne qui toqs agace : c'est une enfant gâtée qui ne se console pas de vieillir et qui s'en prend & tout le monde, surtout k ses rôles.

Je me suis promis de ne plus lui en donner : non pas qu'elle n'ait bien tenu celui que je lui avais confié; mais elle l'a lâché vile, et l'ennui qu'elle m'a donné aux répétitions ne vaut pas le service qu'elle m'a rendu. Sarah n'est guère plus consolante, à moins qu'elle n'ait beaucoup changé. C'est une excellente fille, maisqui ne travaille pas et ne songe qu'à s'amuser; quand elle joue sou rôle, elle l'improvise; cafail son effet, mais ce n'est pas toujours juste. — Vous devez trouver voire consolation avec Pierre Berlon, qui est si fidèle, si exact, si consciencieux et si sâr.

Pour moi, non, je ne songe pas à donner une pièce ; j'en ai deux ou trois, mais point de parti pris sur l'époque. Je trouve le public trop aAttri. J'aimerais mieux, à l'heure qu'il est, être jouée en province.

Le diner chez Hagny a donc repris son cours? Qui sont vos convives & présent? Le pauvre Edmond de

Concourt a-t-il reparu ? Je n'ai plus entendu parler de lui depuis la mort de son irère. Saint-Victor a Tait un beau livre. Flaubert a-t-il été des vôtres? Je ne sais s'il est toujours à Paris.

Je compte que vous me tiendrez aa courant de vos aventures. Le théâtre est amusant quand même, une Tois qu'on a pris son parti du résultat, quel qu'il soil. C'est toujours on coup de dés. Bon courage et bonne chance! Vous sarez combien je le désire.

A vous de cœur.

A U. ALEXANDRE DUHA3 PIL3

Mon fils, J'ai enfin reçu la Visite.Ji n'aime pas beaucoup ia pièce; bien qu'elle accuse toujours plus de talent et toujours autant d'esprit, je la trouve un peu bizarre comme donnée, ou du moins comme prétexte; car ie séducteur est vrai, l'ami est charmant, ia petite mariée vraie aussi dans sa bëlise; mais la dame a trop d'esprit, elle fait trop bon marché de sa dignité, puisqu'elle a conservé de la dignité. Celle scène où elle reprend le monsieur, par une comédie qu'une

IT8 CORRESPONDANCE DE GEORGE SAND bonnête femme ne saurait pas jouer, me fait craindre qu'elle ne soit très rouée, et, quand elle secoue son mouchoir, ce qui esl ingénieux au possible etdoit faire beaucoup d'effet, je crains que ce ne soit inutile, et qu'elle ne fasse ensuite tout ce qu'elle s'est vantée d'avoir fait. C'était bien beau dans Madame Aubray, celte fille qui s'accuse à tort pour rendre le (ils à sa mère. Ici, c'est dur et pas nécessaire. Al-jetort? ai-je raison? Voilà mon impression.

Une situation si délicate ne pouvait être préparée, je le sais bien, sans être escomptée; mais voilà où vous eussiez pu faire le

lour de force, vous, à qui rien n'est impossible. Vous avez, je crois, sacrifié à l'effet un peu vite. Ce n'est pas moi qui vous dirai ce qu'il eût fallu faire. Je ne le sais pas, je vois bien la moralité : à quoi bon la faute? la leçon est donnée; iiiais la fename mérite-t'elle qu'on la lui donne et aura-l-elle le cœur et l'esprit d'en profiter?

Voilà votre maman qui vous lait de la critique au coin de son feu. Si j'avais vu la pièce, il est plus que probable que j'aurais été trop saisie pour avoir une abjection ; mais vos pièces, à vous, doivent triompber autant à la lecture que sur les planches. Vous y êtes obligé. Sur ce, je vous bige tendrement, et, si j'ai lort dans ce (jue je vous dis, n'en tenez compte et dites-moi que je me trompe. Je nedemaiule que ça.

Comme c'est joli, ce que Lebonnard dit au bébé et quel charmant et amu.sant dialogue d'un bout à l'autre

CoBRĖ5PoHDAHCB DE GBURGE SARD m Merci pour la lettre que vous me transmettez. Je répondrai. Vous souvenez-vous que vous me disiez de mettre Clemenceau en bon franchis, et qu'au bout de dix lignes, je vous ai dit qu'en devenant grammatical, vous perdriez tout ce qui fait votre mouvement et votre vérité d'allure. — Oui, la langue est pédante, lourde : c'est comme un habit d'un autre temps qui ne nous va plus. Hugo croit l'avoir renouvelée, il n'a trouvé que l'expresaion de son génie personnel; mais il apluB compliqué qu'allégé le langage; moi, je ne me sens pas le droit d'innover ; mais j'espère bien que cela se fera tout seul par la force des choses, et vous aurez beaucoup fait sans vous en douter.

TeadrcMea daa mtena à vous et aux vUres.

A H. Le DIRECTEUR DS JimSUAL DBS iUTOGIIAPBBS, A PAHIB<

Maladie nerveuse (alors l'écriture n'indique rien) ; ou :

i. Gearg« Sand s'était flattée de diagnostiquer le caractère et la lempirame'il tie la première personne venuo, au leul tu da l'icriture do cette mfime persannc. Les rédacteurs du Journal de» autographe», versés dans ce qu'on appelle t la science de la graphologie i, lui propoifereal d'exercer sa puissance

IBO CORRESPONDihCB DE CEOftGE SAHD

Sponlanéité poussée jusqu'à l'irrÉOeiion ; sincérité sans bornes et bouté sans restriction; précipitation de jag;ement sous l'empire du sentiment, qui ne raisonne pas et ne réserve rien; imprévoyance absolue; négligence totale des soins matériels de la vie.

C'est une personne qui, pourtant, est toujours prise à court de temps, parce qu'elle ne sait pas employer les moments et remédier à la brièveté desjoars qd nous sont comptés, par des hatitud^ d'ordre et de classement dans l'emploi des heures. L'imagination et la sensibilité dominent cette belle àme et doivent donner au caractère une inconsistance apparente. Elle n'est pas incapable d'étude, de méditation; elle peut même arriver à la science ou y être arrivée; mais je serais bien étonnée si elle ne faisait bon marché de tout ce qu'elle sait pour se donner à ce qui l'émeut; capable de passion et peut-être très passionnée, elle i^ore la violence, elle la hait; elle est, pardessus tout, expansive et tendre; si elle a un défaut, c'est de ne pas s'appartenir assez, c'est de vivre sous l'empire d'une confiance optimiste qui peut dégénérer en faiblesse. En somme, au point de vue évangélique, l'incomplet de

cette nature est encore un charme, une prodigalité de bons instincts.

(l'iDtulioa lur une lettre da leur directeur (l'abbé Uicbon), que la chUtelaine de Nohant u'avait jamaU vu et ne coanaisiaît que par quelques-uns de tes ouvragei. Elle voulut ,bioD sa livrer i ce jeu d'esprit, et elle fit au rédacteur en cbeT du Journal itt auto-grapka la réponse qu'on va lire.

CORRESPONDANCE DIC GËOHGK SAHD 181

Voilà, monsieur, ce que je pense de vous, d'après votre écriture, sans me laisser inllnencer par ce qne j'ai lu de vous. Je n'ai pas l'honneur de vous connaître personnellement; je ne vous ai jamais vu, et je n'ai jamais eu l'occasion de consulter vos amis sur votre ■vie privée.

Je peux me tromper absolument, je n'ai aucun système; mais je reçois beaucoup de lettres; naturellement l'instinct de l'observation me porte â me faire une idée des personnes d'après l'ensemble de leur écriture. Je ne prétends pas ne m'être jamais trompée; mais j'ai souvent deviné juste. Les écritures spontanées sont de plus en plus rares, et je crois que vous faites bien de prendre en considération l'observation que je me suis permis de vous faire.

Je vous prie d'agréer l'expression de mon dévouemenL

1. Le Journal dei Autographeï résuma «auime il suit s opiaion sur le trarail de Geareo Sand :

(GnphidaeiB unnls) {GriphoIoEl» nalureU»)

laluillon et déduction Capacité d'étude, de médiUlion,

de Bcience.

ImaginaUon L'imaginatioD domine.

Simplicité L'incomplet de cette nature est un
charme.

VI. H

Bonii I)b ('appartienl pat'utn. Bonté

lans reitricition.

SeDtlbiliU La MMibllilé domine cette Iras;

elle eri capable de peitieM, peat>

Douceur Celte ftme ignore la vioteiM; oU*

la hait

Ambition

Conflanee Conflance opttnisle, dégénéran

en FBI bleue.

SpoataaéU ftpenUoéiU jiuqiA l'irréBeziM.

Viiacité

Persévérance

Bnergio, hardïeise..

Prodigalité Iniprévoyancfl absolue. Nïig]igei:ce

totale ie» soini matériels de la

Franehlie Sl«éériti(im» b4ii|f«. Kipantion

HÛQïé. alailni.

Nature bien douée, aulripU point de vue inletlecluel, «eniible
et volontaire... Prodigalité de boas iBstlDCtli

ORHESPOn^ANCIS pE. GgQltGE SAND 18J

DCCCXXXVII

A M. ALBXAHDRB DEIIIA8 V1L8, A PAItM

LQqiprequez-vqiiSiiiqonfilSjquejdepuisat^nt-liiersoii-, Qn
;ious av4|]3 {u yotrp pièce * rflçug Iq matip, je n'ai pas eu une
minute pour voqs ĖçnrÇ ? ?t pourtant je Qiage vite et dors peu.
ÎUais c'est comme ce)a dans certains ntonjeu^ de l'^n^fl-
E^pfu), avant qu^ mes hAtes arrivent, je veux vous dirf) qu'elle
est excellaif^iH piÈce, excellente ^«uperfie, pleine de vérité, de
passwf «t de cœi^r. Çettp feipms colère et généreuse est u^
grande figure. <^* ^lle est s^iisuelle, > a ditSarcejl^t pourquoi fie
le s^rajt-elle pas? mais elle est fem^ie et If^^St elle M P^î^^
cher, he mafi recorameneera, elle Ujra forcée de le haïr, de le mé-
[uiser et de [a guHlier, si ell^ a ^e^ ^p(^t^, parce qu'il les rui-
nerait ft les perdr^t.- U^is qu'estrce que cgl^ fait i la piÈpe qui
est un preuier ^cte du 4rame de eelt» y]S néfaste? poiffq^pi
t^uMP s'en aller coûtent de tous les personnages et Certain d^
leqr heureux avenir? Vous ne vous êtes pas engagé à montrer une
aventure agréable, vous avez fait un drame poignant

l.La Prineen* Omt^M, repr^nUs au (hiUr* du 6|BaBM, S dd-cambrfi 18;^

184 CORRESPONDANCE DE GEORGE SAHD

avec les éléments les plus simples, les situations les plus connues, les plnstu^M, etTOusavezfait avec cela une chose tout à fait neuve. Le dénouement est ingénieux et je n'y trouve rien k redire. Qu'esl-ce qu'une balle allant à son adresse eût prouvé t Qu'ils sont bêtes , eesParisiensdespremières représentations! lis veulent faire les pièces eux-mêmes. Ce serait du propre!

Le dialogue est un chef-d'oeuvre; la scène de femmes du monde aété 1res bl&mée:je ne cherche pas si elle prouve ceci ou cela; elle vient là k point, comme le chœur aalique pour dire : Malheur malheur t et, sous une forme légère, elle enfonce le poignard. Elle est navrante en plaisantant. Je ne la sépare pas de l'action, elle la dramalise, l'explique et l'accuse.

On avait dû que vous refaisiez le dénouement après la première représentation, les journaux avaient même annoncé retèche. J'étais désolée, indignée contre Hontigny, que je voyais, là, servile comme de coulame devant son public. Je me demandais si, à présent, on allaitlaisser les journalistes refaire les pièces et je ne pouvais croire que vous subiriez ce mandat impératif digne des communeux. Dieu merci, non, c'est au public de vous suivre et non avoua de lui céder.

Sur ce, votre maman, bien contente, vous embrasse de tout son cœur.

Haurice et Lina trouvent la pièce trop triste: ce n'est pas une critique, car ils conviennent que, quand

COURESPOH&ANCE DE GEORGE SAKD ISS

on veut faire une chose douloureuse, il ne faut pas la Taire à moitié. La scène où la princesse dit à son mari : « Je t'aime, je ne peux pas faire que cela ne soit pas, » est de premier ordre. Vous voyez que votre maman fait attention à tout.

DCCCXXXVIII

A HADAHB LBBARBIBR DE TINAN, A PARIS Kvhinl, S JuTl-tr 1871.

Comment, ma pauvre amie, vous avez eu, pardessus tant de chagrins, l'affreux ennui d'être malade ! Vous voilà revenue à la vie, ménagez-la pour vos enfants. Il n'y a que cela de bon et d'intéressant. Le reste est navrant, et ce devient un devoir de se plonger dans l'égoïsme de la famille pour échapper au désespoir. Vous voyez, mon filleul devient un jeune homme, il a l'intelligence et la volonté, c'est-à-dire l'avenir; reprenons courage pour ces chers êtres qui répareront peut-être nos fautes et nos désastres. Dites bien à ce cher enfant que je suis heureuse de son bon travail et que je l'embrasse de tout mon cœur. Mes vœux à vos enfants, si aimables et si bons, « tant à toute cette charmante et superbe couvée. Ici, nous sommes en adoration devant nos deux filles. Elles nous donnent l'immense bonheur de pouvoir

186 CORRESPOTlttinCB DE CKOltfiB SiflD

les g&ter; café et led A'abUseftt de rieb et ne se ftilii [HU
prier pour dppretidre.

Donnet-moi bien Ut de (outil à fâtât htthtibB nouvelles de vous, et croyez-moi Je VttuÉ appFécié et vous aime d'antaot.

Non, mon ami Tildttil'oil pdlnl le liéros de Tamaris. D'abord, il n'y a poiut eu de héros ailleurs que dans mon imaginitife; «nsulls, Talm» aat moiüs brillant, mais d'un mérite plus solide que le susdit personnage.

Ne m'oubliei pas auprès des excellents Cointel.

DCCCXXÎIX

A k. GSARïïBS-BDltOllill, A f ARlS

Hlfhtiit, S]*kvhr IS71.

Cber ami, j'avais reçu déjà une lettre de H. de Gobineau concernant la visite que dom Pedrb voulait fine rendre k î^aris. J'ai répondu que je ne quittais pas Nohantcelbiver et quej'en avais des regrets fondés sur le mérite personnel que l'opinion accorde satis conteste, m'a-t-on dit, à cet auguste personnage. M. de Gobineau ne m'a pas donné d'adresss pour lui répondre. J'ai répondu quand même par son titre de

CORRBftPORDAKCI DE GKottGB Htti 1ST minisit^ de ft-an-tie au Brésil, et j'ignore S'il ï Fecn ma telll-e. PUîâqtlê futis àui iei teUtiobs Idâlfectèd avec lui, veuillez savoir et me faire savoir st Cette lettn lui est attirte. PdUf clore ce chapitre, je voïis dirai que je de trois pi6 que dom Pedro prenne la peine dé venir tà lold iait une vieille bonne fb:>âme comme moi; tfiaiâ, dans leeàs où, comme te calii^ tlaroub-al- Baschid, il voudrait parcourir la France en simple particulier, il trouverait chez nous la cordiale et respectueuse hospitalité du paysan.

Parlons d'une autre illustration à laquelle je vous prie de présenter aussi mes respects et mes compliments déToués, Renan> l'ki refu son livre, je ne l'en ai pas remercié ; je ne l'ai pas lu en-

core.vous savez pourquoi : le tratal d'uBfl part, de l'autre les vacances de famille, qui ne me laissent pas, durant cette quinzaine, une heure de recueillement. Je vous charge donc de mVxcuser et de liii dire que je ne veux pas le lire en courant et au milieu du vacarme des enfants grands et peiitsquim'enloutent. Je garde cein-pour raccommoder mon cerveau fêlé par la récréation du jour de l'an.

Aussi comme j'ai peur pour le feuilleton que vous vous voulez avoir quand même ! Il sera peut-être twienié au premier chef : nous somtnes toujours en danse, nous avons à faire les Rois et à fêler l'anniversaire de mon Aurore, le 10 janvier. L'Aurore (déjà n«mmée)eQinme6online à dire£ajanilaril*,est devenue toute rouge en recevant votre lettre, et pour la

Hom d'una dM Durionnettw d« Nohaul

IH CORRKSPOHPIMCB DE GEORCK S&Hb

première fois, elle s'est décidée à lire conrammeot de l'écriture, en ajoulanl que vous en aviez une très jolie et à son goût.

Plaachiit m'a parlé du courrier de Manille... Hais OR sonne ledtner, je veux donner ma lettre à la boîte* gui pa3se;je reprendrai demain ce chapitre et je n'ai que le temps de vous embrasser pour le nouvel an.

DGCCXL

AD MAHI

NohuI, B ItinUt Iffli.

Cher ami, Je vous remercie (j'ai toujours à remercier avec vous) de m'a voir envoyé le livre de Quînet*t Nous sommes en Irain de le lire. Il est magnifique de Torme, un peu enfantin, quant au fond, en ce sens qu'il découvre à chaque pas des choses très connues, qu'il ■ ')(dA connaître depuis longtemps avant d'écrire l'histoire des peuples. Il edi dû s'aviser plus tôt que, pour faire l'histoire des hommes, il faut connaître

1. Le MrticB daUpoilais Taltait alors p«r a la voiture dtnt mu-
nie d'une boîte aux lettres. 1. la Révolution.

COKBESPONDÏNCB DU GEORGK SAND 189

celle de l'homme. Il avoue qu'il ne la connaissait pas; mais il ne l'avoue pas naïvement, il encadre de trop d'orgueil ce qui n'est chez lui qu'une facilité d'assimilation de la Torme littéraire à un sujet qui ne lui était pas familier. Cette facilité est très grande et très belle. Cela ne suffit pas pour l'autoriser à découvrir — en tremblant et en invoquant la nature comme une Uivinité dont il serait l'oracle inspiré — qu'en même temps que le monde modifie ses formes, les êtres organisés modifient les leurs; un enfant de six ans sait cela. Il faut avoir en toute sa vie l'esprit à l'envers pour ne pas l'avoir vu.

Je fais hon marché de beaucoup d'affirmations qui ne sont pas justes par rapport à la succession des formes et à l'époque certaine de leur apparition. Il se (rompt sur la foi de beaucoup d'autres. Pour les redresser, il eût fallu une vie d'études spéciales, et il écrit, impatient de faire connaître ce qu'il vient d'apprendre.

Mais il est généralement trop affirmatif sur des points que la science n'a pu juger sans appel ou qu'elle aura à redresser plus tard. Conclusion : on n'entre pas dans certains sanctuaires, quand on a passé le temps d'y entrer porté par l'amour du dieu qui s'y révèle. On tourne alentour, à force d'intelligence et d'habileté, on en approche, on saisit quelques rayons, on ne voit pas la figure du dieu. Ceux qui l'ont vue n'ont pas de paroles pour la peindre et point de compas pour la mesurer. Il en restent éblouis et préfèrent l'aridité des savants, qui n'expliquent rien,

mon COITltBSPOLLDAftOE BB 6IOk&B SâNB aux eiplicatfbns des littérateurs, qui vedlellt iont fltpliqueh C'est II mon impfedSiDd que je vodâ donfle ent^e nous. 11 y a si peii de beau* livfeS, qQ'il no i^Ut pds criliqt6r lietiiil'fci; Il est beau quâtld mène, aimable & lire, beiiit-eui d'eipresïioilâ. Il a U clarté enseignante et petil Cire trèe utile k écux ^Ul n'ôtit jamais songé à cè giii Ht. POur mol, il est sans profondeur vraie et ne in apprend rien jusqu'ici. Peutêtre chângeraf-je d'aVis ail âecond Volume. Je vous avoue que je n'ai de respect que pour Ce qui tne présente UD aspect tiouvëau. Trois ligries d'dn btimffle sans nom qui pousse ma pensée èfl a*dnt (Cela ItTlte quelqiierois) me frappent et me saisissent bëaueAup plus que dé gros livrés oi) Je piircoiir« on pays eipioré et où l'on ne me si^nálfe ^ii ce qui à dû m'écbapper.

Au lieu de bavarder, je devrais bien fiir« mon feuilleton 1 Je vais m'y mettre. J'espérais pouvoir le faire sur ce livre de Quloet. Il de t&insplr« pas, el, commç J'aime Qilidet, Je ne veux pas parler de lui pour fdire des restrictions.

PlauchUt TOUS remercie de U confluence que vous aves en lui, et je vdus en remercié àUSSi, moi. Il écrit son entée en matière et promet de «té la lire.

Voilà donc M. Vautraiii nommé ! Oh nous envoie la dépêche, -
te pense absolument ctitnme VoUâ sur l'eïïet de celte nomina-
tion. Voilà bien assez de défis lanCés par Paris à la province. Il
Me semble qu'il «fit fôllu causer ensemble avant de s'envoyer des
caHes et des témoins, et Victor Hugo est la ptrËOtifliDation de

CORnEgI'onBANVk bt GBbRCb SAttD 191 cette politique, lui
qui, à Bordeaux, s'est fôché avaat toute discussioD.

Bonsoir, cher ami; tout Nohantvous embrasse. Les bals du
soir continueni. Les petites s'y exercent à une pantomime écheve-
lée ; ce qui n'empêche pas de prendre très bieu les leçons le
lendemain.

A vous de coeur.

tina disait hier au ioit, à propos de Qulnet, qbe, si elle Était fa
tlatitre, elle aimerait mieii un jeuile amoureilit bste qu'un vieux
galant éloqueiit. 11 faut vous dire qu'elle sait la géologie iniétix
qUé liii.

DQCQXLI

A filritAYI rhABBIRT, * PARU

Huh troubadour, Je pense à ce que tu m'as detliiiiidii et je le
fërM ; ittais, cette sfemaiiie, il faut qde je ttte repose. J'ai trop
Fait la Toile ail carnaval aïëc tties petités=filles et mes petits-
nBveilx.

Je t'embrasse pour moi et toute ma couvée.

<9S CORRESPONDAUCK DS GEORCE SAMli

NDhuii, ISJaiifiar (871.

Faut pas être malade, faut pas être grognon, mon vieux troubadour. Il faut tousser, moucher, guérir, dire que la France est folle, l'humanité bête, et que nous gommions des animaux mal finis; il faut s'aimer quand même, BOt, son espèce, ses amis surtout. J'ai des heures hién tristes. Je regarde mes fleurs, ces deux petites qui sourient toujours, leur mère charmante etmonsagepiocheurdefilsquelafin du monde trouverait chassant, cataloguant, faisant chaque jour sa tâche, et gai quand même comme Polichinelle aux heures rare* où il se repose.

Il me disait ce matin : « Dis à Flaubert de venir, je me, mettrai en récréation tout de suite, je lui jouerai les marionnettes, je le forcerai à rire. »

La vie à plusieurs chasse la réflexion. Tu es trop seul, Dépêche-toi de venir te faire aimer chez nous.

CORBBSPOND&NCE DE GEORGE SAND 1S3

DGCCXLIII

AU MftHB

Hohuit, İS jtnlsT ISTL

Tu as très bien fait de m'inscrire, et même je veux contribuer. Porte-moi pour la somme que tu voudras et dis-le-moi pour que je te la Tasse remettre.

j'ai lu ta préface dans le Temps : la fin en est très belle et très touchante. Hais je vois que ce pauvre ami était, comme toi, indicoléieux, et, à l'aj^e que tu as maintenant, j'aimerais te voir moins irrité, moins occupé de la bâtisse des autres. Pour moi, c'est du temps perdu, comme de se récriersur l'ennui de la pluie et des

mouches. Le public, à qui l'on dit tant qu'il est l'été, se fâche et n'en devient que plus bête; car, fâché ou irrité, on devient sublime si on est intelligent, idiot si on est bête.

Après ça, peut-être que cette indignation chronique est un besoin de ton organisation; moi, elle me tuerait. J'ai un immense besoin d'être calme pour réfléchir et chercher. En ce moment, je fais de l'utile au risque de tes anathèmes. Je cherche à rendre clairs les débuts de l'enfant dans la vie cultivée, persuadée que la première étude imprime son mouvement sur toutes les autres et que la pédagogie nous enseigne toujours

VA CORREST>ORT>IMCE DK fltOHfle SitltB midi k quatorze heures. Bref je m'applique à un abécédaire ; ne me dévore pas.

J'ai un seul regret de Paris : c'est de n'être pas en tiers avec Tourgueneff quand tu liras Ion Saint Antoine. Pour tout le reste, Paris ne m'appelle point; mon cœur j'a des affections que je ne veux point froisser en me trouvant en désaccord avec leurs idées. Il est impossible qu'on ne se lasse pas de cet esprit de parti ou de siècle qui fait qu'on n'est plus Français ni homme, d'ailleurs même. On n'a pas tous les philosophes, où est-il l'Église; on fait ce qui est rotin et inutile, par exemple à la discipline de l'école. Moi, Je ne peux pas me disputer avec ceux que j'aime, et Je ne sais pas te parler; j'aime mieux me taire. On me trouverait tout bête ou stupide; autant rester chez soi.

Tu ne me parles pas de ton frère; es-tu allé à Paris avec Sa petite-dite? J'espère que ton âme veut avoir qu'elles Vont bien. Ici, tout passe l'hiver si hivernal : les enfants sont excellents et ne donnent que de la joie; après la funèbre hiver- de 10-71, on ne doit se attendre de rien.

t'eut-on vWfep&isible, dtràs-tti, quaiid le genre humain eât si absurde? Je me soutnetâ, éti Bie dlsdiit que je suis peut-être aus-si absurde qiie lui et qU'ii est temps d'aviser & mëcort-iger.

Je t'einbràise pUur Moi et p6Ur tous lea tniefis.

coRnESPonbAfldK de GEOhck Sâno m

Kobior, IS junler ISTl.

Ta préface est splendide et le livre' est dlviD I — Tiens I j'ai fait un vers sans le savoir, Dieu me le pardonne. Oui, tu as raison, il n'était pas de second ordre, celui-là, et les ordres ne se décrètent pas, surtout dans un temps où la critique défait tout et ne fait rien. Tout ton cœur est dans ce simple et discret récit de sa vie. Je vois bien à présent pourquoi il est mort si jeune; il est mort d'avoir trop vécu par l'esprit. Je t'en prii^, ne t'absorbe pas tant dans la littérature et dans l'érudUion. Ghauite da place, agite-toi, ai» dis maîtresses DU des fbitiniea, eomme tu vaudras, Bt,pendtnl ces phastiil, ne tPSVaille pas) cAr 11 na faut pu bràler la chandelle par léa doua bobls, mais 11 faut ohangar le boni qu'an allUIOfi.

A mon visilx hgbi je itiê prielphta eneore dans des tort-enta de f»t- Mente; les aitiiscMents las plus anfantins, \ëi plus bâtes, Ine âUfRgentj à moi, et je reviens plils liieiâe 4e mes aeë^s d'imbéMllilé.

C'est une gl-atlde verte oour l'art que eelte mort prématurée. Dans dix ans, il n'y aura plus un seul poète. Ta préface est belle et bonne. Il f a des pages

i. Bemièrei tlunuoni, par Louli Bauilbot

D,mi,.=db,Gooylc

19e CORHESPONDANGB DE GBORGE SAND qui sont des modèles, et il est bieu vrai que le bourgeois lira ça en n'y trouvant rien de remarquable. Ah! si on n'avait pas le petit sanctuaire, la pagodine intérieure, où, sans rien dire à personne, on se réfugie pour contempler et rêver le beau et le vrai, il faudrait dire: «A quoi bon? >

J'embrasse les deux gros diamants qui t'ornent la trompette.

DCCCXLV

A HADAHB EDMOND ADAH, AU GOLFE JOCAIi flohinl, 8 t&nttr ISTi.

Les ai-je cherchées, ces lettres que vous retrouvez à Bruyères I J'ai pensé souvent que je devais les y avoir laissées, mais que, si elles y étaient, vous me les auriez renvoyées. Je les y avais portées pour les rendre aufilsdeRollinat, qui était alors à Marseille; mais "■""■ ""■"■. sommes croisés sans pouvoir nous rencompa- ralt qu'à Bruyères, c'est comme à Nohant, lisser tout ce qu'on veut et le retrouver à la ce dix ans après. Renvoyez-moi ce paquet ;te, chère enfant, et surtout ne payez pas le

es, je le vois, Notre-Dame de Bon-Secours, e vie et votre mis- sion, et la fatalité vous

courespohdance db ceorge sand w donne de l'ouvrage. Votre lettre sur la mort d'Ariès- Durourest d'un boa grand cœur et p&ralt toute simple à ceux qui vous conaaissent; mais, quand on songe à la rareté des fimes comme la vAtre, on vous aime comme vous le méritez.

Une douleur nous a frappés aussi. Notre cher Hicro* s'est éteint comme une lampe ; et c'est une lumière de moins pour mon esprit, en même temps qu'un déchirement pour le cœur. Je m'; attendais tous les hivers; mais ce n'est pas un allègement: c'est perdre, au contraire, plusieurs fois au lien d'une.

Nous vous embrassons mille fois; écrivez-nous dès que vous serez à Paris.

A MAURICE-PAUL ALBERT, A PARIS

Noiiuit, 3 Dun tara.

Mon cher enfant, ta lettre est charmante comme toi, et je suis Ũère d'avoir un filleul si avancé déjà et si aimable. Cela, du reste, n'étonne pas quand on connaît tes parents, y compris ton adorable grandmère. C'est un bonheur que tu apprécieras beaucoup, quand l'expérience t'aura montré combien peu de

GusUts TourBD(la, uvuit bolaniita st entomologiste

198 CORRESPORbAHCE DE fifcORGË ii.HO fariilles stint com-tiai^bleâ à la ttenhe. Il ilae tarde de le revoir. Tu dois être grartd, et j'attends aVRc itilpâtighce que lu sols assez jeuite hùmmè potir tju'oti le permette de vêflit- pâsset* Ude (JUtiie dé tes vâcâneës auprès de ta marraine. Elle a le même boiieât- que toi ; elle a une BiiceUÉDte fâtntllé qu'elle ctiSHt et où chaâtlh est ëtitiéré-

menl detoué alix àl]t^&s. J'espSfe qu'àlo^ tu tie m'appellet-as
(ilus tHùdattle et qiie tu me l^i'às le gt-and plaisir de me dire Iti,
âomitiéje ttae permets de lé fdhre aïëë tui. Meâ autres filleuls oU
filleules ne me disent pki i)oûs. Ils iie me cdnnâtssènl pas tôtis
beàUeâtp ; mais la contrlâlssanee ësi vile faite quand on se re-
trouve, parce qu'bti â tdUtes tèt meilleures raisons pour s'aimer.

Je vois et je sais que ta travailles bien et que tu pourrais m'en-
seigner le latio, que je ne sais pas. Tu fais bien d'aimer aussi à lire
dans notre langue, que la coutume de l'éducation classique a ilé
longtemps de négliger et de ne pas savoir. Ton père te préservera
de cet écueit, lui qui parle si bien; ta n'auras qu'à l'écouter.

Je t'embfasse tendrement, mon cher etifant, et je le <!ttarge
d'étnbrâsser pour ttiol ta m&re et tous tes charlttântë frères et
sœurs, ta taài-i^ine,

OEORSE SAN».

CORhEST'ORDAncii: DE OEORGB SAHD 109

A GDITATB PLAUBBHT, A ÔROISSBT

Je ue veux pas de ça, tu n'eDlrés pas dans U vieiU lêsse. Îi h'y
a pâ^ de vieillesse tjahs îe sens hargneux et misanthrope. Au
contraire, quabd on est bon, on devient niëlteir, et, comme déjà
tû es meilleur que la plupart des autres, tu dois devenir exquis.

Tu te vantes, au reste, quand tu te proposes d'être en colère
contre tout et tous, ta ne pourrais pas. Tu es faible devant le cha-
grin comme tous éeux qui sont tendres. Les forts sont ceux qui
n'aiment pas. Tu ne seras jamais fort, et c'est lant mieux. Il ne
but pas non plus vivre seul; quand la force revient, il faut vivre et
ne pas la renfermer pour toi seul.

Moi, j'espère que lu vas renaître avec le printemps. Voilà la pluie qui détend ; demain, ce sera le soleil qui ranime. Nous sortons tous d'être malades, nos filles rudement enrhumées, Maurice assez secoué par une courbature avec froid, moi reprise de frissons et d'anémie; jfl auß bien, bien patiente et j'efflpeché tant <|ue JO peut les autres i» s'impatien­ter, tuul est là; l'ennui du mal double toujours le mal. Quand seronsnous saget comme les anciens l'entendaient? cela, en

WO CORRESPONDANCE DE GEORCK KAND

somme, voulait AiTepatienU, pas autre chose. Voyons, cher troubadour, il faut Ctre patient, un peu, pour commencer, etpui8,on s'y babttue ; si nous ne travaillons pas sur nous-raâmes, comment espérer qu'on sera toujours en train de travailler sur les autres?

Enfin, au milieu de tout cela, n'oublie pas qn'oo t'aime et que le mal que tu te fais nous en fait aussi.

J'irai te voir et te secouer sitftt que j'aurai repris mes jambes et ma volonté qui sont encore en retard. J'attends, je sais qu'elles reviendront.

Tendresses de tous mes malades. Le polichinelle n'a encore perdu que son arcbet et il est encore souriant et bien doré. Le baby de Lolo a eu des malheurs, mais ses robes habillent d'autres poupées. Hoi, je ne bats que d'une aile, mais je t'embrasse et je l'aime.

DCCCXLVin

A HADAHB BDUOND ADAU, AD GOLFE JOUAN Nobul. BO miri iVti.

Ah (à 1 êtes-vous tous toqués, même le tigre* ? Vous arrivez, vous repartez, vous allez à Venise, vous n'v

Edmond Adam

CORRESPONDANGK DE GL£Ult(;E ^AND SOI allez pas l Je trouve que vous touruez au Plauchut, mes chers enfauts. Preuez garde, c'estgrave I Embrassez le tigre pour moi quand même et remerciez-le de sa bonne lettre et de ses elTorts pour me satisfaire à l'endroit de Martine*. Nous allons tous bien, sauf les rhumes qui vont et viennent avec ce temps bizarre, froid et cbaud, insensé, coup sur coup.

Les petites 7 échappent, Dieu mercil Aurore, qui apprend la géographie, a été aujourd'hui à Cannes, à Bruyères par conséquent Elle trouve que c'est tout près sur la carte et demande pourquoi vous venez si rarement nous voir. Elle n'est pas seule à vous trouver rares. Nous nous en plaignons tous. Je réponds à la question d'Adam. Non, je ne crois pas à la décadence intellectuelle et morale de la France, mais je ne crois pas au salut parla politique. Il nous faudrait de bons commis et laisser l'&me dn pays chercher en ellemême son élan et son inspiration. Je ne veux, fc la place de mon âme, ni celle de Thiers, ni celle de Blanqui. Arrière les prêtres aa pouvoir, quelque robe qu'ils portent. La République se sauvera elle-même, si on ne l'impose pas comme un dogme. Si nous en faisons une Église, elle tombera au niveau de Rome et nous deviendrons Prussiens.

Avez-vous lu la Création de Quinet? Les républicains sont nn essai de la nature, qui veut la république. L'espèce a fait son

temps, mal réussie. La na-

Vom qui «lt« wllicitait un |>«tit emptoL

30ï GORRESPONDANCK D£ GEORGE SAHD lure ne s'arrSte pas, çlle poursuit son but. Elle fera naître uoe espace républicaine mieu; constituée, qui réalisera mieux le vœu d'ei^uilibre universel et le milieu se fera autour de l'être nouveau.

p^iles-nou^un livre là-dessi)s, b Juliette!

Et do|)nez un peu plus souvent 4? vos nouvelles et aimes-nous toujours. Tout No|iant vous embrasse tous, tendrequeat.

a. SA HP,

DCCCXLIX

A GUSTAVE FLADBBRT, A CHOISSET

fe suis avec toi, t9Ute)4 jou^sée et {e soir, et à tout instant, o109 pauvre pher amj. Je pense 4 tout ce qijii sa passe 4b navrant ^utouf d^ loi. ^e T^u^r^fs être près de toi. La contrariété d'élre clouée jci m rend plus souffrante, fe ipudrj^is |in njot d4 tif nta ^J!* rais que tu as le courage qu'il faut ^vQir. L« fi^ âg cette digne et cb^re piist^nce a été douloureux9 et Ion(ue; car, du jour où elle est dpreifu* injiriup, ^|le .eBtlomhée,.et vaus ne poitvjp? plus ta 4'StraJrç et la consoler' Yoilà, tiÉl^s 1 l'inces-sante «t crue||e préoccDi patioii finie, coinme finissent les shose^ io PC nunde, le déchirementapi'èsla lutte I Quelle amère conquête durepos! et celte injuiéludevateiuanijuer, jele sais.

Je connais ce genre de consternation qui suit le combat contre la mort.

Enfin, mon pauvre enfant, je ne puis que t'ouvrir un cœur maternel qui ne te remplacera rien, mais qui souffrira avec le tien et bien vivement & chacun de les désastres.

À y. PAnp ALBERT, A PARIS

NohiBt, 13 ■•ril 1811.

Merci poiuv- l9^ préci«)if volumes I Croyez que je serai votre écolier^ rec«Bnaissant; car je ne s'isrien 49 «O qui je fwji; >)atre49gt djl, ja sais tout peu ef

ml.

Non, voifS sa tous exagèrai pas le charm# et U boatié 4e votre enfant. Si vous p^oivi le garder tooglemfa 4insî, il s^ra une viee-pliofi. Hais, i. vingtrdeux qi^ Yingl-trfijg ans, eee candeurs-IA nous âch^ppeul;!*! Kapticisme las boulewerw. Il but paul-fttro qu9 cello lutte s'accomplisse.

Nous s§rRn^ U, beureusameat, poiir lut dira la dlf-^ férence entre le réel épbémèr&et le vrai éternel; et cpmrne il «et très doyo 4'iDtalligence, il ; a gros & parjer qu'il eoi^preo'dra. ■

4 vpus tous de etsup.

GEORGE SAND

D,mi,.,=db,GQogle

Soi COKHESPONOAMCE DE GEORGK SAHD

A H. ALEXANDRE 3AINT-JBAN¹, A NIUBS Nobinl, le iTril
IBTⁱ.

Monsieur,

Je ne veux pas du tout que vous retranchiez les vers de la fin. Ils ne ressemblent pas & d'autres vers, premier mérite, et, autant qu'un prosateur peut s'y connaître, je les crois très beaux, l'épilogue est très original ce char dépourvu de ses rayons qui sert à aller dans les planètes, ce doit être la science ; c'est peut-être l'astrologie, devenue l'astronomie. Facilitez-moi mon petit travail, qu'en tous cas, je vous soumettrai avant de l'envoyer, et que je corrigerai à votre guise. — A la première lecture, j'avais cru voir, dans l'étranger, le poète proprement dit, qui n'a besoin ni de ce char, ni de tout ce qu'on lui offre ; mais, en le voyant si triste, si rampant sous terre, si effacé, si détaché de tout, et accompagné de cette âme mystérieuse qui est en lui et hors de lui, je n'ai plus compris.

Je suis assez musicien pour adorer un rôle bien chanté et tenir peu de compte d'un trait bizarre que l'artiste y a risqué ; mais, il faut que je vous le répète,

pDtte pTovanfil, tu(«ur du Sj/nidU

D,mi,.,=db,Gooylc

COBRESPOHDANCE DE GEORGB BAHD SUS le public voit un défaut et s'y bute ; ne pas comprendre du tout l'irrite. Il veut être malin et deviner. Il ne tient pas compte de mille qualités. Enûii, il est médiocre, puisqu'il est le nombre.

Il y a deux Écoles, je dirais volontiers deux religions dans les arts. La première dédaigne la médiocrité, le nombre, le public. Elle dit, avec raison, que peu de personnes peuvent comprendre les choses élevées et qu'il faut travailler pour le peu d'esprits délicats sans s'occuper des autres ; elle appelle vulgarité tout ce qui est une concession à la lente et lourde intelligence des masses, c'est l'école de Beethoven.

L'autre école dit qu'il faut être compris de tous, parce que, dès qu'on se met en rapport avec la foule, il faut se mettre en communication avec les cœurs et les consciences; ne peut-on être compris que de soi, qu'on chante tout seul au fond des bois ! Hais, si un auditoire accourt, fût-il composé de faunes, et que l'on continue à chanter, il faut se résigner à parlera ces génies incultes de façon à les éclairer et à les élever au-dessus d'eux-mêmes par des paraboles claires DU tout au moins pénétrables.

J'ai longtemps hésité entre ces deux écoles. Je me suis bran- gée & celle de Mozart, en me disant que, si j'avais dans moi un bon ou un beau sentiment, je devais lui trouver une expression qui le fût entrer dans beaucoup d'autres âmes; que je ne devais en dédaigner aucune ; enfin que, si Mozart et Molière n'eussent pas daigné être clairs, je ne serais jamais arrivée à com-

VI

106 GONNESPONDINCIS DE GEORGE SAND prendre Dante et Beethoven. D'où j'ai conclu, en me disputant parfois avec de très grands esprits, que le talent impose des devoirs.

L'art pour l'art est un vain mot. L'art pour le vrai, l'art pour le beau et le bon, voilà la religion que je cherche, et, si je vous parle de moi, pour qui la célébrité est un martyre et la retraite un paradis, c'est pour vous dire que, ayant fait une belle chose, vous avez pour devoir de la publier, tout en la rendant accessible au vulgaire.

C'est mon plaidoyer. Vous jugerez dans votre propre cause, et laissez-moi vous dire encore qu'après avoir fait les concessions que j'ose vous conseiller, il n'est pas certain que votre œuvre ait le retentissement qu'elle mérite. Le succès tient à beaucoup de hasards; mais, quand vous et moi aurons fait notre possible pour mettre à l'eau une barque bien grée, qu'elle fasse un grand ou un petit voyage, notre conscience littéraire et philosophique sera tranquille.

Encore un mot, monsieur, car je sens que mon intervention est ici très délicate, vous dites : Si cette publication doit modifier en bien ma destinée... Et, ailleurs, vous me disiez : J'ignore absolument ces choses.

La publication d'un livre n'apporte que de très minimes résultats matériels à l'auteur. Il lui faut faire beaucoup de livres, en faire toute sa vie et qu'ils plaisent presque tous, pour qu'il en vive. Le retentissement d'un ouvrage nouveau, si excellent ou si frappant

CORRESPONDANCE DE GEORGE SAND SOI qu'il soit, n'est pas grand dans une époque de préoccupations et de réalités comme la nôtre, les critiques ne s'occupent que de leurs petites connaissances. La modification sérieuse apportée à votre existence sera la conscience d'avoir accompli un devoir, d'avoir parlé

dans la foule attentive ou sourde une belle note que vous aviez dans l'âme, et qui ne sera jamais perdue quand m'enlève l'écho vous semblerait ne pas l'avoir répétée.

Rien ne se perd, — vous le savez.

Ma belle-fille m'écrit qu'elle a le désir et l'espérance de vous voir. Envoyez-moi toujours, dès le présent, les trois exemplaires que vous voulez bien me destiner; indiquez sur l'un d'eux les corrections errata, et donnez-moi la traduction des noms à signification. Je ne çais ni latin ni grec. Je garderai pour moi cet exemplaire et j'en servirai pour mon introduction, et puis songez à l'épilogue. Je n'y verrais que quelques lignes à retrancher pour ôter au poète son caractère de personnalité étranger au sujet.

Agréez, monsieur, l'expression de mes sentiments dévoués.

DGGCLII

A H. PADL ALBBBT, A PARIS

Chers amis, Il ne faudra pas m'en Toaloir ei Totre enfant ne vous arrive que lundi vers cinq heures après midi. Je l'ai retenu & cause du dimanche, où nos autres grands enfants se réunissent chez nous. En prenant demain fexpreis à Chiteauroux, il regagnera le temps perdu, Et il aura encore toute sa soirée chez vous pour se préparer & sa rentrée de mardi. Je ne peux pas assez vous dire combien nous le trouvons charmant, sincère, intelligent et naturel. J'ai causé avec lui de ses projets ; naturellement ils se trouvent d'accord avec ma conviction, qu'il est bon de suivre le chemin où le père, le meilleur ami et le plus sur appui, a déblayé un chemin, et où il peut encore nous Oler des épines après les avoir bravées pour lui-même. L'enfant me paraît amoureux de

son père, fier d'être à lui et n'ayant d'autre rêve que de lui ressembler. Le conseil que je me suis permis de donner et sur lequel j'ai insisté, c'est la persévérance. Choisir sa carrière est sans doute un droit; mais ce droit satisfait devient «ussitAI un devoir très sérieux. Il serait très fâcheux

CORRBSPONDAHCE DR GEORGİ S&HD iO> de s'engager daas une roule pour reculer en s'apercevant qu'elle n'est point pavée de feuilles de roses. Je lui ai bien dit que ces routes-là n'eïistaient pas et qu'il fallait, une fois parti, avancer toujours, sans regarder derrière soi.

Merci mille fois, chers amis, pour la visile de ce cher enfant que je redemande 1res instamment toutes les fois qu'il sera libre et que j'aime de loat mon cœur. Il a plu à toute la famille et aux amis qui l'ont vu chez nous; et il peut bien compter que nous lui sommes tous dévoués comme à un des nôtres. Je revendique le droit d'être aussi de sa famille et d'ajouter ma tendresse et ma soUiciludeà celles qu'il trouve chez lui.

A TOUS de cœur.

DCCCLIII

AU. CHARLES-BDUOND, A PARTS

Cher ami, Impossible à présent mon article sur l'Année terrible; mais vous l'aurez le mois prochain, au plus tard. Je parlerai en même temps de Bouilbet et d'autre chose.

no COnRBSPONDANCK DE GBORGB ilHh

Il me semble que le Temps a déjà dit sur F Année terrible d'excellentCB choses et que l'suleur n'est pas de ceux qu'on

risque d'oublier.

Hon Aurore va mieui. Elle n'aime pas qu'on la peiftne, et, ce malin, elle m'a dit : « Je voudrais étn comme Charles- Edmond, ta melaisserais tranquille. > Après quoi elle m'a demandé pourquoi les hommes perdaient leurs cheveux plus que les femmes. Je lui ai dit que c'est parce que les hmmes étaient beaaeonp plus raisonnables, et la maligne a repris : < Ça n'est pas ca, c'est parce qu'elles en mettent des faux tant qu'elles veulent. >

Ha petite malade de Nîmes va mieux aussi. Sa mère va sans doute nous la ramener et j'irai à Paris tout de suite après.

A vous, cher ami.

ÇfiÇÇLIY

AU HfiUB

Cher ami, Jevons renvoie l'épreuve corrigée. Il nous ^t im-i possible,èMauriceet à moijde comprendre cette pbr^sq i« votre lettre : t Je demande à Maurice de propor-

correspoudahce de GEOROB SIHD »1 tionner bien les coupures de soo feuïUelon, courts ou longs, comme 11 voudra. >

Qu'entendez- vous par proportionner, si c'est court ou long b volonté? Expliquez- vous, on ne demande qu'à vous complaire. Le metteur en pages du Tentp» nous avait écrit : « Les chapitres sont trop longs, veuillez les faire de neuf à dix paquets. > C'est à quoi Maurice se conformera le plus possible.

Va pour Mademoielle de Cérignan' t

Du moment que le retard de la publication n'est qu'une question de jours, Maurice ne s'impatiente pas, je vous assure, et il voudrait bien vous tenir ici, non pour vous rosser, mais pour vous promener dans noire doui pays, si triste l'hiver, si riant et ai n-ais maintenant.

Ha Lolo va mieux, et sa maman revient jeudi avec la petite, qui va mieux aussi; c'est donc grande impatience et grande joie à la maison. Me voilà assurée tout à fait d'aller vous embrasser vers le ii, — du 15 au 20 probablement. Je vous prie de le dire à Duquesnel et de ne pas trop le dire à tout le monde, pour que je n'aie pas trop d'oisifs et d'Indifférents à mes trousses. Je voudrais bien ne voir que mes amis. Je porterai une pièce que je crois belle! Cetd prenez- vous ça de ma parl^ Hais c'est

1. Titre d'un roman de Maurice Sand publié chei Calmann Léij.

!. MademoMelle La Quàtllnie, piice inédile.

Î11 CORRESPONDANCE DE GEORGE SAND une impression personnelle, provenant d'un cerl;ùn rayonnement intérieur que j'ai éprouvé en l'écrivant spontanément. Il se peut qne ce soit une pure illusion, une fantaisie d'auteur et que la cbose ne vaille pas deux sous. Je n'aurai ni surprise, ni dépit, ni chagrin si on me désabuse. Je recommencerais et t&cherai de mieux faire.

Voulez-vous mon avis tout désintéressé sur les correspondances du Temps f Les lettrei de Yersailleg sont excellentes et toujours à propos ; celles d'Espagne et d'Italie sont trop longues et trop fréquentes, bien que les pages d'Erdan aient du mérite et fassent bien connaître la situation, la couleur des choses, l'état des esprits. Hais il y a un peu trop de potins. Quant anx lettres

d'Espagne, on voit un correspondant mal situé dans le monde, ramassant des propos d'auberge ou de carrefour qui n'ont point de portée, et disant longuement des choses dont on se soucie médiocrement. Quand un reporter n'est pas lancé dans les cercles où l'opinion s'élabore, il faut qu'il voie les faits extérieurs de tout près, au risque de se faire casser la gueule.

Sur ce, bonjour, cher ami; voyez les Jolies choses qu'Aristophane a dites sur les chauves.

Lolo vous embrasse. A bientôt.

CDRIIESPONDANCë de GEORGE SAND 313

A EDMB StHONNBT,

Bon courage, mon cher mignon, travaille, ne te laisse pas trop distraire. Tu feras bien d'aller le dimanche chez madame Adam. Certaineiuent tous mes amis t'adopteront et t'aimeront. Tu seras ta en bonne et honnête compagnie et tu t'y décrasseras du provincialisme trop accusé de la Châtre. Si cette vie, bien différente des brasseries du quartier Latin, te plaît et t'attire, ton but pourra bienâtre de rester à Paris par la suite. Hais il ne faut pas te laisser entraîner par les choses agréables du présent. Il ne faut pas rentrer lard ; il faut avoir le cerveau frais tous les malins ; enfin, il faut triompher.

Sois tranquille pour l'avenir, si tu gagnes cette courte et décisive victoire. Du moment que je serai sûre de ta raison, de ta volonté, de ton goût pour les choses et les personnes distinguées, de ton mépris pour la triste oisiveté bMe que tu me décrivais si bien dans nos causeries du soir, je m'appliquerai à te ramener en temps possible à Paris, et à t'; faire un milieu où tu ne te sentiras

pas déchoir intellectuellement et moralement. 11 faut à présent traverser quelques étreintes.

tu CORRESPONDANCE DB GEORGE SAND

Rien ne réussit à qui ne s'aide pas avec énergie; car, tu l'as tu, tu le sais maintenant, la sociale est uo sauve qui peut, avec la consolante devise : chacun pour soi, et tant pis pour les indolents ou les distraits.

Maurice a dû t'écrire. En tout t'a, je le remercie d'avoir tspl coïr pour sa mappemonde.

Mous ne sortons pas, nous avons eu de gros orages. Dimanche, la jeunesse a été forcée de ceucher; le ciel n'était qu'un FED et l'eau tombait à torrents. Le tonnerre a labouré un de nos peupliers dans le pré du jardin. La détonation a été jolie. Antoine en a sauté comme une carpe sur sa chaise. Les fillettes dormaient si bien qu'elles ne se sont pas réveillées. Hier, ce tapage et ce déluge ont recommencé dans la nuit. Ça me rend un peu malade et j'en veux à dame nature, dont j'aime tant les grâces et les colères, de mehtiguer le corps, quand mon instinct est de l'admirer jusque dans ses drames.

Je travaille quand même huit heures par jour. Travaille au moins quatre avec grande attention et tu arriveras.

Je te bige mille fois. Ta tante,

fi. SÂNQ.

rORRSPONDANCE DE GEORGE SAND 315

X GUSTAVE PLAINE, A QRVISBHT

C'est aujourd'hui que je veux (écrire. Soixantehuit ans. Santé parfaite, malgré la coqueluche qui me laisse dormir depuis que je la plonge tous les jours (dans un petit torrent furibond, froid comme glace. Cela 'bouillonne dans les pierres, les fleurs, les grandes herbes sous un ombrage délicieux, û'est une baignoire idéale.

Nous avons eu des orages terribles: le tonnerre est tombé dans notre jardin, et notre ruisseau d'Indre est devenu un gage des Pyrénées, ce n'est pas désagréable. Quel été splendide! Les graminées ont sept pieds de haut, les blés sont des nappes de fleurs. Le paysan Iroave qu'il y en a trop; mais je le laisse dire, c'est si beau ! Je vais à la rivière et puis, je me mets toute bouillante dans l'eau glacée. Le médecin trouve que c'est fou ; je le laisse dire aussi, je me guéris pendant que ses malades se soignent et crèvent. Je suis de la nature de l'herbe des champs : de l'eau et du soleil, voilà tout ce qu'il me faut.

Es-tu en route pour les Pyrénées? Ah! je t'envie, je les aime tant ! J'aurais fait des courses insensées; mais

lis CORRESPONDANCE DE GEORGE SAND

je ne connais pas Luchon. Est-ce beau aussi ! Tu n'iras pas là sans aller voir le cirque de Gararnie et le chemin qui y conduit? Et Cauterets, et le lac de Gaube? Et la route de Saint-Sauveur? Mod Dieu, qu'on est heureux de voyager, de voir des montagnes, des fleuves, des précipices! Est-ce que tout cela t'ennuie? est-ce que tu te rappelles qu'il y a des éditeurs, des directeurs de théâtre, des lecteurs et des publics, quand tu cours le pays! Hoi, j'oublie tout, comme quand Pauline Viardol chante.

L'autre jour, nous avons découvert, ^ trois lieues de chez nous, un désert, désert absolu, des bois sur une grande étendue de pays où n'en n'aperçoit pas une chaumière, pas un être humain, pas un mouton, pas une poule, rien que des fleurs, des papillons et des oiseaux pendant tout un jour. Hais où ma lettre te trouverait-elle? J'attendrai pour te l'envoyer que tu m'aies donné une adresse.

DCCCLVII

AU U&MB

Nohinl, le 10 Juin « 1873.

Cher ïeui.

Nous aussi nous partons, mais sans savoir encore où nous allons; ça m'est bien égal. Je voulais mener

CORRESPONDANCE DE GEORGE SAKD ÏIT ma nichée en Suisse ; ils aiment mieux aller dans la sens opposé, vers l'Océan; va pour l'Océan ! Pourvu que l'on voyage et qu'on se baigne; je suis Toile de joie. Décidément, nos deux vieilles troubadoureries sont deux antinomies. Ce qui t'ennuie m'amuse; j'aime le mouvement, le bruit, et même les choses ennuyeuses des voyages trouvent grâce devant moi, des qu'elles font partie des voyages. Je suis bien plus sensible à ce qui dérange le calme de la vie sédentaire qu'à ce qui est dérangement normal et obligatoire dans la vie de locomotion.

— Je suis absolument comme mes petites-filles, qui sont ivres d'avance et sans savoir pourquoi. Mais c'est curieux de voir comme les enfants, fût en aimant le changement, voudraient emporter leur milieu, leurs jouets d'habitude à travers le monde extérieur. Aurore fait les malles de ses poupées, et Gabrielle, qui

préfère les bêtes, prétend emmener ses lapins, son petit chien et un petit cochon qu'elle protège en attendant qu'elle le mange. Suck is life.

Je crois que, malgré ta mauvaise humeur, ce voyage te fera du bien. Il le force à reposer ton cerveau, et, s'il faut fumer moins, la belle affaire ! La santé avant tout. J'espère que la nièce te force à remuer un peu ; elle est bonne enfant, elle doit avoir de l'autorité sur toi, on le monde serait renversé.

Tu t'étonnes que les paroles ne soient pas des contrats; tu es bien naïf; en affaires, il n'y a que des écrits. Nous sommes des don Quichotte, mon vieux trou*

£13 CORRESPONDANCE DE GEORGE SANK badour ; il faut nous résigner à être bernés par les anbergibtes. La vie est faite comme cela, et qui ne veut pas être trompé, doit aller au désert. Ce n'est pas vivre que de s'abstenir de tout le mal de ce bas monde. Il faut avaler l'amer et te sucré.

Pour Ion Saint Antoine, si tu me le permets, à mon premier voyage à Paris, j'aviserais à te trouver un éditeur ou une revue ; mais il faudrait en causer ensemble et m'en lire. Pourquoi ne t'adressais-tu pas chez nous au mois de septembre ? J'y serai jusqu'à l'hiver.

Tu me demandes ce que je fais maintenant: j'ai fait, depuis Paris, un article sur Mademoiselle Flaughtergaes, qui paraîtra dans l'Opinion nationale avec un travail de ladite; un feuilleton pour le Temps sur Victor Hugo, Bouilhet, Leconte de Lisle et Pauline Viardot. Je désire que tu sois content de ce que je dis de ton ami. J'ai fait un second conte fantastique pour le Recueil des Deux Mondes, un conte pour les enfants. J'ai écrit une centaine

de lettres, la plupart pour réparer les sottises ou alléger la misère des imbéciles de ma connaissance. La paresse est la lèpre de ce temps- ci, et la vie se passe k travailler pour cens qui ne lia vaillent pas.

Je ne me plains pas, je me porte bien I Je plonge fous les jours dans l'Indre et dans sa cascade glacée mes soixante-huit ans. Quand je ne serai plus utile et agréable aux autres, je désire m'en aller tranquillement sans dire ovft ou, tout au moins, en ne disant que cela contre la pauvre espèce humaine, qui ne vaut

pas graod'chose, mais dont je fais partie, ne Talaot peut-être pas grand'chose non plus.

Je l'aime et je t'embrasse. Ma famille t'en envoie autant, le bon Plauehut compris. 11 vient conrir avec

Quant nous serons pour quelques jours, quelque part, je te l'écrirai pour avoir de tes nouvelles.

AU. CHARLBS-EOMOMD, A PARIS

Cibourï-lei-BilDi (CulTBdas), 1" loAl 1373.

Nous sommes partis samedi, malgré los bons avis; nous avions peur, ponr nos fillettes, de la chaleur torride de Paris. Nous avons trouvé bon gîte à Trouville et, le lendemain, à Ca-bourg, où nous sommes installés pour quinze jours au moins. En-voyez-moi donc te Temps, l'arriéré depuis le 25 juillet et le cou-rant, vous nous feret plaisir. Quand nous partirons, je vous aver-tirai. Nous sommes les plus heureux du monde : temps Irais, plage superbe, mer lantM unie, tantôt brutale et toujours excel-lente pour le bain. Aurore a fait ses débuts parnne houle furieuse;

le baigneur dit qu'il n'a jamais vu d'enfant si n'hardt. Titile re-
chigne. Toutes deux sont fraîches et ivres de plaisir. Titit«

tM CORRESPONDANCE DE GEORGE SAND préfère l'dne à
la mer. Les coqueluches ont disparu ou peu s'en faut, même la
mienne.

Il est probable que Je travaillerai un peu, car J'ai des heures
de reste ; tous devriez venir nous retrouver et travailler ici.

Bonsoir, cher ami ; nous vous embrassons tous, même Plau-
chut, qui prétend que la mer lui Ate son ventre, lequel nonobs-
tant pousse à vue d'œil. fl. 3AHD.

On nous dit que l'emprunt a un succès fantastique ; comme
Bismark doit regretter de n'avoir pas exigé dix milliards I

A U. BBRTOH riKE, A PARIS

Cibairc, S toAt IBTL.

mmes à Cabourg-I es-Bain s (Calvados), il de la plage. Malgré
la pluie et l'orage conis nous portons tous bien. Hes petites-filles
plus, ni moi. Nous avons plongé nos trois s dans la mer, malgré
des houles furieuses, ante-huit ans ne s'en trouvent pas mal. Je la
charmante belle-fille, les deux mioches 1 ami Plaachut. Nous at-
tendons mon fils et

CORRESPONDANCE DE GEORGE SAND 3!1 un de mes pe-
tits-neveux. Je jouis avec délices de la mer et du farniente. Nous
sommes encore ici pour dixoudouzejours, et nousnousen irons
probabletneul par la Bretagne, en suivant la côte le plus possible,
pour metlre beaucoup d'air salin dans les poumons fatigués de
nos petites.

Voilà notre bulletin, mon cher enfant, puisque tu désires savoir ce que nous devenons. Je n'ai regu ta lettre qu'hier; Maurice me l'a renvoyée de Nohant, où nous serons tous de retour au mois de septembre et où nous t'attendrons. Je t'écris un peu à tâtons, n'ayant point de lampe et ne sachant pas voir clair à la bou^e.

Dis donc à Fechter que sa mémoire le trompe absolument. Je n'ai pu être mécontente de lui aux répétitions de Glau^{di}e, puisque je n'y étais pas. C'est Bocage qui a monté la pièce. Je n'avais jamais vu Fechter, et je ne l'ai vu qu'à la septième représentation de Claudie, la seule k laquelle j'ai assisté. J'ai été émerveillée et enthousiasmée de lui. J'ai été à sa loge à la un, je l'ai embrassé, et je n'ai peut-être pas dit tout ce que je devais lui dire. J'étais trop contente el trop émue, et, avec cela, je suis timide à l'abordage. Si quelqu'un lui adit que je ne l'admiraⁱs pas sans réserve dans ce rôle, où il a été exquis, c'est quelqu'un qui me supposait imbécile. — Voilà l'exacte vérité.

Quand à toi, mon enfant, je te remercie de ta bonne et fidèle affection. Je crois la mériter, car celle que j'ai pour toi est maternelle et profonde. Bientdl sep-

292 CORRESPONDANCE DE GÉORGE SAND

taagénair^e, je Toa<lrais ne pas quitter la carrière où l'on risque de radoter en la poussant trop loin, avant de l'avoir vu reconquérir la place qui l'est due. Tu as encore vin[^]ans à être jeune, à avoir de grands snccès et à servir nos dieux. Je voudrais te donner un second succès comme celui de Yillemer. Aurons-nous encore la bonne chance? On ne le sait jamais. Faisons noire possible ! Nous causerons de ton rôle à Noha^at, et lu me donneras

peut-être de bonnes lumières sur le Tond du caractère que j'ai conçu à noumau. Moraali n'est plus le personnage du roman. Il n'est pas prêtre, il ne l'a jamais été, il a dû l'être. Il est resté prêtre de cœur et d'esprit, mais il aime d'dmour mademoiselle La Quinlinie, qui en aime un autre.

Bonsoir, mon enraot. Je t'embrasse.

A U. BDUOND

Kobant, sa asAt IH*i*.

Te voiU donc h Paris, mon gros requin I nous voilà donc encore une fois séparés par des heures de chemin de ter ! Les petites demandent déjà quel jour tu reviendras. En attendant, nous avons Tait arranger la cheminée de la chambre. Ayant enflnmis la main sur un Piémonlais qui parait connatlre son affaire et qui

CORRESPONDANCE DE CEORGË SAMD !t3

bangonioe l'italien dans ton genre'; nous espérons que ta n'auras plus de fumée. Il a remis à neuf le calorifère. La salle à manger est tendue d'nn tapis mosaïque qui n'exposera plus ton noble Individu i des chules dommageables. Les pastèques dont tu ai fourni la graine violette et la chair rose ont fait dei petits excellents doni nous faisons orgie, Lina etjnoi. Fadel a clé fort content de nous revoir, mats il est vite remonté flairer à ta porte pour savoir si tu élab revenu. Noire voyage a été plus long de quatre heures que celui de Paris à Trouville. Pourtant je n'ai pas été fâchée de traverser toute la Normandie, le Maine, et une partie du Berrj que je connaissais peu. C'est très joli d'un bout à l'autre ; mais force nom a été de reconnaître que la grande coupe de la vallée Noire, vue de Corlay, enfonçait tous les paysages vus en

route, et que, cette année, nous sommes encore plus verts et plus frais que la Normandie. Titile a trouvé que le sable de la terrasse devant le perron était un« plage bien petite. Moi, j'ai couru à la rivière hier et avant-hier. La cascade est bien petite depuis que tu ne la démolis plus h ta guise; mais il y a encore de quoi se coucher dans une eau bien courante et bien claire; j'atme mieux ça que la vague et le public. Mais les autres ont voulu garder leur saison et j« suis seule à braver celle eau vraiment glaciale. J'ai fait, hier et ce matin, mon feuilleton bimensuel, où j'ai réussi à parler tout au long des idées de Favre, Dumas et Girardin sans dire un mot d'eux ni de leurs

m CORRESPONDANCE DE GEORSE SAND écrits. Me voilà réemboîlée dans ma vie de travail et de tranquillité ; mais mon Plauchemar me manque et il y a un trou dans mon Eden quand sa grosse panse n'est pas là pour le remplir. Dépêche-toi de courir, de chasser, de t'amuser et reviens vite au bercail. Nais le btegeons tous bien fort.

Solange est en Suisse. Je lui ai écrit qu'en dépit de ses injures, tu l'embrassais, par fta^tuite. Juliette' m'a annoncé le mariage de Tolo : elle en paraît (frts^e, comme elle se grise de tout.

J'ai reçu le livre de Girardiii. Il est beaucoup plus dans le vrai que les autres. N'importe, si tu rencontres madame de*" et qu'elle t'empêche de revenir bientôt,... (we-Ifl.'

Ohlallal

Madame Edmond Adam

CORRESPONDINGE DE GEORGE SANT» 13& les éloges que je lui ai entendu faire de vous, qu'il n'ait plus jugé à propos de vous attacher à la Comédie- Française. Cela, sans doute, est pénible, mais il ne faut pourtant pas vous décourager. Vous êtes jeune, TOUS êtes intelligente, vous êtes travailleuse, et l'avenir est à vous. Soyez sûre que les commencements trop faciles ont souvent de grands inconvénients, et que le talent se fortifie et se développe presque toujours en raison des obstacles qu'on lui oppose. M. Duquesnel me para!! avoir été mieux avisé que H. Perrin, et j'espère que les rôles qu'il va vous donner vont mettre en lumière les qualités(>s réelles dont TOUS ont douée tout à la fois et la nature et votre travail.

H. Plouvier, l'auteur de la Salamandre, est mon ami ; c'est un homme de mérite, et surtout un excellent homme. Je suis convaincue que vous n'aurez qu'à vous louer de ses procédés, et je ne saurais trop vous engager à bien écouter ses conseils. Mon regret est très vif de ne pouvoir être auprès de vous pour vous encourager à votre première épreuve ; mais, chez vous, le fond est solide, la nature est assouplie, et je suis sûre que vous saurez exécuter par vous-même tout ce que l'auteur pourra vous demander. Dès que je serai de retour ne manquez pas de venir me voir, et, si pour ce rôle, comme pour tout autre, vous avez besoin de mon aide, comptez, ma chère enfant, qu'il vous est assuré.

Présentez, je vous prie, mes respectueux compli-

£» COHRESPONDANCE DE GEORGE STND ments à madame votre mère, et craquez-moi, ma chère Blanche, votre bien affectueuse.

A U. SC1P1oN DC ROUaE, À DIVONME

Lber neux ami, Votre lettre a coura après moi, qui courais sur la c61e normande avec mon fils, ma belle-fille et mes deax petites-filles, Aurore et Gabrielle. Enfin, votre lettre et moi, nous nous sommes rejoints i Nohant, où nous voilà réinstallés. Nous j vivons toujours, sauf les voyages d'afTaires à Paris, où nous avons un pîedà-lerre, et quelques voyages d'agrément ou de santé de loin en loin. Voire bon souvenir m'est cher et je vous blâme de ne pas me le manifester plus souvent. Il aurait été, il sera toujours bien accueilli. Je suis heureuse de vous savoir heureux; car c'est l'être autant que possible que d'avoir des enfants et de quoi les bien élever. Les vAtres sont dans l'âge intéressant, 1«8 miens dans l'âge raisonnable, mes petits-enfants dans l'Âge charmant. Aurore est ma passion, passion partagée, je l'espère ; car nous vivons beaucoup ensemble et nous nous entendons au mieux. Elle est très

intelligente et bonne comme un ange. Elle a six ans et demi et vient de faire connaissance avec la mer, oà elle est intrépide. Votre ami Maurice a les cheveux plus gris que les miens. A cela près, il est resté jeune et est devenu grand piocheur en tout. Toujours escellent nis et compagnon agréable. J'ai eu le bonheur de trouver «ne belle-fille charmante et d'avoir, sur mes vieux jours, un intérieur parfaitement heureux dont je ne sors plus que contrainte et forcée. Solange, après bien des vicissitudes, se porte bien et vient nous voir de temps en temps. Elle s'est fixée, pour raison de santé, à Cannes, où elle s'est b&lie une maison. L'été, elle court, et, cette année, elle est en Suisse, bien près de vons probablement, car sa dernière lettre est de Genève. Voilà notre bulletin commun. Ponr moi, j'ai trouvé, en vieillissanl, une santé

que je n'avais pas étant jeune. Je n'ai aucune infirmité, je travaille sans fatigue et je suis forte et alerte. Hais j'ai soixantehuit ans et tout cela ne peut plus durer bien longtemps désormais. Je tâcherai d'aller tant que je me sentirai utile. Jusqu'à la fin, je me rappellerai avec bonheur mes vieilles amitiés. Croyez bien que je suis toujours, ainsi que Maurice, à vons de cœur.

na CORnKSPONDANCE DE GEORGE SAKD.

AU DOCTEUR HEHRI PAVRE, A PARIS

Cher ami,

Dans mon feuilleton du Temps, de la semaine prochaine, je dis t?fon mot sur la grande question que TOUS développez avec tant de science el de hauteur d'esprit dans voire explication de la Bible. Alexandre * se l'est appropriée sans vous nommer, ce qui m'a beaucoup surprise. Apparemment vous avez exigé ce silence, et, n'en comprenant pas bien les raisons, je n'ai pas osé vous nommer non plus. Cela ne m'a pas gênée, du reste, car je n'ai point la prétention de faire une critique de vos idées, et, si j'en avais la force el l'autorité (ce que je n'ai pas), je me garderais bien de discuter contre vous ni contre lui, devant le public. Je ne trouve pas que l'amitié vraie permette ces combats; j'ai peut-Être tort, mais mon cœur s'; refuse, et j'ai coutume de l'écouter avant tout.

Ce n'est donc ni à vous ni à lui que répondent mes aperpus sur le fond de la question homme et femme, et je crois avoir réussi à ne pas même le faire près-

Alexandro Dumaa 111s

CORRESPONDANCE DE GKORGE SAND !29 sentir. Je réponds aux inlerprétations qu'on donne à Dumas, à vous par conséquent, et qui sont tellement excessives, qu'elles en deviennent révoltantes, et, sans indiquer ni les écrits ni les personnes, je dis les trois mots que je vous ai dits chez Hagny, la dernière Tois que nous avons diné ensemble, et je m'y tiens jusqu'à nouvel ordre '.

Cela ne m'empêche pas d'apprécier et d'admirer le génie d'investigation et les éclairs de vérité qui donnent à votre thèse tant d'éclat, de lumière el d'inlérét ; mais votre point de départ n'a pas, à mes jeux, l'importance et la solidité que vous y attribuez. Le Dieu qui parle, explique et décrète, c'est vous, mon ami, et j'aime mieux qu'il en soit ainsi pour bien des raisons. La première et la meilleure, c'est que vous êtes un être modifiable et progressir, tandis que le Dieu de la Genèse est an vieux obstiné. Ce n'est qu'un glorieux qui ne dit rien de tendre, et qui n'a pas la notion de ce que l'ho mme, et la femme par conséquent, peuvent devenir.

Je reviendrai sur la question quand J'aurai mieux lu voire œuvre ; mais je ne parlerai de vous qu'autorisée par vous ; carie silence d'Alexandre sur voire compte me trouble, el je me demande si c'est par excès de modestie ou de parti pris que vous lui transmettez la parole en votre lieu et place. ^

1. Toici les parolei auxquelles Geirge Sand fait allusicD ; (L'-hammo et la femme sont semblables; ils ne diflûrenl qna par réducationa. >

ao CORIIESPONDANCE DE GEORGE SAKD

Je compte aller k Paris cet automne. Au revoir donc, et k TOUS, moi et loua les miens, de tout cceur, aujourd'hui et toujours.

DCCCLXIV

A flUSTAVB FLAUBERT, A CBo188ET Kohinl, B Hplembre ISIi.

Comme de coutume, nos letlres se sont croisées; tu dois recevoir aujourd'hui les portraits de mes nliettea, pas jolies en ce moment de leur croissance, mais si bien pourvues de beaux yeux, qu'elles ue pourront jamais être laides.

TuTois que je suis écoeurée comme toi et indignée, hélas ! sans pouvoir haïr ni le ^nre humain ni notre pauvre cher pays. Mais on sent trop l'impuissance où l'on est de lui remonter le coeur et l'esprit. On Iravaille quand mdme, ne fût-ce que pour faire, comme tu dis, des ronds de serviette, et, tout en servant le public, quant à moi, j'y pense le moins possible. Le Temps m'a rendu le service de me faire fouiller dans ma corbeille aux épluchures. J'y trouve les prophéties que la conscience de chacun de nous lui a inspirée, et ces petits retours sur le passé devraient nous donner courage; mais il n'en est point ainsi. Les leçons de l'expérience ne servent que quand il est trop tard.

CORRESPONDANCE »E GEOItCB SAND 13t

Je crois que, sans subventioR, l'Odéon ne sera pas e état de bien mouler une piâce littéraire comme celle d'Aisié, et qu'il ne faut pas la compromettre avec des massacres. Il faut attendre et voir venir. Quant à la société fierton, je n'ai pas de ses nouvelles ;

elle court la province, et ceux qui la composent ne seront pas repris par Chilly, qui est furieux contre eux.

L'Odéon a laissé partir Rejnard, un artiste de premier ordre, que Hontigny a en l'esprit d'engager. Il ne reste vraiment à l'Odéon personne que je sache. Pwirquoi ne songes-tu pas au Théâtre-Français?

Où est la princesse Hathilde? AËnghienou à Paris, ou en Angleterre? Je l'envoie un mot que lu meltias duis la première lettre que tu auras à lui écrire.

Je ne peux pas aller te voir, chervieix, et pourtant j'avais bien mérité une de ces heureuses vacances; mais je ne peux pas quitter le home, pour toute sorte de raisons trop longues à dire, e(de nul intérêt, mais inflexibles. Je ne sais même pas si j'irai à Paris cet hiver. Me voilà si vieille! Je me figure que je ne peu;c qu'en-nuyer les autres et qu'on ne peut me tolérer que chez moi. Il faudra absolument, puisque tu comptes y aller cet hiver, que tu viennes me voir ici avec Tourguenef; prépare-le à cet enlèvement. Je t'embrassa comme je t'aime, et mon monde aussi.

sas CORRESPONDANCE DE GEORGE SAND

DCCCLXV AH. CRARLES-BOHONB, A PARI3

Nalwit, 80 Nptenhra ISTi.

Cher ami.

Ne voyant pas paraître mon feuilleton, je me dis que quelque chose a peut-être embarrassé la direction. J'ai peut-être tapé trop brutalement sur les (ont frères, en parlant du célibat ecclésiastique. Otez donc vous-même ce qui tourmenterait ces mes-

sieurs. J'aurai tant d'autres occasions pour dire tout ce que je pense, que je ne tiens pas & quelques phrases de plus ou de moins à un moment donné. Vous avez mes pleins pouvoirs, une fois pour toutes.

Je pense que vous! avez reçu Us manuscrits et que vous pourrez bientôt me donner des nouvelles de Berlin. J'ai reçu le livre de Bréal : c'est littéralement, jusqu'ici, ce que je pratique, ce que j'ai pratiqué avec mes enfants. Il est donc impossible d'être plus d'accord que nous ne le sommes. Je jouais avec Maurice et je joue avec Aurore des comédies à deux où nous faisons toute sorte de personnages. On est tout étonné, en faisant parler les enfants, des ressources de leur improvisation, et de tout ce qu'ils savent à l'insu. Il est essentiel de se le faire révéler et éplu-

D,mi,.,=db,Gt)oylc

r. CORRESPONDANCE DU GEORGE SANO. 133 quer, afin de confirmer ce qui est bien apprécié par eux et de redresser ce qui ne l'est pas. Sous la forme de jeu, on les fait beaucoup travailler sans qu'ils s'en doutent. Mais il faut aimer et connaître bien ce petit monde-là. Comment demander cet amour et cette science aux maîtres d'école que l'on nous donne ! Ils sont crétins pour la plupart, et si misérables, qu'on en a pitié. Le pédagogue idéal, vous l'avez vu à Noli : c'est ce vieux Boucoiran qui a fuit l'éducation du jeune âge de mes enfants et de ma nièce (la mère des grands garçons que vous voyez autour de moi) ; je lui dois, à ce Boucoiran, mes meilleures notions sur l'enfance et la manière de la servir, i) ; a, sous ce vieux masque, un ange intelligent; nous lisons ensemble le livre de Bréal, et, certes, ces idées-là lui vont.

Maurice est parti pour la Sologne avec le; Boutet ; il reviendra le 26 pour recevoir madame Viardot et ses filles, avec Toui^enef. J'ai écrit à Ferri de venir et Plauchut revient aussi; vous voyez que Nohant ne désemplit pas. Pourtant il y a toujours vo're chambre microscopique si le cœur vous en redit.

Î3i GORitESPOMDÂKCE DE GEOnClS SAN1>

Nohnnl, !3 i^plembre 1S7J.

Tous croyez auî statistiques, cher monsieur? Y àvezvous trouvé le chiffre des scandales volontairement étoultés, des crimes passés sous silence '/ Non, ceux-là ne comptent pas, et ils sont innombrables dans le clergé. Si les statistiques en mettent davantage sur le compte des instituteurs laïques, c'est qu'on les poursuit, ceux-là, et que, pendant tout l'Empire, on n'a poursuivi, chez les autres, que ce qu'on ne pouvait faire disparaître.

Et le clergé fait si facilement disparaître ses membres d'uiie localité pour les mettre dans une autre !

Non, non, je n'ai rien exagéré ' et je ne me paye pas de chiffres officiels, je crois à ce que je vois et je vous trouve heureux de ne pas voir.

Mais vous craignez ma franchise. J'efface le paragraphe et je suis tout à vous.

A propos de l'article sur la Vécu Loyion

CORHESPONDANCIi: o8 GEORCE SAHD

A M. BERTON PÈRE, APARTS

Nobant, B octobre 1871.

Mon cher enfant.

Je ne sais pas si tu as lu ton rôle de Moréali. Ne le presse pas de l'apprendre. Je suis en train de le modifier profondément. Dans ma première version, celle qui a été lue à Chilly, Moréali était vraiment pur, il aimait sans le savoir, il ne le découvrait que tard en perdant l'espérance de convenir. C'était pour moi tout l'homme et toute la pièce. Chili; et Duquesnel ont alors jeté les hauts cris, disant que c'était un génie qu'il était insupportable et odieux, et que, dès le commencement, il fallait lui faire dire son amour. J'aurais dû dire, moi : Aïe, pas de pièce! Mais je ne sais pas me défendre, j'ai cédé. Et voilà qu'à présent, on reconnaît que ma première version était la vraie. J'y reviens avec satisfaction et je crois que lu en seras content aussi ; car le personnage redevient ce que je souhaitais qu'il fût.

Tu ne me donnes pas de les nouvelles ; j'espère que tu vas mieux. Écris-moi. Je l'embrasse.

GEORGE SAHD.

Je me hâte de refaire ton rôle en grande partie, cl.,

936 CORRESPONDANCE DE GEORGE SAHD

dès aujourd'hui, j'envoie le changement du premier acte à Charles-Edmond. On souhaitait que la prière par laquelle tu débutes fût plus longue et plus explicite. J'y ai songé cette nuit. Non, il ne le faut pas. Le jeune amoureux est là qui entend cette prière. Il faut qu'elle soit vague et courte; une prière à genoux se-

rait ennuyeuse. J'aime mieux que tu passes comme une apparition mystérieuse. Mais, quand tu reviens à la fin de l'acte premier, tu en dis plus long, et ce que tu dois dire pour que le public te connaisse et t'appécie.

DCCCLXVIII

A U. CHARLES-EDMOND, A PARIS

J'ai reçu ce matin votre lettre, cher ami, et j'attends celle de demain. Je ne t'envoie pas le quatrième acte. Il est arrangé jusqu'à la réplique de Lucie à la déclaration de Moréali. Cette réponse contiendra peut-être, en résumé, ce qu'elle lui disait dans le cinquième acte, si vous me prouvez qu'elle ne doit pas le revoir après sa déclaration. Hais alors elle disparaît du cinquième acte, elle n'y a plus rien à faire, et la pièce ne doit plus s'appeler Mademoiselle La Quintinie.

COITRESPONDANCE DE GEORGE SAND A U Pourquoi ôter le dévouement de cette fille pour sa mère, la lutte contre le père irrité, la confession qui est une justification de la mère devant sa fille et devant son futur gendre ? Dans la vie réelle, cela aura-t-il à se passer ainsi. La fureur du grand-père éveillerait les soupçons effrayés de la fille, et la mère aurait besoin de ne plus les mériter; car le général l'a calomniée par sa jalousie, en somme, et Moréali n'est pas le seul coupable de la pièce. Ce général dévot, c'est le mari d'Union dans d'autres conditions.

Je trouve aussi qu'après n'avoir fait réhabiliter Moréali, par cette candeur qui lui fait ignorer la passion qui le guide, vous me le feriez avilir en l'envoyant, de son propre mouvement, voler avec effraction, pour éviter un blâme assez léger de l'opinion publique.

Quel mal a-t-il fait volontairement & madame La Quintinie? Aucun! il n'a pas su qu'elle l'aimait, il lui a dit probablement du mal de son mari et de son père, il l'a peut-être engagée à les quitter. Les dévots seraient avec lui et, si le général plaiderait contre lui, il perdrait. Lucie ne peut pas apprécier cela, elle ne sait rien; mais Moréali, qui se sait innocent d'adultère, ne peut pas craindre au point de voler pour se soustraire à un scandale sans effet. On comprend qu'il h> fasse pour se justifier aux yeux de Lucie, qu'il aime encore, qu'il aimera jusqu'au dernier soupir. Tout cela me paraissait s'enchaîner logiquement. Ce que vous m'écrivez aujourd'hui me fera peut-être changer d'avis demain matin : mais, jusqu'à présent, vous ne

nS CORRESPONDANCE DE GEORGE SA»D m'avez pas donné de bonnes raisons pour le cinquième acte, (and13 que toutes celles qui portaient sur les actes précédents étaient conformes à mon sentiment et à ma première intention.

A demain donc et merci, cher bon ami.

Pour le feuilleton, s'il n'était trop long que de quelques lignes, on pourrait bien raccourcir les citations», Qu'est-ce que vous dites de ce livre d'après mon analyse, et que vous pouvez, d'ailleurs, trouver sous les galeries de l'Odéon ? Il me semble, à moi, très remarquable et la première partie très dramatique; le premier amour, cette fille forte qui veut être mère et qui se détache de l'amaul en ne le trouvant pas digne d'être père. U y a là un drame très humain et que vous pourriez faire sans pillage, puisque c'est arrivé. La figure de la fille pédante et pourtant charnante serait si neuve ! Je l'ai connue : elle était Jolie comme un ange.

DCCCLXIX

AU HÊHE

Noluiit, 11 octobre 1879.

J'ai refait entièrement le cinquième acte, mais Ltaa u'a pas pu finir la copie et voici l'heure du courrier ; ce sera pour demain. Je n'ai résisté qu'à une chose,

COHRESCUNDANCE DE GEORGE ^ .D 139 j'ai fait repa-
raître Emile. Le retrancher du cinquième aclù semble trop mal-
adroit; on a besoin, d'ailleurs, de voirce brave gai'con, qui a été si
violent, si/U3ftct>r au quatrième jw;te, redevenir généreux et
bon à la fin. Je le fais revenir au comiuescement, à la place de
Georges, pour racoater le duel, exprimer un certain respect, une
certaine pilié pour Moréali ; après quoi, il va, de la part de Lucie,
raconter au grand-père ce qui s'est passé et on ne le revoit plus.

Je ne peux pas vous dire que cela me satisfasse entièrement. Il
y a une logique qui passe pour moi avant TelTetde la scène et qui
doit, si cela est bien exprimé, triompher de l'usage. Le public de
l'Odéon m'écoute toujours jusqu'au bout avec une grande pa-
tience et me tient compte des bons sentiments avant tout. C'est
donc dans les bras du jeune philosophe que j'aurais voulu faire
mourir le mystique, comme dans le roman, c'est en serrant les
mains du philosophe père, que le prêtre retrouve la nolion de la
vérité et l'espérance. Ce qui est dît dans le roman en beaucoup de
pages pouvait se résumer eu un mot à la scène. Je regrette beau-
coup ce mot, et qui sait si l'auditoire ne s'apercevra pas qu'il
manque ? Consultez-vous avant de faire copier la ûa. 11 est si na-
turel que Lucie, prise de pilié pour Horéali, envoie Emile pour le
reconduire à Aix, et qu'Emile se fasse un devoir de ne pas le lais-
ser sans secours ! Je les trouve tous féroces de le laisser mourir

seul, vous me l'avez fait faire sympathique; on le plaindra, on lui donnera raison contro

celte famille de philosophes et de chrétiens désabusés. Si j'ai le temps demain, je vous proposerai deux scènes dernières, vous ré-Échirez et vous choisirez; je parie qu'aux répétitions d'ailleurs, vous retomberez dans mon avis, comme, à la lecture approfondie, vous êtes retombé dans ma première notion du caractère de Moréali.

A vous de cœur, cher bon ami.

DCCCLXX

Ao MÊME

Nobam, 11 octobre 1771.

Voici le Cinquième acte, refait tout entier et meilleur, je le reconnais et vous en remercie. Mais, à la fin, après mûre réflexion à moi toute seule, — personne ici ne connaît la pièce — impossible de laisser Emile absent, Moréali seul et abandonné pour mourir. Je veux bien qu'Emile soit dans la coulisse ; mais je veux qu'il ait fait acte de générosité, et soyez sûr que vous vous trompez sur l'opinion du public.

Moréali sera une victime de cette famille, si on ne sent pas la pitié s'étendre sur lui à la fin. Je voudrais même quelques mots de plus, je voudrais qu'il se rende au dernier moment pour tendre à Emile sa main

D,mi.,=db,Goyle

CORRESPONDANCE DE GEORGE SAKD 311 glacée et qu'il mourût dans ses bras ou à ses pieds en disant : « Kmmenez-moi! >

J'obtiendrai cela aux répétitions, j'espère. Je sais bien que le public se lève et qu'il s'en va; mais il reste à la première. D'ailleurs, il reste toujours pour moi, et il n'entendrait jamais la conclusion, que je serais tranquille si elle y est. Une pièce n'existe pas que pour la scène. On la lit, on en suit la logique avec une attention rigoureuse; songez que Moréali est sympathique à présent. Il est victime de l'Église, qui l'a retenu militant dans le monde. Il est surpris par l'amour, il parle malgré lui. S'il pouvait prier et pardonner à la fin de la pièce, il serait un saint et mon but serait manqué. Je veux qu'on lui offre le pardon et qu'il U refuse. Je veux qu'ayant mal compris Dieu, il n'y croie pins, quand ce Dîeti-instrument ne veut plus le servir k son gré. Je veux que le spectateur lui pardonne et s'en aille en disant: f Ce pauvre diable! c'est dommage que la religion l'ait jeté dans ce pétrin. Il méritait mieux que ça. »

Hais je ne veux pas qu'on dise : « L'ont-ils assez assommé I ont-ils assez abusé tous d'un moment de trouble et d'emportement I Ils sont tous égoïstes, lui seul valait quelque chose, ils le tuent et lui crachent au visage. »

Voilà toutes mes raisons, mon ami. Bonsoir; il faut que je ferme le paquet. Êtes-vous content des autres têtes?

CORRGSPOHDCB DE GEORGE SAMD

Nshanl, a octobre ISIf.

Cher bon ami,

Ce qui arrive à Berlon m'altlige, mais ne me swpreod pas abso-
lument. Une lettre de lui, à moi, écrite de Londres et que j'ai re-
que i. Cabourg, était un signe de démençe que nous avons
d'abord attribué à an moment d'ivresseet dont nous avons ri;
mais, ensuite, le désordre des idées danssesautreslettresm'elî-
rayail pour lui, etje vois que la bombe éclate! Il ne &ot plus son-
ger à lui faire jouer le r&le de Moréalî.

Regrettons seulement, une fois de plus, le tort des pauvres ar-
tistes qui veulent mener de front les émotions de la scène et les
excitations du désordre. Comme il faut toujours voir le bon côté
des choses pénibles ou fâcheuses, disons-nous que cette explo-
sion, venaol au moment des représentations, eût tué la pièce, et
qu'elle n'est pas tuée, puisqu'elle n'a pas commencé à vivre.
Quant aux efforts de ce pauvre aliéné pour la faire tomber
d'avance, cela ne peut causer aueuD mal. 11 y en aura bien
d'autres qui, par an motif clérical, déclareront, la veille, que c'est
un four. On le dira, on l'imprimera. C'est à la pièce de se défendre

COaRESPOHDiHCE DE GKORGE 6AND 343

et, si l'ennemi l'emporte, la dâfaite ne sera pas tans honoeor.

Fâchons donc que la pi^e soit bonne; tout est Ift. Vidons l'in-
cident Berton.

Il me laisse tout à fait calme, en ce qui me concerne. Je n'ai de
chagrin que pour ce malheureux, auquel je portais beaucoup
d'amitié, malgré toutes ses folies. Je crains une triste fin, et j'ai
fait tout ce qui était humainement possible pour la lui épargner.
Après lui, il n'y a plus que Lafontaine.

Lafontaine jouera mieux certaines parties du rôle; l'ensemble sera peut-être moins distingué. 11 y a donc à réfléchir avant de faire une démarche auprès de lui. Je ne l'ai pas vu depuis longtemps snrla scène; et c'est à TOUS et à Duquesnel de trancher la question sans moi.

Si nous n'avons ni Berton ni Lafontaine, comme il n'y a pas d'autres acteurs pour ce type, il nous faudra bien ajourner la représentation. Ce ne sera la faute d'aucun de nous. La mère aussi est difficile à trouven et je ne sais pas si vous la tenez. En un mot, la pièce est scabreuse à jouer, et, si Dnquesnel ne peut pas la monter, qu'il sache bien que je n'aurai pas la bêtise de m'en prendre à lui.

J'ai lu, hier soir, la pièce & mes enfants. Mauricer qui n'a jamais ainné le sujet, et qui l'écoutait avec humeur, a été fortement empoigné. René', qui est la

Reaé SimoDDCt, neveu de George Sand

su CORRESPONDANCE DE CEURGE StND prudence et le calme en personne, craignait aussi U donnée. 11 a été pris aux derniers actes, et il dit que j'ai raison de livrer celte bataille; qu'il le fant, et que je n'y peux pas tomber sans gloire.

En résumé, ils m'ont fait des observations que je trouve bonnes.

Mon travail de modifications sera fait d'ici à deux ou trois jours, pendant lesquels vous agirez ou Duquesnel agira pour

remplacer Berton, et, si je voos suis nécessaire pour prendre une décision, je partirai tout de suite.

Merci 1 merci ! merci ! Vous êtes le meilleur et le plus dévoué des amis. Vous mettez toute votre énergie à servir ma cause, el j'ai des remords d'être si calme. Hais je ne le serais pas pour une chose qui vous menacerait.

Tendresses de tout Nohaul. Lolo garde votre cœur. Plauchut a enfin réussi à tuer un dindon attaché par les pattes, qui attendait, dans la cour, le couteau de la cuisinière.

Et la souscription eu faveur des Alsaciens? Donnei donc pour moi, sur non dû, ce que vous jugerez i

CORRESPONDANCE DE GEOftGU SAND 345

A HADAVE EDUONC ADAH, AU GOLFE IOUAN

Tout le monde va bien à Nohant, ma Juliette.

Maurice vient de repartir pour une excursion entomologtque dans la forêt d'Orléans, après avoir exploré la Sologne il y a quelques jours. Il ne va pas mal et c'est toujours la gaieté de la maison.

Nous avons élé à la mer en juillet et aoilt, je crois vous l'avoir écrit; les petites y ont laissé leur coqueluche. Moi, j'ai rapporté la mienne, mais j'y suis habituée, ça ne me gêne plus. Nous avons eu, pendant tout septembre, quinze et vingt convives, danse, marionnettes, musique surtout. Ah! quelle musique! Pauline Viardot et ses deux lilles! Les joies du beau que vous avez eues à Venise, nous les avons eues à Holiant.

Tourguenef aussi est venu et notre ami le général Ferri; je ne vous parle pas des autres, que vous ne connaissez pas. J'ai eu avec tout cela un gros travail à finir. A présent, je me dispose à aller passer quelques jours à Paris, pour y retourner ensuite un peu pluslonglemps, et peut-être aurai-jealors la joie de vous y trouver.

W CORRESPONDANCB DE GftOftOB SAHD

Placliut est revenu ici en même temps que madame Viardol. Il m'attend pour retourner à sa niche du boulevard des Italiens. 11 chasse, c'est-à-dire son chien chasse, et il le suit nonchalamment ; nous le taquinons toujours et, comme toujours, il nous le rend en riant comme un gros bossu qu'il est.

Lolo apprend à lire ; elle avait fait semblant d'oublier pendant les vacances; mais, comme je ne me âche pas et fais semblantde la croire, elle commence à s'ennuyer de ce jeu et à lire très bien. Elle est superbe de santé et toujours 1res bonne fille. Titite reprend aussi à vue d'œil.

Voilà toute notre existence ; elle ne change pas au fond, on s'aime et on s'entend. Que Dieu vous donne ce bonheur, chère enfant I Que votre gendre soit pour vous ce que Lina est pour moi, et vous serez bien récompensée de votre amour pour cette charmante Alice. Je les embrasse tous deux, et je vous embrasse avec Adam. Saluez pour moi le cherBrujères tout entier ; ma nichée vous envoie mille tendresses.

Je lirai votre Journal du siège en volume, je ne peux pas lire les feuilletons: — vousme le donoerest

AGUSTAVB FLAUBERT, A PARIS

HobuU, IS Mtoln mi.

Tes lettres tombent sur moi comme une pluie qui mouille, et fait pousser tout de suite ce qui est en germe dans le terrain; elles me donnent l'envie de répondre à tes raisons, parce que tes raisons sont fortes et poussent à la réplique.

Je ne prétends pas que mes répliques soient fortes aussi : elles sont sincères, elles sortent de mes racines h moi, comme les plantes susdites. C'est pourquoi je viens d'écrire un feuilleton sur le sujet que tu soulèves, en m'adressant cette fois à une amie, laquelle m'écrit aussi dans tOD sens, mais moins bien que toi, ça. va sans dire, et un peu i un point de vue d'aristocratie intellectuelle, auquel elle n'a pas tous les droits tfoului.

Mes racines, on R'eitirpe pas cela en soi et je m'étonne que tu m'invites à en faire sortir des tulipes, quand elles ne peuvent te répondre que par des pommes de terre. Dés les premiers jours de mon éclosïon intellectuelle, quand, m'instruisant toute seule auprès du lit de ma grand'mère paralytique, ou k travers champs, aux heures où je la confiais à Des-

9iS CORRËSPONDtNGË DE GEORfiE SAN»

cliartres, je me posais sur la société les questions les plus élémentaires. Je n'étais pas plus avancée à dixsept ans qu'un enfant de six ans, pas même ! grâce à Deschartres, le précepteur de mou père, qui était contradiction des pieds à la tête, grande instruction et absence de bon sens; grâce au couvent où l'ou m'avait fourrée^ Dieu sait pourquoi, puisqu'on ne croyait à rien ; grâce aussi k un entourage de pure Restauration où ma grand'mère, philosophe, mais mourante, s'éteignait sans plus résister au courant monarchique.

Alors je lisais Chateaubriand et Rousseau ; je passais de l'Évangile au Contrat Social. Je lisais l'histoire de la Révolution faite par des dévots, l'histoire de France faite par des philosophes, et, un beau jour, j'accordai tout cela comme une lumière faite de deux lampes, et j'ai eu des principes. Ne ris pas, des principes d'enfant très candide qui me sont restés à travers tout, à travers Lélia et l'époque romantique, à travers l'amour et le doute, les enthousiasmes et les désenchantements. Aimer, se sacrifier, ne se reprendre que quand le sacrifice est nuisible à ceux qui en sont l'objet, et se sacrifier encore dans l'espoir de servir une cause vraie, l'amour.

Je ne parle pas ici de la passion personnelle, je parle de l'amour de la race, du sentiment étendu de l'amour de soi, de l'horreur du moi tout seul. Et cet idéal de justice dont tu parles, je ne l'ai jamais vu séparé de l'amour, puisque la première loi pour qu'une société

CORRESPONDANCE DE CKORGE SAND 31»

naturelle subsiste, c'est que l'on se serve mutuellement comme chez les Tourinis et les abeilles. Ce concours (le lous au même but, on est convenu de l'appeler instinct chez les bêtes, et peu importe; mais, chez l'homme, l'instinct est amour; <iii se soustrait à l'amour se soustrait à la vérité, à la justice.

J'ai traversé des révolutions et j'ai vu de près les principaux acteurs; j'ai vu le fond de leur fme, je devrais dire le fond de leur sac : Pas de principes I aussi pas de véritable intelligence, pas de force, pas de durée. Rien que des moyens et un but personnel. Un seul avait ùen principes, pas tous bons, mais devant la sincérité desquels il comptait pour rien sa personnalité : Baibès.

Chez les artistes et les lettrés, je n'ai trouvé aucun fond. Tu es le seul avec qui j'aie pu échanger des idées autres que celles du métier. Je ne sais si lu étais chez Magny un jour ou je leur ai dit qu'ils étaient tous des messieurs. Ils disaient qu'il ne fallait pas écrire pour les ignorants; ils me conspuaient, parce que je ne voulais écrire que pour ceux-là, vu qu'eux seuls ont besoin de quelque chose. Les mitres sont pourvus, riches et satisfaits. Les imbéciles manquent de tout, je les plains. Aimer et plaindre ne se séparent pas. Et voilà le mécanisme peu compliqué de ma pensée.

J'ai la passion du bien et point du tout de sentimentalisme de parti pris. Je méprise celui qui prétend avoir mes principes et qui fait le contraire de ce qu'il dit. Je ne plains pas l'incendiaire et l'assassin

« COBRtSPOKDAHCE DE GEORGE SAHD qui tombent sous le coup de la loi; je plains profondément la classe qu'âne vie brutale, débne, sans essor et sans aide, réduit à produire de pareils monstres. Je plains l'humanité, je la voudrais bonne, parce que je ne peux pas m'abstraire d'elle; parce qu'elle est moi ; parce que le mal qu'elle se fait me frappe au cœur; parce que sa honte me fait rougir; parce que ses crimes me tordent le ventre; parce que je ne peui comprendre le paradis au ciel ni sur la terre pour moi toute seule.

Tu dois me comprendre, toi qui es la bonté de la tête aux pieds.

Es-tu toujours à Paris? Il a fait des jours si beaux, que j'ai été (entée d'aller l'y embrasser; mais je n'ose pas dépenser de l'argent, si peu que ce soit, quand il y a tant de misère. Je suis avare,

parce que je me sais prodigue quand j'oublie, et j'oublie toujours. Et puis j'ai tant k faire I... Je ne sais rien, e(je n'apprends pas, parce que je suis toujours forcée de rapprendre. J'ai pourtant bien besoin de te retrouver un peu; c'est une parlio de moi qui me manque.

Mon Aurore m'occupe beaucoup. Elle comprend trop vite et il faudrait la mener au triple galop. Comprendre la passionne, savoir la r^ute. Elle est paresseuse comme était monsieur son père. Il en a si bien rappelé, que je m'impatiente pas. Elle se prmets de t'écrire bientôt une lettre. Tu vois qu'elle ne t'oublie pas. Le polichinelle de la Titile a perdu la tête à force littéralement d'être embrassé et caressé. Ou

GOnRBSPOHDANCE DE GEORCB SARD tSl l'aime encore autant sans tête ; quel exemple de fidélité au malheur ! Son ventre est devena un coffre où on met des joujoux.

Maurice est plongé dsns des études archéologiques, Lina est toujours adorable, et tout va bien, sauf que les bonnes ne sont pas propres. Que de chemin ont encore à faire les êtres qui ne se peignent pasl

Je l'embrasse. Dts-moi oà lu en es avec Àissé, rOdéon et tout ce tracas dont lu es chargé. Je t'aime; c'est la conclusion à tous m 3> discours.

DGCCLXXIT

AU HÊUB

Nohint, se «lobn ISTl.

Cher ami, Voilà encore un chagrin pour toi ; un chagrin prévu mais toujours douloureux. Pauvre Théo ! je le plains profondément, non d'être mort, mais de n'avoir pas vécu depuis vingt ans; et, s'il eût consenti à vivre, à exister, à agir, à oublier un peu sa personnalité intellectuelle pour conserver sa personne matérielle, il eût pu vivre longtemps encore et renouveler ton fonds, dont il a trop fait un trésor stérile. On dit qu'il a beaucoup souffert de la misère pendant le siège, je le comprends, mais après? pourquoi et comment?

Kt GOKRESPONDANCB DE GEORGE SAND

Je suis inquiète de n'avoir pas de tes nouvelles depuis longtemps. Es-tu à Croisset? Tu as dû venir à Paris pour l'enterrement de ce pauvre ami. Que de séparations cruelles et répétées! Je t'en veux de devenir sauvage et mécontent de la vie. Il me semble que tu regardes trop le bonheur comme une chose possible, et que l'absence du bonheur, qui est notre état chronique, te lâche et félonne trop. Tu fuis les amis, tu te plonges dans le travail et prends pour du temps perdu celui que tu emploierais à aimer ou à te laisser aimer. Pourquoi n'es-tu pas venu chez nous avec madame Viardot et Tourguenef? Tu les aimes, tu les admires, tu te sais adoré chez nous, et tu le sauves pour être seul. Eh bien, pourquoi ne te marierais-tu pas ? Être seul, c'est odieux, c'est mortel, et c'est cruel aussi pour ceux qui vous aiment. Toutes tes lettres sont désolées et me serrent le cœur. N'as-tu pas une femme que tu aimes ou par qui tu serais aimé avec plaisir? Prends-la avec toi. N'y a-t-il pas quelque part un moutard dont tu peux te croire le père? Éleve-le. Fais-toi son esclave, oublie-toi pour lui.

Que sais-je! vivre en soi est mauvais. Il n'y a de plaisir intellectuel que la possibilité d'y rentrer quand on en est longtemps sorti; mais habiter toujours ce moi qui est le plus tyrannique, le plus exigeant, le plus fantasque des compagnons, non, il ne faut pas. — Je t'en supplie, écoute-moi! tu enfermes une nature exubérante dans une geMe, tu fais, d'un cœur tendre et indulgent, un misanthrope de parti pris, — et lu

D,mi,.,=db,Gooylc

CORRESPONDANCE DE VEORGE SAHD S53 n'en viendras pas à bout. EdAd, je m'inquiète de toi et te dis peut-être des bêtises; mais nous vivons dans des temps cruels et il ne faut pas les subir en les maudissant. Il faut les surmonter en les plaignant. Voilà ! Je l'aime, écris-moi.

Je n'irai à Paris que dans un mois pour Mademoiselle La Quintinie. Où seras-tu?

A tl. CRARLeS-SDHOND, A PARIS

Cher ami,

Pourquoi ne m'écrivez-vous plus? Que se passet-il? On m'écrit de tous cAtés toute sorte de choses à propos de ma pièce : la Censure aurait coupé tout un acte ; Daqnesnel ne voudrait plus la jouer ; le ministère lui conseillerait d'attendre que la subvention fût votée. Mais, si tout cela était vrai, pourquoi ne me le diriez-vous pas ?

Je désire Tort que l'Odéon garde sa subvention, et je consentirais très bien à un retard, pour n'y pas mettre obstacle. Quant à la Censure, je ne lui céderais pas, et la question se trouverait encore plus simplifiée.

K'égarez pas mon dernier manuscrit; car c'est la TU 15

D,mi,.,=db,Gooy.lc

t^ COILRESPONUAnCE DE GEORGE SAHD

EBule boane version, et, si la pièce était dérendue au tliéàlre, je [a publierais sans autre réflexion. Ne me laj^z pas ignorer la vérité ; avec moi,. Duquesnel n'a besoin de rien cacber, {iQisque je comprends et accepte toutes les nécessités de sa situation.

^t puis je m'ennuie de ne pas avoir de vo8 nouvelles. Je me demande si vous êtes chagriné ou malade.

Lolo, quand elle voit une grande lettre, — car c'est elle qui m'apporte mon courrier le matin, — me dit : c Ça n'est pas de Charles-Edmond. Je connais son écriture I >

On m'a écrit qu'on voulait reprendre Mauprat. Je ne le crois pas, puisque le ministère ne veut pas de reprises & prime. Duquesnel veut-il jouer la pièce de Ruzzante, que Maurice lui a lue ?

Içi> nous alloos bien tous, et je travaille k fQrc«.

Cher ami, Nos lettres se croisent. Je reçois la vèlrece matia. Que de choses vous faites pour moi I Sans doute, tout est au mieux, vons êtes meilleur juge que moi des

COr>RESPO:4DAI4CB Q£ CEORG^ 8.4n« 26%

dis^sîtjqosrdes artiaifis» et si. labatMaa tous, paraît dewir ëlër« pcéfârô, préfécone-le, el «lions deravaotl S'i] Lui faut huit jpurs de réflaxiou et d'étude^ don- Uftos-lui buit.jouESr ttw je b« demande pas à, passer eo^décembre, nÂ ni6a^ au commeoceate-

nit de jaDuer.. Cft w»ii, a» cootriù»))wa néeesutà que je, as, sur-
birais pas sans regret.

La seule chioRqui m» préncupe un peu, c'est desaYQiA'lBq-
pel>^demiEU)o i»v«panLJL]a laisoB» qu d»- Lafonlaine s'em-
barquant avec espoir et courage, pmt< terait ce! ràlft difûcila.
Vraiment, je ne sais pas. Je craindrais moins Berton, et jl^pËre
pluA de Lafonlaine. Il aura des choses à lut; seulement aura-t-il
le finto ' ! jusqu'au bout? C'est le grand' intérêt de Duquesnel' d»
peser cela^ Quant à Toas, wus ète» comme moi devant cette
question ; mais, si vous avez confiance, je tous suivrai.

Je serai dimanche-^tPacispour la, lecture, ou lundi, ou (et
autre jour qu'on voudra dans la semaine. Mais^ si le retard de-
vait être plus considérable, envoyez-moi un télégramme avant di-
manche. Je tiens à être à la lecture, et k lacollation des rftles ;
c'est mon ouvrage, cela. Pour les répétitions et la nsise en scène,
je ne rs'j entends pas beaucoup, tant que ce n'est pas dé- ^.x'-
litroutillé et que les rôles s'ftnonnent. Je m'en reviendrai donc ici,
pour retourner à vous quand on aura vraiment besoin de moi.

D,mi,.,=db,Gooylc

oc CORnKSPOHDINCE DE GEORGE SATfD

Je tiens aussi à Toir la distribution, qui n'est pas faite, qae je
sache. Le portrait que vous m'envofez est très beau, et, si la per-
sonne a du talent, c'est bien la femme qu'il faol. Le général, qui ?
Le grand-père, on me propose quelqu'un que je ne connais pas et
on me refuse Clerh, dont je ne doute pas. Pour le reste, je ne sais
rien.

Donc, à dimanche. Vous me trouTrez chez moi à cinq heures et demie. Puis-je espérer tous emmener dînerchez Magny?

A vous de cœur, cher bon ami. Lolo tous rend sa conGance. Amitiés de tous.

Pierre pourre-t-il lire? Tftchei qu'on ne lise pas «u foyer des acteurs : on y attrappe la mort.

A u. JULES CLARBIE, A FAITs

Cher monsieur, Malgré ma bonne Tolonlé, je ne Tois pour moi aucun moyen de tenir ma promesse*. Je Toulais

1. Il l'iigisail d'un arlicle qui lui avait été demoadé par 1* Comité de U Sadété des gens de lettres poar l'Ohote de» tonlatrt, volume deiliné à ttre vendu ru preUt dei Aliaciens- Lorraio*.

CORRESPONDANCE DE CÉORGE SIKD «57

readre comple des travaux de M. Terquem ; mais la modestie outrée de ce digne savant me reAise absolument les documents nécessaires. Il ne veut pas figurer parmi les illustrations de son pays, et sa famille m'écrit qu'il en serait Téritableroent alTecté. Me voilà donc sans sujet aucun; car je ne connais ni l'Alsace ni les Alsaciens, autrement que par le désastre qui nous frappe en eux, et je n'ai plus le temps de faire les études nécessaires pour dire quelque chose de spécial et d'intéressant.

Il n'y a pas de ma faute. Agréer tons mes regrets et toutes mes fraternelles sympathies pour vous et pour votre œuvre.

G. SAKD.

DCCCLXXVIII

Je ne pense pas aller à Paris avant février. Ha pièce est retardée, par suite de la difficulté de trouver l'interprète principal. J'en suis aise, car quitter NohanI, mes occupations et les promenades si belles en ce temps-ci, ne me souriait point; quel automne chaud et bienfaisant pour les vieux! Nous avons, à deux heures d'ici, des bois absolument déserts, où, au lendemain de

9» CORRESPONDANCE DE GORCE SIKH \a piflfe, il Tsilnssi sec que dans iTne chambre, et a% ■ 1 j fi encore Aes fleurs pour moi et des insectes ptmf Henrice. Les petites filles courent comme des lapins dans -des brnjères [Aas hautes qu'elles. Mon Dieu, que 4b vie est bonne qaan<d tout ce qu'on aime est vivant et ^rouillarit! Tu es mon seul point noir dans ma vie du iïfinr, parce que tu es triste et ne ieux plus regarder le-soiël. Quant à ceux dont je ne me-souàfe fias, jene me^uciepss davantage des malices ou des bêtises qu'ils peuvent me faire ou se îaire à eoxmém«s. Us passeront comme passe U pluie. La chose dentelle, c>st le sentiment du beau dans uu bon •cœur. Tu as l'un et l'autre, sacrédié ! tu n'as pas fe droit de n'être pas heureux. — Peut-être eût-il fallu dans la vie l'emboîtement du sentiment féminin dont tu dis avoir fait fi. — Je sais que leféinininne vaut rien; mais peut-être, pour être heureux, faut-il avoir été malheureux.

Je l'ai été, moi, et J'en sais long; mais j'oublie si fcieni

Enfin, iriste ou gai, je t'aime et je t'attends toujours, bien que tu ne parles jamais de venir nous voir et que tu en rejettes l'occasion avec empressement ; on t'aim« chez nous quand même, on

n'est pas assez littéraire pour toi, chez nous, je le sais: mais on aime et ça emploie ta vie.

Est-ce que Sat'nMtitoine est fini, que tu parles d'nh ouvrage de grande envergure? on si c'eût le Sarni Atitoine qui va déployer ses ailes sur l'univers entier? Il

CORRCSPoitDANCB DK GEORGE SAND VS le pent, le sajet est immense. Je l'embrasse, dirïi-jtt encore, mon vieux troubadour, quand tu es résolu % tourner au vieui bénédictin? Alors, moi, je reste trotibadour, il n'y a pas à dire .

Je t'envoie deux romans pour ta collection de moi ; In n'es pas obligé de les lire en ce moment si tu es plongé dans le sérienx.

DCCCLXXIX

AU UÊMK

Maurice est tout heureux et très fier de la lettre que tu lui as écrite ; il n'y a personne qui puisse lui faire autant de plaisir et dont l'encouragement compte plus pour lui. Je t'en remercie aussi, moi; car je pense comme lui.

Comment! tu as fini Saint Antoinef Eh bien, faùlil s'occuper de l'éditeur, puisque tu ne t'en occupes pas? Tu ne peux pas garder cela en portefeuille. Tu ne veux pas de Lévy, mais il ; en a d'autres; dis un mot, et j'agirai comme pour raoî.

Tu me promets d'être guéri plus lard ; mais, en attendant, tu ne veux rien faire pour te secouer. Viens donc me lire Saint Antoine, et nous parlerons de la |iublication. Qu'est-ce quec'est que de venir de Croisset

MO CORkESPOHDAHCE DE GEORCBSAND ici pour un homme? Si tu ne toux pas Tenir quand nous sommes en gaieté et eu fêle, vieag pendant qu'il (kil doux et que je suis seule.

Toute la famille t'embrasse.

DCCCLXXX

AU MftKB

NohiDl, 19 winafen IVIt.

Tu me gâtes I je n'osais pas l'envoyer ces romans, qui étaient sous bande à ton adresse depuis bnit jours. Je craiipiais de te déranger d'un courant d'idées et de l'ennuyer. Tu as tout l&clié pour lire Maurice d'abord, et puis moi. Hous aurions des remords si nous n'étions pas des égoïstes, bien contents d'avoir un lecteur qui en vaut dix mille! Cela fait grandbien; car, Maurice et mol, nous travaillons dans le désert, ne sachanl jamais que l'un par l'autre si c'est réussi ou gAché, échangeant nos critiques, et n'ayant pas de rapports avec les jugeurs patentés.

Michel ne nous dit jamais qu'au bout d'un an ou deux si ca s'est rendu. Quant à Buloz, si c'est à lui que nous avons affaire, il nous déclare invariablement que c'est maaraïs ou médiocre. Il n'y a que Charles-Edmond qui nous encourage en demandant de la copie. Nous écrirons sans préoccupation du public;

CORRESPONDANCE DE GEORT.K SAHD «1 ce n'est peut-être pas mauvais-, mais, chez nous, il y a excès. Aussi un encouragement de loi nous rend le courage, qui ne nous quitte pas, mais qui est souvent un courage triste, tandis que tu nous le Tais brillant et gai, et sain à respirer.

J'ai donc bien fait de ne pas jeter Nanon au feu, comme j'étais près de le faire quand Charles-Edmond est venu me dire que c'était très bien et qu'il le toulait pour son journal. Je le remercie donc et je te rends tes bons baisers, pour Francia surtout, que Buloz n'a inséré qu'en rechignant et faute de mieux : tu vois que je ne suis pas gâtée, mais je ne me fâche jamais de tout ça et je n'en parle pas. C'est comme cela et c'est tout simple. Du moment que la littérature est une marchandise, le vendeur qui l'exploite n'apprécie que le client qui achète, et, si le client déprécie l'objet, le vendeur déclare à l'auteur que sa marchandise ne plaît pas. La république des lettres n'est qu'une foire où on vend des livres. Ne pas faire de concession à l'éditeur est noire seule vertu; gardons-la et vivons en paix, même avec lui quand il rechigne, et reconnaissons aussi que ce n'est pas lui le coupable. Il aurait du goût si le public en avait.

Voilà mon sac vidé et n'en parlons que pour aviser à Saint Antoine, tout en nous disant que les éditeurs seront bêtes. Lévy ne l'est pourtant pas, mais tu t'es thcbi avec lui. Je voudrais parler de tout cela avec toi; veux-tu venir? ou remettre à mon voyage à Paris? Mais quand irai-je? Je ne sais pas. Je crains un peu

D,mi,.,=db,Gooylc

33j CORnESPONDANCE DE GEOnCE SANS

ies bronchites l'hiTer, et oe me déplace ^ue quand tl le faut absolumentl, par devoir d'état.

Je ne crois pas qu'on jone MademoiêeHe La Qainiinie. Les censeurs ont déclaré que c'était un ckf~ Sœuvre de laplui haute et de iàphts saine moralité, maisqu'ilsnepouvaieritpasprendre-SMrcuœd'eiiiairtoriser la représentation. !I faut que cela aille plus

kaïtt, c'est-à-dire au ministre qui renverra au général Ladiniraull ; c'est à mourir de rire. Hais je ne consens pas à tout cela, et j'aime mieu qu'on se tienne tranquille jusqu'à nontel ordre. Si le nouvel ordre est la monarchie cléricale, nous en verrons bien d'antres. Pour mon compte, (a m'est égal qu'on m'empêche; mais pour l'avenir de notre génération?...

A B. cnAKLBS-SDMOHD, A PAtt»

NoitiAi, dMmhN (an.

Cher ami,

Voici le n° 22'. Que faites-vous? jou6't-on('>4ïMifo

il l'Ambigu? Pourquni nejoue-t-on pas le Fantôme

rose è. l'Odéon ? On dit que, comme afTaires, ce thé&trc

va bien mal ; qu'il ne peut se relever des désastres 4a

C'etl-i-dtre «on M« arliete pour le Tempt

COHRESl-OnDAflCE bB GEORCE SAHD 263 siège et de ta Commnne; qOe, sans la subvention, il serait radicalement perdu. Il doit y avoir du vrai, et jeeveaxpastournenter Dnquesnel.- quiaété malade et doit être soucieux. Hais entin je voudrais être mise nn peu au courant et je ne puis l'être que par vous, qui me direz toujours la vérité.

Ne laissez pas La Qtiinttnie tomber dans lamain des généraux. Je crois, eb la relisant, que nous nous étions trompés, et que le iUôment n'est paâ bon, peiit-étt'e pas possible, pour une pièce

qui touche au vif de la question pendante. Pourtant Ce serait bien le moment de dire tout ce que dit la pièce, mais pas sur un théâtre, où les spectateurs apportent leur passion. Mon avis, que je vous soumetts ainsi qu'à Duquesnel, serait de publier la pièce chez Lévy ; la lecture n'offrirait pas le danger de la scène : le lecteur est plus réDéchi et plus équitable que l'auditeur. La pièce serait jugée par le public, et, si elle était trouvée bonne, il n'est pas dit que, plus tard, on ne puisse pas la jouer avec succès et sans danger.

En ce moment, elle soulèverait des tempêtes et je ne suis pas d'avis de mettre des bâtons dans les roues du fihar de l'Etal, qui nam'^ue, comme dit H. Prudhomme, sur un volcan.

Dites-moi où TOUS en étés, vous ; sans doute vous faites comme moi, vous mettez de cAté votre personnalité et vous prenez paliejice. Mais il faut que je vous gronde. Pourquoi ne publiez-vous pas quelque Iravail, TOUS qui travaillez toujours? Votre vie est peut être

H4 CORfTESPOHOANCE DE GEORGE SAKD dévorée par les allées et Teanes, les conversations, les irrésolutions, les évolutions sans nombre et inévitables des choses de théâtre. Je suis venue compliquer vos ennuis et vos fatig^ues, et pourtant je voudrais les alléger. C'est mon vif désir quand je vous parle de publier La Quintinie avec une préface qui expliquerail bien ma pensée etmou désintéressement personnel quant au danger de la représentation; autrement, ou dira ou que la pièce est mauvaise, ou que Duquesnel est poltron, ou que le gouvernement fait de la tyrannie, et que je suis une victime, toutes choses qui ne sont pas vraies et que je n'aime pas i laisser croire.

Nous comptons sur vous pour Noël. Il vous faut quelques jours de repos et d'oubli. Vrai, venez pour que je commence l'année en famille complète.

G. SAHD.

DCCCLXXXII

A M. JULBS GLAHBTIB, A PAftlS

Kohint. 6 ddMDibn mi.

Cher confrère.

J'ai trop lardé à vous envoyer ces pauvres pages. Je suis liée par un travail courant qui était en retard aussi; — et, vous le voyez, j'ai eu à faire un elTort immense, je le dis à vous; — il faut me pardonner.

Je n'ai pas pris mon parti sur cette cession de nos

CORHESPONDANCK DE GEOLLIGE SAKD £65

provinces : J'en pleure encore comme au premier jour, je ne veux pas qu'on m'en parle. Vous me demandez des pages émues; c'est justement quand je suis trop émue que je ne dis rien qui vaille. Je n'y peux rien. J'ai plus de peine qu'on ne croit à rester calme, et il faut que nous le soyons ! affaire de décence et de tenue devant l'ennemi. Malgré moi, je suis indignée de ce qui se passe en ce moment, et j'ai peut-être eu tort de le dire dans ces pages où il ne faut froisser personne. Si vous pensez qu'il y ait quelques mots à Ater, tous me le direz, et je rayerai sur l'épreuve que vous voudrez bien me faire envoyer.

Veillez aussi dire à nos confrères du Comité que, tout en étant tourmentée de leur insistance, j'en ai été touchée et reconnaissante.

A vous de cœur,

A H. CHARIGS-BDHOND, A PARIS

La pièce est dure, comme vous me le disiez*. Elle t dû Aire très difficile à jouer à l'Odéon ; car un drame si

t. Le FanlrfmerMe, proverbe de Charlei-Edmond, repr<Mi)t£ h rOd<:OD, lo 6 décembre 1ST9.

^66 CORHESPONUANCK DE GEOEICE SAND noir a besoin de spectacle et d'elTet. Le style est étrange à la lecture, tellement condensé, qu'il semble obscur. Au théâtre, ce déraut doit devenir une qualité. La fièce est admirablement agencée, saisissante d'uo bout k l'autre et empreinte d'une force qui vous est iproprie, qui a du slave, et qui tous Tera gagner d'autres batailles. Voilà l'avis des trois Sand, mère, fils et belle-lille, dit brutalement et sincèrement.

Après cette lecture, on se sent non pas tendre, mais ■vivement impressionné et je suis sûre qu'à la représentation, on est bouleversé. Je comprends les résistances de l'idyllique public de l'Odéon; mais la pièce se défend, car elle est très ingénieuse dans son obstination et admirablement bien faite.

J'écris à Plauchut de vous enlever pour NoSl, et de profiter des facilités du voyage à plusieurs. Notre voiture ira TOUS chercher à Châteauroux.

A vous de cœur, cher ami.

A GUSTAVE FLAUBERT, A CROISSET Nobut. 8 Sécembn iSjî.

Eh bien, alors, si tu es dans l'Idéal de la chose, si tu as un livre d'avenir danâ la pensée, si tu accomplis

CORHËSPOHDANCE DE GEORGE SAND tSI une tâche de confiance et de conviction, plus de colère et plus de tristesse, soyons logiques.

Je suis arrivée, moi, à un état philosophique tl'nne sérénité très satisfaisante et je n'ai rien surfait en te disant que toutes les misères qu'on peut me faire, on toute l'indifférence qu'on peut me témoigner, ne me touclient réellement plus et ne m'em-pêchent pas, non seulement d'être heureuse en dehors de la littérature, mais encore tl'êlre littéraire avec plaisir et de travailler avec joie.

Tu as été content de mes deux romans? Je suis payée. Je crois qu'ils sont bien, et le silence qui a envahi ma vie (il faut dire que je l'ai cherché) est plein d'une honne voix qui me parle et me suffit. Je n'ai pas monté aussi haut que toi dans mon ambition . Tu veus écrire pour les temps. Moi, je crois que, dans cinquante ans, je serai parfaitement oubliée et peut-être durement méconnue. C'est la loi des choses qui ne sont pas de premier ordre, et je ne me suis jamais crue de premier ordre. Mon idée a été plutôt d'agir sur mes contemporains, ne fut-ce que sur quelques-uns, et de leur faire partager mon idéal de douceur et de poésie. J'ai atteint ce but jusqu'à un certain point, j'ai fait du moins ponr cela tout mon possible, je le fais encore, et ma récompense est d'en approcher toujours un peu plus.

Voilà pour moi ; mais, pour toi, le but est plus vaste, Je ?e vois bien, et le succès plus lointain. Alors tu devrais te mettre plus d'accord avec loi en étant encore plus calme et plus content que moi-même. Tes colères

tes CORRESPONDINGE DE CEOITCE SINO

d'uD momenl sont bonnes. Elles sont le résultat d'un lempéramenl générienl, et, comme elles ne sont ni méchantes ni haineuses, je les aime; mais ta tristesse, tes semaines de spleen, je ne les comprends pas et je le les reproche. J'ai cru, je crois encore de ta part à trop d'isolement, à trop de détachement des liens de la vie. Tu as de puissantes raisons pour me répondre, si puissantes, qu'elles devraient te donner la victoire.

Fouille-loi et réponds-moi, ne fût-ce que pour dissiper les craintes que j'ai souvent sur ton compte, je ne veux pas que tu te consumes. Tu as cinquante ans, tomme mon fils, ou à peu près. Il est dans la force de r&ge, dans son meilleur développement, toi de même, si tu ne chaulTes pas trop ie four aux idées. Pourquoi dis-tu souvent que tu voudrais être mort ? Tu ne crois donc pas à ton œuvre? ta te laisses donc influencer par ceci ou cela des choses présentes? C'est possible, nous ne sommes pas des dieux, el quelque chose de faible et d'inconséquent trouble parfois notre théodicée. Mais la victoire devient chaque jour plus facile quand on est silr d'aimer la logique et la vérité. Elle arrive même à prévenir, t vaincre d'avance les sujets d'humeur, de dépit ou de découragement.

Tout cela me paraît facile, quand il s'agit de la gouverne de nous-mêmes : les sujets de grande tristesse sont ailleurs, dans le spectacle de l'histoire qui se déroule autour de nous; cette lutte

éternelle de la barbarie contre la civilisation est d'une grande amertume pour ceux qui ont dépouillé l'élément barbare et qui

COBRESPONDANCES DE GEORGE SAND 109 se trouvent en avant de leur époque. Mais, dans cette grande douleur, dans ces secrètes colères, il y a un grand stimnUnt qui justement nous relève, en nous inspirant le besoin de réagir. Sans cela, je confesse que, pour mon compte, j'abandonnerais tout.

J'ai eu assez de compliments dans ma vie, du temps où l'on s'occupait de littérature. Je les ai toujours redoutés quand ils me venaient des inconnus; ils me faisaient douter de moi. De rargent,j'en ai gagné de quoi me faire riche. Si je ne le suis pas, c'est que je n'ai pas tenu à l'être ; j'ai assez de ce que Lév; fait pour moi. Ce que j'aimerais, ce serait de me livrer absolument à la botanique, ce serait pour moi le Paradis sur la terre. Mais il ne faut pas, cela ne servirait qu'àmoi,et, silechagrineslbonà quelque chose, c'est ànous défendre derégoïsme;donc, ilnefaut pas maudire ni mépriser la vie. Il ne faut pas l'user volontairement; tu es épris de la justice, commence par être juste envers toi-même, tu te dois de te conserver et de te développer.

Écoute-moi : je t'aime tendrement, je pense & toi tous les jours et à tout propos : en travaillant, je pense à toi. J'ai conquis certains biens intellectuels que tu mérites mieux que moi et dont tu dois faire un plus long usage. Pense aussi que mon esprit est souvent près du tien et qu'il te veut une longue vie et une inspiration féconde en jouissances vraies.

Tu promets de venir; c'est joie et fête pour mon cœur et dans la famille.

STO CORTtBSPOnOANCE DE GSORGE 8AND

DCCCLXXXV

AH. CHALLÉS EDVOHD, A PARIS

Nohut. Il ddcemhn tStt.

Cbw ami,

Je ne Vous ai pas dit tout de suite que j'étais heureuse du succès de votre gentil PtmVOMe, Yaa^ le saviez t)ieii, et, quant aux trois lignes de ma collaboration, n'en imrleE donc à personne '.

C'est comme si j'avais mis une épingle il la coiffurt 4'Kne dame-, ou comme û j'avais recousu un bouton Â votre mancbelte.

Nous attendrons donc, pour Lf) Qutnttnts, des temps meilleurs ou plus explicites ; car on ne sait où l'on va. ' Tâchez que l'on songe à Mauprat. — Bien ! je m'aperçois que Lolo a pris la raillié de mon papier pendant ■ que j'avais le dos tourné, et qu'eHe n'avait pas les mnîns bien propres ! C'est Lolo, il Tant tout pardonner. Elle est dans une rage de mythologie, elle coupe et colle des casques de papier, pour faire de sa poupée «ne Minerve; elle sait tous les dieux de l'Olympe sur le bout de son doigt et pourrait vous raconter Viliade. En revanche, elle n'aime pas la Bible et déclare que

i. Le Fantôme rote.

CONRESI>'o'!fDiNCE DE GE'O'RGE ^iMO 'V\

Jfliotfah est très mAcliant et très "bête. ïï'aM;-éHe pas

Elle compte snr vous à MOél et tous écrira pour vous le dire ; moi, je vousie répète, et je serai fâchée si tous ne veneï pas. Je toïs que vous êtes totit ennuyé et tout navré. Il Taut secouer et

oublier pendant quelques jours. Au revoir donc, cher ami. Tontes les tendresses de chez nous.

La combinaison de Taire jouer à l'étranger avant Paris ne me sourît pas. Dieu sait quelles coupures bèles on Cerait, et comment ce serait joué! Je crains d'avoir, pour peu d'argent, beaucoup de désa|réments.

► DCCCLXXXVI

A M. CHARLES PONCV, A TOULON

Nohinl, S jamiw 1873.

Cher enfant.

Merci de vos jolis vers et de voire bon souvenir. Je vois que Charlotte est maintenant le soleil qui luit pour TOUS. Je le savais, que l'arrivée d'un petit ange dans votre maison vous ferait enfin comprendre qu'il faut marier ses enfants pour leur bonheur et pour le nôtre.

Ici, tout va bien. Après beaucoup de pluie, Dousavons nn temps magnifique presque tous les jours, un vrai printemps. Les fleurs s'y trompent et s'ouvrent avant leur saison. Vous me direz qu'elles le payeront cher. C'est possible; mais il ne faut pas mépriser les dons dn présent par crainte de l'avenir.

Certes, la politique nous promet encore bien des déceptions et des désastres. Hais qui sait s'il ne sortira pas une vérité de tous ces conflits ?

Nospelitesgrandissent: Aurore estdèjànae personne et une société charmanles. Elle accapare toute mon existence k son profit, et c'est lu mon bonheur le plus soutenu et le plus intense.

Solange nous est arrivée en plein NoSl. Elle nous dît que votre Charlotte est ravissante. Maurice Fait mille folies pour amuser ses filles, qui l'adorent; ce qui ne l'empêche pas de piocher toujours comme un nègre l'histoire naturelle. Liiia est toujours la perle de la maison. Toutes les qualités et toutes les grâces!

Moi, je me porte bien, et vieillis sans trop de fatigue.

Je vous souhaite toutes les joies de notre foyer, pour celte année et pour les autres.

Mille tendresses à la jeune mère et un baiser i l'enfant.

COURESPONDAHCE DE CEOROE SAND

DCCCLXXXVII

A KADAUE EDMOND ADAU, AtJ GOLFE IOUAM

Chère Jnliette, merci pour le bel envoi arrivÂ Iiier, merci de la part de tous et des petites fiUea aussi. Lolo voudrait bien vous écrire, mais elle ne fait que s'y remettre : elle allait trop vile et mal. C'est une bonne nature ardente, qu'il faut retenir et non

Je pense qu'Adam est près de vous. Priez-le, pour moi, de s'occuper de la bonne œuvre menée à bien par vous et par lui, dès qu'il sera de retour k sa géhenne parlementaire. Vous avez, je pense, à présent un temps délicieux. Ici, où nous n'avons pas de brise, il fait presque trop chaud dans le jour. La terre est Jonchée de marguerites et de violettes.

Le jour de l'an s'est passé en fêtes, déguisements, danses et souper: qu'il eût été doux et gentil de vous avoir là ! Hais vous avez vos fêtes de famille Ik-bas, avec les rêves dorés que nos Cites sont loin de faire encore. Verrai-je ces beaux jours pour elles? Il

faudrait vivre encore douze ou quinze ans et c'est beaucoup. Il faut bien du courage pour vouloir aller si loin et voir encore au dehors tant de choses tristes.

IM CORRESPONDANCE DE CKOHCIF SAHD toujours les mêmes ! — Ne nous plaignons pas, nous qui avons du moins le bonheur dans le nid. Hais comme le pauvre arbre est secoué !

Je vous ombrasse tous, et tonte la famille se joint à moi pour vous dire un bon an bien tendre et dévoué.

DqCUJLXXX^IIt

Nohinl, 4 juTicr ISn.

Il ne faut paa que cette année qui cainmanAa^ vous emporte, comme, voiv le reilouipx. Jina, le^fune^aimantes siarvivAnti à tout et aupportoot UhiX; elle». aciiéveoLsur la terre l'esistenAe d» loues amis partis avant ejUos; eUea les •}■ font vivre encore dans leur culte et dans leufls souvenirs. Ne devançons point l'IuureoA il pl8irA.à.Diiifu de aou^ réunie à. ce que n9mavoQïai-né;eta|ocs nous IfuisHrmi8,.nDus. aussi, quelque chpjie da.noua dans Isa «buis qui nous au,ra;it'.été d^vosés. On. ne toewt pas tout entier surla ttiixe et. poui4ant oa vit plus pleifiemant ailleurs. U iil^l a nij vesgeances ni sii|iplicea, il rCj. a. que justice. e|>boaté daoAlff GoiadfiOieu*.oiïnouB'«x>istmuns,éler-

CORRESPONDANCE DE GEOAGE SilFU ST»

nellemenl sous quelque forme et à quelque titre que ce soit. Cela, nous l'igoorons, et c'est cette ignorance du sort qu'il nous réserve qui fait la douceur ef 1». mérite de notre confiance en lui ; ne seront damné^ croyez le bieu, que ceux qui auront cru à la damnation ; mais cette damnation, qae nous rèTOBS élermli>' et

terrible, ne saurait être qu'une nouvelle épreuve supportable et passagère. Dieu n'existe pas, ou[^] il est bon: toute religion, ijui a'abftulit pas à la confiance, nous enseigne la peur dff Dien» c'est-à-dirs la hain» du Trai.

Je vous dis ma religion, qui me rend.beureiue,etje voudrais que vous fussiez calme et. beureuse aussi ; car vous içéritez de l'ôtre., en d^pU dç tovJes, vos d^ur l«nrs.

Crojei q^neje m'y intéresse vivement el.qHe.je vouçsois dévouée de cœui;.

DCCCLXXXIX

EDUB SIH-OHNer, A PARIS

HohiBt, ISjanTîei 1878.

Mon cher mignon,.

Xe voilà, donc exilé décidément? Espérons que c'est ponr peu de temp» et que tu reviendras; c&i* il

ne CORRESPONDANCE DE GEORGE SAND

n'est pas aisé de s'habituer à ne plus voir soa petit Edme. Ta vieille tante en a le cœur plus gros qu'on ne pense et qu'elle ne veut le dire. Ta mère et les frères n'ont pas besoin d'élre aidés & souffrir de ton absence. Enfin, mon pauvre petit, il faut toujours voir en beau -, car, si l'on voit en laid, c'est qu'on est laid soi-même, ou qu'on se sent porté ii le devenir. Il est cruel de se trouver seul à ton Âge el d'entrer dans l'inconnu brusquement, au sortir d'une si bonne vie de famille. Hais c'est une épreuve qu'il faut subir lAt ou tard, et dont un être aimant el intelligent, comme toi, doit savoir tirer boa parti. On est forcé de secouer

l'indolence que donne le bien-être et l'aide continuelle des autres. Ou se recueille, on fait pour la première fois sérieuse connaissance avec soi-même. On se demande ce que l'on fera de son temps et de sa volonté. Il n'y a que les sots ou les êtres mal organisés qui se trouvent embarrassés. On peut tout apprendre à ton âge. Apprends donc tout ce que tu pourras et n'impose quoi. Tout ce qu'on ne sait pas est utile à savoir et nous ouvre d'autant l'horizon. Rappelle-toi bien que voir loin et clair, c'est tout le but de la vie. Quand le champ de la vision est étendu, il n'y a plus de trouble dans le cœur : on va au vrai et au bien avec une facilité incroyable. On n'est plus contrarié par aucun devoir, fatigué par aucun effort de volonté, abattu par aucune épreuve.

Tu sais que tu m'as promis de m'écrire très souvent, de me rendre compte de tout ce qui t'arrivera; rien

CORRESPONDANCE DE GSOIIGE SAHD à TL n'est insignifiant quand on veut s'expliquer tout. Dismoi tes occupations, tes relations. Si tu faisais des bêtises, — ce que je ne crois pas, — c'est à moi qu'il faudrait les dire. Je t'en garderais le secret et je t'aiderais à sortir d'embarras.

Je compte aller à Paris dans peu de jours. Dès que j'y serai, je t'avertirai et je pense qu'il te sera facile de venir me voir.

Nous te regrettons tous et nous le regrettons.

A UADAHB LBBARBIBR DE TINAN'

Kstiiil, n'oublie pas m'.

Eh bien, chère amie, d'après ce que vous me dites et la joie qu'en ressent votre fille, j'ai lieu, ce me semble, de vous faire compliment de ce mariage et de vous féliciter. Vous savez que ce qui

vous touche m'intéresse toujours vivement. Je voudrais surtout ■vous voir reprendre la santé et savoir celle de notre cher Maurice assurée. Je crains qu'il ne travaille trop. Il assure pourtant qu'il est très fort et jamais

Grand'mire de Hauice-Paul Albert

S7a ColtBESPÛ!IDl!1C£ DE CEAB6£ SAKB

laalade, et c'est possible, laadis que jtma, ffù am •î belle* apparencet, vmu lultei c^ttie l'élcnielle bronchite. Ah! ce Paris est Ierribte rfaiver, et je n'ose pas ; aUer. J'atteads le beau tenpa iMit k bii : Je TOUS Ironverai alors vailiaale «t foitaBl, c«DBe tous les ans, le miracle d'êtte laujoan |das belle en Mtrtaatde maladie.

L'enfant m'a envoyé ses vers, qui .ae SMit pas md tournés pour un écolier. C'est un ebaroiant et «mellent enranl qui saura être heureux, n'ayant d'autre passion que le travail, la seule qui ne trompe pas!

Mes fillettes sont bien portantes et superbes. La petite a tout à fait triomphé de la tendance anémique. Elle est aussi fraîche que l'autre. Toutes deux se souviennent bien de vous, et Aarore prend souvent snr mes épaules le joli tricot que vous m'avez fût et dont elle se fait une sortie de bal; car il j a bal an salon tous les dimanches, et ces demoiselles s'en donnent avec passion.

Je .vous envoie les reqiectiicaws amitiéi ée mes «ofants et toutes mes teadressos.

SIRS

C(HnrES»OIIDIïlGB DE GEOBGK SXm «9

DCCCXCI

A CDSTAVB PLADBEBT, A PARIS

Enfin, «ma mv% troubodenrr, on peut t'espérer prochainement, j'êt8Î9 inqBiète de 1m. l'en sais toajoars inquiète, h Trai dire, je ne 9vis pas contente de tes colères et de les partis pris. Ça dore trop longtemps et c'est en effet comme an état maladif, ta le reconnais tot-m6me. Oublie doiw; ne sais-lu p3souMier?Tn\ïs trop en toi-même et tu arrives à lovt rapporter à toimême. Si lu étais nn égoïste el un ranileaz, je me dirais qne c'est un état normal; maïs, chez loi, sj bon et si généreos, c'est nne anomalie, nn mal qu'il fnrt combattre. Sois sâr qne la vie est nnil amaigée, pé^nible, irritante pour (ont le monde; mais ne méco»nais p»s les innoenses compensations qn'il est ingiat d'onblier.

Que tu te mettes en colère contre celui-ci on celuià, peu importe si cela te soulage; mais que tu restes fnrieux, indigné des semaines, des mois, presque des années, c'est injuste et cruel pour cen:t qui l'aiment el qui voudraient t'épargner tout souci et toute déception.

Tu vois, je te gronde; mais, en t'embr. ssnt, je ne

S8o CORRESPOHDAKCE DE GEORGE SkKÛ songerai qu'à la joie el à l'espérance de te voir reflourir. Nous t'attendons avec impatience et nous comptons bien sur Tourguenef, que nous adorons aussi.

J'ai beaucoup souffert toas ces temps-ci d'une série de fluitions très douloureuses ; (a ne m'a pas empêchée de m'amuser à écrire des contes et à jouer a?ec mes fanfans. Elles sont si gentilles el mes grands enfants sont si bons pour moi, que je mourrai, je crois, en leur souriant. Qu'importe qu'on ait cent mille ennemis si on est aimé de deux ou trois bons êtres 1 Ne m'aimestn pas aussi, et ne me reprocherais-tu pas de compter cela pour rien ? Quand j'ai perdu Rollinat, ne m'a»-ta pas écrit d'aimer davantage ceux qui me restaient? Viens, que je t'abitne de reproches ; car tu ne fais pas ce que tu me disais de faire.

On t'attend, on prépare une mî-carême fantastique; tâche d'en être. Le rire est un grand médecin. Nous te costnmeroos; on dit que tu as eu an si beau succès, en pUissier, chez Pauline ! Si tu vas mieux, sois sûr que c'est parce que (u t'es secoué et distrait. Paris l'est bon; tu es trop seul li-bas dans la jolie maison. Viens travailler chez nous; la belle affaire que. de faire venir une caisse de livres!

CORRESPOMOANGE DE GEORGE SAND SSI

DCCGXGII A N. CHARLBS-EDHOND, & PARIS

Hgbut, SS Dun ISTl

CertainemenI, cher ami, nous avons tous travaillé Ji ee panvre petit envoi, qui n'a pas d'autre mérite que d'avoir employé tout Vargent de ces demoiselles. Vous Tojez que la fortune n'était pas grosse. Hais c'est bien votontairemenl et sans l'invitation de per-sonne qu'elles se sont joyeusement exécutées. Il y avait si long-temps qu'elles tourmentaient pour aller à la ville faire cette fa-meuse emplette, et la petite y a été d'aussi bon cœur qaelagrande;car votre Louloul'intéresse aussi, etl'instinct mater-

nel de ces jeunes êtres — je ne dis pas des nôtres seulement, mais de la plupart des petites filles, — est une chose touchante; d'autant plus touchante, que c'est la large projection d'une lot de la nature. Ce n'est pas pnrce que Loulou a été à l'hospice qu'elle fait la sœur infirmière. Je n'entends autour de moi qu'histoires d'enfants malades, et je ne vois que poupées couchées avec des cataplasmes sur le ventre, ou des compresses sur la tête. Le chapitre des bains et des clystères inonde ma chambre, et on y met une sollicitude, une agitation comme si on croyait réellement lear sauver la vie. Je suis sûre que, si un véritable

i« CORRESPONDANCE DE GEORGE SAKD enfant, si Loulou était confiée à Aurore, avec cette idée d'un enfant abandonné de ses parents, idée qui l'étonné el qui l'émeut beaucoup. Loulou serait admirablement soignée tout le long^du jour. La nuit, oht dame, on dort serré I On fait, avec le papa, un métier de naturaliste qui porte an sommeil; on trotte sans cesse, on chasse toutes les bêtes du monde, on en élève, et l'on apprend mille choses curieuses, sans se douter qu'on apprend.

Hisr, Titite vient h nous t»ute rouge, et nous dit : < Il j a lit un* grosse vipère bien méchante l Je n'ai pas voulu y touchew; j'ai bûn vu que ce n'était pa» une couleuvre: elle estjaune avec des anneaux noirs; elle a un gros ventre et la tête plate. > Nous y all«o8, el nous tuons une énorme vipère, qu'elle avait parT^ teiaient décrite et regardée, non avec sang-froid, — elle avait eu peur, — mais avec la présmee d'esprit d'une personne in»truite, et cette perssfise a cin^ ans. Piaacfant ea était émerveillé.

Ah I les enftnla, on en partenit toste la vi^ et pins on vieillit, plus os les aime.

Vous faites bien de me dire que Piet»rdu a eu du. succès; je n'en savais rien du tout, et j'en doutais! fort. J'ai eofflmené mcm roman ; car j'ai la maliérs d'un vélum» de etntet, et je crm que c'est assoc FandTO't-il vous' le gwder, ce riMnsnj si je le mène mp»rl, euédée des tempêtes que me soulè.ve sans ees». la RevfU. Os m'éerit que le vieux Bidoc est màki» ;

D,mi,.,=db,Gooylc

ti»ltnESPOHD&MCE DE CEORGE SAHD 283

La mort prématurée du pauvre Berlon me rend bien triste. Quoi I si vile, et sans remède ! Je vois l'Odéoti bien dégarni avec l'entrée de Pierre * aux Français, et c'est un théâtre qui a besoin d'une si bonne troupe pour lutter! Vous n'y avez pns eu le succès sur lequel le passe devait vous faire compter. Il ; a donc de la faute du local ou de l'exécution?

Vous ai-je dit que d'Ennery m'avait Tait demander par Solange si je voulais qu'il Ht une pièce avec f Somme de neige f Tai répondu oui ; mais je ne crois pas que ce soit autre chose qu'une velléité passagère.

Nous avons vu, & la mi-carême, notre aimable et cher général *, qui nous a demandé de vos nouvelles. Nous l'avons entraîné à faire des folies, danses et déguisements.

Hais voilà un chagrin d'intérieur qui nous arrive. Notre petit Edme s'en va, employé à la banque de Lyon. II faut se réjouir parce que c'est une carrière et un bon poste d'avancement; mais on se quitte le cœur gros. C'était mon enfant g&lé. Vous voyez que Nohant, ce nid suspendu aux palmiers du désert, ce navire

en panne au delà des mers explorées, a aussi ses peines et ses évènements.

Amitiés et tendresses de nous Ions.

I. Le Qte de UerlDD. 1. Le-fdnéni F«rripu

EC4 CORRESPONDANCE DE CKOBGB SAHB

AH. ALBXANDRB DOUAS FILS, A PARIS Hobanl, 10 «rril
tS73.

Cher fils, je te désintéresse de toutes les théories quand l'art me parle. Aucune théorie, d'ailleurs, ne me niche, quand même elle ne me va pas. Il faut que tout soit discuté, la vérité n'est qu'à ce prix. Mais je le répète, l'art est au-dessus des discussions quand il se montre, et j'accepte tous ses points de vue, pourvu que le beau l'éclaire. La pièce est belle et très grande '. Tout ce qu'on a dit, tout ce qu'on dira maintenant pour ou contre, le but qu'on lui prête ou lui assigne, m'est absolument égal. Tout cela est à côté. Pavre a très bien parlé autour du sujet. Il ne peut pas dire de bêtises et il ne peut que bien parler; mais il aurait beau entourer l'œuvre d'une pluie d'étincelles, la seule chose qui prouve, c'est le foyer ; et, d'ailleurs, il ne prouvera rien à ceux qui ne peuvent rien sentir. Faites beau et ce qu'on n'accepte pas aujourd'hui, on l'acceptera demain.

Les deux premiers actes sont merveilleux. J'aime moins le troisième, non à cause du dénouement (le

1. La Femme de Claude, pièce de Dumas» filii, représentée au Théâtre du Gymnase, le 16 janvier 1873.

CORRESPONDANCE DE CEŒUVRE S&HD SÏ\$

meurtre), que je vois différent et peut-être plus brutal encore, mais parce que Claude, étant un idéal plus grand que nature, ne devrait pas, selon moi, se démentir. Tuer est un acte de justice humaine, Claude est au-dessus de cette justice-là. Il n'est pas besoin d'être un grand homme pour tuer un chien enragé. Cette besogne-là était le fait d'Antonin, son expiation, sa réhabilitation; et Claude prenant le fusil aussitôt, disant devant témoins : < C'est moi qui ai tué, c'était mon droit ! > Claude assumant sur lui seul les suites de l'affaire, car il t'en aura des suites, on ne lui a pas un voleur sans en rendre compte, — restait lui-même, c'est-à-dire toujours au-dessus de tout et de tous.

Gela, c'est mon idée, et c'est la manie de tous les auteurs de refaire la pièce à leur guise. N'y voyez qu'une chose, c'est que j'ai pris Claude au sérieux, comme une figure à la Michel- Ange. Gésarine aussi est une figure de cet ordre-là, à force de laideur, elle est très belle; si elle n'était pas capable de tout, elle serait ratée. Pourquoi cette fureur des femmes contre un type si réussi? Ah! mon fils, le public n'est pas artiste. Je ne vous dirai pas qu'il faut lui plaire, mais je dis qu'il faut l'entraîner. Il regimbe, mais il en revient

Je voulais vous en dire davantage. Voilà Flaubert qui arrive. Je vous embrasse pour moi et pour tous les miens. Compliments à tous les vôtres.

a. SAND.

àSS CORRESFOnkANCE DE GEOBCeilll

DCCCXCIT

A K«D-Eiro1Sn.LV B LAITCHB BAHSVTTA', A PART» HU
tart . IT— M IWfc

Voire succès, ma bien chère enfant, me cause nn vrai seali-
meat de bonheur'.

Vous voilà vengée de toutes les déceptions que vous avez
éprouvées. Mon regret avait été vif de ne pas ^ous voir emporter
du Conservatoire ce premier prii que vous méritiez si bien, et de
voir aussi se Ternier aevant vous les portes du TliéMre-Francais,
où est votre place. Aujourd'hui, je me réjouis de ce dernier coup
du sort. On en serait encore à vous connaître, tandis que vous
voilà classée et hors de page! Bravo! ma chère petite ; restez ce
que vous êtes, toujours simple et vraie; l'avenir s'ouvre beau de-
vant vous; ne compromettez votre talent éclos d'aucune manière.
Je suis ravie de ne vous avoir donné aucun conseil sur votre rôle;
je vous ai appris à apprendre e(à créer d'après vos propres inspi-
rations; j'ai bien rempli ma tâche, et je suis heureuse de voir le
public vous récompenser de. si bien remplir la vèlre.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

G. s AND

Mad émoi 9 elle Barretta venait de débiter à l'Odéen

D,mi,.,=db,Gooylc

CODRESPOMOAMCE dIOBOAGS SALTO

A UADGIIOISBLLB ADRORB 3AND, A KOHAHT Paru, n
knU 1873.

Ha Lolo chérie,

Je ferai [uuuir demain nue caissa i touadres». Tu y tTQHteras
:

Ua tombereau de jardin pour toi ou pour TIUUi, si le sien est
cassé, et si elle ne trouve pas ceUi-tà trop gnnd. Tu me le diras et
j'en apporteiaî iid secand, •elM le choix que vous aurez &il.

Deux poupées qu'jonpeutpeigner:lapelite JubUlée fOur Tkiie,
U seconde plus grande pour tu.

Deux ombrelles roses pour vous deux.

Uoe ombrelle parapluie pour toL

Uo^serpeut pour Tilile.

Deux bébés en caoulcbouc, le plus grand pour toi.

Les pelichiuâles de ma laacchaade soiiU iaids et incommodes;
je chercherai ailleurs et j'apporterai ce Hae je pourrai.

le TOUS bige k Bort; je m'enouie bien uns tons, mis je De
rest«rai pas lan^emps.

Aiioez (oujoHis votie bonne mèn, qui vous chirit.

A M. CHARLBS-BDHOND, A PARIS

Nohut, e Juin 1613.

Je ne suis pas morte, car j'ai appris avec une vraie joie que tous alliez enfin mieux, cher ami. Mais j'&i été absolument idiote depuis que nous nous sommes quittés. J'ai fait de la tapisserie et point dé liKéralure.

Je ne suis pas malade, je ne souiTre de rien, mais je suis faible à oe pouvoir faire dis pas sans être écrasée de fatigue, et le seul remède & ces accès d'anémie, c'est, pour moi, de ne penser à rien avec suite et de rêver sans but. Je ne peux même pas penser à mon roman sans que la sueur me vienne au front. Je vous donnerais bien pour titre un des noms des principaux personnages; mais ce serait m'engagera finir ce roman* là, tandis que je ne suis pas sûre de ne pas le prendre en horreur quand il s'agira de s'y remettre.

Donnez-moi encore une quinzaine pour revenir k la vie.

Voilà, j'espère, que vous marchez tout à fait et que vous allez aussi vous reprendre. Dites à voire femme et à Loulou toutes mes tendresses. Aurore m'a fait beaucoup de questions sur celle fillelte et a été enchantée d'apprendre qu'elle était jolie elbonneomme on ange.

Ladite Lolo devient si grande et si forte, qu'on s'étonne de l'entendre encore jouer comme un petit enfant, et, avec cela, dts aperçus, des rayons d'intelli • gence dont on est encore plus étonné. Quel bel âge que celte éclosion d'intelligence avec cet abîme insondable de candeur et de droiture naturelle. Ceux qui mé-

présent la nature humaine n'ont jamais lu dans un enfant bien doué et pas corrompu par l'éducation première.

Que faites-vous? Faites-vous déjà quelque chose ? Moi, je suis à la fois enragée et étonnée de me remettre à l'existence.

Amitiés de nous tous. Amitiés de Maurice, qui poursuit son œuvre avec une patience de bénédictin et une sérénité gaie digne d'admiration. Il arrive aux microlépidoptères, que lui seul peut voir à l'œil nu, et il les prépare. Il dit que ce n'est pas si difficile, mais que les déterminer est presque impossible, parce qu'ils sont presque tous nouveaux dans la science.

Écrivez-moi et aimez-vous toujours.

990 CONRSSPONDATEUR DK OISOUGE SAHD

A UALINI-CK-PA.NL J^LBBBT, JLPA.RIS ^ l(obl.,lq.iiiiii8n.

Cher enfant,

Je m'inquiète de te s'offrir et te traîner toujours avec tant de rage, quoique fatigué de l'air et de l'exercice qui réparent l'adépendance du cerveau. Moi, je suis anémique pour le moment, et je ne puis rire à l'effort.

Le mauvais temps ne cesse pas, et mes forces ne reviennent pas vite. Je fais comme toi : je lis Renan, qui vient de m'arriver, et Gide me paraît très beau. Je donne mes petites leçons à Auréole, qui n'est pas une pécieuse comme toi. Elle a une facilité admirable, mais peu de faculté à s'abstraire et à se concentrer. Elle fait tout très bien ou très mal, selon l'air qui souffle, et il n'y a pas à la contraindre. Ce serait pire. Elle est bonne et tendre, et tomberait dans le désespoir, si on lui faisait un reproche. Je l'at-

tends donc, et, en attendant, je lui mâche et lui résume ce qu'il faut qu'elle commence à comprendre, k voir et k sentir. Elle a grand soin du joli bébé que tes sœurs lui ont envoyé. Elle admire le travail qu'elle n'aurait pas

C(yRRESFONI>AKCE DE GEORGE SADD 2*1 la pfttience'-
defnre, et mediargede les bien ttBMt' ciep et embraiser pour elle.

Guéris-toi bien vile, mon cher mignon, «t dis-moi quand tu seras sur pied. Tâche de venir nous voir anx Tacanees : noos tn 'sertns tous heureux. Tu ae lous parles pas de tagraud'inère. J'es-père qu'elle n'est pas trop maisde. Dîs-lni, ainsi^'àtes pareotset à loaEle cher nid, nos «miiiés et nos tendresses.

Je t'erobrasee Meu' prar moi etpovr'Jes petites. Ta marraiDe,

GEORGE SAHD.

AEDUii; SIHONMET. A LVON

NDbul, 13 JalUtl 1873.

Mon cher mignon.

Je te remercie d'avoir pensé à mon anniversaire. Ta lettre m'a trouvée en bonne santé, grâce à la bonne eau froide et agitée de noire écluse. Me voilà sur pied et me disposant à partiraveclafaraille pour une petite excursion. Je pense' que tout le monde va bien chez toi. J'attends René^et j'ai reçu une bonne lettre d'Albert.

Ton absence a bien attristé ma vie ; je t'assure, mon enfant, que l'animation et l'entrain sont plus d'à moi-

Sn CORHESPONDAEiCB DE GEORGE SAHD

tié partis avec loi. Cela m'est encore plus sensible qu'à tous les autres, qui pourtant le regretleot beaucoup. Hoi, je n'ai pas devant moi une longue existence pour espérer.

Tu as emporté un gros morceau de mon cœur, malgré tout ce qui me reste h soigner, à surveiller et à chérir. Il me semblait que tu m'aimais plus au fond que tous mes autres enrants, sauf Maurice ; mais je le regardais comme mon petit-fils ou le fils direct de mon pauvre frère.

Enrm c'est pour [on avenir et ton devoir que j'accepte ton éloignement sans amertume, mais non pas sans chagrin.

Va do l'avant, il le faut. Travaille ferme et, en dehors de ton élat, sache l'instruire par l'observation, la comparaison et la réflexion, qui te donneront de plus en plus l'amour du vrai.

Je t'embrasse tendrement pour moi et les deui générations d'après. Les petites grandissent, sont loajours geutilles et t'aiment

Ta tante,

a. SAHD.

ConnESPONDANCE DE GEORGE SAND

DCCCXCIX

B FLAUBBHT, A CBoI3SI

OÙ se retrouver, à présent? où es-tu niché? Moi j'arrive d'Auvergue avec toute ma smala, Plauchut compris. C'est beau, l'Auvergne; c'est joli surtout. La Hore est toujours riche et întAressante, la promenade rude, le logement difficile. J'ai tout supporté

très bien, sauf les deux mille mètres d'élévation du Saucy, qui, mêlant un Tent glacé à un soleil brûlant, m'ont llanqué quatre jours de fièvre. Après cela, j'ai repris le courant et je reviens ici continuer mes bains de rivi'^re jusqu'aux gcl;;es.

De travail quelconque, de lillérafure à quelque degré que ce soit, il n'a pas été plus question que si aucnn de nous eût jamais appris à lire. Les poâtes du cru me poursuivaient avec des livres et des bouquets. J'ai fait la morte et ou m'a laissée tranquille. J'en suis quitte, en rentrant chez moi, pour envoyer un eiem-plaire de moi, n'importe quoi en échange. Ah ! que j'ai vu de beaux endroits et des combinaisons volcaniques bizarres, où il eût fallu entendre lire ton Saint Antoine dans un cadre digne du sujeti A quoi servent ces joies de la vision et comment se tra-

391 CiORRESPONDAHCË IKE GEOKGE SAKD duisent plus tard les impressions reçues? on ne le sait pas d'avance, et, avec le temps et le laisser aller de la vie, tout se rcirouve et s'enchâsse.

Quelles nouvelles de ta pièce ? As-tu commencé ton livre? As-tu choisi une station d'étude? Ecris-moi, ne fût-ce qu'un mol. Dis-moi que tu nous aimes toujours comme nous t'aimons tous ici.

A U. LOUIS VIARDOT, A PARIS

Cher ami, merctpMir le gibier, qui était, à la lettre, exquis. Je crois que votre fusil a eu la divinalion nécessaire pour s'adresser à un chevreutl de premier ordre. Merci bien plus psur les jours heureux que nous venons de passeranc'-votre adorable famille-

Merci encore pour renvoi de votre livre, alhie... que vous êtes! Un seul reproche : c'est trop affirmatif. Vous êtes un homme sage, très sage, mais il faut devenir un sage. Et le sage dent assez de tout pour ne pas poser une né^lion comme une affirmation absolue et ardente, il y a toujours deoiraces^à la vérité, et le jugement rectifie l'anthithtoi des appaxeoecs^à Itsus ne nous convertirons pas l'un l'autre, cela est certain^{et}.

D,mi,.,=db,Goyle

CORRE\$)>«KDAHCfi DE GËOROK SiHO- iSi pourtant; dans un examen approfondi de certaines quMliMn,dexEage8rencoiittreraientlep>iitld'accord. JeTOBs trouTfi intolérant, non envers les personnes, je suis gile que TOUS êtes, au contraire, . [rès-talérant, mabmiTers l'idée que tous rejetez, etvows nestmfez pas aaseitjBe le prM*» est intolérant au premier chef, parce qu'il rejette abtbtiment Viièt contraire.

airte, je dis «leore avec le viearx'sage : Q*etaitjef Htis'je sais bien que j>vons«iraetvons embrasse' de tiHri mon oëar .

Gilli

A.H GD9TJLVK PJLA,t]BERT, A CI10.IS»ST KohiDL, 3 octobre 1813.

L*existence de Cruchard est un beau poème, tellement dans la conletir, que je ne saisis c'est une biographie de ta façon ou la copie d'un article fait de bonne foi. J'avais besoin de rire un peu après le départ de tous les Viardot et du grandif ojcovë', qui a été charmant. Il est parti très bien et très gai, mais regrettant de n'avoir pas été chez toi. La vérité est qu'il a été malade à ce moment-là. Quel aimable, excellent

I. Tourguenef

396 CORRESPONDANCE DE GEORGE SAHD et digne homme I
Et quel tiklent modeste 1 On l'adore ici et je donne l'eiemple. On
t'adore aussi, Crnchard de mon cœur. Hais lu aimes mieux ton
travail que tes camarades, et, en cela, lu es un être inférieur au
vrai Ci'uchard, qui, du moins, adorait notre sainte religion.

A propos, je crois que nous aurons Henri V. On me dit que je
voisen noir; je ne vois rien, mais je sens une odeur de sacristie
qui {3gne. Si cela ne devait pas durer longtemps, je voudrais voir
nos bons bourgeois cléricaux subir le mépris de ceux dpnl ils ont
acheté les terres et pris les litres. Ce serait bien fait.

Quel temps admirable dans nos campagnes ! Je vais encore
tous les jours me plonger dans le bouillon froid de ma petite ri-
vière et je me rétablis. J'espère reprendre demain le travail abso-
lument abandonné depuis six mois. Ordinairement, je prends des
vacances plus courtes ; mais toujours la floraison des colchiques
dans les prés m'avertit qu'il faut se remettre & la pioche. Nous y
voici, piochons. Aime-moi comme je l'aime.

Mon Aurore, que je n*âi pas négligée et qui travaille bien, l'en-
voie un gros baiser. Lina, Maurice, to disent des lendresses.

D,mi,.=db,Gooylc

COntllilil'OKDANCE DE GEOKCK SAND 191

cmi

A UAURICB-PAUL ALBERT, A PARIS

Nahwt, 16 oclobro ISIS.

Clier enrant,

Je ne voulais pas te réporiire avant d'avoir fait ce <|ue je t'avais promis de fatce. On me répond aujourd'hui que tu es inscrit sur la liste des entrées de rOdéon. C'est-à-dire que, quand tu as une soirée ou une heure & passer au spectacle, lu peux entrer et sortir comme il le plaît. Il le suffit de te nommer au contrôle, c'est-à-dire au bureau où l'on présente les billets. Si, par suite d'erreur ou d'oubli, un des trois Mino» qui siègent sur ce trône, montrait de l'Iésitation la première fois que tu le présenteras, il faudrait insister el rappeler que tu viens de ma pari et que lu es inscrit.

Ces entrées ne le donnent pas droilà une place désignée, mais elles te donnent droit à toutes les places qui sont libres. L'Odéon est grand el on en trouve presque toujours. Les jours de première représentation, let enréet de faveur sont généralement suspendues. Mais, pour ma pièce, sois sûr que je n'oublierai ni toi ni ta famille.

Mous avons bien regretté de ne pas l'avoir aux va-

tl» CaAKKSPONI>INCE DE GEORGE SAHD cances. Nohant a élè 1res brillant et très heureux eu hôtes de premier choix. Espérons que tu pourras nous donner d'autres vacances. Nous réclamerons notre dû. Tout le monde ici va bien et t'embrasse tendrement. Edme m'a promis dix fois de l'écrire. 11 est donc bien paresseux? Rappelle-nous au bon souvenir de tes parenis. Travaille toujours bien. Je t'embrasse de tout mon cœur comme je t'aime.

Ta marraine, o. SAKD.

CMIII

i U. HBNRI AUIC, A PARIS

Oui, j'ai lu votre lettre, monsieur, et je l'ai trouvée bonne et vraie. Je vous en remercie donc, et, malgré une main encore malade, je veux y répondre. Vous me posez une question toute rés(4ue dans mon expérience; restez pur et mariez-vous jeune, avec une femme que v(His aimerez; vous aurez de beaux «enfants sains et viables, c'est le but de la vie. La moitié de ces chers êtres languit ou périt par la faute du père l

Et si, du fait physique, nous passons au fait moral, quelle richesse accumulée dans l'âme qui a su attendre et se gouverner 1 quelle santé, quelle force, quelle

CORRESPONDANCE DE CKORCE SAFLI III

psissano« diBfs cette ime^lâl piu3saice< Iransmissibile co-TiHn»' l'acre, Riàédâssee aHxiprogrès qu'«ût fiiti l'espèce, k quels désastres elle eût échappé, sans l'intervention en vice, gai a toé tantes - les énergies de père «n ûh «t de mère en fille.

Sftjeadonc dn petit nombre des hommes qui veM lent remonter l'échelle descendue par les autres, DMabFe'infiniramt'pttil, mais à. qui l'avenir appurliinl, tandis ^e tout le reste est condamné.

Adieu, monsieur Af ea la vtrfsmté de faire remonter hsubU-mee, esprit et matière, vers sa plus haute et sa plus nécessaire ex[H<ession, qui est ce que nous' appelons Dieu.

À vous de CCEiir.

\ Vm SCIPION DU ROURR, A BAHBBGAL, PKÊB ARLES

Cher bon ami, nous sommes restés tout charmés de voDs avoir revu et ne regrettons que le trop peu. Hais est-ce que cela ne vous fait pas aussi l'effet d'être tiorti de ce monde pendant deux jours et d'avoir fait une pointedans un autre, le moade du passé ? On est.

3oO CORRESPONDANCE DE GEORCE SAND •{uand on s'est longtemps quitté, comme des morts qui se retrouvent et s'entretiennent d'autrefois, comme d'une autre planète.

Enfin, vous êtes «nivé ches vous k bon port; vous y êtes aimé, il n'en peut être autrement ; donc, tous êtes heureux et, pour vous comme pour moi, la vieillesse est un avant-goût des Champs Élyséens.

Mes petites-rilles sont lières de vous avoir plii. Ha chère Lina est reconnaissante de votre sympathie, et mon vieux Maurice vous aime toujours. Moi, je n'ai {las besoin de vous le dire et je me joins à lui pour vous embrasser de tout mon cœur.

A U. CHARLES

Commeol! vous écrivez remord sans s à la lin? En voilà un crime! Seulement je l'aurais écrit de même, «t, depuis Lillré, je me paye, au courant de la plume, toutes les fautes d'orthographe possibles ; je la garde pour la correction des épreuves, et voilà l'effet des méthodes parfaites. Elles nous rendent paresseux; «'est une question grave à examiner.

Annoncez un roman de moi ; j'ai assez payé k Buloi

CORRESPONDANCE DE GEORGE SAND 301 ce droit-là pour m'en servir. Yit-on jamais plus drôle de situation? Il me donnait le maximum (que je ne lui demaadûs pas) avec joie. Je lui demande le minimum et il consent à regret. Il est jaloux de ma prose, c'est YOthello de la copie. J'en ris avec mes enrants, mais ne parlez pas de cela. Sa fureur contre vous en augmenterait et il se vengerait par ces 6reintementg pour lesquels il trouve des rédacteurs faits pour lui. ie voudrais tous le donner bientôt, ce roman ; mais il me faut mûrir un sujet qui ait de l'animation ou une couleur historique intéressante en feuilletons.

Tenez bon pour mademoiselle Broizat (rôle d'Edmée). Je n'ai pas vu mademoiselle Petit, je n'en puis médire, mais j'ai vu l'autre, et je la crois excellente.

Puisque le rôle de Jean le Tors est distribué, je voudrais qu'au moins Clerh jouât le bonhomme Patience: Daquesnel le lui a promis; faites pour Clerh ce que vous pourrez.

J'ai cherché, dans mes dessins, de quoi satisfaire M. de Concourt. Hais ce ne sont que noies de voyage quin'onid'in-térètque pburmoietqui, par eux-mêmes, n'ont aucune espèce de mérite ni de valeur. Or, si ce n'est qu'une affaire de curiosité, pour montrer au public combien les littérateurs dessinent bêtement, c'est pas la peine de se donner un ridicule.

J'espère encore un mot de vous demain matin pour

I. Oa alUit reprendre Uavpral i l'Odéon

302 CORRESPONDÀ'HCK DIB GEOKGO S-AHU savoir comment a marché]a. représeotaliaa. TiU:hez que la pféc(> (fi)ROttedBreloagtemps,afiaque]ç n'aille pas h Paris par Ift from, et.qoe j>i& veie enprépaïaiit Jtffluprat.

A vona de coenr^ cfatr'3nî,.etieuielses8>teaâres3M de Maurice et de-ces dcnîMsellésj Qiaat k Liaa, istré^ pide comme personne, eiieet au marclié du s et Tait ses emplettes;

G. SkWV.'

CMVI

kV UËHH

Je suis Irès embarrassée pow le rùle d^Edmée l Je vous avais dit : « Faites en mon nom pour leinieHx^.» mats Duquesnel ne se- rend pas -du tout à votre iafluence, et je ne peux pas lui imposer non vouloir. Il sait que je ne connais pas madenioiaells HélëosiPetit, et que Je n'ai vu mademoiselle Broizat qu'une .seule fois, djks un petit rfrle. Il ^ a une artiste qui jne<plairailj à moi, parce que j&l'ai vue et exBnkiAée.séfcusement : c'est mademorselle Baretta^ Cellelà est véritablémel une fille de talent et d'intelligenceci. Elle a trës bien le type de l'amazone qui ouvre le drame, et elle a une diction- à (eut dire I>er^-eilleusemelLt. Où

D,mi,.=db,Gooylc

CORBESPONDÂNCIi: DE GEORGE SAHD 308 serait l'obs-
tacle? Duquesnel m'écrit que vous demandez sbsoluiitent made-
moiselle Petil, et qu'il vous la refuse, en même temps que vous
m'écrivez que c'est vous qui la refusez. Je ne veux pas vous

mettre en contradiction ouverte avec lui, en lui disant qu'il se fiche de moi. Je voudrais clore le débat par mademoiselle Baretla. J'y g.;nerais d'être sûre que le rôle sera bien joué. On la'objecte-ra qu'elle ne joue que les ingénues. Ça me serait égal. Edmée peut avoir dixhuit ans, aussi bien que vingt-cinq.

Vous êtes plongé dans vos répétitions, clwr ami. Sans cela, je vous diraisde venirfair&lejourde l'an avec iio«s . On a acheté poufVMtsiUDe ésorme cuvette, Selsa^ im» ayant dil (pe vousl-ronvies la vôtre trop petit». Mon, Lina s'est. i^mu», efelle a fait venir de tous les environs une quantité ^ cuvelies. Les BerricI-lods, qui s'en servent fort peu, ouvraient la bouche de surprise,. et d^uandaient si c'était pour couler la lessivf,.

Bonne année, cher ami ! Je vous soahaile une santé de cheval, comme la mienne à présent; un bon succès, et pas trop d'ennuis pour en venir là,>.

Mohant vous-etnbrasse.

Wi CORRESPONDANCE D& CCORCE 8AND

A SON ALTESSB LB PRINCE NAPOLEON (JÉR OUS), A PARIS

Notaot n d JcMBtwe 4tn3.

Cher grand ami,

Je veux èlre des premiers à vous souhaiter la classique bonne année, d'un cœur classique aussi dans la fidélité de ses alTec-

tioas. Je ne sais pas où tous êtes l>our le momenl. Quand on s'éternise comme nous à la campagne, on écrit de moins en moins et on ne reçoit presque plus de lettres.

Les journaux ne disent plus un mol de vrai. J'ai pourtant su par nos amis que vous étiez à Paris dernièrement. Y passeriei-vous l'hiver ? Aurai-je la bonne t-hance de tous y trouver, quand je pourrai y aller, c'est-à-dire quand le temps des grandes gelées sera passé? Je ne peux plus guère les supporter hors de mon nid; car voiU mon soixante-dixième printempi tjui s'approche.

Dans celle sotte et vilaine politique, je n'ai eu à nie réjouir que d'un fait. La liberté qui vous a été laissée de vivre oit bon vous semble. Donc, nous n'nlntendroDS pas (tes siècles pour vous revoir soit à Paris, soit i Nohant, qui est toujours plein de votre souvenir et oïl

CORRESPONDANCE DE GEORGK SàND 3oÔ

VOUS avez une grande filleule de huit ans, bonne, cliarnante de caractère et très intelligente, qui n'a rien oublià de TOUS.

Maurice, ma belle-Hile, me chargent de les rappeler à vous et de joindre leurs lœux aux miens.

A TOUS toujours, cher ami.

s AND

CJIVIII

AU MÊUR

Votre lettre a rendu Aurore bien (lère ; maïs nous nous inquiétons de ia santé de voire lille. Va mot quand vous serez tout à fait rassuré ; jusque-li, nous serons tristes et tourmentés avec vous.

Non certes, mon ami, je n'ai pas été à Paris en même temps que vous. Je ne voudrais pas que vous pnissiei conserver un doute h cet égard. Je n'ai pas revu Paris depuis le 10 mai dernier. Si vous y étiez, aucune des personnes que j'y connais ne l'a su.

Vous dites que, même en politique, nous nous entendrions : je n'en sais rien, car je ne vois pas votre vision actuelle des événements et ne sais pas ce que rTOUs en espérez pour la France; si vous désirei noui voir chercher le remède à nos malheurs dans la personne d'un enbnt. — Non, vous ne pouvez pas vouloir

300 CoRBES1>oNDA.NCE DK GEORGE. SAHD

cela. Je comprendrais davanUge aaa ambitioa pM* EOmelle ; mais, quoique la T4lre fûtléf itimée {»r nue grande intelligence, vous auriez pour preiaiar eanemi Ift parti de ii, non et de l^enfaM. Ente, jftnA-Totspas du tout, (l'icià'un temps impossible à déiernÛDer, Vimpérialisme réunir les snSrases.

Nous sommes trop près de trop grands désastres, et, pour moi, vos litres à une grande position seraient précisément ceux que vous ne pouvez probablement pas faire valoir : vos idées plui avancées que toxttes celtes des autres candidats à l'omnipotence. — Ah ' voilà le hic I Est-il résoli poor vous? Il ne le serait pas pour moi, si vous me consultiez au point de vue du succès matériel. Je dis seulement qu'il n'y aurait que cela à risquer avec succès moral, et.cehit>ci est généraiemeot le contraire d» l'autre. Quoi qu'il arrive, qne vous VMis (rompîezou. que vous sof ee. plus lucido que nous tous, mon affection pour vous reste et restera ce que

vous l'avez. faite^ le jonr où, speiHaBéoteiit, vous VMS êtes mis eacent pour sauver mMaans (vos eniemis politiques) raalheoreui.

Je u'iii pas besoin que vous soyez uii grand priace pour vous aimer; fuites des bêtises si - vous : voulez-! vous aurez toujours, ce cœur généreui et c^esaisissanté inteilgenceque je connais. .

A vous donc, et tasjonci.

Mes lettres vous arrivent-elles intactes?

A U. BDUOND PLAUCHUT, A PARIS

Lioa. t'a écrit que les oeidide Pâques étaient arrivés au jour dJi et que nos filles étaient enchaatées. On te remercie et ia l'em-brasse ; on Toudrait le voir, or trouve que ta oublies trop Nobant. Tu g&tes toqjonrSr mais de trop loi».

La compare n'est pas eiio}re lûen belle, mais le jardin se remplit de fleurs. Moi, je pioehe ferme; ma comédie m'amuse.. Je suis triste pour inoa gros Flaubert: il«'eet Irao^sur cequicoaTicBl antbéftire.

Quand à la Tentation d\$ taint Antoine, succès ou non, c'est superbe l; .mais, dame, ça ne peut pas étfe pc^tilaire. .Les lettrée s'en vont !

J'ai retrouvéun amiquejen'aipasvndepuistrenlecinq ws. Il était professeur de musique el liaut enseignement, avec une bonne {^ace du gouvernement en Russie. U avait fait une petite fortune, une failUteU lui enlève; illmi reste le nécessaire pour vivre et il est en Italie. Il sait le russe comme Tourguenef et fait de très belles traductions. J'ai demandé à Buloz de l'employer. Buloz m'a

répondu qu'il lui ferait une très bonne place à la Revue et qu'il pourrait gagner

308 CONNESFOHDAMCE DE GEORGE SASD cinq mille francs. Donc, cet ami va quitter le lac de Côme et se rendre à Paris; je te demanderai de le bien accueillir et de lui témoigner de l'amitié, il le méritait. C'est le frère de mon pauvre vieux Rouinat que j'appelais jadis fien^ali. Il chantait comme on ne chante plus, excepté Pauline !

Il est vieux, il ne chante plus; mais c'est un vieux garçon de mérite, très littéraire, et qui a beaucoup vu. J'ai toujours eu sur son compte, pendant qu'il habitait la Russie, non seulement les meilleurs renseignements, mais l'éloge le plus complet pour l'honorabilité de son caractère. Je le recommanderai à Pauline, pour qu'elle l'admette à ses soirées, elle aura un auditeur passionné, l'ex-amoureux fou de la Malibran; je le recommanderai aussi à Tourguenief pour qu'il lui donne un roman à traduire.

Préviens-les pour que je n'aie pas à les ennuyer d'une histoire dans une lettre.

Sur ce, je te bige bien fort et toute la maison avec moi. Ces demoiselles ont plaint le trépas du pauvre Tom et tes regrets paternels.

Elles ont fait un poisson d'avril à Fadet. Elles ont mis un chat empaillé sur un arbre et elles l'ont mis après. Il a fait semblant d'être attrapé.

Il fallait voir comme elles étaient contentes !

CORRESPONDANCE DE GEORGE SAND 309

A M. GHARLES-EDHOND, K PARIS

On VOUS croyait guéri, mon pauvre ami, et la souffrance continuelle était la cause de votre silence! Vous êtes par trop éprouvé dans vos jambes, dans votre esprit par conséquent; car le cerveau broie du noir quand le corps est privé de mouvement. Oui, certainement, je veux travailler pour le Temps, te suis reposée et mieux portante; mais, pendant que je ne Taisais rien, il m'a poussé dans la cervelle une pièce dont je n'ai pas pu me débarrasser sans l'écrire ; c'était une de ces obsessions que vous devez connaître. Et pourtant je n'avais aucune envie de théâtre; c'est venu, il a fallu le mettre sur du papier. Le sujet est joli, je ne sais pas encore si j'en ai tiré bon parti; j'aurai une opinion là-dessus dans un mois; car je travaille fort peu, deux heures par jour tout au plus. Je voudrais pourtant bien reprendre mes feuilletons, qui m'amusaient et auxquels j'ai sacrifié les présents d'Artaxerxès de Buloz. Mais quoi dire sans toucher à la situation politique, qui m'irrite et m'écoeure? Enfin ÇA viendra.

Quand vous verra-t-on à Nohaal, pauvre éclopé ?

31U CORRESPONDANCE De GEOFFROY SAND Hoi, je dois aller à Paris et je ne me décide pas; je suis trop en train de griffonner. Ces demoiselles vont bien, tous embrassent et envoient un baiser à Loulou.

Ne nous laissez pas ainsi sans nouvelles de vous.

Les amis sont faits pour qu'on se plaigne à eux quand on souffre.

Mes amitiés à votre femme.

A GUSTAVE FLAUBERT, A CROISSY

No1w■l^ 10 Mrll IBI4.

Cenx qui disent que je ne trouve pas Saint Antoine beau et excellent en ont menti, je n'ai pas besoin de te le dire. Je le demande on peu comment j'aurais été faire mes confidences aux commis de Lévy, que je ne connais pas. Je me souviens, quant à L6vy, de lui avdr dit ici, l'été dernier, que je trouvais la chose iuperbe et de premier numéro.

Je l'aurais déjà fait un article, si je n'avais refusé à Mewrice, ces jours derniers, d'en faire un ponr le Quatre'vingt-lreize de Victor Hugo. J'ai dit que j'étais malade. Le fait est que je ne sais pas faire (Tarlicles-elquėj'cnaï tant fait pour Hugo, que j'ai épuisé

OORRESPOMftiKCE DE OEOROE SAMO m IOMD'Siijet. Je me demande pourquoi il n'en a jamais foit ponr «MJ ; car, enfin, je ne suis pas plus journaliste ^oe lui, el j'aurais plus besoin de son appui qu'il n'a fbesoia du miea.

En somme, les arlicles ne seri-ent à rien, à présent, pas plus que les amis au théâtre. Je te l'ai dit, c'etê la lutte d'un contre tous, et le mystère, s'il y en a un «'est de provoquer un courant électrique. Le sujet importe donc beaucoup au théâtre. Dans uil roman on a le temps d'amener à soi le lecteur. Quelle différence! Je ne dis pas comme toi qu'il n'y a rien de mystérieux; si fait, c'est très mystérieui par un côté : c'est qu'on ne peut pas juger son effet d'avance, el que les plus malins se trompent dix fois sur quinze. Tu dis loi-même que tu t'es trompé. Je travaille en ce moment à une pièce, il m'est impossible de stTOirsije oe me trompe pas. E(quand le aam-ai-je? Le lendemainde la première représe-nUtion, si je la fais représenter, ce qui n'est pas sûr. Il n'y a

d'amusant que le travail qui n'a.enoore été lu à personne. Tout le reste est corvée et métier, chose horrible !

Moque-loi donc de tous cospotins; les pins coupables sont eenx qui te les rapportent. Je trouve bien étraïçe qu'on. dise lanl contre tel à les amis. On ne me

:<dit juDtis rien detd, à moi : on sait qne je ne le laisserais pas dire. Sois vailiaat et content, pnisque Saint Antoine va bien et se vend supérieurement. Que l'on

t'éreinte dans tel ou tel joumaJ, qu'est-ce-que ça fait?

iJ«dis,,(ja faisail quelque cbose ; à préseBlj rien. Le pa-

Sñ CORRESPONDANCE DE GEORCE SAND blic n'est plus le public d'autrefois, et le journalisme n'a plus la moindre influence littéraire. Tout le monde est critique et fait son opinion soi-même. On ne me fait jamais d'articles pour mes romans. Je ne m'en aperçois pas.

Je l'embrasse et nous t'aimons.

K U, CHARLES DUVBRHBT, A LA CRATRB Hohint, M mal IBTt.

Chers amia, j'ai été bien contente de recevoir de vos nouvelles. Je vois que tout est pour le mieux (ju'Eiigine se marie dans les meilleures conditions qu'il pût souhaiter, que sa fiancée est charmante et que voilà une paire de gens heureux. Il méritait bien cela, le brave garçon. Dites-lui combien je m'en réjouis avec lui et avec vous.

Je ne sais pas si j'irai à Paris le mois prochain, je retarde le plus possible, car c'est à présent une grosse fatigue pour moi.

Moins j'y vais, plus j'y ai d'occupations quand j'y suis. Et puis quitter la campagne au mois de mai ! il faut, pour cela, avoir un fils à marier. Nous avons un si beau printemps ! Pas assez de pluie pour nos herbes, mais des averses excellentes pour nos fleurs. Pas encore de mouches ; le griffonnage avec

CORRKSPONUANDli DIS GEORGE SAKD 313 les fenêtres ouvertes et le concert des rossignols et des fauvettes est souverainement agréable. Le métier est agréable en lui-même et quel que soit le résultat. Il ; a plaisir à inventer des faits et des personnes logiques, tandis que, dans la vie réelle, le contraire est continu et insupportable.

Jamais la France n'a présenté un tel spectacle de désaccord avec elle-même. C'est si navrant, que je ne me sens pas le courage d'écrire une ligne sur une pareille situation, et qu'en dehors de rintimilé, j'évite d'en parler, pour ne pas avoir à le constater une fois de plus; c'est une souffrance pour nous autres vieux, qui avons cru il y a quelque chose. Les jeunes, qui sont nés dans le brouillard du scepticisme, croient qu'il n'y a jamais eu de soleil et ils s'en moquent. J'élève quand même mon Aurore dans la lumière autant que je peux. Elle aura des déceptions; mais, comme il y en aurait tout autant si je la nourrissais de réalisme, je m'occupe de lui faire aimer le beau et le bon quand même. Sa puissance de perception est extraordinaire ; il faut donc lui montrer aussi loin que le regard peut aller sans se troubler.

Et toi, mon Chariot, qui ne vois plus que par les yeux de l'esprit, tu es moins à plaindre que ceux qui ne voient que par les yeux du corps. Voilà ce que je pense quand je regarde tes yeux éteints, et je me rappelle que, quand tu décris une chose que tu

n'as pas vue, tu la fais mieux voir que les autres. Voil'U aussi ce que tu dois te dire pour te consoler de cette grande

3(4 CO-RRESPONDAHCE DE GEORGE SAIID

nnit qui s'e^t-foite autour de toi^ mais ([ne Ion eeinit toujours éveillé et riche des obserratiDiis el des impressions passées rempli d'étoiles et de soleils à ton usage.

Je ne te dis rien de la part de mes enfants ; ils eoa> renl les champs & cette heure ; mais je sais que, comme moi, ils se réjouiront de tous voir revenir bienfAt.

Je vous embrasse [oas de leur part et de la mienne.

A HADBH H3E:LL& AUnORB 3AHD, A NOBANT Pu-lt, juu 187*.

Ma Lolo chérie, je te btgerai lundi soir; je t'apporte des jolies affaires! il; a un tout petit aquarium pour toi, qui te fera plaisir, el j'espère que Mirliton mignon sera contente aussi de ce que je lui apporte. Je suis bien contente de m'en aller et bien pressée de vous revoir.

COHESPONDINCE DE GEORGE 3ÀH1) 31&

A GtrStAVB FLAUBERT, A LUCBRHB Nl>hll■^6jBiI«llSU.

J'ai éléàParisduSOiuaiu 10 juin, tu n'y étais pas. Depuis mon retour ici, je suis malade, grippée, rhumatisée et souvent privée absolument de l'usage du bras droit. Je n'ai pas le courage de garder le lit: Je passe la soirée avec mes enfants et j'oublie mes petites misères, qui passeront; tout passe. Voilà pourquoi je n'ai pu t'écrire, mfime pour te remercier de la bonne lettre que tu m'as écrite à propos de mon roman. A Paris, j'ai été surmenée de Ta-

tigue. Yoilà que je vieillis et que je commence à le sentir; je ne suis pas plus souvent malade, mais la maladie me met plus à bas. Ça ne fait rien, je n'ai pas le droit de me plaindre, étant bien aimée et bien soignée dans mon nid. Je pousse Uaurice à courir sans moi, puisque la force me manque pour l'accompagner. Il part demain pour le Cantal avec un domestique, une tente, une lampe et quantité d'ustensiles pour examiner les micros de sa circonscription entomologique. Je lui dis que tu t'ennuies sur le Righi. Il n'y comprend rien.

316 CONRESPONDANCE: DK GEORGE SAND

Je reprends ma lettre, commencée hier; j'ai encore beaucoup du peine à remuer ma plume, et même, en ce moment, j'ai une douleur au cou, et je ne peux plus...

A demain.

Enfin, je pourrai peut-être aujourd'hui ; car j'enrage de penser que tu m'accuses peut-être d'oubli, tandis que je suis empêchée par une faiblesse toute physique, où mon cœur n'est pour rien. Tu me dis qu'on te trépigne trop. Je ne lis que le Temps, et c'est déjà beaucoup pour moi d'ouvrir un journal et de voir de quoi il parle. Tu devrais faire comme moi et ignorer la critique quand elle n'est pas sérieuse, et même quand elle l'est. Je n'ai jamais bien vu à quoi elle sert à l'auteur critiqué.

La critique part toujours d'un point de vue personnel dont l'artiste ne reconnaît pas l'autorité. C'est à cause de cette usurpation de pouvoirs dans l'ordre intellectuel que l'on arrive à discuter le Soleil et la Lune ; ce qui ne les empêche nullement de nous montrer leur bonne face tranquille.

Tu ne veux pas être l'homme de la nature, tant pis pour toi ! tu attaches dès lors trop d'importance au détail des choses humaines, et tu ne te dis pas qu'il y a

CORRESPONDANCE DE GEORGE SAHD : tT ei) loi-méine une force naturelle qui délie les si et les mais du bavardage humain. Nous sommes de la nature, dans la nature, par la nature, et pour la nature. Le talent, la volonté, le génie, sont des phénomènes naturels comme le lac, le volcan, la montagne, lèvent, l'asltre, le nuage. Ce que l'hbmue tripole est genlil ou laid, ingénieux ou bête; ce qu'il reçoit de la nature est bon ou mauvais ; mais cela est, Cela existe et subsiste. Ce n'est pas au tripotage d'appréciation appelé la critique, qu'il doit demander ce ([u'il a fait et ce qu'il veut faire. La critique n'en sait rien; son affaire est de jaser.

La nature seule sait parler à l'intelligence une langue impérissable, toujours la même, parce qu'elle ne sort pas du vrai éternel, du beau absolu. Le diffil> cile, quand on voyage, c'est de trouver la nature, parce que partout l'homme l'a arrangée et presque partout gâtée; c'est pour cela que tu t'ennuies d'elle probablement, c'est que partout elle t'apparaît déguisée ou travestie. Pourtant les glaciers sont encore intacts, je présume.

Mais je ne peux plus écrire, il faut que je te dise vile que je l'aime que Je l'embrasse tendrement. Donnemoi (te tes nouvelles. J'espère que, dans quelques jours, je serai sur pieds. Maurice atlend pour partir que je sois vaillante : je me di'pêche tant que je peux! Mes petites t'embrassent, elles sont superbes. Aurore se passionne pour la mythologie (George Cox, traduction Baudry). Tu connais cela ? Travail adorable

318 CORRESPONDANCE DE CÉOBGE SAND pour les enfaols et les parents. Assez, je ne peux plus. Je t'aime ; n'aie pas d'idées noires et résigne-toi à t'ennuyer si l'air est bon là-bas.

X V. HACRtCË-PAUL ALBERT, A PARIS

Je suis bien contente, mon cher enrant, de la bonne Rouvelle que tu me donnes, quoique tes succès, dus à un grand piochage, me causent toujours de l'inquiétude pour ta sanlé. EnGn, te voilà au vert, comme tu dis; repose-toi bien et refais-toi des forces. J'aurais été bien heureuse de te voir pendant les vacances; mais je comprends que les chers parents veuillent partager avec toi leurs jours de liberté. Nos petites, qui sont en vacances un peu toute l'année, t'appelaieat à grands cris. J'ai eu de la peine à leur Taire comprendre que tu ne t'appartenais pas tant que ça. Nous espérons cependant que Nohant te reverra ; car tu as là aussi une famille qui a la prétenlîon .d'être à loi.

Nous t'embrassons tous bien tendrement. Présente nos bonnes amitiés à ious les tiens.

Ta vieille marraine.

Je n'ai pas depuis longtemps de nouvelles de ta bonne maman.

A H. CUARLES-BDUOND, A PARIS

TonI Nohant va bien, sanfdes rhumes qui finissent et recommencent avec les variations folles de l'atmosphÈre. On se réjouit de vous savoir revenu sain et sauf de vos voyages. Maurice aussi est revenu en bon état de ses ascensions, oii le vent a failli l'emporter. Nous voilà tout seuls, car le seul de mes ^ands pelits-ne^cûr qui nous fût resté au pays, s'en va substitut k Château-

roui. C'est tout près, mais c'est tout de même une séparation ; car sa mère le suit et sa faible santé ne nous permettra pas de la voir bien souvent. Il nous reste nos filles. C'est quelque chose, direz-TOUS, ah I oui certes, et, chaque jour, elles nous donnent plus de joie et de bonheur. Le travail aussi va son train et l'ennemi ne peut pas entrer chez nous; mais le cœur se casse un peu chaque fois qu'on donne la volée à un de ces enfants qu'on a si longtemps couvés. Vous viendrez nous voir, n'est-ce pas? pour nous rendre un peu de compensation.

Vous me parlerez de ma chère Venise, que ie ne

3!o CORRESPONDANCE DE GEORGE SAND reveri'ui plus, car je la verrais autre. Elle est libre et doit ressembler à d'autres villes. Jadis c'était un monde à pail, à nul autre pareil, une ville du passé, avec des regrets formulés dans tous les cœurs et dans toutes les bouches, un repos de mort avec des voix invisibles qui chantaient, la nuit, les splendeurs d'un autre âge. En somme, avec des guides et des compagnons comme ceux que vous aviez, vous avez vu aussi bien qu'on peut voir, et je vous envie.

A présent, vous remettez-vous à la pioche? avezvous retrouvé votre jardin refleurie par les pluies et Loulou grandie et l'orniflée comme vos rosiers? Le vieux Nuhant l'attend toujours avec sa mère adoptive, cette chère petite plante. Nos filles lui seront maternelles aussi, vous verrez.

A TOUS de cœur, cher ami, moi et les miens.

A H. UAURICE-PAUL ALBERT, A PA.RI

Cher enfant, tu étais si près de nous et tu n'es pas venu nous voir!
Si tu retournes une autre année au Itord de la Creuse, il faudra
absolument revenir faire onnaissance avec Ion vieux Nobant et
les jeunes pe-

. Cookie

CORRESPONDANCE DE GEORGE SAHD 821 tiles amies, qui
ne t'ont pas oublié et qui demandent 1res souvent pourquoi tu ne
reviens pas.

Je ne possède pas de coteau à Fonigombault. Je ne comprends
rien à la légende de ce moine. Ces bonnes geDS sont donc roma-
nesques au point de ne pouvoir «lire un mot de vrai? Je^possède
pourtant un coteau sur les rives de la Creuse, mais c'est â Gargi-
lesse et non à Fontgombault.

Te Toilà redevenu Parisien, je suppose, et replongé dans
l'étude. Je crois qu'après un peu d'efTorts, lu ; retrouveras plus
de plaisir qu'auparavant. On ne travaille jamais mieux qu'après
un bon repos. Tiens-moi toujours au courant, mon cher mignon.
Dis toutes mes tendresses k tous les tiens, et tâche d'avoir un peu
de répit pour venir nous embrasser. Tout Nobant t'aime et me
charge de te le dire.

Ta marraine,

Mes tendresses en particulier à ta bonne maman, qui ne m'a
pas écrit depuis bien longtemps.

sa CORRESPOKDAnCE DE GEORGE SAHD

GMXVIII

A H. UENHl AHIC, A PAUtS

Cber eufaDt,

De quoi me remerciez-vous f de tous avoir aimé k première vue et même auparavant d'après voslettres ? Êst-«e que ce n'est pas tout simple, puisque tous m'exprimiet une confiance sincère ? Il est tont simple aussi que, recevant des milliers de lettres, j'aie appris à disceroer le bon grain de toutes les mauvaiseB herbes et à ne point perdre mon temps h de stériles relations; c'est pour-quoi il m'en reste pour les bonnes. Je pourrais donc dire, comme vous, quejesuiségolste et que j'agis dans mon intérêt.

Croyez bien que je ne vous ai rien donné qui ne tlftt déjà en vous. Tout le bonheur de la chose, c'est qoa j'aie trouvé la forme qui fait voir clair en soi-même. Je ne suis qu'une petite lampe pour aider la marche de celui qui est déjà en route pour le pays de vérité. Dieu vous a donn^ aussi une bonne dose de clarté inté-rieure qui n'avait pas besoin de la mienne ; mais vous l'aimez parce qu'elle se trouve appropriée à votre vue. En cherchant bien, nous découvririons que je ne suis qu'une paire de lunettes qui ne fera

CORRZSPORDAflCE DE GEORCE SAND 313

jamais voir clair aux myopes, mais qui peut conserver uQ peu les bons yeux.

Cher enfant, ne vous étonnez pas d'être accneïlli et accepté («Ht de snite par les bonnes gens. Dès le premier Tegard, on sent en tous la bonté, la franchise et tooles les délicatesses de l'âme. Les figares ne trompent pas. Les animaux eux-mêmes ont l'ins-

instinct de rechercher ceux qui les aiment : à plus forte raison les enfants et les personnes droites sentent à qui ils peuvent se Rer. Vous nous reviendrez, n'est-ce pas? et vous ne vous étonnerez plus d'être devenu d'emblée un des nôtres, on, pour mieux dire, un de nous.

Je pense que ma lettre vous trouvera encore à Paris. Donnez-mot de vos nouvelles et revenez-vous à Noël. Nous comptons bien sur vous.

a. saifD.

A U. CHARLES'BDUOHD, A PARIS

Nobinl, G noKmtws 1874.

Cher ami, si vos élèves sont gentils et intelligents, ce ne sera pas une corvée, au contraire; mais si c'est le contraire? Que le monde est sot et mal mené, puisque le travail d'imagination et de logique qu'on appelle la littérature est si mal accueilli partout. Tout le

au CORRESPONDANCE DE GEORGE SAH»

monde on peut pourtant faire des souliers ou des saucisses ? Il faudrait bien un peu plus d'idéal.

En vieillissant, on reconnaît qu'il est inutile de remuer, que le matérialisme des intérêts flattera toujours les gros instincts et que le talent sera toujours condamné & des luttes sans trêve. On se résigne, mais ce n'est pas sans tristesse, et ce que l'on accepte pour soi, on en prend moins bien son parti quand on voit ses amis en souffrir.

J'espère que ces élèves ne vous rendront pas trop esclave et qu'on vous verra quand même, aussitôt que le cœur vous dira de venir nous voir. Le n&tre nous en dit toujours et vous appelle toujours.

A vous,

CMXX

lliSnEtI AHIC, A PARIS

C'est la conscience de chacun qui peut répondre h cette question générale. Dire que les révolutions sont de droit sacré, c'est un axiome politique qui n'est vrai que relativement; car tous les partis peuvent l'invoquer à leur pomt de vue, et, dès lors, ceux qui veulent nous rejeter dans la nuit du passé auraient

CORRESPONDANCE DE GKORGE SAND 335 denc autant de droit que aous, qui voudrions en sortir. La question ainsi posée est trop complexe pour mot. et ne me parait comporter qu'une réponse relative. Je n'entends rien au droit purement politique; seulement je sens bien la force du droit humain, c'est celui-là qui est inaliénable et sacré. Mais, avant de le proclamer, sachons ce que c'est que le droit humain, quel est le t>rat, le divin, le respectable. Ici,jevousinlerrogerais, je vous demanderais comment vous l'entendez, et si vous jugez le droit corrélatif au devoir. Si votre réponse satisfaisait pleinement ma conscience, ma conscience vous dirait : < Allez, faites cette révolution; elle est de droit sacré, puisqu'elle tend à élever l'être humain au niveau qu'il peut atteindre. » Mais, si c'est une simple consigne politique, une campagne entreprise par telles ou telles personnes, pour l'établissement d'un ordre de choses non défini qui satisfera leurs appétits

de domination ou de jouissance matérielle, je vous dirai : c N'; allez pas. »

On ne peut vraiment pas dire qu'aucun des actes politiques qui se sont produits depuis la chute de l'Empire soit une révolution. Les faits étaient trop influencés par la guerre avec l'étranger, pour que la conscience générale sût bien ce qu'elle voulait et ce qu'elle pouvait. Moi, j'avoue ne pas voir clair dans cette tourmente, je ne puis qu'approuver ou blâmer certains faits pris en eux-mêmes. L'ensemble m'apparaît comme un accès de fièvre terrible qui innocente jusqu'à un certain point tout le monde. Là, je ne vois

33a CORRESPONDANCE DE GEORGE SAÏFD

même plus de parti ni d'école proprement dits, je vois une angoisse où chacun va d» l'avant pour son compte, sans savoir ce qu'il fait et sans se soticer ni <tB droit potilique, ni diidroitciril-, ni, héltel'dtt droit hamain. Est^e dans le délire qu'on peut se poser des qmstions si graves?

A présent, si nous pouvons raisonner de sang-froid, occupons nous, avant tout, de nous poser en nousmêmes la question de droit humain : toates les autres jr viendront d'elles-mêmes. Eh bien, nous parlerons de cela à' Nohant,oA voos viendrez à conf&sse, la veille de Noël; nos enfante comptent bien s'amuser et nous les y aiderons ; mais il y a temps pour tout, et, quand TOUS m'aurez dit les droits et les devoirs de l'homme (nenqne çal), je vous dirai ce que je ferais à votre place si j'étais vous. Je ne suis [tas un juge, moi, je ne' suis qu'an ami. Je ne sais rien de rien, qu'aimer et croire à nn idéal. Sur ce, venez bientôt. On veïis >tme ici.

COIT HKSPONDINCE DE GEORGE SAND

A GUSTAVE FLAUBERT, A GROSBOIS Hahut, S d j cend)»
IST

Pauvre cher ami.

Je t'aime d'autant plus que tu deviens plus malheureux.
Comme tu te tourmentes et comme la t'affecte» de la vie ! car
(oui ce dont (u te plains, c'est la vie ; elle n'a jamais été meilleure
pour personne et dans aucun temps. On la sent plus ou moins, on
la comprend plus ou moins, on en souffre donc plus ou moins, et
plus on est en avant de l'époque où l'on vit, plus on souffre.
Ils passent comme des ombres sur un fond de nuages que le
soleil perce à peine et rarement. et nous vivons sans cesse après
ce soleil, qui n'en peut mais. C'est à nous de débayer nos nuages.

Tu aimes trop la littérature ; elle te tuera et tu ne t'en rendras pas la
belle humaine. Pauvre chère bêtise, que je ne hais pas, moi, et
que je regarde avec des jettés méprisables ; car c'est une enfance, et
toute enfance est sacrée. Quelle haine tu lui as vouée ! quelle
guerre tu lui fais !

Tu as trop de savoir et d'intelligence, (u oublies qu'il y a
quelque chose au-dessus de l'art : à savoir, la sagesse, dont l'art à
son apogée n'est jamais que l'écume

328 CORRESPONDANCE DE GEORGE SAND pression. La
sagesse comprend tout : le beau, le vrai, le bien, l'enthousiasme,
par conséquent. Elle nous apprend à voir hors de nous quelque
chose de plus élevé que ce qui est en nous, et à nous l'assimiler
peu à peu par la contemplation et l'admiration.

Nais je ne réussirai même pas à te faire comprendre comment j'envisage et saisis le bonheur, c'est-à-dire l'acceptation de la vie, quelle qu'elle soit I II ; a une personne qui pourrait te modirier et te sauver, c'est le père Hugo; car il a un cdlé par lequel il est grand philosophe, tout en étant le grand arti^ile qu'il te faut et que je ne suis pas. Il faut le voir souvent. Je crois qu'il Co calme-ra: moi, je n'ai plus assez d'orage en moi pour que tu me com-prennes. Lui, je crois qu'il a gardé son foudre et qu'il a tout de même acquis la douceur et la mansuétude de la vieillesse.

Vois-le souvent et conte-lui les peines, qui sont grosses, je le vois bien, et qui tournent trop au spleen. Tu penses trop aux morts, tu les crois trop arrivés au repos. Ils n'en ont point. Us sont comme nous, ils cherchent. Ils travaillent à chercher.

Tout mon monde va bien el t'embrasse. Moi, je ne guéris pas; mais j'espère, guérie ou non, marcher encore pour élever mes pe-tites filles, et puU: t'aimer, tant qu'il me restera un souffle

D,mi,.,=db,Gooylc

CORRESL'ONAHCE DE CCOKGE SAND 319

CMXXII A U, CEIARLES PONCV, A. TOUT.ON

Noiuni, SS d^«mbr« mi.

Cher enfant,

Moi aussi, je vous souhaite joie et santé, et je vous embrasse tout maternellement. Je vous vois bien toarmenlé. Je teux espè-rer qu'il n'y aura pas désastre et que tout ne sera pas si noir que vous le voyez. Quant à l'indolence de cette génération, elle est gé-nérale et il Tant s'y habituer, tout en la secouant le plus posdble,

pour l'empêcher de devenir pire. Votre consolation sera cette chère enfant que vous élevez, cumme la mienne est de vivre avec mon fils, ma LÎBa et mes petites adorées.

Je sais bien que le monde va mal. Je ne m'en inquiète guère pour moi qui n'ai pas la prétention de le quitter avec la joie d'une solution. Je ne m'en tourmente que pour ces clières enfants, qui voient encore tout en rose et qui auront tant à en rabattre. Je tâche de les bourrer de bonheur, pour qu'elles aient de la santé morale devant les déceptions inévitables.

Maurice et toute la famille se joignent à moi pour vous embrasser et vous envoyer de bons souhaits, a. SAND.

330 CORRESPONDINCII; DE CEORGE SAMD

A son ALTESSE LB PHINCE NAFDLâOlf {lÉnOHE), A PARIS

Holiant, as tfcfnbra 181t.

Cher grand ami,

Recevez mes tendresses et mes meilleurs Tceux h la fin de l'année. Voire filleule Aurore, qui est loujoars belle et bonne et trè^ inelligence, \eut <\ue je tous embrasse pour elle. Nous attendons le photographe : elle vous enverra elle-même son portrait. Je ne me (lorle pas très bien; mais Je prends palienco, toujours très heureuse dans mon petit coin avec ma chère famille, qui est heureuse aussi. Toul va bien at home, pour ceux qui fout de leur mieux; mais on ne regarde pas sans elTroï et sans tristesse dans la vie publique.

Si une république sage n'est pas possible, oà allons-nous? La famille prétendante à laquelle voos appartenez, vous repousse, et

vous trouve trop avancé. De quelque côté qu'on écoute venir le vent, il est plein de menaces et de haines.

Avez-vous de l'espoir et du courage quand même? Donnez-nous-en, et dites-nous que vous tous portez bien et que vous aimez toujours vos vieux et fidèles

amis de Nohant, qui vous et vous chérissent toujours.

GEORGE SAND

A U. SCITLION DD RODRE, A BARBEGAL, PRÈS ARLBS

Nohant, 4 juillet 1875.

Cher bon ami, «d tous remercie en masse. Les petites filles, (fui ne sont point gourmandes de bonbons, adorent vos Truits du Midi et disent, dans leur petit patois berrichon, que vous êtes ben mignan d'avoir pensé à elles. Une petite queue rouge s'ébouriffe de contentement à votre bon souvenir.

Tout va bien chez nous, sauf ma santé, qui n'est pas très brillante depuis quelques mois. L'estomac est toujours fragile et capricieux; mais je n'ai pas le droit de me plaindre, puisque je porte la vieillesse sans inimitiés sans me douter que j'ai soixante-dix ans bien comptés. Vous n'avez pas cet âge-U. Ne croyez donc pas que vous ne recouvrierez pas la santé et que c'est la vieillesse qui donne des fatigues et des langueurs. Vous reverdirez, nous reverdirons avec le printemps, et le vrai remède, c'est de ne point penser à son mal, de n'y pas croire, de ne pas s'en soucier.

33S CORRESPONDANCE DE GEORGE SAKD II Taut le soigner, mais sans le craindre et ne s'en souvenir qu'à l'heure de la potion.

Je suis sûre qu'on y pense pour vous et que vous êtes admirablement soigné. Moi, quand je me vois si chojée et si gâtée dans mon nid, je pense à ceux qui souffrent de la misère et de l'abandon, et cela me rend très indulgente pour eux. Si c'est là ma queue rouge que vous me reprochez, elle est solide. Ce que je liais et méprise, c'est l'exploitation de la misère par de prétendus démocrates qui en font le véhicule de leur sale ambition. Mais il y a de vrais et bons républicains, et j'ai la prétention d'en être.

Cher ami, guérissez-vous bien vite, et, quand vous reprendrez vos pérégrinations, revenez nous voir ; nous en serons bien heureux tous et il n'y a pas d'opinion politique au monde qui m'empêche de vous aimer et de vous embrasser de tout mon cœur.

Votre vieille amie,

CMXXV

A GUSTAVE FLAUBERT, A CROISSET Nohant, 16 février 1875.

Moi aussi, cher ami, je t'embrasse au commencement de l'année et te la souhaite tolérable, puisque tu

D,mi,.,=db,Goyle

ne veux plus entendre parler du mythe bonheur. Tu admires ma sérénité; elle ne vient pas de mon fonds, elle vient de la nécessité où Je suis de ne plus penser qu'aux autres. Il n'est que temps, la vieillesse marche et la mort me pousse par les deux épaules.

Je suis encore, sinon nécessaire, du moins extrêmement utile aux miens, et j'irai tant que j'aurai un souRle, pensant, parlant, travaillant pour eux.

Le devoir est le maître des maîtres, c'est le vrai Zeus des temps modernes, Gis du Temps et devenu son maître. Il est celui qui vit et agit en dehors de toutes les agitations du monde. Il ne raisonne pas, il ne discute pas. Il examine sans elTrois; il marche sans regarder derrière lui ; Cronos le stupide avalait des pierres, Zeus les brise avec la foudre, et, la foudre, c'est la volonté. Je ne suis donc pas un philosophe, je suis un serviteur de Zeus, qui Ote la moitié de leur &me aux esclaves, mais qui la laisse entière aux braves.

Je n'ai plus le loisir de penser à moi, de rêver aux choses décourageantes, de désespérer de l'espèce humaine, de regarder mes douleurs et mes joies passées et d'appeler la mort.

Parbleu ! si on était égoïste, on la verrait venir avec joie ; c'est si commode de dormir dans le néant, nu de s'éveiller â une vie meilleure 1 car elle ouvre ces deux hjpotbèses ou, pour mieni dire, cette antithèse.

Hais, pour qui doit travailler encore, elle ne doit pas être appelée avant l'heure où l'épuisement ouvrira les

IB

portes de la liberté. Il t'a manqué d'avoir des enruU. Cest la punition de ceux qui veulent être trop indépendants; mais cette soulTranee est encore unegroire pour ceux qui se vouent à Apollon. Ne te plains dose pas d'avoir k piocher et peïn«-nous ton marljre ; il jr a un beau livre k faire li-dessui.

Renan désespère, die-Iu ; moi, je ae crois pas celi : je crois qu'il sAuffre, comme tous ceux qui voient btal et loin ; mais il d«it avoir des forces en proportion de sa vue. Napoléon (JérAœe) partage ses idéesSi il fait bieu s'il les partage toutes. Il m'a écrit une très sageet bomie lettre. Il voit maintenant le salut relatif dans une république sage, et, moi, jeta crois encore possible. Elle sera très bourgeoise et peu idéale, mais il faut bien commencer par le commencement. Nous autres arlistes, nous n'avons point de patience. Nous voulons tout de suite l'abbaye de Thèlème; mais, avant de dire : « Fais ce que veux! » il faudra passer par : c Fais et <|iie peui! >

Je t'aime et je t'embrasse de tout mon coeur. Mes i?iifants grands et petits se joignent à moi.

l'ns de faiblesse, allons ! Nous devons tous exemple à nos amis, à nos proches, h nos concitoyeas. El moi, crois-tu donc que je n'aie pas besoin d'aide et de soutien dans ma longue tâche, qui n'est pas fluief .^'aimes-tu pins personne, pas même ton vieux InHtbadour, qui loujoars chante, et pleure souvent, mail qui s'en cache, comme font les chats pour mourir î

A U. GEORGES ViLLOT, A PARIS

Hitliut, Il Hniat IB7S.

Mon cher enfant,

C'est un profond chagrin pour moi. C'était la meilleure et la plus dévouée des amies^ eu même temps que la plus aimable. La bonté est si rare 1 bien plus rare que l'esprit. Je suis bouleversée d'un malheur auquel je m'attendais si peu! j'en redoutais un autre qui vous sera peut-être épargné. Espérons-le; mais quoi coup terrible pour ce pauvre malade! Je voi:s plains bien de la cruelle situation où vous êtes, et je vous supplie de ne pas me laisser sans nouvelles de lui.

Il y a si peu de jours qu'elle m'en donnait encore I je suis navrée et brisée. Mais, devant votre douleur, j'ose à peine vous parler de la mienne.

A vous de cœur bien tendrement.

GEORGE SAND

Ne m'oubliez pas auprès de madame Olga, dont l'immense affection vous soutient dans celle épreuve.

336 COHRESPONDANCE DE GKOKCE SAN»

1 EDHOND PLADCHDT. A PA1US

DÉpêche-lai d'en Unir avec ton volume, d'empocher Ion argent et de revenir passer le printemps avec nous. Les petites ne sont pas contentes de toi ; elles ne se consolent pas de l'absence de leur Plauchut, même avec des dindes et des huHres faites à son image. Il faut venir, entends-tu, le plus tôt que lu pourras. Je vais avoir fini Flamarande dans huit ou dix jours.

Quel travail que d'écrire à mesure qu'on imprime I 11 ne faut pas s'arrêter un jour, et on est toujours dans la crainte d'être arrêté par quelque chose d'imprévu. Je lutte depuis huit jours

contre ce chien de rhumatisme qui, deux fois déjà, m'a paralysé le bras droit. Maurice prétend que c'est la fatigue d'écrire qui offense l'ic muscle; mais, comme je me guéris aussitôt que la gelée cesse, je crois au rhumatisme. J'espère en triompher cette fois et achever ma tâche sans me refroidir. On m'écrit que le roman amuse beaucoup, est-ce vrai ?

Ta lettre me tourmente fort à l'endroit de Charte» Rollinat. Qu'est-ce qu'il y a? Je n'en sais rien. Je n'ai pas de ses nouvelles depuis 1res longtemps et il ue

CORRESPONDANCE DE GEORGE SAHD 337 m'expliquait rien j je lui ai répondu, lui ofTrant mes services comme toujours. Plus rien ; j'en étais inquiète et je comptait sur toi pour m'expliquer sa posilîon. Tu m'écris, comme lui, par réticences et parénigmes.

Quant à ses Deux Hussards, la chose en ellemême est un chef-d'œuvre et, si ce n'est pas fidèlement traduit, ce que je ne peux pas savoir, c'est dix Tois plus agréable à lire comme français que la forme doiiiiéc par les traducteurs aux ouvrages de Tourguenef, qu'il faut souvent deviner au lieu de comprendre du premier coup. Tu peux dire cela à Tourguenef de ma part. Ses ouvrages ont l'air d'être traduits par un russe. Le génie d'une langue ne se traduit dans une autre langue que par des équivalents, et, quand on s'attache à l'exaclilnde, on ne le rend pas.

Enfin je compte sur toi pour voir mon pauvre Charles et pour me dire ce qu'on peut faire pour lui; je ne sais pas s'il est toujours à la Revue, tu ne m'en dis rien.

Ahientôt, n'est-ce pas? au moins, écris-nous souvent pour nous faire prendre patience. Nous te btgeons tous, je vois que tu

n'as pas regu une lettre (le moi, que je t'ai adressée à Antibes. Toute la nichée t'aime et t'appelle.

Est-ou content à Paris de la République qui l'emporte?

336 LORRESPÛNDÂHCE DE «EORGE SÂHD

Cher ami, Avec une bonne distribution, une bonne mise en scène comme vous savez les faire, et avec des coupures, qui sont toujours utiles, je crois que Mauprat peut avoir un succès. J'ai lu aujourd'hui même la 1^{ère}, que j'avais fort oubliée, et toutes vos observations me paraissent absolument justes; vous êtes un collaborateur précieux.

L'intérêt se soutient jusqu'au troisième acte, ou, pour mieux dire, jusqu'au quatrième tableau. Ce qui fait longueur dans ce troisième acte, c'est que l'intérêt se retire du caractère de Mauprat. C'est trop nature pour le théâtre.

l'absence du pédantisme, sans inconvénient dans son rôle, surprend trop le spectateur qui n'a pas ces nuances écoulées pendant l'entr'acte. Il faut le corriger et non accuser le mauvais résultat par l'éducation intellectuelle, et faire que les deux neveu blessé l'oncle soient plutôt comédie douloureuses. Les deux premiers tableaux

CORRESPONDANCE DE GEORGE SAND 3»

sont agités. Le deuxième acte est satisfaisant. Il faut que le troisième soit intéressant et non ennuyeux. IV) Quant à ce que Bernard s'en aille en Amérique en fêtant sa fiancée, et pour qu'à son retour on puisse le croire capable d'un crime, il suffit bien de sa jalousie, qui le rend assassin coupable, sans qu'elle doive le rendre haïssable. Ce tableau est à refaire, vous avez raison, et je vois bien qu'il y faut. Je me mettrai à l'œuvre dès que vous commencerez vos répétitions.

Cette pièce réussira certainement, surtout si elle est mieux jouée qu'elle ne l'a été dans le principe; certains rôles étaient insuffisants. Préoccupez-vous donc de la distribution : Le rôle d'Émée surtout a de l'importance. Il faut aussi qu'elle soit raute, comme l'est toute sa famille. — On vous a enlevé Sarah, c'est grand dommage! — Regaier me recommande fort mademoiselle Léonide Leblanc; mais elle me semble plus jeune femme que jeune fille. Je connais peu mademoiselle Hélène Petit ; elle est jolie, louchante, mais sa voix est bien faible. Avez-vous encore Antonine? elle serait charmante, dans les parties de comédie surtout.

Le chevalier, bien qu'il n'en ait pas très long à dire, est le premier rôle après Bernard. Lacroix, avec ses grands airs aristocratiques, serait un superbe chevalier Hubert. À son défaut, je voudrais un comédien ne détaillant pas trop, jouant simplement, ni précieux ni plus fin qu'il ne faut, mais avec de la rondeur et de la spontanéité. On me parle d'une

de la nouvelle recrue, un comédien de province de

nom de Dalis?

Pour Marcasse, vous ne sauriez avoir mieux que Talien ; le rôle est fait pour lui : ses grands bras, ses grandes jambes feront merveille, c'est un acteur consciencieux qui compose bien ses rôles, et, dans sa casse, ses dérauts seront des qualités; tout lui servira, jusqu'à son accent un peu traînard. Je tiens beaucoup Jig-Naza pour le personnage épisodique de Jean le Tors ; je le connais fort peu ; mais il m'a paru original et très intelligent. Il est venu me voir il y a quelques mois et m'a bien amusée; il a un grand talent d'imitation, et, tout en causant, il m'a fait votre

charge en me jouant une conversation qu'il a eue avec vous. — Pensez aussi à Léonard : il y a une scène terrible au second tableau, il faut savoir mourir d'une façon dramatique.

Reste le rôle de Bernard, qui est toute la pièce. Pierre fierton aurait pu le jouer ; je n'y voyais qu'un inconvénient : il aurait été trop joli pour le premier acte, il aurait fallu qu'il se fût une tête déjeune bandit pour les autres actes, son physique eût été naturellement sympathique; il vous a quitté, il n'y faut donc plus songer. Worms jouerait le rôle, si vous repreniez la pièce à une époque où il aurait sa liberté. Vous aimez Masset : il a de larges épaules, un assez bon physique; la voix est un peu sourde, peut-être, et il semble jouer sans grande conviction.

Tout cela, d'ailleurs, n'est que de la causerie. Dé-

...Goyle

CORRESPONDANCE DE GEORGE SAHD 341 aidez vous-même votre distribution; je ne veux pas vous troubler de mes doutes; vous connaissez votre monde mieux que je ne le connais. Je ne vous parle pas des décors, des costumes, de la mise en scène; je me repose sur votre bon goût et votre science.

Dès que vous serez prêt à entrer en répétitions, écrivez-moi, je viendrai.

À TOUS de cœur, cher ami, et bons souvenirs de tout Nohant.

GEORGE SAHD.

P.-S. — Nous ne nous sommes pas occupés d'un acteur bien nécessaire, le chien tenez-vous? s'en passer, c'est enlever un côté amusant dans une pièce qui, par elle-même, ne peut être

gaie. Avez-vous toujours voire petit Blaireau ? Il a des yeux noirs si expressifs et un si joli petit museau de renard, qu'on ne saurait avoir mieux. Je le vois à côté des grandes jambes de Talien I

CMXXIX

A M. EDMOND PLAUCHUT, A PARIS

Nolianl, 6 mil tS75.

Cette catastrophe ' me fait un grand chagrin et me 1. La mort de Michel Lévy;

D,mi,.,=db,Gooylc

3ia CORRESPONDANCE DE GEORCE Si»D l)Oi)|eTerse. J'étais arrivée à avoir beaucoup d'amitié |ionrlui et une entière confiance. Je crois, en outre, 'qu'il ; aura beaucoup d'inconvénients pour moi i ne plus pravmr m'appnjer sur ce bras solide et dérooé. Que la vie est triste ! nue vie où il faut continuelle' i:ient voir s'éovuter toutes choses autour de soi, et où l'on n'est pas sûr de revoir le soir l'ami qu'on a quitté 1c maliii.

Tu as dû être bien troublé et chagriné aussi. Si lu l'.lais là, je serais nMïns triste ; mais il faut s'habituer il i'êlrc, quelque courage que l'on ait. La destinée nombre déjoue toutes nos volontés, et les courageux .•iont frappés comme les faibles.

Nous t'embrassons tous ; écris.nous.

^ U, CALUA.NN LÈV

Je ne m'associe pas seulement à votre douleur, mon ■ cher Calmann : je la partage et je la ressens absolument pour mon compte. Je perds un ami dévoué, qui, ■ dans ces dernières années, avait été pour moi un ■.nppui fraternel en toute chose et qui s'est occupé de 41101 Jusqu'à sa dernière heure. Faites que je ne le

CORKËSPONDAN'Cb DE GËORCK SiND 313

pwde pas tenl entier; f&Tànz-uioi uo peo de la bonne amitié qn'il me psriait et sup^jortez avec courage, pour voire famille, pour vos enfants et pour l'honneur de sa mémoire, ce coup terrible q«î nous frappe. J'en suis encore brisée et je ne peux pas me réveiller de «e qui me semUe un cauchemar. Croyez que je vous plains bien. Je sais comme vous ve«s aûntei ! A vous de cflBnr.

GEORGE SIND

Mon fils el ma beTle-fille le regrettent vivement et personnellement, et me chargent de vous dire combien Us sont alTeclés.

eux XXI

A II. EDHOND PLADGHDT, A PARIS

Nobanl, IS mil IBTİ

Nousanssi, nous avons de grosses chaleurs, mais avec du bon air et de belles pluies d'erage qui rendent heureux les hommes, les bèles et les plantes. L'année s'anoMce abondante, sauf les foins qui, pourtant, se ragaillardissent depuis quelques jours. J'ai signé ce matîa un traité signé de la Comédie- Française qui «'asure Victorine et VUiemer conséculivemenl en bonne saison, en deux ans. M. Perrin

se résene de faire passer d'abord, soit Villemer, soit Vielorine, selon que les circonstances et la distribution seront dans l'intérêt de la pièce. 1) a été fort aimable dans toute l'affaire ; il m'assure madame Plessy pour la marquise de Villemer.

Hais, en même temps que Je faisais stipuler la chose, j'écrivais à madame Plessy pour la prier de l'agréer. Elle me répond : f Oui certainement ; mais, si c'est l'autre hiver après celui qui vient, je n'y serai plus : je prends ma retraite le 15 mai 1875, > Elle serait donc déjà retirée et ne jouerait en ce moment que pour son plaisir. Je désire que tu la voies de ma part, que tu lui demandes explication du fait, afin que j'en écrive à M. Perrin en connaissance de cause ; car je ne sais si elle ne s'est pas trompée de chiffre en m'écrivant.

Je suis seule à la maison tous ces jours-ci : c'est le concours agricole à la Châtre et ça dure plusieurs jours. Maurice est nommé expert à peu près pour tous les genres de produits, industrie, sciences et arts. Il te racontera la chose et mettra probablement BaUillard aux prises avec les incidents burlesques de cette solennité. Les petites sont très sèches d'être exécutées, elles ont mis des cadres de papillons et d'insectes.

Mais la grande splendeur du concours, c'est, pour elles, les chevaux de bois. Et puis le cousin Edme est avec elles pour trois jours, et un autre jeune homme de Nîmes, un ami de Titite, et elles font les fiérettes avec ces cavaliers de vingt-cinq ans. Gare à ta coquette, mon vieux gendre !

D, mi, = db, Goyle

CORRESPONDANCE DE GEORGE SAND 315

Pour la quesUon Paris, je te répondrai demain on après-de-main. Il faut que je voie Maurice, que je ne peux plus saisir un instant depuis qu'il est affairé à la Châtre; je voudrais emmener Lolo, qui a toujours ses maux de tête et que je voudrais faire examiner à Favre. S'il dit oui, je te prierai de venir nous chercher, je ne me sens plus assez forte pour voyager avec un enfant. S'il dit non, je ne veus pas te déranger pour moi seule, je me tirerai hien d'affaire; ce serait, en tout cas, pour les premiers jours de juin. SiJ'aimon Aurore, j'irai aux spectacles de jour, et je me lèverai de bonne heure pour la promener.

Sur ce, je te bige bien fort, au son d'une aubade dont la musique de Gbâteauroux me régale en se rendant au concours de la Châtre ; ce n'est pas trop mauvais.

A U. LB DOCTBDR HBKRL FAVRE, A PARIS

Sihaat, 16 jula 187S.

Cher am!,

Nous sommes arrivés à bon port; la petite point

fatiguée. Nous commençons le traitement. Rien à vous

dire encore d'intéressant, à propos d'elle. La présente

est pour vous apprendre qu'à la requête demes éditeurs,

8M CORRESPOHUANCE DE CKORGE 3ANB qui projetleat une belle éililion, cette Sma. complète, de mes onvrages, je mets de» fasears roses à chacuo d'eux, c'est^-dire que je dédie louâ ceux qui n'oal été dédiés à personoe, à des amis de choix. Je vous ai dédié aujourd'hui Leone Leoni; mais il faut peu-taal que la

chose vous agréée. Un mot, et, ai l'œuvre v«is déplaît, nous vous en oCTiroas uae autre.

A vous de cœur bien vite avant l'heure de la poste. Tendresses et remerciements de nous tous.

cuxx&in

AU HËUE

Cher ami,

Spiridion a été dédié dfes le principe à Pierre Leroux et les Maîtres sonneurs à Eugène Lambert. Je n'y puis donc rien changer. Je voudrais bien avoir quelque cherd'œuvre à vous oiVrir; mais... mon être est absolument passif et ce que je produis est quelque dàose de boM on de mauvais sur lequel je n'ai aucun pouvoir. Sans doute c'est le résultat de réflexions ou d'impressions antérieures ; mais ce n'est pas le produit iounédiat de ma volonté.

CORRESPO:iDANCE DE GEORGK SAHD 3iT

C'est là un pmb^le que Vous sauriez peut-être résoudre, mais cela n'en vaut guère la peine. .

Ce qu'il y a de net et de clair en moi, e'est l'affliction que je vous porte et dont je vous renouvelle la. vive assurance.

A U. bE neOHTS D>B SPOBLBERCll DE LOVEMJOUL, A DnnXELLBS

Noliuil. 97 JHla ISTi.

Cher monsieur,

Ne vous tourmentez pas de la visite de ce brave homme, lequel ne m'a pas tourmenté du tout. Il voulait me voir et me demander encore pour l'acquiescer et se rassurer de sa conscience si je ne désapprouvais pas ses recherches'. Il paraît que je lui ai rendu autrefois un grand service. Je ne m'en souvenais pas plus que des pages éparpillées par moi dans tous tes coins. Enfin il s'est fait reconnaître et j'ai fait bon accueil à ses scrupules et à ses remerciements. .

Je n'ai pas retrouvé la Paix. S'en l'aurai peut-être

tu l'auras retrouvée aux écrits perdus de George Sand,

18 CORRESPONDANCE DE GEORGE SAND : l'écrit. J'ai envoyé à Calmann plusieurs dédicaces, et l'apprête à lui en envoyer d'autres.

Merci toujours, cher bibliophile, et au revoir. Votre amie, G. S. bibliophile

A H. JOSEPH DB38AUI

Cher Favilla bien-aimé, Ton écriture est superbe ! tu vois ; mais tu souffres encore, puisque tu dis que les yeux vont mal; espérons que la guérison viendra vite. Ton petit bouquet est encadré dans ma chambre à côté de ses prédécesseurs. C'est toujours une joie pour moi de le voir arriver. C'est la marque de la jeunesse toujours florissante de ton cœur, et mes enfants me demandent chaque année, au 5 juillet, si j'ai reçu les fleurs d'Ischl. Tout mon monde t'aime et te serre la main avec tendresse. Le temps humide nous rend tous un peu malades, j'espère que nous touchons à la fin de ce déluge qui a fait tant de mal à nos pauvres provinces-

du Midi. Avez-vous aussi ces pluies torrennielles dans vos montagnes ? Tourguenef m'a dit n^e tu faisais des vers char-

D,mi,.,=db,Gooylc

RORHESPONDANCE DE GEORGE SAND 3J9 mants et parfois très beau; est-ce vrai? Que je suis bête de ne pas savoir un mot d'allemand ! Je le lirais avec (ant de plaisir. Écris-moi quand tu le peux, sans te fatiguer, et crois à l'inaltérable tendresse de la vieille sœur.

A UADAHB BDUOKD ADAU, A PARIS

Nabint,ll JniUct ISTS,

Chère Juliette, vous avez dû recevoir toutes les photographies publiées. Nous avons encore à recevoir des épreuves du salon de Nohant, de Tilite vue de face, (te moi, et Vautres marionnettes. Si l'envoi ne vous arrive pas, c'est qu'il s'est égaré. Dites-moi demain ce que vous avez reçu, et je compléterai la collection qui vous est destinée. C'est le photographe de Ch&teaux que j'avais chargé de vous expédier la grande vne. Elle est très réussie. Le jardin était tout fleuri et il n'y avait pas un souffle de vent dans les branches, circonstance rare chez nous au printemps. Dans le Midi, il y a un autre inconvénient : la lumière est trop franche et les objets viennent trop noirs et trop secs. Des arbres réussis comme douceur et netteté sont difficilement partout à obtenir, et j'ai jugé cette photographie digne

350 C*RRESBOKIUIICE'BE^afior&E U,KD

-d'Atre enadrée parce qu'nUe. esl^ itiriaei^uâment très belle.

La rougeole est si bien installée au pa;s« <]u& tout le inonde j
passe.: Titite eu est sottie très vit» etbéDignemeat. Maintenant,
c'estLina qui est surdeflancMec la fièvre et un masque de rou-
geurs très vives. Nous la soignons, en attendant le tour d'Aurore,
qui se préserve jusqu'à présent. Ma fête aélégaie quand même.
Tititeétait guérie et Lina n'aviiit rien encore. Plauchut nous a ré-
galés d'un baillant feu d'artifice, et, celte fois, Titite, devenue
grande et brave, n'a pas mouillé ses chausses. On a mis tous les
petits cadeaux et bouquets dans votre beau plateau de laque et on
l'a ad* miré comme une merveille.

Hons n'avons pasdeisiaislres idaus iu>s p^s< de ^[daioe, et
les ora^>n!ont paa^au de.witdaace.ti.e,Jar- .din est une oasis de
fleurs, et de verdure. Le jardinier quî.n'a plus à arJvser^inoHS
disaiUont.à llheure: — ij'angraïue!

iTittte>eetmarteiDeaufatiTd'baî,avec EHauehut pour eomp^.
Elle oet pourtant proteslaote ; mois .le curé n'y rait^sialtealioUd
II>s«it partis pour ViciJea petites poctant.des bouquetsplns gras
qî'elh^, l'snâiDt et liesageTtfanuneavec ellesdans L'omaibus,
et'Ie cornemuseux. faisant brailler sa miksettesun l'impériale; la-
noumce demes filles, Âiiii£, etc.,.toB9«arubaniées et'cliarséa;de-
sous neufs. et. da.di!^ées;iea.icbevaux ptafTant et reniflaiU, très
embétéapar cette musique bcñjanlej les passants épatés!.. i C'é-
tait vraïneDtun

nORRÏBPOKDAHtK SEt:CX{)'R«U SAND 33t

beas'départ. J'attends le retour etje-vousquîlt» pont* allerdan-
ner de la tisane àiLfoaa.

Je' vous embrcs» 1008 etipoatrtratUjbiaB'ttaBdr»*înent.

Merci de la bonne chère lettre, mon Benjamin^i'y veux répondre inoi-màmedi'àtant plus qu'aujourd'hui je suis seule à la maison avec mes deux petites filles. Maurice, Lini et les amis ont été faire de la gi^ologie aui environs. C'est te dire que tout mon monde se porte bieu, quoique ma petite Lina et ses deux filles aient eu la rougeole coup sur coup: A présent, toutes les santés sont bonnes ; seulement ce jeune monde a un peu maiii'ri. On nous décommande les haîns de mer pour cette année; mais peut-Être une autre fois ironsnous vous rejoindre à Villers, qui est un lieu charmant et où W nous serait si doux d'être près de vous. Je Il 'icais certainement pas vous fourrer toute ma «mala; mais vous nous trouveriez bien une maisonnette à louer l>our an mois, paa trop loin de la vôtre. J'ai par là un

362 CORRESPONDANCE DE GEOBGE SAND endroit favori, les Vaches-Noires, avec les grandes falaises où je me plaisais tanl. Pour celte année, nous ne bougeons plus. Hoi seule irai à Pari!i vers la fin de septembre, pour les dernières répétitions du Slarquis de Villemer, qu'on va jouer au Théâtre Français ; serezvous revenus de Normandie ? je veux l'espérer. Je compte sur ta promesse de nous envoyer tous vos portraits quand vous les aurez sous la main, et, en attendantjevousenvoietousles nôtres, avec la maison, le jardin et le village, le nid avec la nichée- Embrasse pour nous ta cliannante femme et ta charmante lille, sigracieuse- set si bonnes toutes deux. Je suis heureuse de te savoir beureux; tu le mêitais bien, toi qui as toujours été le meilleur des êtres et le plus fidèle des amis

A toi de cœur,

CMXXXVIII

A UADAUE UARIE BOUCOIRAN, A NIHCS Noh*nl, SO août
ISTS.

Clère Marie, Je n'avais pas compris le terrible télégramme '.
J'ai

.. Annonçant la mort de Jules Raucairan.

COITlLESPONDAHcli; Db OEORGE SAND 353 cru qu'il s'agis-
sait du pauvre enfant, et c'est aujourd'hui, par H. Sagnier, que
nous savons (ouïe l'étendue de votre malheur et du nôtre ; car
c'est pour nous une perte de famille des plus cruelles. Je suis na-
vrée et je m'attends à voir mon fils, qui est actuellement en vo-
yage, éprouver une douleur égale à la mienne. Combien nous vous
plaignons, pauvre chère amie! Justement nous nous flattions de
faire accepter àvotre mari de passer avec voos quelques années
près de nous à Nohant, pour nous aider à élever mes petites
filles, comme il m'a aidé à élever leur père. Nous pensions que le
malheur nous rapprocherait tous, et nous voilà accablés devant
cette éternelle séparation, si peu prévue ! '

Soyez certaine, chère Marie, que notre amitié pour vous est
doublée par le chagrin que vous éprouvez et que nous partageons
avec vous. Il était si bon, si ju^^ si grand et si vrai en toute chose!
Il vous chérissait et TOUS respectait. Vous avez rendu son exis-
tence heureuse : c'est la seule consolation qui vous reste, mais
elle est sérieuse, et vous assure notre fidèle amitié.

GEORGE SiHD,

3Si COARESPOHDAIICE DE GEORGE SAHD

CMXIXtl

k H. charlessaghibr; a iiniBs

Mon cber eafaQl,

JasHÎg nantie jusqu'au, fond. du.cœur. Mvrci de» (lâlails affectuflui.que tous noasjloaDez. J'avais reçu un tQlégranune.J'a-TUS compiisqua f "était Eon. pauvre enfant qui était moit.. Je lui. auia.éeEit pour lui dira ma sympathie el lui faire pressentir le projet qoenoufi avions foruié ici ^dele ranienar.diez.:nou& avec sa femme pour plusieurs années. C'est -votreletlFe de ce matin qui nous détrompe. C'est bien lui. qui n'est plusl C'est une douleur véritable pour moi et que Maurice partagera profondément. Liua a dd vous écrire qu'il était absent. Je vous envoie quelques mots que je vous prie de faire insérer dans le Journal du Gard ou dans tout autre journal du pays que vous jugerez convenable, et je vous demande de vouloir bien vous charger de corriger l'épreuve vous-même.

Je viens d'écrire à mon ami Adolphe Jeanne, pour lui communiquer votre désir et vous recommander à lui particulièrement. Je pense qu'il vous enverra tout ce que vous demandez et qu'il se rendra avec empressement h votre désir.

CORRESPOn&'ANCf: DE GEOfiGEi SAHB 3SS.

Merci pour les earants et pour moi de votre bonne et constante amitiË pour nous.

A CnSTAVB FLAUB.ERT, A-CROISSBT

Ta te désirfmy tu te décourages, tu me désoles aussi. C'est égal, j'aimeimienx que tu le plaignes que de te tJire, cheT'ainî,!etïe veux que lume' cesses pas de m'éerire.

J'ai de gros chagrins ausà et souvent. Mes vieux amis meurent avant moi. Un des plus chers, cduî qui avait élevé Maurice et que j'attendais pour m'aider à élever mes peliles-rilles, vient de mourir presque subitement. C'est une douleur profonde. La vie est une suite de conpsdans le cœur. Mais le devoir est là : il faut ma-reber et faire sa tâche sans contrister 'ccni qui Eouffrest avec non s.

Je le demande absolument de vmthir et de ne pas être indifTé-rentaux peinesqne nous -partageons avec toi. Dis-aous que le cal-Aie i'est fait etique rh'«rizan s'esta édairei;'

Nbna -t'aimons, triste ou gai,

Dbnn» de 4efl nouvelles:

356 CORHESPOtiDANCE DE GEORGE SAHD

A 11. CHARLE3-El1HoKD, A PARIS

Nobint, 16 uptembro 1S75.

Cher ami,

Je suis contente d'avoir enfin de vos nouvelles; vous m'écrivez une lettre charmante, comme vous seul savez les écrire. Vous savez donner des encouragemenis qui ne s'adressent pas à l'amour-propre, mais qui vont droit au cœur, et qui consolent de beaucoup d'in- . justices ceux que le cœur seul a inspirés. Je rends donc grâce à votre Turc de vous avoir induit à relire ces livres dont je ne me souviens pas et sur lesquels je n'ai plus aucune opinion. Ils vous ont ému, donc ils valent quelque chose.

Il y a une idée de roman dans votre lettre. Ce serait la vie d'un homme racontée comme vous le faites k grands traits; un homme subissant l'influence ou lu réaction, dans les grandes crises de sa vie, de certaines lectures. Voulant se suicider avec Werther parce qu'il se trouve être Werther dans ce moment-Iii-, se reprenant d'un amour d'enfance depuis longtemps oublié, en relisant Paul et Virginie, et ainsi de suite. Ce serait une étude curieuse des nuances qui différencient profondément les situations analogues en raison de la

CORRESPONDANCE DE GEORGE SAND Sbl dissemblance des caractères. Je me souviens aussi, moi, de l'émotion que m'oïil causée les œuvres de Byron, de Goethe et de Walter Scott; c'étaient là mes lectures de jeunesse avant d'avoir songé à écrire. J'aurais Toulu être, en ce temps romantique, un être dévoré de douleur et accablé d'un immense remords; j'étais embêtée de n'avoir pas commis un crime qui me permit de connaître l'ivresse du désespoir! Puis je me calmais avec ces bons romans écossais où il y a tant de droiture et de courage. J'aurais voulu être le jeune montagnard entrant tout naïf et tout brave dans la vie (l'aventures. Je passais ainsi d'un typeà un type opposé, sans pourtant cesser d'être moi, c'est-à-dire un esprit curieux et toujours vivant hors de lui. Vous feriez très bien ce roman-là, en prenant votre propre viepour type.

Je suis en arrière d'un feuilleton avec le Temps. Les derniers contes que j'ai faits étaient trop longs et je les ai donnés à la Rame. J'ai clos, pour cette fois, la série des contes; mais j'ai retrouvé des pages de jeunesse que je ne crois pas ennuyeuses et qui demanderont, je crois, peu de corrections. Je laisse une petita

lacune et je reprendrai mes feuilletons le mois prochain si on les désire toujours.

Est-ce que vous ne viendrez pas nous donner quelques jours du reste de vos vacances ? Il (ait si beau chez nous, et nous aurions tant de joie à vous voir? Ticbez donc, c'est promis depuis si longtemps déjà! Tout Mohant vous embrasse et vous désire.

G. SAND

353 CORKESCONDANeS DE CEDRCSSiMD

Nohiinl, S iittibtt lîTK

II fautétreioidimaDchei Balaitâardie mal abaolumKnt! C'est la'TéouYsrhmedesoDthéUre, qaL ferme en été: URarioe» qni a fait de la géologie pendant la ■ belle saison, est roatnlenant dans sesdéeors «t accessoires, que les souris et les rats lui détériorent Ions les ans. Il est tout dans son théâtre k lui toat seul, auteur, acteur (tons les acteursà luisenl), décorateur, lampiste, machiniste, etc. Il a inventé un sysièmo nouveau pour mettre, à lui seul, trente personnages en scéne. Il est vrairaent «lêrreilleux et c'est à veir. Dalandard vous enverra- une- lettrier-d'inritntion em régie.

Ne parlez pas d'tifi' jour h nous donnw, c'est insensé, et c'est fttam/ Nous voulons vous garder- aa moins une«emaine. Âaro-rele veit,'el ans» Bolandard, les deux autorités do la famille.

Je suis contente que mes barbouillages vm> con^ viennent. Je craignais que ce nefâl trop i/aintw, ceqse j'ai été un bon temps de ma vie j je n'étais •pa9>iDa méchant gars, mais je ne songeais qu'à sortir du con-

OORRESPONDANGE DE CEORGE. SAND 359 Tena-en raisonide moarîlfe et je creias qu'oa ue s'en scandalise.

Vercide-lapeias que tous a-uz prise.de foua.iufornierde- Viit-naer.Je xma que j'auiai Jetemps de.fuuir leroman qne j'ai entrain. Venez, surloul, cher amj ;.fa me meHraeDcore plus en goût .de. travailler et de tme.

'ToulMobantious appelle el vous^embraese.

GEORGE s AHD.

A U. EDOUARD .CHAHTON, SÉNATBUR, A PARIS Hohul, It oclobre ISIS.

^a-est chaemaote, votre petite fiUe. Elle Est âpeu près de l'âge de mon aînée. La mieune est une forle paysanne, franche et bonne. La vAtre est candide et spirituelle. Nous sommes très heureux de voir pousser ces enfants-là, n'est-ce pas? Uoi, je n'ai plus d'autre bDkdBBs la vie que de meidévouer à cas..ctkers âtres. JJawnt tout ponrjnoi.

(Merci p«arla.baiiBepntntt3se<que.Tauâiuias faites. JiOMa-gatitt piUorjf yuAnous-sera plusagréable venant ■ dsvous.Ke dites pa&qua vous n'avez rien.faiL de bon: -waiiues veMéiUne soinnia.âDorn)e.d.'initructLoiLdans

160 CORRESPONDANCIi DE OEORGE SAND

le courant civilisateur. Qui peut se vanter d'avoir aussi

bien rempli sa tSche et honoré sa vie?

Nous ne nous voyons guère. Je ne vais à Paris que rarement et pour quelques jours; j'ai à peine le temps d'y voir mes amis : j'y

tombe malade tout de suite d^ puis quelques années et je reviens toujours au bercail clopin-clopant. Vous êtes bien plus jeune que moi; vous devriez venir me voir à Nohant, quand vous avez un peu de liberté et quand il fait beau. Je n'ai pas beaucoup d'années à vivre. Il faudra me donner cette t-alsifaction.

\ vous de cœur, cher excellent ami, et merci ea- «ore.

G. SARD

A H. LE TICOHTE DE SPOELBERCB DE LOVENJOUL, A PARIS

NDhuil, i3 Mtobra 1915.

Cher monsieur, Rien ne va vite au Théâtre-Français. On m'assure ^u'il y faut Irenle-sepl ans pour tenir une parole et monter une pièce. J'ai donc le temps d'attendre et je ne pense pas aller à Paris de sîtM. Vous devriez être parfaitement aimable et venir me voir ici avant de retourner en Belgique ; si vous me disiez oui, je vous in-

D,mi,.,=db,Gooylc

CORRESPONDAKCE DE GEORGE 3AHD 361

diqnerais votre itiaéraire e(vous ferais trouver une voiture à Ch&leauroux au jour dit. En tout, sept à huit heures de rojage de Paris àNobanl. Hoi,j'y regarde; je suis très vieille et j'ai été malade tout l'été; mais, pour vous, ce n'est rien.

Je ne crois pas que les L&f| actuels soient en mesure de Taire l'édition. Votre travail sera d'autant pins important et plus précieux que je ne serai plus de ce monde quandon fera une édition complète et sérieuse*. Mes enfants tiennent donc pour extrêmement précieux et auront pour règle, dans l'avenir, tout ce que vous aurez établi d'accord avec moi.

Vous aurez la date que vous me demandez, on me la trouvera.

Venet passer quelques jours avec nous. Je suis mieux établie ici qu'à Paris. Vous ne serez pas obligé de monter vous-même à l'assaut pour secouer la poussière des bouquins.

A vous de cœur et au revoir, j'espère, beatôt.

GEORGE SIMO

t. De Hi auvrei.

CORRESPORDANOe DE GBORCE SAKD

CîtXLV

A U. EDHONIt FLAUCHOT. A PARIS

Je ne t'écris guère, mon gros enfaot. Je suis si souvent et si cruellement soafTrante, à présent! Enfin ça Unira par la mort ou la guérison. En ce monde, rien ne dure, que l'amilié, et je t'aime et t'aimerai toujours.

Tu Terais bien d'acheter nos cadeaux d'étrenaes dès à présent ; tu les payerais la moitié moins cher que dans un mois.

Tu m'apporteras des bibelots chinois ou autres à too idée, pour deux cents francs, et, pour Lolo, une papeterie formant écritoire, pupitre, et garnie de tous les bibelots habituels. Quelque chose de joli, dans les cinquante francs.

Je te bige bien ; viens donc bientôt.

D,mi,.=db,Gooylc

CORRESPONDANCE.de GEORGE SAHD 8â3

& GUSTAVE PLAUBEY, A PARIS

Te Toilà donc à Paris, et tu as quitté le logement delà rue Murillo?Tu Iravailles? bon espoir et bon courage! le bonhomme se relèvera. Je sais qu'on répète Victorine au Français ; mais j'ignore si j'irai voir cette reprise. J'ai été si malade tout l'été, et je souffre encore si souvent des entrailles, que je ne sais pas si la force de me déplacer en hiver me reviendra à point. Nous verrons bien. L'espoir de te trouver làbas me donnera du courage; ce n'est pas là ce qui me manquera, mais je suis bien détraquée depuis que j'ai passé ma septuagaine, et je ne sais encore si je prendrai le dessus. Je ne peux plus faire un pas sans risquer d'atroces douleurs, moi qui aimais tant à me servir de mes pattes ! Je patiente avec ces misères, je travaille d'autant plus et je fais de l'aquarelle à mes heures de récréation.

Aurore me console et me charme. Paurais-je bien voulu vivre assez pour la marier. Mais Dieu dispose, et il faut accepter la mort et la vie comme il l'entend.

Enfin, c'est pour te dire que j'irai t'embrasser si la chose n'est pas absolument impossible. Tu me diras ce

que lu as commeDcé. En attendant, donne-moi de tes nouvelles; car je ne me déplacerai que pour les dernières répétitions. Je connais mon personnel, je sais qu'ils feront tous bien, selon leurs moyens, et que, d'ailleurs, Perrin les surveillera.

Nous te bigeont tous bien tendrement et nous l'ai-

CHXLVII

A U. BDHOIU PLAUCHDT, A PARIS

NoïaDL, 19 noranibn ims.

Ois A mademoiselle fiarretta que, si on joue le Mariage de Yictorine aux Français, et qu'elle veuille jouer Yictorine, elle me fera le plus grand plaisir du monde. Le rôle est fait pour elle et elle est faite pour le rôle. Dis-lui que c'est, avant tout, un rôle siucère et ingénu et plus attendrissant que dramatique.

La pièce devrait être intitulée le\$ Amoureux sans le savoir; car les deu\ jeunes gens s'aiment sans vouloir s'en rendre compte; Yictorine surtout, qui souffre sans vouloir se dire à elle-même pourquoi elle souffre, et qui, dès que son père lui a fait comprendre son devoir, "est prête à se sacrifier, dût-elle en mourir.

Tout cela est indiqué dans la pièce de Sedaine; o'fyt en lisant bien les deux pièces et en faisant atten-

CORRESPONDAHCE DE GEORGE SAND 305 lion à tous les rAles, surtout à celui du père de Victorine, que l'actrice, admirablement intelligente comme l'est mademoiselle Barreltajenlrera-facilement dans la nature de son personnage. Au reste, si la représentation se décide, qu'elle m'avertisse; je lui écrirai i elle-même, prête à répondre à toutes ses questions.

CHXLVin

An HfiHB

Tes huitres sont excellentes et ton bouquet embaume ¹ Je ne croirai pourtant à la reprise de JUauprat que le jour de la première. Ma lettre d'hier a dû te renseigner sur ce qu'il y a à dire aux acteurs. Hais, avant oui, il faut que la reprise soit certaine.

Quant au buste', je l'ai vu et bien vu : il est très joli, ne ressemblant à personne, mais d'un charmant travail. Il est possible qu'aux lumières et en situation, il ne dise plus rien, et que la coiffure en dentelles ne soit pas d'un bon effet; mais ce n'est pas une raison pour Taire à un artiste comme Carrier l'alTront de retirer son œuvre de devant le public, et je me console

1. Boil« qn« C«rrlBr-Bel1«uie vanait de fîre pour le foyer de rOd^n.

tW COftREKPONDAHCB DK GEORGE SAHD aisi^metit de faire moins d'effet que les autres. N'est-ce pas ainsi dans la réalité? Je ne m'en porte pas plus mal. Comme je l'écris à Charles Buloz, j'ai fini mon roman et je n'ai plus qu'à le retapoter en me reposant. Je l'ai lu hier «ux enfants, qui l'ont trouvé amusant. Les petits-enfants auraient voulu rester; mais, comme il d'j avait pas de bêtes dans l'actiote, Tilite a pris son parti de ne le connaître que dans une vingtaine d'années, et Lolo, la raison même, a été se coucher. Nous travaillons bien : la voilà qui devient forte en géographie et ça l'amuse. Si tu étais là, on serait tout à fait joyeux et content, car je me porte bien. Nous te bteons tous bien tendrement et bien fort.

A GUSTAVE PLADBSR¹, A PARIS

Nahinl, IS «t » UMnbre tSTS.

Enfin, je retrouve mon vieux troubadour, qui m'était nn sujet de chagrin et d'inquiétude sérieuse. Te voili sur pied, espérant dans les chances tontes naturelles des événements extérieurs et retrouvant enloi-même la force de les conjurer, quels qu'ils soient, par le tra^vail. Qu'est-ce que tu appelles quelqu'un dans,Ia haute

/fnauce?Je.n'ea~saïs rien, moi; je sais liée avec Victor Borie. Faut-il lui écrire î

Tu Tas donc te remettre A la pioche? Hoi aiust; car, depuis Flamarande, je n'ai rien Tait que peloter en attendant partie. J'ai été si malade tout l'été ! Hais mou bizarre et excellent ami Favre m'a guérie merveilleusement, et je renouvelle mon baH.

Qoeferons-nous? Toi, à coup sûr, tu vas faire de la désolation et moi de laeontolation. h ne sais à quoi tiennent nos destinées; tu les regardes passer, tw les critiques, tu t'abstiens littérairement de les apprécier, tu te bornes k les peindre en cachant ton sentiment personnel avec grand soin, parsjstème. Pourtant on le voit bien à travers ton récit, et tu rends plus tristes les gens qui te lisent. Moi, je voudrais les rendre moins mathenreux. Je ne puis oublier que ma victoire personnelle sur le désespoir a été l'ouvrage de ma volonté et d'une nouvelle manière de comprendre qui est tout l'opposé de celle que j'avais autrefois.

Je sais que tu blâmes l'intervention de la doctrine penonnelle dans la littérature. As-tu raison? n'asl-ee pas plutôt manque de conviction que principe d'esthétique ? On ne peut pas avoir une philosophie dans l'àrae sans qu'elle se fasse jour. Je n'ai pas de conseils littéraires à te donner, je n'ai pas de juf^emeDt ji formu-

ler sur les écrivains tes amis dont tu me parl«. J'ai dit moi-même aux Concourt toute ma pensée; quant aux autres, je crois fermement qu'ils ont plus d'étude et de talent que moi. Seulement, je crois qu'il

m VORRESPOHDAHCB DE GEORGE SAHD leur maoque et i. toi surtout, une vue bien arrêtée et bien étendue sur la vie. L'ail n'est pas seulement de la peinture. La vraie peinture est, d'ailleurs, pleine de l'Ame qui pousse la brosse. L'art n'est pas seulement de la critique et de la satire : critique et satire ne peignent qu'une face du vrai.

Je veux voir l'homme tel qu'il est. Il n'est pas boni ou mauvais, il est bon et mauvais. Hais il est quelque chose encore,..., — la nuance 1 la nuance qui est pour moi le but de l'art, — étant bon et mauvais, il a une Torce intérieure qui le conduit à être tris mauvais et nn peu bon, — ou très bon et un peu mauvais.

Il me semble que ton école ne se préoccupe pas du fond des choses et qu'elle s'arrête trop à la surface. A force de chercher la forme, elle fait trop bon marché du fond, elle s'adresse aux lettrés. Mais il n'y a pas de eflrég proprement dits. On est homme avant tout. On veut trouver l'homme au fond de toute histoire et de tout fait. C'a été le défont de l'Éducation sentimentate, à laquelle j'ai tant réfléchi depuis, me demandant pourquoi tant d'humeur contre nn omTage si bien fait et si solide. Ce défaut, c'était l'absence d'action des personnages sur eux-mêmes. Ils subissaient le fait et ne s'en emparaient jamais. Eh bien, je crois que le principal intérêt d'une histoire, c'est ce que tu n'as pas voulu faire. A ta place, j'essayerais le contraire, tu te renourris pour le moment de Shakspeare, et bien lu faisl c'est celui-là qui

met les hommes aux prises avec les faits; remarque que, par eux, soit en

D,mi,.,=db,Gooylc

CORRESPONDIIIGE DE. GEORGE SÀHD 360 bien, eoU en mal, le fait est toujours vaincu. Ils l'écrasent ou ils s'écrasent avec lui.~

La politique est une comédie en ce moment. Noua avions eu la tragédie, finirons-nous par l'opéra ou par l'opérette? Je lis consciencieusement mon journal tous les matins; mais, hors ce moment-là, il m'est impossible d'y penser et de m'; intéresser. C'est que tout cela est absolument vide d'un idéal quelconque, et que je ne puis m'intéresser à aucun des personnages qui font cette cuisine. Tous sont esclaves du fait, parce qu'ils sont nés esclaves d'eux-mêmes.

Mes chères petites vont bien. Aurore est un brin de fille superbe, une belle âme droite dans un corps solide. L'autre est la grâce et la gentillesse. Je suis toujours un précepteur assidu et patient, et il me reste peu de temps pour écrire de mon état, \u que je ne peux plus veiller après minuit et que je veux passer toute ma soirée en famille ; mais ce manque de temps me stimule et me fait trouver un vrai plaisir à pïocber; c'est comme un fruit défendu que je savoure en cachette.

Tout mon cher monde t'embrasse et se réjouit d'apprendre que tu vas mieux. T'ai-je envoyé Flamarande et les photographies de mes fillettes ? Sinon, un mot, et je t'envoie le tout.

Comment ! Litlré est sénateur? c'est à n'y pas croire, quand on sait ce que c'est que)a Chambre. Il faut loni de même la féliciter

pour cet essai de respect d'elle-même.

SI

no CORRESPOKltAnCE JtK CBO&CX SAH1>

Cher ami, je craignais que tous no fussiez eoniyS d'être sénateur et de tous Toir lié à la Tie politique pour toujours.'Mais' Juliette nous écrit qu'au contraire TOUS êtes content de vous rendre utile et ne refrettei pas trop la campagne et la vie contemplative, dont, moi, je ne saurais plus me passer. Alors tout est bien et nous nous réjouissons du gain de la bataille. Vous n'en douiez pas, et vnus savez que nous vous aimons sous toutes les formes; financier, sénateur ou pay^n, peu nous importe, pourvu que vom ajez satisfaxliOD.

A TOUS de cœur, nous tous.

D,mi,.,=db,Gooylc

COBHE&PONDANCE AE GKORCE SAHD 311

Nobuil, 3 iuiTiar 1SI6

Ma bonne Margot,

NoBS l'embrassons tous de tout cœur et le soufaailoïK'meil-teuFe santé et contentement moral. Pour du conr^^, il en faut à tous, et tu en as beaucoup. Il m'en a fallu aussi cette année. J'ai été cruellement gouffmitte pendant longtemps. Hais je suis guérie, e". ce quimeîatisfait encore plus, c'est que mon Aurore, très'

fatiguée par «a croissance, comme je l'étais par ma décroissance, a retrouvé sa force et sa gaieté.

Donne^noas de tes nouvelles un peu plus souvent, quand même tu n'aurais rien de gai à nous dire. Nous ne vopns jamais une personne. Intelligente et artiste sans qu'elle nous demande de 1^ nouvelles avec un intérêt sincère, et nouG voyons avec plaisir que personne ne t'a oubliée.

Pour nous, tu es toujours un idéal en m£me temps quHine pauvre cbère créature trop éprouvée, à qui nous voudrions pouvoir donner lebonbeuretlasanlé. Si tu as quelque gène de position, dis-le-moi; tu sais que je serai .toujours beureuse de ta confiance.

Tous nos bons souvenirs à Sandrine.

3Tt CORRKSPOHDAHCE DE GEORGE SAN1>

A H. UACRICE'PADL ALBERT, A PARIS

Mon cher enfant.

Ta lettre m'est bien douce et bien chère ; l'amitié que lu me témoignes est bien partagée, je t'assure; car, dès le jour où ta grand'mère t'a mis sur mes genoux en me disant : c Voilii votre nouveau Maurice ! > je t'ai adoplé, non seulement par amitié pour elle, mais encore par sympathie pour toi. Ta figure me retienait, commeon dit, et, depuis, tu as tenu les promesses de ta physionomie : lu as été laborieux, raisonnable et aimant. Je ne pourrai pas t'accompagnerbien longtemps dans la vie, me voilà bien vieille ; mais mon souvenir te restera, et rien n'est plus sain et plus fortifiant qu'un souvenir tendre et solide.

Tu as des parents tels que tu aurais pu les demander à Dieu s'il t'avait consulté. Tu as donc en eux et en toi l'avenir de bonheur que je te souhaite en t'embrassant de tout mon cœur, ainsi que mes enfants et petits-enfants, que j'adore et qui me gâtent comme toujours.

A GUSTAVE FLAUBERT, A PARIS

Nohant, 18 j»» 18».

Je Teus tous les jours t'écrire; le temps manque absolu in eut. Enfin, voici une éclaircie; nous sommes ensevelis sous la neige; c'est un temps que j'adore : cette blancheur est comme une purification générale, et les amusements de l'intérieur sont plus intimes et plus doux. Peut-on haïr l'hiver à la campagne! La neige est un des plus beaux spectacles de l'année!

11 paraît que je ne suis pas claire dans mes sermons; j'ai cela de commun avec les orthodoxes, mais je n'en suis pas; ni dans la notion de l'égalité, ni dans celle de l'autorité, je n'ai pas de plan fixe. Tu as l'air de croire que je le veux convertir à une doctrine. Hais dou, je n'y songe pas. Chacun part d'un point de vue dont je respecte le libre choix. En peu de mots, je peux résumer le mien : ne pas se placer derrière la vilra opaque par laquelle on ne voit rien que le refiet de son propre nez. Voir aussi loin que possible, le bien, le mal, auprès, autour, là-bas, partout; s'apercevoir de la gravitation incessante de toutes choses tangibles et inlangibles vers la nécessité du bien, du bon, du vrai, du beau.

rti ORRESPOHDAKCE DE CEORCE SkVD

Je ne dis pas que l'humanité soit en route pour les sommets. Je le crois malgré tout; mais je ne discute pas là-dessus, c'est inutile, parce que chacun juge d'après sa vision personnelle et que l'aspect général est momentanément pauvre et laid. D'ailleurs, je n'ai pas besoin d'être certaine du salut de la planète et de ses habitants pour croire à la nécessité du bien et du beau ; si la planète sort de cette loi, elle périra; si les hommes s'y refusant, ils seront détruits. D'autres astres, d'autres âmes leur passeront sur le corps, tant pis! Vais, quant à moi, je veux graviter jusqu'à mon dernier soupir, non avec la certitude ni l'exigence de trouver ailleurs une bonne place, mais parce que ma seule jouissance est de me maintenir avec elle dans le chemin qui monte.

En d'autres termes, je fuis le cloaque et je cherche le sec et le propre, certaine que c'est la clé de mon existence. C'est peu d'être homme; nous sommes encore bien près du singe, dont on dit que nous procédons. Soit; raison de plus pour nous éloigner de lui et pour être au moins à la hauteur du vrai relatif que notre race a été admise à comprendre ; vrai très petit, très borné, très humble! Eh bien, persistons-le au moins autant que possible et ne nous abandonnons pas qu'on nous l'ôte.

Nous sommes, je crois, bien d'accord; j'en fais la pratique cette simple Religion et tu ne l'abandonnes pas, puisque tu te laisses abattre; ton mur n'en est pas pénétré, puisque tu maudis la vie et attends la mort

ESPONDANCE de GEORGE SAND 37 et comme un égoïste qui aspire à se dédommager, ne faut-il pas que le repos éternel. Tu n'es pas plus sûr qu'un autre de ce dédommagement-là. La fin est l'éternité, et par conséquent le bien est éternel. S'il en est ainsi, sois brave et notre étape. S'il va «it

aatrement, si le hoi p rit : tout entier, ayons Itawineur d'tToir
 Gut. aotre corv e, c'est le devoir; car nous n'avons de devoirs  vi-
 dents qu' enwFS  oDS^m^es etnoGwmbLaUes. Ce que nous d -
 truisons en nous/nousle d truisonsen aux. Notre abaissement
 lesrabaisie.'nes cbutes l e enraluent; nous leur devons de Tester
 debout pour qu' b^ne tombent pas. Le d sir de la 'mort pro-
 chaine, comme  elni d'une longue vie,  stdoBc uiw laiblesse,  tje
 neveux pas que tu l'admettes plus longtemps comme un droit.
 J'al cru l'avoir autrefois; je croj s pourtant ce que je crois au-
 jourd'hui ; mais je mamjuais de force, et, con ine'tot,je disais :
  Je a'; peux-rien. > Je me mentais   mm-n^me. On y pa t tout.
 On a la force qu'm crc^it De pas avoir, quand on d site ardem-
 ment gravir,'moiiter'un  chelon'toas les jours, se dire : < Il f d t
 que le Flaubert de demain soit sup rieur  celui d'hier, et celui
 d'affres- demain plus solide et plus lucide encore. > Quand tu te
 sentiras sur l'escalier, tu monteras tr s vite. Tu vas  ntrar peu  
 p u dans l' ge le plus heureux et le plus favorable de la vie : la
 vieillesse. C'est l  que l'art. se r v le danssa douceur; tant qu'on
 est jeune, il se manifeste anc an^issp. Tu pr f res une phrase
 bien faite & toute

D,mi,.=db,Gooylc

la m taphysique. Moi aussi, j'aime   voir r sumer  ji quelques
 mots ce qui remplit ailleurs des volumes; mais, ces volumes, il
 faut les avoir compris   fond (soit qu'on les admette, soit qu'on
 les rejette) pour trouver le r sum  sublime qui devient l'art litt -
 raire   sa plus haute expression; c'est pourquoi il ne fanl rien m -
 priser des efforts de l'esprit humain pour arriver au vrai.

Je le dis cela, parce que tu as des partis pris excessi  enpa-
 roles. Au fond, tu lis, tu creuses, tu travailles plus que moi  (

qu'une foule d'autres. Tu as acquis une instruction à laquelle je n'arriverai jamais. T'es donc plus riche cent fois que nous tous; tu es na riche et ta cries comme un pauvre. Faites la charité à un gueux qui a de l'or plein sa paillasse, mais qui ne veut se nourrir que de phrases bien faites et de mots choisis. Hais, hâta, fouille daos la paillasse et mange ton or. Nourris-toi des idées et des sentiments amassés dans ta tête et dans ton cœur; les mois et les phrases, la forme dont tu fais tant de cas, sortira toute seule de ta digestion. Tu la considères comme un but, elle n'est qu'un effet. Les manifestations heu* reuses ne sortent que d'une émotion, et une émotion ne sort que d'une conviction. On n'est point ému par la chose à laquelle on ne croit pas avec ardeur.

Je ne dis pas que tu ne crois pas, au contraire : toute ta vie d'affection, de protection et de bonté charmante et simple, prouve que tu es le particulier le plus convaincu qui existe. Unis, dès que tu manies la litléra-

CORBESPOHDANCB DE GEORGE SAHD 377

ture, ta vcox, je ne sais pourquoi, être un aulre homme, celui qui doit disparaître, celui qui s'anaibile, celui qui n'est pas. Quelle diAle do manie I quelle fausse règle de (on goût Notre œuvre ne vaut jamais que par ce que nous valons uous-mêmes.

Qui te parle de mettre ta personne en scftne? Cela, e& etTet, ne vaut rien, si ce n'est pas fait franchement comme un récit. Hais retirer son âme de ce que l'on fait, quelle est cette fantaisie maladive? Cacher sa propre opinion sur les personnages que l'on met en scÈne, laisser par conséquent le lecteur incertain sur l'opinion qu'il en doit avoir, c'est vouloir n'être pas compris, et, dès lors, le lecteurvous quitte ; car,s'il veut entendre l'histoire que vous lui

racontez, c'est à la condition que vous lui montriez clairement que celui-ci est un fort et celui-là un faible.

L'Éducation sentimentale a été un livre incompris, je te l'ai dit avec insistance, tu ne m'as pas écoutée. Il y fallait ou une courte préface ou, dans l'occasion, une expression de blâme, ne fût-ce qu'une épithète heureusement trouvée pour condamner le mal, caractériser la défaillance, signaler l'effort. Tous les personnages de ce livre sont faibles et avortent, sauf ceux qui ont de mauvais instincts; voilà le reproche qu'on te fait, parce qu'on n'a pas compris que tu voulais précisément peindre une société déplorable qui encourage ces mauvais instincts et ruine les nobles efforts ; quand on ne nous comprend pas, c'est toujours notre faute. Ce que le lecteur veut, avant tout, c'est de

ST8 CaRRESPOKDANCE DE CKOhGK «Afid

pénétrer noire pensée, et c'est là ce que lui refuses avec hauteur. 11 croit que tu le méprises et que tu veux te moquer de lui. Je t'ai compris, moi, parce que je le connaissais. Si on m'en avait apporté ton livre sans signature, je l'aurais trouvé beau mais étrange, et je me serais demandé si tu étais un immoral, un sceptique, un indifférent ou un navré. Tu dis qu'il en doit être ainsi et que H. Flaubert manquera aux règles du bon goût s'il montre sa pensée et le but de son entreprise littéraire. C'est à dire, archaïque. Du moment que H. Flaubert écrit bien et sérieusement, on s'attache à sa personnalité, on veut se pencher ou se sauver avec lui. S'il vous laisse dans le doute, on ne s'intéresse plus à son œuvre, on le méconnaît ou on le délaisse.

J'ai déjà remarqué ta hérésie favorite, qui est que l'on écrit pour vingt personnes intelligentes et qu'on s'écrit le reste. Ce

m'est pas^Trai, puisque l'jibseBce de succès t'irrite et t'aL^cte. D'ailleurs, il n'y a paseu vingt critiqua favorables à ce livre si bien fait etai considérable. Donc, il ne faut pas plus écrire Lponr Ttagt personnes que pour trois ou pour cent.mille.

Il faut écrire pour tous ceux qui ont soif de lire si qui peuvent profiter d'une bonne lecture. Donc, il faut aller tout'dinità la moralité la plusélevée qu'on aitensoi-mêmeet ne pas faire mystàie du sens moral et profitable de^on œuvre. On.a trouvé immoral celui àe'Madamt Bovary. Siune partie du public ctiait ou scandale, la partie la plus saine et. la plus étendue y voyait^une rude et frappante Isfon donnée àia femme

D,mi,.=db,Gooylc

OORRE&POIUIANCE DË&EORGE &AND 31»

tans conscience el sans foi, à la vanité, àil'ambition, à la déraison. On la plaignait, l'art le voulait ; mais la leçon restait claire, et elle l'eûtété davantage, elle l'eût été pour fous, si lu l'avais bien voulu, en montrant davantage l'opinioD que tu avais, et qu'on devait avoir de l'héroïne, de son mari et de ses amants.

Cette volouté de peindre les choses CMnme elles sont, les aventures de la vie comme elles se présentent à la vue, n'est pas bieu rseonnée, selon moi. Peignez en réaliste ou en poète les choses inertes, cela m'sst égal; nnis, quand on aborde les mouvements du cœur humain, c' est autrebose. Vousne pouvez pas vous abstraire de cette contemplation; car rhomme,c'esl vous, et leshummes, c'est le lecteur. Vous aurez Jieauloire, Totre'réctt es! une causerie entre vous et lui. Si tous lui montrez froidement le ma] sans lui montrer jamais le bien, il sef&che. Il se demande si c'est lui qui est mauvais ou si c'est vous. Vous travaillez pourtant

à Kémouvoiret à l'attacher; Tom n'; parviendrezjamaïs H TOUS n'êtes pns ému T(iu9-méme,.oasi-vouB>le «uihez si bien, qu'il vous juge indilTérent. Il a raison : la suprême impartialité est une chose antihumaine et u_i roman doit être humain avant tout. 6'il ne l'est pas,, on ne lui sait point de gré d'être bien écrit, bien composé et bien observé dans le détail. La qualité essentielle Ini manque : l'intérêt.

Le lecteur se détache aussi du livre oiitoiB les personna^^ sont bons sans nuance el sans faiblease ; il voit bien que ce n'est pas humainnonplus. Je crois

MO CORRESPONDAHCE DE GEORGE SAHD que l'arl, cet art spécial du récit, ne vaut que par l'opposition des caractères ; mais, dans leur lutte, je veux voir triompher le bien; que les faits écrasent l'honnête homme, j'y consens, mais qu'il n'en soit pas souillé ni amoindri, et qu'il aille au bûcher en sentant qu'il est plus beureui que ses bourreaux.

a Janvier 1876.

Il y a trois jours que jo t'écris cette lettre, et, tous les jours, je suis au moment de la Jeter au feu ; car elle est longue et diffuse, et probablement inulile. Les natures opposées sur certains points se pénètrent difficilement et je crains que tu ne me comprennes pas mieux aujourd'hui que l'autre fois. Je t'envoie quand même ce griffonnage pour que tu voies que je me préoccupe de toi presque autantque de moi-même.

11 te faut un succès après une mauvaise chance qui l'a troablé profondément; je te dis où sont les conditions certaines de ce succès. Garde (on culte pour la forme; mais occupe-loi davantage du fond. Ne prends [las la vertu vraie pour un lieu commun en

littérature. Donne-lui son représentant, fais passer l'honnête et le fort à travers ces fous et ces idiots dont tu aimes & te moquer. Montre ce qui est solide au fond de ces avortements intellectuels ; enfin, quitte le convenu des réalistes et reviens à la vraie réalité, qui est mêlée de beau et de laid, de lerne et de brillant, mais où la volonté du bien trouve quand même sa place et son emploi.

Je t'embrasse pour nous tous.

D,mi,.,=db,Goyle

CORRESPONDANCE DE CÉCILE SAHLE U1 CMLIV

AHAuniceB-PAUL ALBERT, A PARIS

Cher enfant,

Je t'envoie un volume qui contient un catalogue où l'on pourra trouver les explications qu'il désire, depuis mon premier roman jusqu'au Château des désertes. S'il veut la date des ouvrages, très nombreux encore, que j'ai publiés depuis, dis-le-moi, je Terairecopier la liste et la lui enverrai. Dis-lui que je suis bien reconnaissant de la sympathie qu'il me témoigne, en s'occupant avec tant de soin de cette critique. C'est un honneur pour moi, et je n'aurai jamais été traité avec tant d'indulgence et de bonté par un homme de si haute valeur.

Je suis contente d'avoir de tes nouvelles, et heureuse de l'amitié tendre que tu me témoignes, mon GHeul chéri. Nous allons tous bien ici; j'espère que, chez vous, il en est de même.

Ta vieille marraine,

CORRESPONDANCE DE GEORGE SAHLE

A UA'DAHE P^, A AUXBnflB<

Notint, » tirtint KK.

Or me dit, madame, qu'une lettre de moi tous serait agréable et vous ferait quelque bien. Je le voudrais beaucoup, mais puis-je l'espérer? Qu'est-ce qu'une personnalité étrangère peut apporter de clarté dans votre «e intime?

■ N'importe ! je ne veuï pas me refuser à un effort pour TOUS distraire un instant et pour tous dire au

I. Au commencement de l'année 1676, U. Edouard Charton BTiil Tait une visite à madame P***, qui, depnù la mort de ton fili, reliait inseniible A tout oe qne Ma patrenla et lei aniit

tentaient pour atténuer sa douleur. En entrant chei elle, il [Ut frappé de voit qu'il n*; avait dans sa chambre qu'une leuls e^ lampe, le portrait gravé de George Sand, et sur la table qu'un seul volume, le Marquis de ViUemer. Dans le coun de la «>»• Tcraa-lion, madame P*** dit qu'il lui était devenu preiqm impoiaible de lire des Œuvreï d'imagination, mais que quelquesunes de celles de madame Sand l'avaient intéressée et fortifiée : elle ajouta qu'elle aurait été henreuia d'entrevoir cet auteur d'un Ei grand génie et de poaaéder quelques lignes de son écriLure. St. Edouard Cbarton, prenant conGance dans ion amitié pour George Sand, osa la prier d'écrire quelques mots i madame P*"; ce qu'il obtint immédiatement avec toute la bonne grise possible.

CO&RKSPONDlTtCE DE GEORGE SMTIh 3S3

moïna qna ja voudrais ce quer je ns peui pas, vous consoler ou vous fortifier. Je sais que voire vie est vouée à' un deuil éternel; La mienne a été écrasée par des douleurs profondes, et ce que

l'on a ptt me dire n'a pas pénétré en moi bien avant. Je n'ai trouvé de soulagement que dans l'espoir de rejoindre ailleurs ce qui m'a quitté ici. C'est" en vous que réside la force que je chercherais en vain à vous donner.

Ne voyez donc, dans ces quelques mots que je vous adresse, que le témoignage d'une respectueuse sympathie pour votre malheur et le vif désir de vous marquer ma sollicitude attendrie et sincère.

GEORGE SAHN,

& II. HENRI AUIC,

Mon enfant, J'ai réfléchi à voire découragement : vrai, je ne l'approuve pas. J'ai beau retourner dans mon esprit les raisons que vous me donnez, je ne leur trouve aucune valeur sérieuse. Est-ce que vous êtes paresseux? Non, c'est impossible, puisque vous avez du cœur et de l'intelligence. La paresse est une impuissance, une infirmité d'un être pauvre, et vous avez justement l'âme

su CORRESPONDANCE DE GEORGE SAKD grande I Non, tous ne reculez pas devant l'aridité inévitable des commencements.

Vous faites de la critique et tous vous faites un autre idéal. Votre critique ne tombe pas juste : vous dites que la théorie et la pratique du Droit se contredisent. Supposons que ce soit vrai! raison de plus pour savoir la théorie du droit et connaître l'histoire de cette théorie dans l'esprit humain. C'est l'histoire de l'homme civilisé sur la terre que tous dédaignent d'apprendre, et tous croyez que vous pouvez devenir un bon écrivain en décidant d'avance que vous voulez l'ignorer; mais c'est vouloir surprimer

en vous votre raison d'être. Ne vous ai-je pas dit plusieurs fois que cette ignorance était une des misères de ma vie, non pas seulement, comme être civilisé et agissant, mais comme écrivain et artiste? Il y a là pour moi une porte fermée ; on vous l'ouvre toute grande et vous n'avez pas de peine à entrer, quand vous avez la jeunesse, c'est-à-dire la facilité, la mémoire et le temps! oui, le temps, enfant gâté que vous êtes.

Vous TOUS plaignez d'une vie trop mondaine : & qui la faute ? On vous distrait parce qu'il vous plaît de vous laisser distraire. Quand on veut s'enfermer, on s'enferme ; quand on veut s'occuper, on travaille au milieu du bruit; il faut même s'y habituer, comme on s'habitue à dormir à Paris au milieu du roulement des voitures.

Vous voulez être littérateur, je te sais bien. Je vous ai dit: « Vous pouvez l'être si vous apprenez tout. »

CORRESPONDANCE DE GEORGE SAND 3»

L'art n'est pas un don qui puisse se passer d'un savoir immense étendu dans tous les sens. Non exemple vous est pernicieux peut-être. Vous vous dites : « Voilà une femme qui ne sait rien et qui s'est fait un nom et une position. » Eh bien, cher enfant, je ne sais rien, c'est vrai, parce que je n'ai plus de mémoire; mais j'ai beaucoup appris et, à dix-sept ans, je passais mes nuits à apprendre. Si les choses ne sont pas restées en moi dans l'état distinct, elles ont fait tout de moi leur miel dans mon esprit.

Vous êtes frappé du manque de solidité de la plupart des écrits et des productions actuelles : tout vient du manque d'étude. Jamais un bon esprit ne se formera s'il n'a pas vaincu les difficultés

de toute espèce de travail, ou au moins de certains travaux qui exigent ta tension soutenue de la volonté.

On sonne l'office. Je veux que ma lettre parle ce soir. Je la reprendrai demain, et je vous embrasse aujourd'hui, en vous suppliant de faire un grand appel à vous-même, avant de dire ce mot honteux : « Je ne peux pas »

CORRESPONDANT : ANGE DE GEORGES SANI

CMLVII

AD MÊME

Cher enfant,

Je vous ai écrit hier en courant, j'étais en retard. Ne TOUS ai-je pas fait de la peine? J'en suis toute triste aujourd'hui. Tout cela est dur; mais vous comprenez que je TOUS parle comme si je vous avais mis au monde. J'en ai bien dit d'autres à Maurice quand il avait les langueurs et les irrésolutions de votre âge. Il m'a écouté, il en a rappelé. Il s'est bien trouvé d'être un homme tout en restant un artiste. C'est là la grande question. Vous avez les instincts et les goûts de l'art; mais vous pouvez constater à chaque instant, quel'art est purement aride est impuissant, c'est-à-dire m'ennuie, ou excessif, c'est-à-dire fou. Vous n'avez pas été poussé dès l'enfance par des instincts spéciaux et une direction exclusive à être peintre ou musicien. S'il vous fallait entrer dans ces études, elles seraient aussi ardues que le Droit et demanderaient même beaucoup plus d'heures de travail.

Vous auriez devant vous dix ans de pioche avant d'être productif. Les études naturelles vous seront très Ijonnnes, nécessaires même, si vous êtes écrivain.

COHRESPOMDANOE D£ G£OBCE SkUD 38T Mais Maurice, qui a le travail facile et persévérant et la mémoire excellente, a passé douze ou quinze ans avant d'être sûr de quelque chose, et il lui a toiyour& manqué pour être pratique comme il le voudrait, la grande base des malhématicques.

Je vois bien que vous croyez pouvoir produire sans avoir amassé ;je vousairabiché, je vous rab&che que, pour faire un peu de niel, il faut avoir sucé toutes les fleurs de la prairie. Vous croyez qu'on s'en tire avec de la réflexion et des conseils.

Non, ou ne s'en tire pas. Il faut avoir vécu et cberché . Il faut avoir digéré beaucoup ; aimé, souffert, at< tendu, et eu piochant toujours ! Enfm, il faut savoir l'escrime i fond avant de se servir de l'épée, voulezvous faire comme tous ces gamins de lettres qui se croient des gaillards parce qu'ils impriment des platitudes et des billevesées? Fuyez-les comme la peste et ne leur ressembliez en rien; ils sont, pour le coup, les vibrions de la littérature, ceux-là!

Non, non, l'art est une chose sacrée, un calice qu'il ne &ut aborder qu'après le jedne et la prière. Oubliezle, si vous ne pouvez mener de front l'élude des choses de fond et l'essai des premières forces de l'invention. Vous y reviendrez plus sain et plus dispos quand vous aurez fait acte de force par la volonté, la persist^ce, le dégoût vaincu, le sacrifice des amusements et des llâneries. Soyez licencié en droit pour arriver à être quelqu'un; alors

nous ferons ensemble toutes les études littéraires que vous voudrez, et, si je vois poindre

3SS corrkspohdàhcb de georcb s&md le vrai talent, je vous le dirai. Alors tous marcherei dans ce sens, en vous meublant l'esprit et en travail* lant la lang;ue, qui est l'instrument mais non le souffle.

Pardonnez-moi de vous contrarier, vous que j'aime tant; mais, croyez-moi, je vous aimerais mal et en égoïste si je vous disais autrement. Changez votre vie et vos habitudes, si votre milieu vous empêche de travailler. Comment a fait René, qui a étudié son droit k la campagne, auprès de la Châtre, et qui allait passer SCS examens k Paris? Il n'avait pas besoin d'un professeur pour lui m&chersa besogne. Il la m&cbait lui-même avec ardeur. Il voulait arriver, et vous voyez que le gros garçon ne s'en porte pas plus mal.

Vous avez le malheur d'être riche, mon cher enfant; c'est agréable, mais pernicieux. Songez-y sérieusement. Prenez votre coeur à deux mains et qu'il vous obéisse. Richesse oblige.

Dites-moi que tous voulei vouloir et bientôt vons pourrez vouloir beaucoup. Je vous embrasse tendrement pour moi, pour nous tous. Maurice, à qui je dis que vous êtes an peu découragé, est de mon avis. Il voudrait bien avoir fait son droit, lui I II regrette sii ans de sa vie qu'il a passés à être malade de croissance. Il voudrait les rattraper.

Dites tODtes mes tendresses chez vous.

CORRESPONDAHCE DE GEORGE SIHD 389

CMLVai

A GUSTAVE FLAUBERT, A PARIE

Tu méprises Sed&iae, gros profane t voilà où la doctrine de la forme te crève tes yeux. Sedatne n'est pas un écrivain, c'est vrai, quoiqu'il s'en faille de bien peu ; mais c'est un homme, c'est un cœur et des ep- Irailles, c'est le sens du vrai moral, la vue droite des sentiments humains. Je me moque bien de quelques raisonnements démodés et de la sécheresse de la phrase ! le mot y est toujours et vous pénètre profondément.

Mon cher vieux Sedainel il est un de mes papas bien-aimés et je trouve le Philosophe sans le savoir bien supérieur à Victorine; c'est un drame si navrant et si bien conduit ! Hais tu ne cherches plus que la phrase bien faite, c'est quelque chose, — quelque cloise seulement, — ce n'est pas tout l'art, ce n'en est pas même la moitié, c'est le qaarttoutauplus, et, quand les trois autres quarts sont beaux, on se passe de celui qu'il ne l'est pas.

J'espère que tu n'iras pas chercher le paysage avant le beau temps; ici, nous avons été assez épargnés; mais, depuis trois jours, c'est le déluge, et cela me rend

3W GORRESPORDAKGE PK GKOIGE SANO malade, je n'aurais pas pu aller à Paris. Ta nièce va mieux, Dieu en soit louélje t'aime et je l'embrasse de toute mou ftme.

CHLIX

A KADBMOISELLB BABHBTТА*, A PARI»

Kolitiit, 9 aan ISTS

Ma chère jnignonne,

le veas mnercie de me remerder; car e'esl moi TOire obligée, et, si j'ai été pour toos l'occasion d'un biomphe', j'en suis si heureuse, que je suis récompensée an centuple de ma confiance en tous. Tous mes amis m'écrivent que vous avez été adorable, et H. Perrin déclare que ce aieeès vous place au premier rang.

Je vous l'avais bi^ dit, au foyer de l'Odéon, que vous iriez loin! El cela s'est réalisé si vite, que voHi devez être contente. C'est qu'AUsai vsus aviez bien travaillé el aidé le bon Bieu, qui «o«b « si bien douée.

Je vous embrasse de tout cœur", et ma petite-fille Aurore, ainsi que ma belle-fille, qui toutes deux vooB

Aujanrd^ai, madame Gailave Worim

S. Dan» le ittriage 4e Victorine.

CORBESPOnDANGt: DE GEORGE S3N11. 3St, adorent, me chargent de vous embrasser ùissi pour elles.

GEOnCE SARD.

Je suis un peu sonlTraiite eu ce moment ; mais j'espère bien vous applaudir quand Le beau temps m'aura remise sw pids.

DB-HAJie&IT

J'ai In, monsieur, le roman que vous m'avez envoyé etqnejeve-BsrMoariie. 11 est très joli, tanchant, bien pensé et bien écrit. 11 faut corriger quelques longueurs dans les dialogues du commen-cemezit ou les rendre un peu plus réels. Ce roman a l'inconvé-

nient de ressembler un peu à celui que j'ai intitulé le Marquis de Yiliemer, dont le sujet principal est l'amour d'un fils de famille pour la lectrice de sa n^{re}. Pourtant, il y a d'assez notables difTé-rences dans l'action pour que le lecteur ne songe pas trop aux points de contact. Il faut bien tous garder, monsieur, de jeter au Eeu ce nannscrit, qui a certainement de la valeur el du charme. Ce n'est pas l'œuvre du premier venu el je l'ai lu avec intêrêl jusqu'au bout.

Hais TOici la qneglîoa à laquelle il m'est dirOcile de répondre. Vous parlez d'améliorer votre position ou celle de voseafants. Trouver un éditeurest une grande question à résoudre. Ils sont tous encombrés de manuscrits et ne donnent pas toujours la préférence aux meilleurs. Ils ne tiennent compte d'aacune recommandation; ils lisent eux-mêmes ou font lire par des employés qui soni dans la partie et qui ne voient qu'une question de commerce dans la dépense à faire pour payer l'anleur ou seulement pour l'Imprimerie. Ils ne se targuent pas d'être des juges littéraires. Ils savent on ils prévoient si le livre couvrira leurs frais. Il faudrait, avant d'avoir affaire à eux, pouvoir publier l'ouvrage en feuillets dans un journal. Là, l'encombremenl est encore plus effrayant et on donne la préférence aux noms déjà connus. Enfin, en supposant que vous réussissiez h vaincre tous ces obstacles, le prix est minime, et il faut avoir beaucoup produit et eu de nombreux succès pour trouver une ressource sérieuse au fond de son encrier.

Je n'en suis pas moins à votre service pour offrir votre manuscrit à un journal ou à un éditeur, quand vous aureï un peu allégé les vingt premières pages, qui n'entrent pas assez vite en matière. Cette mère qui va disparaître n'a pas besoin d'être si bien dé-

peinte et de tant parler. Quand vous aurez fait ces remaniements et corrigé certaines fautes d'inattention (entre autres lendemain que vous écrivez toujours landemain), veuillez m'avertir et je vous donnerai

l'adresse d'un éditeur ou d'un éditeur de feuilletons, auquel j'écirai en même temps pour le prévenir. Mais, comme je passe ma Tête à échouer en ces sortes d'entreprises, je ne veux pas vous tromper en vous donnant l'espoir de réussir.

Je serais pourtant heureuse de tous obliger, monêur, soyez-en assuré. Je garderai toujours le cher el tendre souvenir de la compagne que vous avez perdue et nos regrets communs sont un lien que j'aurais à cœur de renouer.

GEORGE SAHD.

Veuillez dire mes amitiés bien mes k Virginie Cazeaux.

A UADAHB BORGET. A PARIS

Nabani, 10 ain 1810.

Cbére bonne madame,

Je viens causer avec vous bien intimement et & cœur ouvert. L'enrant s'agite dans son berceau, il faut savoir ce qu'il a.

Vous savez sans doute comment j'ai fait connaissance avec lui. 11 était volontaire, en garnison, quand il m'a écrit pour la première fois. Il me lisait, disait-

SM CORRESI-OHDANCE DE GEORGE SAHD

il, et pensait IrouTer dans mes livres ane mélbode de s«fesse qui répondit à ses instiDcls. Je suis un pauvre Philosophe k coup

sûr. Mais j'ai des aspirations sincères et de toute la vie, vers le bien et le beau, j'ai été douée d'une forine quelconqHe pottr ei-priner ces aspirations, que plusieurs ont partagées et comprises, parce qu'ils les avaient déjà en eui-mêmes. C'est le cas de votre cher en&mt. — A ces élans de confiance et de sympathie que m'exprimait sa lelbre s'ajoulait une confidence. Il voulait aimer, se marier jeune, mais il ne voulait pas se proraner dans les hasards des besoins physiques; il me demandait s'il avait raison, et nalurellemenl je l'approuvais en lui disant que le but le plus élevé de l'homme était de relever autant que possible la dignité de l'es-pèce; que se conserver pur et fort ponr être capable d'avoir des enfants purs et forts -l'était travailler à relever la pauvre humanité, tellement rabaissée et corrompue par le vice des parents ou des ancêtres, qu'elle dégénère visiblement au moral comme au physique; enfin je ne me rappelle pas trop mes paroles, mais je sais que je lui exprimais une conviction. Ses lettres suivantes me parlaient de luttes ou de tentations qu'il avait surmontées, el, k son dernier voyage ici, noire causerie étant revenue Gur ce sujet délicat, que je ne voulais pas provoquer par des questions, il m'a dit qu'il avait triomphé de lui-même et qu'il persistait h apporter dans le mariage la fefvear et la sainteté du premier amour. Sous tous les autres rapporli, j'ai trouvée» lui aoe belle &me>

généreuse, droite el «Dtounaste da bien, pleine d'amour pour vous, ponr sa sœur, son Trère et pour celai qu'il appelle son père sans effort et sans arrièrepensée.

Voiià ponrqnoi je l'ai pris en hante estime et en sérieuse affection ; heureuse d'avoir un enfant de plus ^ans ma nombreuse famille adoptive.

A présent, l'enfant s'ennuie et n'a pas le cœur au travail, cela est évident pour moi. Je lui ai indiqué un professeur qu'on me disait excellent, mais qui, je le crains, est trop imbu d'idées reçues sur la société pour être parfaitement raisonnable. Henri s'en plaint, tout en l'aimant beaucoup. Il dit qu'il oublie ce qu'il a étudié seul ici, et qu'il n'apprend rien. Je crois bien qu'en effet, l'élève peut être las du professeur et rien ne serait plus simple que d'en changer; mais je pense aussi que l'élève a peu de zèle et que ce genre d'étude lui est antipathique. Il me remontre les inconvénients du temps qu'il perd à ne pas s'instruire et il est certain que, pour un être aussi intelligent que lui, le fond du savoir n'est pas assez développé. Il connaît insuffisamment l'histoire, et les notions de science sont presque à l'état de zéro. Au fond de son dégoût, il a la passion littéraire, je le vois bien; mais c'est là ce que j'encouragerai le moins, tant qu'il ne sera pas instruit sous d'autres rapports, car ce serait travailler dans le vide et vouloir faire du miel avant d'avoir sucé les Heurs. Quant à insister sur le droit, j'attends vos ordres, à vous sa chère mère. Je n'ai pu

D,mi,,=db,Goyle

396 CORRESPONDANCE DE GEORGE SAHPI de goût pour forcer les vocations; jusqu'à présent, j'ai tourné autour des âmes jeunes que j'ai maternellement adoptées, et j'ai tâché de saisir la capacité après des essais et des tâtonnements. J'ai eu le bonheur de réussir quand j'ai eu affaire à de bons esprits; j'ai réussi à faire d'un gamin qui voulait en tirer un avantage, un savant distingué, aujourd'hui dans une belle position relative, et d'autant meilleur père de famille qu'il a tenu le serment qu'il s'était fait de rester chaste jusqu'au mariage. Mais c'était un orphelin qui s'en remettait à moi du soin de son avenir, et je ne sois pas hardie à

conseiller un heureux fils de famille comme Henri. Il me faut votre direction. Donc, si vous tenez essentiellement à ce qu'il ait son diplôme, je trouverai certes de bonnes raisons pour l'engager à persister. Sinon, je vous demanderai de me l'envoyer pendant quelques jours pour que je le questionne à fond, surtout pour que je le dissuade d'écrire & présent. J'ignore s'il écrira jamais. Je le trouTe bien un peu g&té à domicile sons ce rapport. II a fait jouer par ses amis de petites pièces gentilles, mais qui n'étaient pas assez faites pour voir le feu de la rampe. Il n'est pas sans goût, sans grâce et sans forme : mais il n'y a encore rien d'assez saillant pour être produit en public, et, si je lui laisse l'espoir d'arriver dans celte partie, c'est alin qu'il s'instraise à fond de tout ce qu'il n'a pu encore qu'effleurer. C'est alors que tout lui deviendra possible et que ses facultés naturelle» donneront leur mot définitif.

CORRESPONDAIfCE DE GEORGE SA:

J'atlendg votre répoDse pour loi répondre, madame, Grojez-moi bieu à vous de coeur ek dévoaée. \

GHLXII

AGUSTAV3 FLAUBERT, A CHOISSBT Holunl, U 011» 1878.

j'aurais beaucoup à dire sur les romans de H. Zola, et il vaudra mieux que je le dise dans un feuilleton que dans une lettre, parce qu'il j a là une question géoérale qu'il faut traiter à l&te reposée. Je voudrais d'abord lire le livre de M, Daudet, dont tu m'as parlé aussi et dont je ne me rappelle pas le titre. Fais-lemoi donc envoyer par l'éditeur, contre remboursement, s'il ne veut pas me le donner ; c'est bien simple. Ea somme, la chose dont je ne me dédirai pas, tout en faisant la ciitifiae philosophique du procédé,

c'est que Rougon est un livre de grande valeur, un livre fort, comme lu dis, et digne d'être placé au premier rang.

Gela ne change rien à ma manière de voir, que l'art doit être la recherche de la vérité, et que la vérité n'est pas que la peinture du maloudubien. Un peintre qui ne -nà que l'un est aussi faux que celui qui ne voit

ça« l'autn. La vie n'est pas bonrrée que de scélérats «t <»« nisés. Les honnêtes geas ne sont pas le petitDoinbre, puisque la société subsiste dans un certain ordre et sans trop de crimes impunis. Les imbéciles dominant, c'est vrai ; mais il y a une conscience publique qui pèse sur eux et qui les oblige à respecter le droit. Que l'on montre et flagelle les coquins, c'est bien, c'est moral même, mais que l'on nous dise et nous montre la contrepartie ; autrement, le lecteur naïf, qui est le lecteur en général, se rebute, s'attriste, s'épouvante, et vous nie pour ne pas se désespérer.

Comment vas-tu ? Tourguenef m'a écrit que ton dernier travail étui très remarquable : ta n'es dmc pas ficku comme lu le prétends ?

Ta nièce va toujours mieux, n'est-ce pas ? Moi, je va mieux aussi, après des crampes d'estomac à en devenir bleue, et ça avec une persistance atroce. C'est une bonne leçon que la souffrance physique quand elle vous laisse la liberté d'esprit. On apprend à la supporter et à la vaincre. On a bien quelques moments de découragement où l'on se jette sur son lit ; mais, moi, je pense toujours à ce que me disait mon vieux curé quand il avait la goutte : Ça passera ou je passerai. Et, là-dessus, il riait, content de son mot.

Hon Aurore commence l'histoire et elle n'est pas très contente de ces tueurs d'hommes qu'on appelle des héros et des demi-dieux. Elle les traite de vilains

Noos avons un affreux printemps ; la terre est jon-

CORRESPONDANCE DE GEORGE SAND 399

chée de Heurs et de neige, on prend l'odeur à cueillir les violettes et les anémones.

J'ai lu le manuscrit de l'étrangère; ce n'est pas décadence. Il y a des diamants qui brillent fort dans ce polychrome. D'ailleurs, les décadences sont des transformations. Les montagnes en travail rugissent et glapissent, mais elles chantent aussi de beaux airs.

Je t'enlève et je l'aime. Fais donc vite paraître ta légende, que nous la lisions.

A H. CHARLES-BODIN, A PARIS

Cher ami, Je TOUS remercie pour ce bel article sur mon compte ; je voudrais aussi remercier l'auteur; car il y a de la sympathie dans son appréciation. Chargez-vous de lui dire que j'y suis tout à fait sensible et qu'être approuvée eu si beaux et si bons termes est un honneur pour moi. Je ne me souviens pas — je lis si peu le nouveau — d'avoir lu d'autres articles de M. Anatole France. Il a beaucoup de style, une belle forme simple et dans le «rai de notre langue. Ça devient joliment rare ! cu-

400 CORRESPONDANCE DE GEORGE SAND tenez et encouragez ce jeune talent, vous n'en trouverez plus beaucoup.

Dans cinquante ans, le sens du français sera tout transformé, c'est inévitable; c'est l'œuvre du journalisme, qui écrit au jour le jour et qui habitue le public à ses procédés. Je comprends les saintes colères de Scherer ! Qu'y faire ? Rien. Patienter, comme en tout, et espérer qu'une bonne réaction succédera & une uiautidse.

Que devenez- vous? Comme vous m'écrivez peu! Ne viendrez-TOus pas voir fleurir nos lilas? nous nous portons tous bien ; mais, quand vous ne dites rien, nous rêvons de maladie et d'accidents chez vous.

A vous de cœur'.

A 11. LB DOCTEUR UBNRI F&VRB, A PARIS

Hohui, 16 nui im.

Cher ami.

J'attends le livre annoncé et je ferai de mon mieux pour ajouter & son succès. Je vois avec chagrin que V3US luttez encore contre le mal des vôtres. Je compte bien que vous en triompherez et que la victoire sera d'auiaut meilleure qu'elle vous aura coâté plus de

CoRRÉS1>oNDAMCE DE GEORGE SAHD 4ot soins et d'efforts. Moi, je lutte contre mon propre mal avec patience. Les crises sont pins fréquentes, mais moins aiguës ; mais je suis un peu plus fatiguée et je ne me snis pas beaucoup remise au travail. Uaurice souffre de névralgies aax oreilles, aux joues, à la mâchoire. Le sulfate de quinine combat les accès. La gorge ne se prend pas, c'est l'important; mais je vis toujours dans cette

crainte capitale. Dites-nous quelque chose pour éviter l'angine, s'il y a moyen.

J'ai reçu aussi ce matin une lettre de H. Marteau; soyez sûr que je m'intéresse à ce qui vient de lui, surtout quand vous y avez mis la main, et croyez à tout bonnement bien vite de votre vieille malade.

Tendresses de tous les miens. Les enfants vont bien, Dieu merci, et vous embrassent.

CMLXV

A H. HAURICB-PAOL ALBERT, A PARIS

Hélios, 31 mai 1915.

Cher enfant, Je serai très fière et très heureuse de lire ton article et je l'attends avec impatience. Je voudrais bien t'envoyer quelque chose de nouveau; mais je n'ai pas tra-

40S CORRISPOHDANGE DE GEORGE SAHD Taillé cet hôte. Ne dois-tu pas démonstrer l'usage de la première chose qui parait. J'ai été fort souffrante depuis quelques mois; mais j'espère surmonter encore cette crise et barbouiller encore du papier en songeant à ceux que j'aime, à toi surtout. Je vois que tu te prépares à devenir papa et que tu vas adorer le nouveau bébé qu'on te promet. Dis-bien mes tendresses à tes parents et ne m'oublie pas attirés de ta bonne maman, qui ne m'écrit plus et dont je n'ai pas de nouvelles depuis longtemps.

Je t'embrasse de tout mon cœur pour moi et mes enfants.

Ta vieille marraine qui t'aime.

SAHD

Je crois l'avoir envoyé la Tour de Percemoni et la Coupe. Hais Je n'en suis pas sûre et je te les renvoie.

Nohul K Btl isw.

Ma chère mignonne, Ta vieille amie souffre beaucoup d'une maladie chronique de l'intestin, qui est, du reste, sans danger. Il ne s'agit que de s'armer de patience et j'en ai beaucoup, ne voulant pas chagriner par des plaintes ceux qui m'entourent. Le moral est toujours bon et point

affecté du tout. Mes petites-filles grandissent, l'aînée est de ta taille à présent, bien qu'elle n'ait que dix ans et soit aussi enfant que son frère le veut. Elles sont bonnes et gentilles comme des anges, et je vis pour les aimer.

Je m'afflige de voir que, loi qui es encore jeune, tu ne guérisses pas, malgré le repos et la campagne.

Tous ici, nous t'embrassons et faisons de tendres vœux pour toi.

Nos bonnes amitiés à Sandrine.

GHLXVII

A H. LE DOCTEUR HENRI FAVRE, A PARIS

Merci de votre bonne lettre, cher ami Je suivrai toutes vos prescriptions. Je veux fouler à mon compte rendu d'hier la réponse à

vos questions d'aujourd'hui. L'état général n'est pas détérioré, et, malgré l'âge (soixante et donie ans bientftt), je ne sens pas les atteintes de la sénilité.

Les jambes sont bonnes, la vue est meilleure qu'elle n'a été depuis vingt ans, le sommeil est calme, les mains sont aussi sûres et aussi adroites que dans la jeunesse. Quand je ne souffre pas de ces cruelles douleurs, il se produit un phénomène particulier, sans doute, & ce mal localise : je me sens plus forte et

D,mi,.=db,Gooylc

plus libre dans mon être que je ne l'ai peut-être jamais été. J'étais légèrement asthmatique : je ne le suis plus; je monte des escaliers aussi lestement que mon chien.

Mais une partie des fonctions de la vie étant presque absolument supprimées, je me demande où je vais, et s'il ne faut pas s'attendre à un départ subit, on de ces matins*. J'aimerais mieux le savoir tout de suite que d'en avoir la surprise. Je ne suis pas de ceux qui s'affectent de subir une grande loi et qui se révoltent contre les fins de la vie universelle; mais je ferai, pour guérir, tout ce qui me sera prescrit, et, si j'avais un jour d'intervalle dans mes crises, j'irais à Paris, pour que vous m'aidiez à allonger ma vie; car je sens que je suis encore utile aux miens.

Maurice va mieux. Nous faisons tous des vœux pour votre maladie, et nous croyons que vous le sauverez; — et nous vous aimons.

G. SAND

I. George Saiid l'Mt alités deut jonn iprèi cette leUre « Ht morie, Mftti dix joon de lonSVancea, le 8 juia 1816.

D TOME SCXIÉMI

D,mi,.=db,Gooylc

DCCSSXVII

A M. Edmond Plauchul.

iiiioillet

ICCXXXVIII

A madame Edmond Adam.

U juillet

OCCXXXIX

A GualBve FlaubcrI

26juillet

DCCXL

30 juillet

Saoul

DCCXLI

A Cuslase Flauherl

DCCXLII

A madame Edmond Adam.

8 août

DCCXLIII

A M. Edmond Plauchul.

Il août

DCCXLIV

A M. Henri Harrisso. . .

13 août

DCCXLV.

A CusUie Flaubert....

15 août

DCCXLVI

A madame Edmund Adam.

15 août

DCCXLVII

DCCXLVIII.

A. S. A. le prince Napo-

l'onfJérOme)

À H. André Boulet

18 août

IS août

DCCXLIS

A madame Edmond Adam.

18 août

DCCL DCCL

A M. André Boulet

A madame Edmond Adam.

20 août

ÎO août

fīCCLII.

A M.AndréBouUt

ai août

Dccmi

A M. Marlineau-Des-

İ2 toûl

TABLE

DCCLIV. A M. EilmoaJ Plaadiut.. 36 aoat

DCCLV. Aumême 31 août

DCGLVI. Au mjme S lelitchmbre,

DCCLVII. AmidameEdmondAdïni. 5 septembre.

DCCLVIII. A M. Charles Duverncl.. 10 septembre.

DCCLIX. A M. Eilouard Plauchul, 13 septembre.

DCGLX. A M. AiidréBoul«l 15 scplembre.

DCCLXI. AmadameEdmondAitain. 15 uptembre.

DCGLXII. A H. Julea Boucoiran... 3 octobre...

DCCLXIII. A madame Simonnet 5 octobre...

DCCLXIV. A Gmlave Flaubert 10 octobre...

DCCLXV. A H. Joie) Boucoiran... 13 octobre... DCCLXVI. A M, Charles Poney.... 14 octobre... DCCLXVII. A H. Kdmond PUu-chul. £9 octobre.... DCCLVIII. A M. Jules Boucoiran... 19 novembre . UCCLXIX. A. S. A. le prince Napoléon (JérSine) 25 aoveabre.

DCGLXX. Au mime 1' décembre.

DCCLXXI. A H. Edm. Simonnet... 7 dôcembre.

DCCLXXII. AH. Adolphe Crémieux. 38 décembre.

DCCLXXIII. A H. Edmond Plauchiit. 39 décembre . DCCLXXIV. A. S. A. le prince Napoléon (JérOme) 30 décembre.^

DGCLXXV. A. M. Charles Podcj...

DCCL&XVI. A. H. Edm. Simonnet..

""CLXXVII. A H. Charles Poncj....

JLXXVIII. A M. Jules Boucoiran..

TABLE 40T

DCCLXX.XIt. A H. Eâmond Plauehul. 3 février 73

DCCLXSXIU. A M. fierton père i février.... 76

DCCLXSXIV. A M. Henri Harrisie...* I février.... 76 DC-
CLXXXV. AH. Edmond Adam,... Sfivrier.... 79 PCCLXXXVI. A. S.
A. le prince Napoléon (Jérame) 4 février. ... 81

DCCLXXXVI. A Cultave Flaubert 4 février.... 85

DCCLXXXVIII. A M. Henrj Barrisse ... 13 février.... 86

DCCLXXXIX, A M. Edmend Plauchul. i! février.... 89

DCCKC. A H. Bcrion père 31 février... 9t

DCCXCI. A mademoiselte Alice

Lameuine Sî février. ... 93

DCGXCI. A madame Edmond Adam. S2 février 91

DCGXCIH- A M. Edmond Plauchut. 10 man 96

DCCXCIV. A Gustave Flaubert 17 mars 97

DCCXCV. A. S. A. le prince Napoléon <Jér<Jme)]T mars 100

DCGXCVI. A M. BerlonpÈre 19 mars 10!

DCCXCVII. A M. Edmond Plauchul.. 24 mars 104

DCCXCVIII. A M. André Boutct 26 mors 106

DCGXGIX. A M. Edmond PJauchut. . 26 mars 109

DGGC. AmadameArnouldPlessy 28 mars 112

DCCCI. AM. Jules Boucoiron... 6 avril 113

DGCGII. A H. Alex. Dumas fils.. SI avril 114

DGCGIII. A Gustave Flaubert 28 avril 116

DCCCIV. A M. Berton père 17 mai 119

DCCCV. A M. AlBi. Dumas fils.. . 23 mai 121

DCCCVI. A M. Cazamijou 25 mai 1Î3

DCCCVII. A M. Gharlea Poney 25 mai 1S4

DCCC\1II. AmadameArnould-Plesay 29 mai 12S

DCCCIX. A madame Martine 80 mai 127

DCGCX. A M. Alex. Dumas fils.. 8 juin 128

DGGCXI. AmadameEdmoDilAdam. 13 juin 130

DCGCXII. A. S. A. le prince Napo-

Hin (Jérftme) 14 juin 131

KM TADLB

DCCCXIII. A M. GdmoDd Plauchut.. IS juîD 13%

DCCCXIV, A madame Emmeline

R.-ijmond 18 juio 138

DCCCXV. A madame Stella Blancî;. 19 juin ItO

DGCCHVI. A M. HenrTHarriïM.... 6 juillet Ul

- DCCCXVII. A. M. Alex. Dumaë flis. . juillet 143
- DCCCXVIII A GusUts Flaubert 23 juillet 147
- DCCCXIX. à n. Charles-ËdmoDd.. S3 juillet iiS
- DCCCXX. A. g. A. le prince Napoléon (Jiintme) 3J juillet.
151
- DCCCXXI. A M. Charles-Edmond... IS août 156
- DCCCXXK. Au m£mc !5 août 158
- DCCCXXIII. AN. Berlon pire août 160
- DCCCXXIV. AGuiUvB Flaubert août 161
- DCCCIXV. Au même 6 eeplembro. 1G3
- DCCCXXVI. A M. Gharies-Edmond.. 7 septembre.. 161
- DCCCXXVII. A Gustave Flaubert 16 icplembrc. 168
- DCCCXXVIII.'A M. Edouard Pompéri.. S octobre... 163
- DrxCXXIX, A H. Berlon pire H octobre... ITO
- UCCCXIX. AH. Edmond Ptaucbul. Il octobre... 171
- DCCOXXXI. A M. Alfred Gabrté !1 octobre... 172
- DCGGXXXII. A H. Henrj Harrisse.... 31 octobre... 173
- DCCCXXXIII. A H. Paul de Saint-Viclor 39 oclobrc.... 171
- 1>GCGXXXIV. A H. Charles-Edmond.. 3 norembre. 175
- DGGGXHXV. AH. Alex. Dumai flis.. 3 novembre. 177 DGCCXXX-
- VI. A n. le Dirccicur du Journal dt* autographes. . . 13 décembre .
179 [IGCCXXXVII. AU. Alex. Dumai flis... SI décembre. 183

DCGCXXXVIII. k madame Lebarbler de

Tinan 2 janvier.. .

DGCCXXXIX. A H. Gharl ei- Edmond . . 3 janvier...

TABLB 4C9

DCGCXL. Aa mima 8 juirler.-.. ISB

DCGCILI. i GuiUTe FUnlwH.... 17 Juiritr.... 101

DCCCXLII. Au même 18 jaiiTitr. . . . 193

bCLCXUtl. Au même ÎSjaa^r.... 103

DCCCXUV. Au même 38 Juiti«r. . . . 195

DCCGXLY. ImadameEdmondAdun. 8 Hvrier.... 19a

OCGCXLVI. A HautiH-Paul Albert... 8 mu* 187

DCCCILVII. A GogUTe Fltubert. 17 man 199

DCCCILVIII. AmidameEilmondAdam. 30 mars 200

OCCCXLIX. A GaiU» Flaubert S avril 203

DCCCL. A H- Pnul Albert IS avril. 203

DCCCLI. A H. Alex. Saiat-Jeui. . 10 avril 201

DCCULII. A H. Paul Albert avril 30B

DCCCLIII. A H. Charht-EdmoDd.. 2 mai 209

DCCCLIV. Au même S mai 210

DCCCLV. A Edme Simoneet 20 juin 213

DCCCLTI. A Gustave Flaubert 5 juillet 215

DCCCLVII. Au même 15 juillet U6

DCCCLVIII. A H. Charles-Edmond... 1- août 219

DCCCLIK. A H. Berlon père Saoul 220

DGCLI. A H. Zdziki Planchet. 36 août 333

DCCCLXI. A mademoiselle Blanche

Barret U 39 no 331

ItGGCLXII. A H. Scipion du Ronre. . 30 août 236

DGCLXIII. Au docteur Henri Favre. 30 août 238

DCCCLXIV. A Gustave Flaubert 8 septembre. 330

DGCLXV. A H. Charles-Edmond. . 20 septembre. 233

UGCLXVI. A H. Hébrard 3 septembre. 234

DCCCLXTII. A H. Berton père 6 octobre... 935

OGCLXVIII. A H. Charles-Edmond... 9 octobre... . SSfl

DCCCLXIX. Au même 11 octobre... 238

DCCCLXX. Au même 13 octobre... SU

DCCCLXXI. Au même 14 octobre... 242

DCCCLXXII AmadamelmonilAdam. 16 octobre... 345

DCCLXXUI. A Gustave Flaubert 5 octobre.. 247

DCCCLXUV. Au même 16 octobre.. 251

DCCGIXXT. All.CbHtea-£dmand... C aoTembra. S53
 DCCCLIIvI. lu mftine T novembre. loi
 DncCLX&VU. A H. Julet aarotie EO noTembre. !56
 KCCCLXXVUL A GutteTB FUuberl. ... K nanmbra. 357
 DCCCLXXtX. Au mine S7 novembre. i59
 DCCCLXXKX. Au taim« ÎO noTSinbre . 260
 DGGCLXXXt. A H. Ctiules-Edmond. . décembre. . !62
 DGCCCLXXXil. A H. JuIm Clwetie 6 décembre. . SU
 DCGCLXXXIII. AH. Chartet-EdmoDd.. 8 décembre.. 365
 DGCCCLXXXIV. A CkwUve Flaubert.... 8 décembre.. 266
 DCCCLXXXV. A M. iCbtriet-Edmond. 11 décembre.. STU
 DCCCLXXXVI. A M. Cbariei Pobcj....
 UCCGLXXXVIL AmtdameEdmoDdAdtm.
 DCCCLXXXVill. A mmdemoiiele Lerojer
 de CtHmlopie
 DCCaXXXIX. A BdmeSIroonnci
 DCCCXC. A midtme Lebirbler de
 3 jaDvier..
 8 janvier..
 4jtnti«r. ... 271 lljntler... 275

DCCCXCI.

DGCGXCII.

DCCCXCIII.

DCCCXCIV.

OCCCXCT.

DCCCXCVI.

DCCCXCTII.

DCCCXC VIII.

DCCCXOX.

CM

A Gnitove Fliritert

A M. ChMle»-Edmond...

A H.AIeiaodreDumssSIi.

A mademoiselle Blanche

Burelta

A mademoiteUe Aurore

Saod

A M. Charlei-Edmond...

A Maurice-Paul Albert..

A Edme Simonnet

A Gaitare Flaubert

A H. Lm» ViaMIet

10 avril 2S4

37 avril SS7

Sjaln m

Ujnhi S90

13 juillel 291

30 ao«l 293

tt leptaïibrs. S9i

TABLB ll(

cm. A Sutivernubert.,... 3 octobre.... iB5

CBUI. A. Hanrico-Païl ilbart. 16 octobre..., İ9T

CHIII. A H, H«nri Amie 10 novembre. Î9S

CUIV. A U. Seipion du Hoars. novembre. fSd

CUV. A U. Charlai Edmond.. 13 déuembre . 300

CM VI. AumtmB 3fi dâcimbire. 302

CUVII. AS.A.!epTinceNapa]éoD

Oérane) SOddcemtwa. 301

CUVIII. Au niftoie 5 jaDTîer..., 3%

CUIX. A H. Edmond Plaucht. ë avril 30T

CHX. A a. CharleB-Edmond. . 6 avril. 309

GUXI. A GuiU«e Flaubert 10 anil 311

CHXII. AU.Charlas Dnreroat.. 24 mai 31t

CHXIII. A madamojgella Aurore

Sand juin 311

CHXIY. A GuitaT* FUubert 6 juillet 315

CHXV. A Uanrica-Paul Albert .. 11 aodt 31S

CHXVI. AH. Cbariei'Ediioiid.. «octobre... 319

GMXVII. A Uaurioe-Paul Albert. , 16 octobre. . . 310

CHXVIU. A U. Henri Amie H octobre... 33S

CUSIX. A H. Chulei-EdaMid... 6 noTembre. 3i3

CHXX. A H. Henri Amie , aoTembie. 321

CUXXI. A 6u«U>e FbQbert 8 décembre. 327

CHXXII. A H. Charlei Poaci 18 dicMibre. 329

CUXXIII. A S. A. le prince Napoléon

(lérAme) 36 décembre . 330

CHXXIV. A H. SdpioD du Roure. 4 jantler. .

CUX XV. AGniUTA Flaubert...., 16 janvier., CHI VI. AH.
G«or|«lViUol... . Il Orrier...

It TABLE

CUI ITI. A H. Edmond Plaaehut. 25 férrler. . . .	330
CMXXVUI. A M. DaqwHMI février....	338
CHXXIX. A H. KdHond PUuebut. S mii 3il	
CHXXX. A H. Calmuin Létj.... T mai 3ti	
CHXXXI. A H. Edmond PlauGhut.. 10 mai	313
CHII XII. A H. le docteur Henri	
Fnvre 16 juin	315
CHXXXm. AQmâmtt..... 18 juin	346
CHXXXIV. AH.levicomtedeSpoel- bercb deLovenjoul..., il juia	347
' GHXSXV. A H. Joieph Deisauer. . . 6 juillet	348
CMXXXVI. AmaduneEdmondAdim. 11 jaillel	349
CHXXXVII. A a. le baron Htrlio eau- Detchenai 3 août	351
CHXXXVIU. A madame Marie Boueoi' ran 40 août	358
GHXXXIX. A H. Charlet Sagnier. ... 80 août	354
CMXL. A Giutave Flaubert 7 septembre.	355

CHXLI. A H. Charles-Edmond... SB septembre. 356

CMXLII. Au même 5 octobre... 358

CilXLIII. AH. Edouard Charton... 13 octobre... 359 CHXLIV.
AU. le vicomte de Spoel-
berch de Lorenjuul.... 33 octobre... 360

CMXLV. A H. Edmond Plauchut. 8 novembre. 363

CHXLVI. A Gu«taT» Flaubert 15 octobre. 363

CHXLVII. A M. Edmond Plauchut. 19 novembre. 364

CMXLVIII. Au même 30 novembre. 365

GHXLIX. A Gustave Flaubert 18 et 19 déc. 366

GML. A U. Edmond Adam 17 décembre. 370

CHU. A mademoiselle Haigue-
rille Thutlier 3 janvier. .

CHUI. A Maurice-Paul Albert. 3 janvier..

TABLE

CHLIII. A GuBlate Flaubert 13 janvier... 373

CMLIV. A HaariM-Paul Albert.. 19 janvier... 381

CHLY. A madame P*** Ufévrier... 383

CHLVI. A H. Henri Adio. l» mari 383

CUL VII. Au mÊme S man 366

CHLVIII. A GnMave Flaubert S man 389

CHLJX. A mademoiïelleBarreHa. 9 mart 390

CHLX. A H. Henn BorgalaL... 16 mars 391

CHLXI. A madame Borget 20 mars 393

CMLXII. A Gustave Flaubert 35 man 397

CHLXIII. A M. Charles Edmond... 21 avril 399

CMLXIV. A M. le âocleur Henri

Favra 16 mai..... 400

GHLXV. A Naurice-Paul Albert. . 22 mai 401

CHLXVI. A mademoiselle Harpe-

rile Thuillier 38 mai 401

CMLXVII. A M. le docienr Henri

Favre. 33 mai 403

D> l* TACLBDD

D,mi,,=db,Gooylc

D,mi,,=db,Gooylc

i,,Gooylc

Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/correspondance30sandgoog>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.